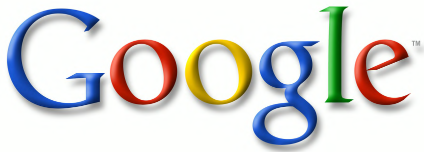
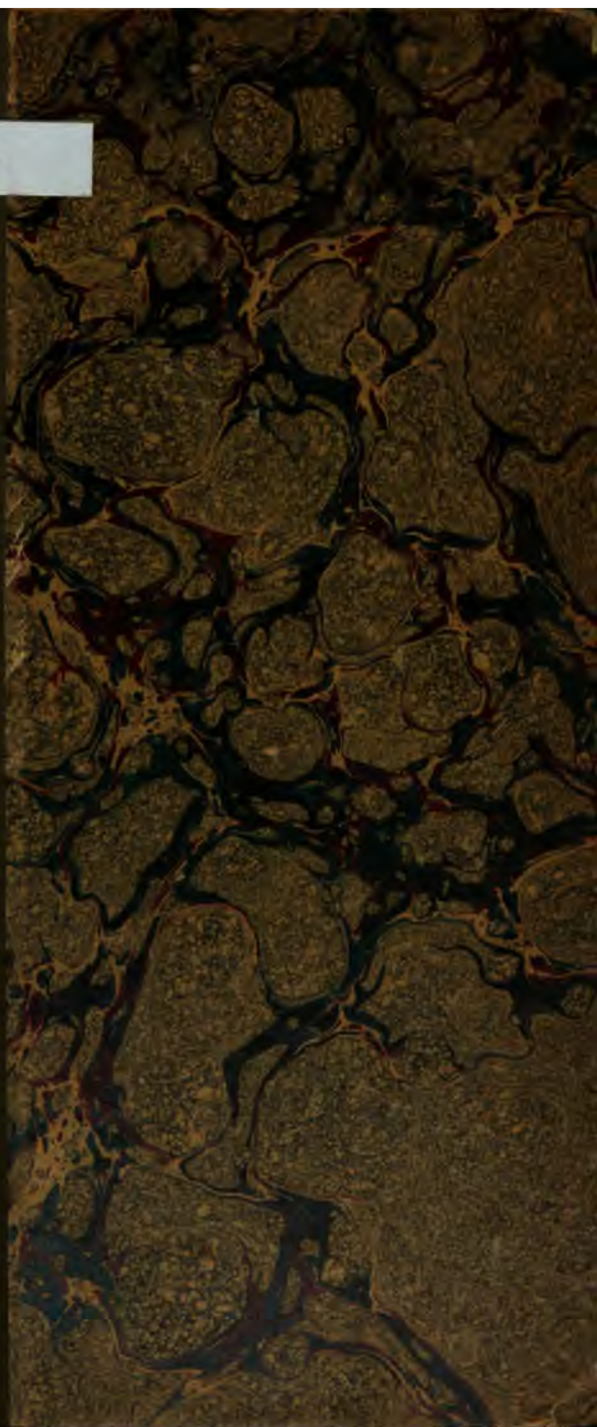
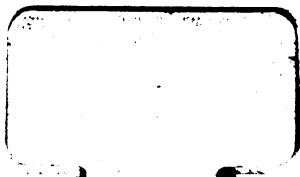






LE

FRISSON DE PARIS

LE

FRISSON DE PARIS

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson. (L'Éducation Universitaire.) . . . . 1 vol.
Le Disciple Aimé . . . . 1 vol.
Le Cavalier Miserey . . . . 1 vol.
Nathalie Madoré . . . . 1 vol.
La Surintendante. . . . . 1 vol.
Cœurs à part. . . . . 1 vol.
Amour de tête . . . . 1 vol.
Serge. . . . . 1 vol.
Ermeline . . . . 1 vol.
Les Confidences d'une Aïeule. . . . . 1 vol.
La Carrière. . . . . 1 vol.

Dans la Collection OLLENDORFF illustrée, à 2 francs le volume,
Eddy et Paddy, avec 36 dessins de J.-E. BLANCHE.

ABEL HERMANT

LE
Frisson de Paris



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DE CET OUVRAGE
VINGT EXEMPLAIRES DE LUXE

SAVOIR :

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse
(1 à 5)

15 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse
(6 à 20)

LE FRISSON DE PARIS

I

Pour arrêter le cocher, qui dépassait la porte, Grégory Sebescù le heurta du pommeau de sa canne entre les deux épaules, suivant la coutume de Bessarabie.

Le cocher, doué du strabisme professionnel, échangea, sans tourner la tête, un coup d'œil d'intelligence avec le valet de pied. Leurs visages glabres exprimèrent une ironie toute parisienne, sans se départir de l'impassibilité anglaise.

A quoi bon, désormais, les subtils compromis imaginés par le carrossier pour donner à ce locatis somptueux et neuf une apparence de voiture de maître ? Malgré les culottes blanches, la livrée de goût personnel, la montre au siège, le coussin et autres objets familiers, ce client d'un jour ne venait-il point de trahir, par son unique geste, exotique et barbare, qu'il n'était ni le propriétaire de cette victoria, ni le maître de ces gens ?

Ils se félicitèrent que cet incident, humiliant pour leur orgueil d'écurie, se fût produit loin de tout regard compétent, dans un quartier arriéré : rue Jacob, à la porte d'un hôtel meublé.

Grégory sauta sur le trottoir, pesamment. Il était grand et gras, d'une frappante beauté plastique, et comme on n'en rencontre plus de telles que dans les races d'Orient : mais la nature y fabrique des statues à la grosse, et ce n'est pas y être distingué, que n'être que parfaitement beau.

Par un privilège rare, cette beauté d'antique ne se perdait point sous le costume moderne. Seulement, certaines particularités de la tenue en accentuaient certains des caractères jusqu'à un soupçon de caricature. Ainsi, son nonchaloir asiatique se traduisait, en s'encanaillant, par le déboutonnage de l'ample redingote, par le nœud trop lâche du trop vaste plastron de la cravate claire, par le rejet du chapeau haut de forme jusqu'à la racine des cheveux. Ses vêtements étaient, comme sa personne, trop remarquables.

Il ne pouvait adresser la parole au premier venu sans recueillir d'abord, avant toute réponse, l'hommage d'une admiration muette, qui ne s'arrêtait qu'en dernier lieu à son visage, qu'il avait aussi fort beau, malgré un encadrement de cheveux trop noirs, trop soyeux, trop touffus et trop peignés.

Ses yeux magnifiques n'auraient paru, ainsi que son corps sans tare, qu'une banalité de l'Orient,

sans une étrange petite lueur jaune qui veillait dans leur nuit. C'était comme un arrière-regard, qui révélait la duplicité permanente de cet être, qui trahissait l'âme de volonté sournoise, de ruse aiguë, tapie, noyée, au sein du paresseux et voluptueux animal.

Il ouvrit la porte vitrée du bureau d'hôtel à l'ancienne mode, avec le tableau de clefs et les bougeoirs de cuivre sans bobèches. Une jeune fille qui cousait, leva les yeux, et rougit.

— Le prince est là-haut ? demanda-t-il d'une voix excédée.

Elle murmura : « Oui. » Il traversa la cour, avec la mélancolie de l'habitude, monta trois étages, et, au palier, frappa, encore du pommeau de sa canne.

— ... gory ! dit-il.

— Ah ! toi, tu peux entrer.

Il fit halte, au seuil, ne sachant par où se pratiquer un chemin. Un divan, que le prince avait ajouté au mobilier du garni, encombrait déjà, en temps ordinaire, cette chambrette ; et aujourd'hui, l'immense malle ouverte comblait le dernier espace laissé libre, devant la cheminée. Les couvertures, arrachées du lit, faisaient tapis sur ce qu'on aurait pu voir du sol. Des piles de coûteuses lingeries chiffrées surchargeaient le guéridon et les chaises, semant et multipliant les initiales, les couronnes fermées, les armoiries.

Le prince Michel Badisteano était couché tout

de son long sur le divan. Un peignoir de bain l'enveloppait. Une cuvette d'eau fumante était posée sur lui, en douteux équilibre : il y tenait ses deux mains plongées. Enfin ses jambes nues étaient étendues sur les genoux d'une femme à lunettes, du type : marchande à la toilette, qui lui « faisait les pieds » comme elle eût tiré les cartes.

— Tu vois, dit-il, je me livre pour la dernière fois aux bons soins de Mme Laveuve, avant de quitter Paris.

Il sourit, avec une puérilité charmante. Sa séduction était comme la fleur de sa nullité. Il avait un peu d'accent russe.

— Monsieur Sebescù, dit la manucure, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ah ! soupira Grégory en examinant ses propres doigts, j'aurais grand besoin de votre ministère.

— Vous trouverez ma carte avec mon adresse dans mon sac noir, repartit sévèrement Mme Laveuve.

Comme certains docteurs, elle était intraitable sur le chapitre des soins gratuits, et elle ne se gênait pas pour rabrouer les amis de ses clients, qui entreprenaient de lui carotter des consultations.

— Je ne puis te donner les mains, reprit Michel : il faut qu'elles cuisent.

Et il rit cette fois de tout son cœur, d'une gaîté

vide, comme celle des fellahs en galabiehs bleues qui courent par les rues du Caire en riant sans prétexte, les dents au soleil.

Il avait plus clair visage que Grégory, et plus de vivacité dans sa nonchalance, des yeux pareils, mais sans double fond, des cheveux presque blonds, et qui tiraient plutôt sur le roux que sur le châtain. De même pays, point de même race, il avait plus de sang slave et Grégory plus de sang moldave. Ses pères avaient régné en Bessarabie, sa famille s'était croisée avec d'autres familles princières. Il sentait l'Orient, comme Sebescù ; mais ce je ne sais quoi du Nord, qui est la distinction, s'y ajoutait. Il se leva, un instant, et parut aussi plus svelte. Puis il reprit la position horizontale, qu'il affectionnait.

Mme Laveuve tira de l'eau chaude la main droite, qu'elle essuya minutieusement, et qui se laissait faire, comme une main morte. Sebescù furetait.

Il s'était détourné, afin que Michel ne pût surprendre les éclairs d'envie dans ses yeux, le jaune de bile monté à son visage mat. Ses sentiments étaient soudains, excessifs et brefs. A la vue de ce luxe intime et désordonné, il délirait. Il n'aurait pas tué, mais il aurait volé. Il aperçut une bague qui traînait sur la cheminée, joyau de famille, anneau pastoral à chaton de saphir. La tentation fut si forte qu'il tressaillit, il ferma les yeux.

— Grégory ! appela doucement le prince.

Il se retourna, apaisé. Il s'approcha du divan.

— Que veux-tu ? fit-il.

— Madame Laveuve, dit Michel à la manucure, j'ai une envie. — Et d'une voix câline, comme pour solliciter d'une souveraine quelque faveur exceptionnelle, il ajouta : « Voulez-vous me permettre de fumer une cigarette ? »

— Sans y toucher, alors ! repartit la vieille, qui ne transigeait pas.

— Grégory, apporte-moi une cigarette.

Après de longues recherches, Sebescù trouva le porte-cigarettes de cuir olive, timbré d'un rébus en figures d'or, émail et roses. En le palpant, il reçut au cœur un nouveau choc d'envie. Les cigarettes étaient fabriquées spécialement pour le prince, et non de papier ambré, mais de papier doré, à son chiffre. Grégory en prit une, la glissa entre les lèvres de Michel, présenta une allumette enflammée.

Michel brûla la cigarette entière, et se décida enfin à poser une question, dont la solution l'intéressait au plus haut point : mais il avait cette habitude, commune aux Orientaux, de commencer toutes les conversations, même intimes, par de cérémonieuses inutilités, de n'arriver que par de longs détours au sujet.

— Tu as une voiture?

— Oui.

— Elle est bien ?

— Bien.

— Une voiture qui n'a pas trop l'air d'une voiture de circonstance ?

Mme Laveuve laissa choir sa pâte-rubis et sa peau de chamois.

— Ah ! mon prince, cria-t-elle, avec une tendresse inquiétante, est-ce que vous allez vous battre en duel ?

Michel assura son peignoir. Il se renversa en riant, comme si Mme Laveuve se fût permis de le chatouiller. Il prit un temps, quoique son indolence ne le portât guère à calculer et à ménager des effets. Puis il répondit, avec une certaine fatuité : « Tranquillisez-vous, ma bonne madame Laveuve. C'est tout simplement aujourd'hui que je passe en police correctionnelle. »

— Ah ! mon prince !... gémit-elle, scandalisée comme durent l'être les douairières de l'émigration, en apprenant que ces crapules de conventionnels se permettaient de juger Louis XVI. Sa physionomie transfigurée exprima un état d'âme inintelligible à toute personne qui n'a pas le sens du droit divin.

Elle s'oublia jusqu'à demander des explications. Michel se rembrunit. Rien ne le fatiguait comme d'expliquer. Il le fit compendieusement. Au reste, la chose était simple. Il avait beaucoup acheté. Il n'avait rien payé. Ses créanciers s'étaient coalisés pour le déférer au Parquet. Voilà.

— Mais c'est qu'on pourrait très bien vous condamner ! affirma Mme Laveuve ; et elle se posa comme pour insulter le tribunal.

— Non. On ne peut pas me condamner. Comme mes études de droit sont achevées, et que je quitte Paris ce soir, définitivement, ma famille s'est fendue. Mon notaire a dû désintéresser mes créanciers, ce matin. Je ne vais faire au Palais de Justice qu'une promenade, pour la forme. Et je vous garantis que ce n'est encore pas le président de la huitième chambre qui m'empêchera de prendre, à six heures cinquante, l'Express-Orient.

Mme Laveuve, rassurée, maniait le polissoir. Le prince examina ses ongles un à un, sans complaisance : l'œil du maître. Puis il se vêtit. Mme Laveuve rangeait ses petites affaires dans le sac noir. Il lui remit un louis : le prix de la séance, plus une légère gratification.

— Vous au moins, dit-il, vous n'irez pas raconter que je suis mauvaise paye.

— Oh ! fit-elle, répudiant du geste toute pensée de lucre.

— Et maintenant, déclara le prince, nous allons filer.

— Déjeuner d'abord, dit Grégory avec inquiétude.

— J'ai déjeuné.

— Pas moi !

Sebescù fit la mine d'un enfant qu'on oublie de servir à table.

— Il doit rester quelque chose, dit Michel, tout au nœud de sa cravate.

Il restait quelque chose, dans un plateau, sur la table de nuit.

— Adieu, mon prince ! dit Mme Laveuve.

— Adieu, madame Laveuve, répondit le prince Badisteano, moins familier à proportion qu'il était moins nu.

— Vous allez retourner dans votre affreux pays ! dit-elle en minaudant.

— Oh ! affreux, fit-il, énervé... Vous savez, on n'y mange plus de chandelle.

— Y trouverez-vous seulement quelqu'un pour vous faire les ongles ?

Une épingle aux dents, il mâchonna quelque compliment vague : « Comme vous... personne... — Grégory, prends donc le porte-cigarettes : il déforme la poche de mon veston... »

Le prince Michel se montra particulièrement satisfait de la victoria.

— Palais de Justice, dit-il au valet de pied, à la porte de la Correctionnelle, derrière la Sainte-Chapelle.

La course fut rapide, silencieuse. Michel brûla deux cigarettes, réclamées à Grégory qui détenait la provision. L'équipage stationna parmi les voitures cellulaires.

— Je ne pense pas qu'on fume, dit Sebescù.

Le prince sacrifia sa troisième cigarette. Ils

gravirent l'escalier, ahuris comme des touristes qui auraient perdu leur guide. Mais en haut, dans le vestibule commun à la sixième et à la huitième chambre, Michel vit de loin son avocat, maître Petitpierre. Il s'épanouit, bien que cette rencontre lui fût indifférente. « Tiens, bonjour, » dit-il, avec la tranquillité d'un homme inexact qui manque un train sans se presser.

— Arrivez donc ! dit maître Petitpierre, les bras levés, les manches flottantes.

C'était un homme de taille exiguë et de vaste circonférence. Sa robe, lâchée comme le peignoir d'une femme courte et grosse qui a renoncé au corset, semblait le costume naturel de son embonpoint, plutôt que l'uniforme de sa profession. Il avait l'air mélancolique et conciliant, timide, patelin, avec un regard de perçante intelligence voilé constamment sous des paupières trop étoffées, et qu'il devait avoir triples, comme les chevaux.

— Monsieur est avec vous? dit-il, désignant Grégory de son index droit, levé à la hauteur de son œil droit, très myope. Il ne se permettait en plaidant que cet unique geste, qui était devenu un tic.

— Oui, répondit le prince Badisteano : c'est Sebescù.

— Ah! c'est Sebescù !

Maître Petitpierre sourit. Pourquoi souriait-il? La méfiance de Grégory s'éveilla. Mais un souffle

d'épouvante lui hérissa le poil lorsque, maître Petitpierre ayant tiré la porte feutrée, puis l'autre porte, il vit l'Audience. A droite et à gauche, sur des bancs de chêne qui donnèrent à cet orthodoxe, accoutumé aux splendeurs d'un rite éblouissant, une froide sensation de temple luthérien, les habitués de la Correctionnelle étaient assis : tout-Paris de bourgeoisie médiocre, aussi étranger au monde judiciaire que le tout-Paris des premières est étranger au monde théâtral. On voyait, par-dessus les têtes, les trois juges exhaussés. Grégory eut des réminiscences mythologiques. Il aperçut, encore au-dessus de ce Minos, de cet Eaque et de ce Rhadamanthe, le Christ en croix, l'*icône* catholique. Il se découvrit.

Le prince Michel, accompagné de maître Petitpierre, s'avança jusqu'à la barre, comme quelqu'un qui a ses entrées. Grégory demeura près de la porte, comme un catéchumène aux fonts baptismaux, et arriva lentement, par un pas de côté, à se réfugier derrière le poêle.

Il s'y trouva auprès d'un petit homme maigre, à barbe noire en éventail, qui malgré les plis du front et certains signes de maturité avait un air d'indélébile jeunesse, à force d'avoir l'air d'un gamin de Paris : tout nerf, ou plutôt tout âme, à peine enveloppé d'un corps, qui était comme le symbole ironique et excessif des consomptions et des misères plébéiennes, quoique le personnage

fût d'ailleurs un parfait gentleman. Mais sa correction même respirait l'ironie. Il affectait cette espèce de snobbisme raffiné et sceptique, d'un philosophe qui ne se ferait blanchir à Londres que pour avoir une occasion de se moquer de soi.

Il ne bougeait pas. Il était en garde. Tout d'un coup il lançait un regard direct, mais aussitôt repris, comme un coup d'épée prudent sur le terrain, il entr'ouvrait, à peine, un carnet dissimulé dans sa main d'une prodigieuse anatomie tourmentée, il notait, d'un trait instantané, les aveux des attitudes, les trahisons des physionomies, tandis que son propre visage marquait une condensation et une cuisine effroyable de haine, de malice et de pitié.

Au banc des accusés, un enfant, si petit qu'on l'avait fait monter sur le banc, pleurnichait.

— ... comme ayant agi sans discernement, et sera jusqu'à sa majorité...

La mère, poussée par l'avocat, se levait, réclamait son fils.

— Nous avons des renseignements déplorables, dit avec impatience le Président, après avoir consulté sa montre.

— Sur le père, pas sur moi !...

Elle menaçait de faire une scène attendrissante. Le Président lui coupa la parole : « Allez, dit-il : la chose est assez triste pour que nous n'insistions pas. »

Le dessinateur poussa une bizarre onomatopée, un grincement de joie. Grégory se retourna vers lui, étonné, incapable de comprendre quel genre de joie cette phrase prudhommesque et féroce pouvait procurer à un observateur. Le mouvement qu'il avait fait attira sur lui l'attention de l'artiste, qui d'abord, amoureux de lignes et de formes, le regarda, en artiste. Mais les dessous de cette curieuse physionomie ne pouvaient manquer d'accaparer tout entières les facultés du génial espion d'âmes, après la minute donnée à l'admiration plastique. Il entr'ouvrit, à peine, le carnet, et croisant son regard inquisiteur avec le mauvais regard de Sebescù, il se mit à dessiner, insolemment. Grégory tentait d'échapper, de refuser le fer : sa pauvre volonté était sans force contre cette fascination, malgré lui il faisait face, fixé pour un instant dans une immobilité photographique, chaque fois que ce regard en pointe d'épée tirait sur lui, droit et à fond.

Quand le croquis fut achevé, ils recommencèrent de voir et d'entendre ce qui était autour d'eux.

Après l'enfant, un homme long et minable s'était levé. On lui reprochait d'avoir vécu de la prostitution d'une maîtresse, et l'invraisemblance demeurait criante, malgré les charges qui s'accumulaient. Son physique repoussant, ses sordides vêtements témoignaient contre l'accusation.

Cet Alphonse inspira un suprême dégoût à Gré-

gory, qui ne songea point sans plaisir que son ami, l'escroc princier, allait être jugé immédiatement après le souteneur. Mais ce rapprochement ne lui suffisait pas encore. Il lui déplaisait que Michel Badisteano, prévenu libre, ne fût pas assis à côté même du souteneur, sur le banc des accusés. Dans une crise de jalousie féroce, il souhaita de l'y voir un jour. Il arracha de sa paupière un cil, qu'il posa sur sa main, puis qu'il chassa d'un souffle, en formulant expressément son souhait.

Cette crise était sans doute une conséquence de son peu substantiel déjeuner. Mais le délabrement d'estomac prédispose à tous les excès de la bonté comme à ceux de la fureur. A peine le cil envolé, Grégory demandait mentalement pardon à son ami, terrifié par l'idée superstitieuse que le souhait peut-être allait se réaliser. Il n'avait aucune confiance dans les juges, et notamment dans le dessinateur. Il jeta un coup d'œil perfide à celui-ci, qui, adossé au mur, buvait, avec un air de jouissance gouailleuse, la plaidoirie de l'avocat de l'Alphonse.

L'avocat était du midi, et son accent ajoutait un piment incomparable au *distinguo* qui faisait le fond de sa harangue : à savoir que son client pouvait bien, dans l'espèce, et une fois seulement, avoir tiré sa subsistance de la prostitution d'une maîtresse, mais que rien ne démontrait qu'il tirât habituellement (comme veut la Loi) sa

subsistance de la prostitution de ses maîtresses.

Le Président prononça la peine, qui fut de six mois de prison; ensuite il appela Badisteano, Michel.

Le prince vint à la barre, et eut aussitôt le sentiment qu'il allait passer un examen de droit. Il n'en fallait pas davantage pour le priver de ses moyens. Au bout de la salle, Grégory Sebescù eut le sentiment correspondant, qu'il assistait à un examen de droit passé par Michel, qui ne pouvait rien répondre, et que lui-même, Grégory, subissait la torture de ne pouvoir le souffler.

Michel essayait de comprendre les questions, et attendait du ciel l'inspiration de ses répliques. Il faisait effort pour pousser dehors des mots, qui ne sortaient pas. L'affaire était simple pourtant, il n'y avait qu'à répondre par oui ou par non. « Est-il vrai qu'à telle date, vous ayez commandé tel objet, chez tel fournisseur, qu'il vous ait été livré à telle autre date, que vous ayez négligé de le payer, que sommation vous ait été faite, que vous ayez de nouveau refusé le paiement?... »

Soudainement, l'intelligence de Michel se déboucha. Il comprit que tout cela en effet était véritable, mais il n'y avait jamais songé, et ce fut une découverte. Par exemple, comment s'était-il rendu coupable de tant de méfaits, voilà ce qu'il ne fallait pas lui demander. Il n'en savait rien. C'est vrai qu'à telle date... oh! sa tête! Et désespéré, éperdu, il se retournait pour voir au moins

Grégory, une figure de connaissance, mais il ne le vit pas : Grégory était entièrement dissimulé derrière le poêle, il avait peur, sans savoir de quoi, mais il avait peur. Il était peut-être un peu complice. Et à tout hasard, il se cachait.

— Mais, reprit le Président, d'un ton de badinage qui étonna, là n'est pas le point capital de l'accusation. Vous avez des dettes, bien. Il s'agit maintenant de démêler si vous êtes un escroc, si, en contractant ces dettes, vous saviez être dans l'impossibilité de les solder, si vous aviez l'intention arrêtée de ne pas les solder.

Michel étendit la main droite vers le Christ.

Le Président agitait avez grâce une feuille de papier tellière. « Alors, qu'est-ce qûe c'est que ça? » cria-t-il brusquement, en faisant une grimace classique, et il tendit la feuille à bout de bras comme pour la mettre sous le nez de Michel, qui, trop éloigné, avança niaisement le menton, et avoua son ignorance, des épaules.

— Quel est ce *memorandum*, qu'on a trouvé dans votre chambre rue Jacob, et qui était fixé au mur, bien en vue... fixé avec des... punaises... Je crois que dans l'argot des artistes, on appelle cela des... punaises?...

Il consulta ses deux assesseurs. Un petit grain de rire éclata dans l'auditoire. Il posa son lorgnon tout au bout de son nez, et lut, en mettant le ton :

« Programme général.

« Faudra acheter un revolver, avec un canif, un tire-boutons et un sifflet. Sans faute.

« Faudra que je visite les environs de Paris et les boulevards extérieur*es*... »

Il s'interrompit :

— Extérieu-res. *Sic*.....

« Le lundi et le vendredi, changement de draps.

« Chaque matin, thé au lit, avec trois brioches.

« Ne pas payer la blanchisseuse.

« Ne pas payer : patronne, fleuriste, tailleur, bijoutier, ni le *salop*... »

Les rires passaient la mesure. « Je vais faire évacuer », dit, par habitude, le Président, qui n'aurait eu garde. Il poursuivit :

« Poser un lapin général.

« Femmes connues...

— Je ne lirai pas la liste des noms, ni les adresses.

« Faudra que j'engueule Sebescù... »

Le rire éclata de nouveau, irrésistible. Grégory affolé, oubliant que personne ne connaissait sa tête, essayait de la cacher derrière son chapeau. Le dessinateur seul le remarqua, et le devina. « Ah ! Sebescù ! » cria-t-il avec une inimitable intonation de gavroche. On n'entendit point. La gaîté des gardes de Paris faisait plaisir à voir.

On finit de rire, par lassitude.

— Pouvez-vous nous expliquer, demanda le Président, pourquoi il était urgent que vous engueulassiez Sebescù ?

Ce fut un succès personnel pour le magistrat.

Michel avait oublié ses escroqueries et la prison menaçante : il ne pensait plus qu'à la malencontreuse phrase écrite contre Sebescù, du diable s'il se rappelait quand et pourquoi. Jamais il n'avait porté à Sebescù une amitié aussi sincère que dans l'instant présent. Sebescù non plus ne lui en voulait pas. Il n'avait qu'une idée : filer d'ici, et emmener Michel, remonter avec lui dans la victoria, qui stationnait là, en bas, parmi les paniers à salade, et s'en aller faire ensemble la dernière promenade parisienne, avant la séparation, le départ, l'Express-Orient...

Les témoins furent appelés. L'affaire perdit tout intérêt. Le public commença de se disperser. La salle était presque vide lorsque maître Petitpierre prit la parole. Il préférait un auditoire restreint. Il n'avait rien d'un avocat. Il ne l'était que par occasion, et mal vu des autres parce qu'il écrivait dans les journaux. Sa plaidoirie fut une chronique.

Il n'avait pas besoin de plaider, comme on dit, au fond. Le prince Badisteano avait-il escroqué ? Cela n'était pas discutable, mais cela ne passionnait personne. D'autre part, le prince Badisteano

ne pouvait pas être condamné, puisque sa famille avait désintéressé les créanciers.

Maître Petitpierre fit observer au tribunal qu'en pareil cas, un jeune dissipateur de nationalité française serait à peu près sûr de l'acquittement, avec des considérants fâcheux, mais enfin, de l'acquittement.

Il ajouta :

« Messieurs, ne devons-nous pas nous montrer encore plus indulgents, et j'oserai dire plus généreux, quand il s'agit d'un jeune dissipateur étranger, notre hôte, indiscret, mais notre hôte ? Paris est assez riche pour payer sa gloire, et pour passer certains frais d'hospitalité imprévus au compte des profits et pertes de son haut commerce.

« Je vais contre une opinion assez répandue. On estime qu'il est parfois bon de donner une leçon aux exotiques qui viennent s'amuser chez nous, et qui en prennent trop à leur aise. Nous les jugeons avec partialité. Cela choque notre orgueil national que la popularité de la France à l'Étranger sente un peu trop le café-concert, et que Paris soit considéré comme le casino de l'Europe.

« Messieurs, cette opinion que l'on a de notre capitale à l'Étranger est choquante, si on l'exprime dans les termes que je viens de dire. Elle devient flatteuse, si l'on y trouve une formule mieux appropriée.

« Je n'ai pas à inventer la formule : je l'emprun-

terai à l'un des plus fins écrivains de ce siècle. Il disait : « Je ne puis passer devant le perron des « *Variétés* sans avoir le frisson de la vie parisienne. »

« Qu'est-ce que c'est que le frisson de Paris ? Je ne ferai pas à des Parisiens tels que vous l'injure de le définir. D'ailleurs, je serais bien embarrassé, et un frisson ne se définit pas. Mais prenez garde qu'il ne s'agit pas seulement des Variétés, de l'Alcazar et des Ambassadeurs. Pourquoi les étudiants du monde entier viennent-ils étudier chez nous, quand ils pourraient trouver chez nos voisins, parfois dans leur propre pays, des maîtres capables d'entrer en concurrence avec les nôtres ? Pourquoi les artistes ont-ils une préférence, et comme une faiblesse, pour nos monuments et pour nos musées, quand il est des terres plus classiques ? Messieurs, c'est qu'aux sciences même et aux arts Paris sait communiquer son frisson. Il a une façon à lui de faire vibrer l'absolu. Et n'est-ce pas une chose caractéristique, que l'on ne soigne nulle part au monde les maladies nerveuses comme on sait le faire à Paris ?

« Je n'ose croire, conclut-il, avec une ironie si délicate que les juges ne la saisirent plus — et ce fut pour lui une jouissance : car les véritables ironistes aiment qu'on ne les entende pas, plaisir analogue, en plus relevé, à celui que se donnent les rapins d'*épater le bourgeois* — je n'ose croire que mon client, le prince Michel Badisteano, en

suivant les cours de notre faculté de droit, et en mêlant à cette étude des divertissements profanes, se soit bien rendu compte qu'il cherchait le frisson de Paris. Je lui révèle peut-être en ce moment le secret motif de son voyage parmi nous, et peut-être aussi qu'il ne me comprend pas. Il me comprendra dans quelques années, lorsque, établi honorablement dans cette lointaine Bessarabie où ont régné ses ancêtres, il y aura importé notre esprit, notre élégance et des réminiscences de notre luxe.

« Messieurs, c'est ce soir même que le prince Badisteano compte repartir pour la Bessarabie. Sa place est retenue dans l'Express-Orient. Elle est payée. Je vous en prie, ne retardez pas son départ, et ne lui donnez pas regret d'avoir payé d'avance pour la première fois de sa vie. »

Cette péroraison fut saluée par un discret applaudissement. Le Président se rappela que toutes marques d'approbation et d'improbation sont interdites. Il tonna. Le jugement fut rendu *ab irato*. Michel était condamné à six mois de prison, avec application de la loi du sursis.

Cette restriction était pour lui lettre morte. Il n'entendit que les quatre mots terribles : six mois de prison ! Il s'effondra, les épaules rétrécies, croyant être, tout de suite, appréhendé au corps. Son avocat le tira par la manche. « Venez ! » Dans

le couloir, il rencontra Sebescù : « Six mois ! » s'écrièrent-ils à l'unisson. Ils se prirent les deux mains. Maître Petitpierre dit : « Vous êtes libre. » Michel ne comprit pas. Il regarda Sebescù avec une expression de reconnaissance infinie, et fit à maître Petitpierre des adieux distraits. Il ne recouvra ses esprits que dans la voiture, et quand il eut allumé une cigarette.

— Il a rudement bien plaidé, ton avocat, dit Sebescù.

— Et tu sais, c'est à l'œil, répondit le prince.

La promenade fut moins gaie qu'ils n'avaient espéré tous deux. Michel se rappelait avec une irritante précision les moindres phrases de la plaidoirie, qui lui paraissaient des formules magiques, qui avaient eu pour effet de lui rendre sa liberté. Il en vénérait la lettre, et tâchait à en pénétrer l'esprit. Au lieu de s'amuser à sa promenade, il cherchait le frisson de Paris. Sebescù, une fois délivré du cauchemar de la Justice, s'était mis à réfléchir sérieusement. Il avait une idée fixe: « Pourquoi Michel a-t-il écrit sur sa pancarte : Faudra que j'engueule Sebescù ? »

Au Pré-Catelan, Grégory, presque à jeun, se gorgea de lait et de gâteaux. Le prince n'avait pas faim, mais il prit plaisir à voir son ami manger et boire.

— Tu es embêté que je parte ? » lui demanda-t-il avec une vive sympathie.

— Oui, répondit Sebescù.

Mais enfin il éclata : « Pourquoi, dit-il furieusement, pourquoi est-ce que tu as écrit de m'engueuler ? »

Michel rit avec embarras. Parole d'honneur, il ne savait plus. Il détourna la conversation. « Rentrons, dit-il, chercher les bagages. Nous irons ensuite à la gare tout doucement. »

— Nous dînons au buffet ? interrogea Sebescù.

— Mais non, je dîne dans le wagon-restaurant, aussitôt après le départ du train.

L'exaspération de Grégory fut comique. Allait-il se passer de dîner, après s'être passé de déjeuner ? Mais il se contint.

— Tu as reçu de l'argent ? demanda-t-il.

— Oui.

— Peux-tu me prêter quelque chose ? Je suis à sec.

Michel calcula ce qu'il avait besoin de garder pour les quatre jours de son voyage, et donna noblement le reste de sa bourse. Alors Sebescù eut gros cœur de le voir partir. Ces sleeping-cars enfumés lui rappelaient les voitures cellulaires de ce matin ; et il se promenait à pas lents sur le quai, chargeant le prince d'innombrables commissions pour les parents et les amis de là-bas.

Ils se donnèrent l'accolade, à la mode de leur pays, et se baisèrent aux lèvres. Le train roula.

Comme la victoria était retenue pour la journée entière, Sebescù la retrouva, à ses ordres, dans la

cour de la gare. Il eut un peu moins de chagrin, dès qu'il y fut installé confortablement.

« Allez! » dit-il au cocher. Il tâta machinalement la poche de sa redingote, et s'aperçut qu'il avait omis de rendre au prince le magnifique porte-cigarettes en cuir olive, timbré d'un rébus en figures d'or, émail et roses. Il alluma une cigarette.

— Avec tout ça, pensa-t-il, Michel ne m'a toujours pas dit pourquoi il avait écrit sur la pancarte : « Faudra que j'engueule Sebescù. »

II

Le réveil, dont la gaine de cuir portait encore cette étiquette : *Au Printemps*, 4. 70, se mit à sonner sur la table de nuit, au moment juste où l'horloge de la chapelle commençait de sonner six heures.

La Reine se dressa, sauta à bas de son lit, comme un soldat, mû par le ressort de la discipline, à l'appel du clairon. Achevant la série de ses réflexes habituels, elle fit partir un *cerino*, et s'agenouilla devant la cheminée, afin d'allumer, en personne, son feu. Elle reconnut alors qu'elle ne possédait point toute sa lucidité, et que l'on était en juin.

Elle s'en allait, pieds nus, ouvrir la fenêtre : mais elle rebroussa chemin jusqu'à la psyché, où elle se vit comme un fantôme ; et par un souci d'art plutôt que de coquetterie, elle rajusta d'abord sa coiffure comme elle put, afin de ne se point faire horreur, quand il serait jour dans sa chambre. Elle prit une matinée blanche, qui était couchée sur une chaise longue. Elle s'enveloppa. Enfin

elle tira les doubles rideaux, ouvrit la fenêtre, jeta les persiennes ; et les montagnes lointaines, mais qui semblaient proches, apparurent, dans la gloire de leur neige rosée au joyeux soleil du matin.

Le ciel, déjà fluide au zénith, n'avait pas encore secoué toute sa nuit à la crête des glaciers, qu'il cernait de lilas pâle. Le spectacle de la nature était grandiose et très simple. Les forêts succédaient aux neiges éternelles, et les pins égaux revêtaient si exactement tout le sol que les inégalités de leurs cimes en reproduisaient les moindres plis. Ils descendaient jusque dans l'étranglement de la vallée, et ils montaient encore à l'assaut du roc où le château royal était construit, masquant même le torrent captif qu'on entendait mugir au creux du ravin.

Mais la Reine tendit devant la croisée un store qui la priva de cette vue : ce n'était pas son heure de se retremper dans la nature.

Elle eut la faiblesse de s'intéresser plus longuement au décor de sa chambre, aux peluches gris d'argent, aux dentelles de Venise, aux meubles sculptés dans le style rocaille par un faiseur parisien. Elle s'assit devant une table surchargée de papiers, de photographies, et des pièces de ce nécessaire en malachite et en or qui encombre tous les bureaux de souverains.

Mais elle se releva dans l'instant même : ce n'était point son heure de se livrer à la méditation.

Elle observait, avec une puérile minutie, tous les articles d'une consigne qu'elle s'était soi-même imposée. Elle devait, avant toutes choses, procéder à sa toilette, et elle y procéda, sans l'aide d'aucune fille de chambre, vivement. Elle ne s'attarda qu'à sa coiffure, qu'elle travailla pour donner à son visage une expression de mélancolie et de bonté. Elle avait les cheveux blancs, c'était son charme et le secret de sa jeunesse. Sa rustique fraîcheur de naguère était devenue de l'éclat. Ses traits, un peu gros, s'étaient même affinés. Elle semblait une fée, qui a voulu se maquiller en vieille, et qui n'a pas trop réussi.

Enfin, elle était prête, et libre de ses actions. Elle reprit place devant la table, ses regards se posèrent sur l'une des photographies :

En un fauteuil gothique de chêne à dossier haut, elle se voyait assise, le buste droit, les bras pendants et lourds de bijouteries. Vêtue de laine blanche, sans passementeries ni garnitures, elle portait sur ses cheveux d'argent un voile de gaze richement brodé, pour affirmer son patriotisme d'adoption et sa bonne volonté de protéger l'industrie nationale.

A côté du fauteuil gothique, sur un tabouret bas, une jeune fille était assise, vêtue de même, mais la tête nue, et cette tête reposait câlinement sur la poitrine auguste de la Souveraine. Ce contournement accusait la flexibilité d'un corps long,

svelte et vigoureux. Deux bandeaux de cheveux ondés encadraient le visage, qui avait autant de race que de beauté. La bouche était forte et délicate. Les yeux larges, splendides, et pourtant retroussés aux tempes, rapprochés de la racine du nez aquilin, présentaient cette imperceptible convergence qui est le signe d'une volonté butée, et qui se remarque davantage quand le regard se fiche en terre, dans une attitude familière à la beauté conquérante et à la grandeur lasse de soi.

Enfin, aux pieds de la Reine, sur un coussin, un jeune homme était assis, qui réunissait à toutes les plus déplaisantes grossièretés physiques, toutes les séductions aussi de l'étudiant allemand : le visage anguleux, le front exhaussé par la brosse touffue des cheveux, les yeux de penseur ou d'enfant. Il portait un vêtement de velours, qu'on aurait pu prendre à volonté pour un déguisement de page ou pour un costume de bicycliste.

La marque du photographe qui avait exécuté ce groupe, se voyait, frappée en or, sur le carton. C'était une couronne fermée. L'amateur s'appelait Frédéric-Guillaume Ier, roi de Bessarabie.

Les trois personnages du groupe avaient signé : la Reine en haut et à gauche, « Elsa », d'une grande écriture aiguë et factice ; la jeune fille, demoiselle d'honneur préférée, en haut et à droite, d'une écriture identique à celle de Sa Majesté : « Hélène Badisteano » ; le jeune homme, tout en bas, d'une

écriture maladroite et sincère : « Siegfried », c'était le Prince Royal, âgé de vingt ans.

La Reine Elsa contempla longtemps cette image au cadre de laquelle était agrafé un edelweiss. Puis elle prit, dans un tiroir à secret, un beau cahier, disposa son écritoire, son sous-main, sa plume, avec les gestes précis d'un scribe de profession, et elle écrivit :

« Je ne me souviens pas d'un jour plus triste, depuis le triste jour où nous avons quitté notre patrie, notre château de Bavière, pour venir régner sur ce pays perdu. Siegfried, mon fils bien-aimé, est parti, d'ordre du Roi. Son exil durera plus d'un an. On prétend qu'il oublie, pendant ce court laps de temps, la ravissante fiancée que je lui avais choisie moi-même, ma chère princesse Hélène Badisteano.

« Quel coup pour moi ! J'aime Hélène comme si j'étais sa mère : j'ai souhaité qu'elle fût ma fille, et je lui ai offert mon fils. Je leur ai mis la main dans la main. Ni l'un ni l'autre n'y eût songé. Ils ont le même âge, une innocence pareille. Leurs cœurs s'éveillaient enfin. Ils ont erré ensemble dans le ravin, au bord du torrent. Ils ont échangé leurs serments dans les avenues du parc. Et voilà qu'une délibération du conseil des ministres anéantit mon œuvre maternelle !

« Il paraît qu'un prince royal ne se marie pas de la sorte. Toutes les grandes familles de Bessarabie ont successivement régné. Tous les chefs actuels

de ces familles ont des droits à peu près égaux. Leurs rivalités ensanglantaient le pays de continuelles révolutions. Ils ont fini par s'entendre : ils ont appelé un prince étranger, et stipulé qu'un indigène ne pourrait plus régner sous aucun prétexte. Ils s'en trouvent bien. Et maintenant ils ne veulent pas que l'héritier du prince étranger épouse l'héritière de la dernière famille indigène qui a occupé le trône.

« En attendant, mes enfants s'aiment, ils souffrent, et j'en suis cause. Ah ! mon Siegfried, bon garçon brusque et chaste comme le héros dont je t'ai donné le nom, quelles sont tes pensées, tandis que le rapide t'emporte à travers la Hongrie et l'Autriche, vers cette patrie de ta mère qui n'est pas ta patrie ? Et toi, mon Hélène... »

Elle avait écrit le nom de son fils au courant de la plume : elle ne put écrire de sang-froid celui d'Hélène. Ses yeux s'emplirent de larmes. « Ah ! dit-elle, quelle nuit la pauvre enfant a dû passer ! » Elle se dérangea, écarta le store, et tenta de voir, en se renversant, la fenêtre d'une chambre que la princesse Hélène occupait à l'étage supérieur lorsque son service la retenait au Château, c'est-à-dire presque tous les soirs. Elle rentra, se tint droite et comme égarée, au milieu même de la chambre. « Mon Dieu ! murmura-t-elle, dans quel état vais-je la trouver ce matin ? » Elle frémit. « J'ai peur de la voir, » dit-elle encore.

On gratta à la porte. La Reine eut une affreuse angoisse, et ne put parler. « C'est moi, » dit la voix brève d'Hélène, sans attendre l'interrogation. « Entre, » dit la Reine, qui n'osa d'abord lever les yeux sur la princesse, mais lui ouvrit ses bras. Hélène s'y jeta et demeura le front appuyé contre le corsage de son auguste maîtresse, dans une pose analogue à celle de la photographie.

— Votre Majesté a-t-elle bien dormi? demanda-t-elle après un temps convenable, mais d'une voix qui annonçait la parfaite tranquillité de son esprit et le désir de mettre fin à cette effusion.

— Peux-tu me le demander! s'écria la Reine, à qui sa vie réglée assurait, en toutes circonstances, un sommeil excellent, mais qui croyait devoir, vu le drame de la veille, se targuer d'une insomnie.

Elle avait cependant trop de perspicacité pour que le ton dégagé d'Hélène lui échappât. Elle redressa la tête, elle fixa la jeune princesse, qu'elle trouva de la plus inattendue et de la plus scandaleuse indifférence. Jamais l'uniforme blanc des demoiselles d'honneur n'avait vêtu plus sereine et plus impassible divinité. Jamais le vide éblouissant de ses yeux n'avait plus clairement témoigné de son impuissance à réserver un souvenir et à continuer une douleur. Leur humidité voluptueuse ne pouvait être prise pour un reste de larmes : ils étincelaient de joie contenue. Ses belles lèvres vibraient. Elle

attendait avec impatience que sa Souveraine daignât lui poser des questions.

Mais la Reine s'assit à l'écart, tristement, et ne posa aucune question. Hélène fronça le sourcil, baissa le front, se mit en arrêt. Puis, tout à coup, forçant l'étiquette : « Majesté, dit-elle impétueusement, je viens vous demander congé de sortir. »

Elle n'avait guère coutume qu'on lui refusât rien, et ses prières ressemblaient plutôt à des avertissements.

Elle reprit :

— J'ai reçu avis de chez moi que mon frère, le prince Michel, est arrivé de Paris cette nuit.

— Allez, dit la Reine.

Hélène, au lieu de partir, s'agenouilla, et posa le front sur les genoux de sa maîtresse. Elle dit, en baisant l'étoffe de la robe :

— Est-ce que j'ai eu le malheur de déplaire à ma Souveraine bien-aimée? Votre Majesté m'a dit : vous.

— Chère enfant ! s'écria la Reine, qui l'étreignit convulsivement.

Hélène se leva trop vite.

— Tu aimes ton frère ? dit la Reine, si âprement qu'on l'eût dite jalouse.

— Follement, répondit Hélène, presque sur un ton de défi.

Mais l'expression de son regard s'adoucit. Elle se trouvait par hasard près de la fenêtre, un rayon de soleil jouait avec ses cheveux roux.

— Il y a trois ans que je n'ai vu le prince Michel, dit-elle d'une voix insinuante et douce, comme pour supplier la Reine de lui permettre cette affection rivale.

— Eh bien! reprit la Reine, je te donne congé pour ce matin. Mais, ajouta-t-elle — avec une netteté militaire qui sentait bien son origine allemande, quand elle traitait les questions d'étiquette — tu auras soin d'être rentrée à onze heures. Je ne puis te dispenser de la messe aujourd'hui.

Hélène fit un haut-le-corps. Elle ne se pliait volontiers à aucune subordination. Elle n'osa point manquer à l'étiquette jusqu'à interroger verbalement, mais elle interrogea des yeux; et la Reine, cédant à une étrange intimidation, répondit avec docilité.

— Je dois, dit-elle, recevoir aujourd'hui deux voyageurs français. Le prince Pierre, fils du vieux duc de Nevers, de la Maison de France, vient d'accomplir le tour du monde. En débarquant à Constantinople, il a bien voulu se souvenir que nous sommes cousins. Il a renvoyé sa suite à Paris, par la voie directe, sauf son gouverneur, et son cousin et ami le duc César de Mercœur, aîné des ducs de Vendôme : ils ont traversé la mer Noire, et arrivent par les bouches du Danube. La présentation ne peut se faire par l'Ambassadeur de France, vu la situation et le nom du prince Pierre. Elle doit garder un caractère familial, d'autant que

nous sommes à la résidence d'été. Le Roi recevra les voyageurs dans son cabinet, à dix heures et demie; et moi, dans la galerie, au sortir de la chapelle. Je désire particulièrement que vous n'y manquiez pas.

Hélène fit une inclination. La Reine poursuivit :

— Notre cousin et M. de Mercœur déjeuneront au Château. Ils doivent dîner dans une maison de la première noblesse du pays. Cet honneur revient à votre mère. Vous voudrez donc bien mander à la princesse, de ma part, que je la prie d'accueillir et de traiter nos hôtes. J'aurai soin de les lui faire présenter dans l'après-midi. Vous dînerez chez votre mère.

Hélène s'inclina plus profondément et saisit les doigts de la Reine pour le baisemain, mais avec une vivacité sans-gêne qui diminuait fort cette cérémonie. Au moment qu'elle était penchée, la Reine lui donna un baiser sur le front.

— Va maintenant, dit Sa Majesté, un peu trop royalement. — Mais, comme une mère inquiète, elle accompagna Hélène jusqu'à la porte : « Tu ne vas pas, dit-elle, courir toute seule les grands chemins ? »

— Oh ! répondit Hélène mutinement, je n'ai pas peur ! — Et elle s'échappa, avec tant de précipitation et d'étourderie, qu'elle ne prit point garde qu'elle laissait à Sa Majesté elle-même le soin de refermer la porte de la chambre.

Elle descendit l'escalier de bois, traversa un vestibule de petite apparence, et une esplanade qui était interrompue par l'abîme et le torrent. Un pont suspendu établissait la communication avec la cour des écuries.

Ce singulier château royal, tout de bois et de briques enduites, avait été curieusement étudié par un architecte érudit, qui n'y avait point souffert de détail qui ne fût de l'architecture du cru. Et par une bien surprenantc conséquence, l'ensemble était d'une jolie maison normande de Trouville, avec ses toits fantastiques, ses pans coupés et ses lucarnes pointues.

Le caprice de la reine Elsa en avait décidé l'emplacement sur les domaines d'un monastère, nommé de la Trinité de Saint-Vladimir, dont l'enceinte renfermait vingt-deux de ces minuscules églises que dans la religion orthodoxe on qualifie de cathédrales. L'on avait adossé le château à l'une de ces cathédrales, qui devint l'oratoire de la princesse bavaroise, convertie par politique; et les cinq coupoles bulbeuses, étincelantes d'or neuf, parées de leurs croix à chaînettes, dominaient l'anguleuse toiture du logis royal.

La villégiature des Souverains obligeant la haute société à s'établir dans le voisinage, une station de luxe s'y était créée, sous le vocable de Vladimir-Troïtza, mais assez loin et hors de la vue du Château. Pour se rendre à la maison occupée

par sa mère, veuve du prince Maurice Badisteano, Hélène devait traverser tout le parc, ou, pour mieux dire, la forêt de pins : car la Reine avait eu le bon goût de n'y point faire des arrangements de jardin anglais. Il n'y avait pas même de clôture, et les promeneurs pouvaient circuler librement jusqu'à la grille des écuries.

Elles étaient vastes, mais il ne s'y trouvait guère de chevaux, d'ailleurs sans emploi, ces routes de montagnes n'étant guère praticables aux voitures. La Reine n'usait que des petits ânes blancs d'Egypte, dont elle avait fait venir une cinquantaine, toujours à la disposition du personnel.

Hélène, qui ne se souciait point d'emmener l'ânier, choisit une bête qui connût sa voix et y obéît. Cette promenade solitaire et matinale lui parut charmante. Il n'est point de forêts plus lumineuses que les forêts de pins, et qui ménagent de plus lointaines perspectives. Ces arbres, trop perméables aux rayons, ne lui auraient pas offert d'abri suffisant contre la chaleur de midi, mais le soleil était encore trop horizontal pour l'incommoder. La route était facile et bien entretenue : on n'y devinait pas toutefois la main des hommes, qui en avait respecté les étranglements et les méandres. Elle courait en lacets déraisonnables au flanc de la colline, si abrupte que les arbres parfois semblaient parallèles au sol d'où ils jaillissaient. Le torrent invisible mugissait dans les profondeurs.

A travers les aiguilles enchevêtrées, comme à travers des cheveux, Hélène apercevait la blancheur des glaciers, mystérieuse mais point spectrale. Les troncs bleuâtres des arbres étaient ternis comme par des haleines.

Elle croisait des groupes de paysans, qui ne se rendaient pas au travail, mais à la prière : le monastère de Saint-Vladimir est un lieu de perpétuel pèlerinage. Elle rencontrait des femmes tziganes qui s'étaient couchées pour dormir, entièrement nues. Un garçon, joli et agile comme un faune, se dressa derrière un massif de jeunes pousses, et après avoir retiré sa chemise pour mieux courir, poursuivit le galop de l'âne en gambadant et en demandant à grands cris le *bagchich :* car on parle toutes les langues, même le turc, dans ce pays où tant de races diverses se sont donné rendez-vous.

Jamais les aromes capiteux et les apparitions mythologiques de la forêt n'avaient enivré plus intimement la jeune princesse, et jamais pourtant elle n'avait prêté moins de sa hautaine attention aux accidents familiers de la route : elle ne pensait qu'à son frère. Les ardeurs qu'un voluptueux été pouvait allumer dans ses veines s'employaient toutes à attiser davantage l'ardent désir qu'elle avait d'arriver et de le revoir.

Elle franchit enfin le contrefort de montagne qui séparait la vallée du Roi de l'autre vallée, où était le village. Elle le vit d'en haut. Vladimir-Troïtza,

bien que de création artificielle, s'était construit, à l'insu des constructeurs mêmes, selon la loi qui préside à l'installation des agrégats humains. Les demeures s'étaient groupées autour d'un édifice principal, qui était le centre de l'organisme. Et comme cet édifice n'était point une église, le culte étant relégué aux environs du Château, ce ne pouvait être qu'un établissement thermal. Pour cette population de Slaves et de Moldo-Valaques, mélangés de toutes les familles d'Orient, le bain est l'unique lieu public qui puisse rivaliser avec l'église. Ils n'y exigent pas moins de somptuosité. Les plus magnifiques hammams de Budapest donneraient seuls une idée approximative des thermes de Vladimir-Troïtza, beaucoup plus vastes que le château du Roi et d'aspect plus monumental.

Ils rappelaient à s'y méprendre l'extérieur de Sainte-Sophie, qui rappelle fort celui d'un four à pains. Des parterres et des pentes de verdure les séparaient du quartier noble, établi sur un plateau assez étendu, et où les rues se coupaient à angle droit. Les maisons, encadrées de jardins rectangulaires et à peu près égaux, offraient une collection de tous les styles, où il ne manquait justement que le style convenable au climat et au pays. On y voyait une isba russe, à côté d'une villa italienne, et plusieurs de ces castels à créneaux et à poivrières qui gâtent les environs de Paris. Les terrains mouvementés qui dévalaient ensuite jusqu'au torrent

étaient divisés en parcs et littéralement semés de palais, mais qui appartenaient à des marchands enrichis, qu'on ne reçoit pas. La gare du chemin de fer était perchée sur l'autre versant, et flanquée d'un immense hôtel. De là partait, dans la direction des thermes, une longue rue commerçante, qui descendait en pente raide jusqu'au torrent et remontait de l'autre côté : l'on eût dit un pont qui se serait cassé par le milieu. Une boutique pour le moins sur quatre était louée aux marchands de photographies.

C'est par cette voie qu'Hélène fit son entrée. Elle avait ordonné à l'âne d'aller au pas. Elle retardait son arrivée pour irriter sa joie. Sur la jolie bête, dont les poils inégalement tondus dessinaient des arabesques bizarres, elle se tenait très droite. Maintenant, elle rencontrait de jeunes élégants en tenue de plage ou d'excursion, ou armés de la raquette de tennis, qui la saluaient, et elle répondait aux saluts d'un sourire ou d'un geste de sa longue main.

La maison Badisteano, l'une des premières construites, était aussi l'une des plus grandes, et copiée sur le Château, mais en exagérant le caractère de maison normande, de sorte que c'était tout à fait une maison normande. Il n'y manquait pas même la porte charretière, abritée par un toit de chaume, dépense folle vu la difficulté de se procurer du chaume en pays de montagne et de forêt.

Hélène abandonna son âne devant cette porte,

sans l'attacher. Elle ne rencontra personne dans le jardin ni dans le vestibule, à qui demander son frère. Mais elle n'hésita point, et entra dans un salon du rez-de-chaussée. Son instinct l'avait bien avertie. Michel était là : comme le lévrier d'appartement qui reconnaît, après des années d'absence, un coin où il eut naguère l'habitude de se coucher en rond, Michel était venu d'abord à ce familier divan de cuir noir. Il n'avait pas voulu monter jusqu'à sa chambre trop chaude, ni dormir dans son lit européen. Il avait dépouillé en hâte ses vêtements de Paris et revêtu la grossière tunique de coton brodée de rouge, et il s'était couché avec plaisir sur le divan de cuir frais au corps.

Hélène, malgré l'obscurité, se dirigea sûrement, parmi les meubles de fabrique française, symétriquement rangés comme pour une exposition, et parmi toutes les choses d'Orient, d'usage quotidien, coussins et tabourets, inappréciables tapis, qui étaient çà et là dans un méprisant désordre. Elle vit tout de suite son frère. Une vieille, nommée Marie Nicolaïevna, qui les avait nourris tous les deux, était accroupie à terre, près du divan.

— Il dort. Ne faites pas de bruit, Hélène Mavrikievna, murmura la nourrice, qui, étant petite-russienne, avait cette habitude d'appeler les gens de leur nom patronymique.

Elle reprit :

— Voilà deux heures que je le regarde dormir,

et je ne me lasse pas. Comme il est beau! Je crois qu'il est plus beau que toi.

— Bien sûr, il est plus beau que moi! répondit Hélène.

Elle leva les épaules : est-ce que la question se posait? Elle se mit à regarder Michel, mais debout, tandis que la vieille demeurait accroupie. Elle non plus ne se lassait point. Pourtant, elle s'impatienta. Son temps était compté. Elle dit : « Est-ce que la princesse est visible? »

— Madame est levée, répondit la vieille, mais elle ne pourra te recevoir, Hélène Mavrikievna : elle est à sa toilette.

Hélène sourit. Elle trouvait tout simple que la princesse ne se montrât point en déshabillé, même à ses enfants. Mais elle ajouta : « Je pense que son fils l'a vue? »

— Madame dormait, dit la vieille.

Hélène ne dissimula point son indignation, qu'une pensée de jalousie calma soudain : « Je serai la première qui ait vu Michel. » Car la servante ne comptait pas.

Michel s'éveilla. Hélène se mit à genoux, et tout près de son visage, pour qu'il ne pût voir qu'elle seule, en recommençant de voir.

— Tes yeux se sont réveillés, dit-elle.

Il ne répondit que par un grand bâillement, en s'étirant. Elle le prit par le cou. Il la regarda fixement.

— Comment? C'est toi, Hélène? dit-il.

— C'est moi, dit-elle en riant, avec des larmes dans les yeux.

Alors, il la serra contre lui, la baisa aux lèvres plusieurs fois, en balbutiant ces phrases de tendresse outrée, ces formules de cantique des cantiques, qui sont, chez les peuples orientaux, de pure cérémonie.

Marie Nicolaïevna ouvrit une fenêtre. Ils se détachèrent, ils se contemplèrent d'un peu plus loin, avec une respectueuse admiration.

La vieille sortit sans qu'on y prît garde, en murmurant : « Il ne faut pas importuner les maîtres quand ils sont réveillés. Il doit nous suffire de les regarder quand ils dorment. »

Hélène disposa les coussins de manière que le prince pût s'accouder.

— Merci, dit-il ; puis il demanda : Leurs Majestés se portent bien ?

— Très bien, merci, dit Hélène. Elle ajouta : La Reine était un peu fatiguée ce matin, elle avait mal dormi.

— Ah ! fit Michel.

Mais elle se rappela les motifs de l'insomnie royale. Ah ! ces choses lui parurent si lointaines, si indifférentes !... Elle expliqua brièvement : « Sa Majesté est un peu nerveuse, et a des ennuis. » Elle rougit extrêmement. Elle fit un geste comme pour écarter une image. Il y eut un silence bref.

— Parle-moi ! s'écria-t-elle avec impétuosité.

Parle-moi, petite âme, que j'entende ta voix! Je ne la connais plus, depuis trois ans. Quand je pense que nous sommes séparés depuis trois ans! J'espérais toujours que maman pourrait me conduire en France : elle n'a pas su trouver la première piastre! Elle n'est habile que pour inventer des excuses. Tu comprends qu'il faut dire aux gens pourquoi nous nous conduisons comme des pauvres sans usage : depuis la mort de mon père, elle n'a pas mis les pieds à Nice un hiver, ni vu courir un grand prix!...

Michel interrompait sa sœur de molles exclamations, par devoir de politesse. Il n'éprouvait pas le plus petit remords d'avoir augmenté cette gêne par ses prodigalités. Il n'y songeait plus.

— Trois ans! reprit-elle... Tu m'as bien écrit, mais tu écris comme un enfant, Michel, des lettres qui ne racontent rien, et d'une si drôle de grosse écriture ronde! Figure-toi, ton écriture est cause que je te voyais encore comme un enfant, et je m'étonnais de mûrir plus vite... Et j'ai d'abord été toute surprise de voir que tu étais un homme, articula-t-elle avec une sorte d'effroi.

Il l'interrompit.

— Je voudrais fumer... Cherche donc... Tu trouveras dans mon veston...

— Le porte-cigarettes que je t'ai donné? dit-elle fièrement.

Elle trouva le veston, mais point de porte-ciga-

rettes. Elle tâtait les poches. Michel se rappela : Sebescù ne lui avait pas rendu le porte-cigarettes.

— C'est cette canaille de Sebescù... dit-il en pâlissant.

Ils se regardèrent, navrés. Les lèvres d'Hélène tremblaient.

— Tu sais qu'il pense encore à toi très souvent, dit en riant Michel, déjà consolé.

Grégory était le premier flirt d'Hélène. « Ils « avaient erré ensemble dans le ravin, au bord du « torrent. Ils avaient échangé leurs serments dans « les avenues du parc... » Au reste, la jeune princesse était quand même aussi pure que sa Souveraine l'imaginait : physiquement, en dépit d'une sensualité précoce dont la défendait son orgueil ; et moralement aussi, par cette précieuse faculté qu'elle avait de ne garder ni empreinte ni souvenir. Sevescù lui était bien égal ! Mais elle le détesta d'être cause que l'autre idylle plus récente lui revînt à la pensée un instant, que le nom du prince Siegfried lui vînt aux lèvres.

Elle s'assit au bord du divan. « Raconte-moi Paris, » dit-elle d'un ton farouche. Ses yeux s'étaient détournés du visage fraternel. Ils s'égaraient. Paris !... Paris, son désir, son regret ! Paris, la capitale universelle ! Paris, la Mecque de sa foi cosmopolite, dont elle conservait les timbres-poste, les marques de fabrique et les étiquettes de magasins comme des talismans !... Elle courba le

front. Elle n'osait plus regarder Michel face à face. Elle le vénérait, comme le musulman vénère un hadji qui revient du pèlerinage.

Michel était bien gêné. La question d'Hélène lui rappelait le quartier latin, Vachette, la rue Jacob, Bullier, des filles... oh ! d'innombrables, qu'il avait eues, « à l'œil », comme son avocat. Il avait beau causer avec sa sœur très librement... Son embarras et sa niaiserie lui inspirèrent une de ces phrases profondes — ou vides, que les hommes supérieurs envient parfois aux hommes nuls :

— On ne raconte pas Paris !

Elle fit un geste d'accablement. Sa physionomie pensive révéla au prince Michel qu'il avait lâché par hasard une parole mémorable. Alors, il se rappela la plaidoirie de maître Petitpierre, logée dans sa cervelle, et il la récita, presque sans faute : le perron des Variétés... le frisson de Paris... Hélène écoutait, dans une telle tension nerveuse, que le mot seul lui communiqua un mystérieux tressaillement.

Mais par une conséquence bien vraisemblable, la plaidoirie de maître Petitpierre suscita le fâcheux souvenir de la correctionnelle. Michel n'aimait pas ce souvenir. Il se troubla. Il perdit le fil. Pour ne pas rester court, il ajouta, bêtement :

— On ne vit pas à Paris avec quatre cents francs par mois.

— Et on fait vingt mille francs de dettes, conclut Hélène, qui en paraissait ravie.

Elle n'y put tenir. Elle se pencha et lui dit à l'oreille :

— Savez-vous qui les a payées, vos dettes, Michel Mavrikiévitch? C'est moi. Toutes mes économies y ont passé, par exemple, sans compter mon trousseau.

— Oh !... fit simplement Michel, qui ne jugeait point le sacrifice exorbitant.

— Je n'ai pas beaucoup de mérite, reprit-elle. A cette époque-là, je croyais épouser quelqu'un qui n'avait que faire de mon trousseau ni de ma dot.

Mais quand elle vit qu'il fallait raconter ses amours avec le Prince Royal, elle regretta de s'y être embarquée. Elle en esquissa le compte rendu avec un détachement si manifeste, que Michel traita ce noble flirt d'aventure sans importance. Elle lui sut gré. Pouvait-elle garder un deuil au cœur, le jour que son frère bien-aimé revenait ?

— Tu n'es pas faite pour régner sur la Bessarabie, dit Michel dédaigneusement.

Elle le comprit comme il l'entendait.

— Non certes, répondit-elle avec hauteur.

La vieille nourrice reparut.

— Michel Mavrikiévitch, dit-elle, d'un ton de jalousie bourrue, il est dix heures et demie. La princesse va descendre, et je ne pense pas que tu veuilles te présenter à Madame dans une pareille tenue, pour lui baiser la main.

Hélène s'écria. Dix heures et demie ! Elle expli-

qua vite pour quel motif elle devait retourner au Château, et pria son frère de transmettre à la princesse Badisteano les ordres de la Reine, relativement aux deux voyageurs français.

— Tu ne les connais pas? le prince Pierre, le fils du duc de Nevers, et le duc de Mercœur?

Non, Michel ne les connaissait pas !

L'âne blanc était resté devant la porte, immobile, en sentinelle. Hélène l'excita de la voix et du talon, et fit le plus possible diligence. Mais sous bois, la chaleur devint si accablante que plusieurs fois elle mit sa monture au pas. Il était bien onze heures et demie quand elle arriva dans la cour des écuries, c'est-à-dire que la messe, commencée depuis une demi-heure, devait être sur le point de se terminer. Hélène pensa, en français : « La Reine va me flanquer un abatage ! » et lâchant le baudet, la bride sur le cou, elle courut et grimpa d'une haleine jusqu'à l'appartement de Sa Majesté, au deuxième étage.

Le cabinet de la Reine était à côté de sa chambre et ouvrait sur une galerie, qui longeait l'ancien mur extérieur de la cathédrale transformée en chapelle. La Reine entrait d'ordinaire par l'extrémité de cette galerie, et passait de plain-pied, par la porte centrale, dans la tribune d'où elle assistait aux offices. Hélène suivit le même chemin : elle courait, ne se souciant point des gens qui étaient là, qu'elle connaissait familièrement. Mais elle aperçut les

deux Français : elle les devina à leur costume civil et à leurs façons britanniques. Elle régla son allure plus conformément à la bienséance et à l'étiquette. Quand elle observait son maintien, elle devenait incomparable de noblesse et de grâce. On se tut, les têtes les plus considérables s'inclinèrent à son passage. On saluait la belle personne, plutôt que le petit personnage qu'elle était. Le prince Pierre et le duc saluèrent apparemment comme les autres ; mais elle ne se détourna point pour les remarquer. Sur un signe du chambellan, l'huissier lui ouvrit la porte.

Une bouffée de suave musique s'engouffra dans la galerie. Des voix d'enfants, que nul instrument n'accompagnait, chantèrent, comme suspendues parmi les hauteurs de la coupole. La magnificence byzantine de la cathédrale fut visible un instant. Les saphirs et les rubis de l'iconostase étincelèrent. Une tête gigantesque de Vierge aux yeux de génisse était peinte à fresque sur la voûte principale, dont elle emplissait tout l'hémisphère. Des colombes, entrées librement par les étroites fenêtres sans carreaux, planaient toutes blanches au-dessus de l'autel resplendissant.

La princesse Hélène alla se perdre dans cette gloire, et la lourde porte s'interposa entre les profanes et le spectacle religieux. Mais nul n'osa plus rompre le silence jusqu'à la fin du saint sacrifice.

Alors la porte fut rouverte. De nouveau s'enten-

dirent les voix d'enfants que nul instrument ne soutenait, mais qui frémissaient comme des orgues hésitantes ou comme des violoncelles aigus. Elles s'approchaient. Elles éclatèrent au seuil de la galerie. La troupe des enfants passa dans une fumée d'encensoir, dirigés par un pope malpropre, mais beau et vénérable. Et chantant toujours, ils disparurent, descendirent les escaliers de bois, se perdirent dans les corridors.

L'huissier annonça la Reine, et ce fut encore Hélène Badisteano que l'on vit. Elle dépassait de toute la tête la reine Elsa courbée, appuyée à son bras, la bonne fée en cheveux blancs, la bonne marraine radieuse de présenter à l'adoration des peuples cette filleule comblée par elle de tous les dons humains.

III

Le prince Pierre et le duc de Mercœur pensaient faire une promenade, après les corvées officielles de la présentation aux Souverains, du déjeuner en leur compagnie et de la visite à Mme la princesse Euphrosine Badisteano. Mais la chaleur devint si lourde après quatre heures qu'ils y durent renoncer. Ils rentrèrent à l'hôtel, pour se reposer sur leurs lits jusqu'au dîner.

L'affluence était considérable à l'hôtel du Cygne. (Un aubergiste courtisan pouvait-il mieux imaginer que cette enseigne, pour complaire à une reine et à un héritier qui portaient des noms wagnériens?) Même à des voyageurs tels qu'un prince du sang français et un Vendôme, l'on n'avait pu assurer des appartements convenables. Le gouverneur de Son Altesse Royale, baron Frilley-Duchâtel, s'était résigné à un affreux cabinet, et Elle-même à une chambre en commun avec Mercœur.

Ils avaient l'usage de la plus étroite familiarité. César de Mercœur était le seul ami et allié, non

titré Altesse, qui tutoyât le prince Pierre et lui donnât son prénom. Cette suppression des formules n'impliquait pas un total défaût d'étiquette. Ainsi Mercœur, en manches de chemise, attendait que le prince donnât le signal de la sieste, pour se permettre de s'étendre. Pierre n'en finissait pas de dépouiller sa redingote, et il rôdait devant l'armoire à glace.

— Eh bien! dit César un peu brusquement, c'est pour admirer ton physique que tu as voulu rentrer?

Le prince tourna vers lui son riant visage. Il avait cette « gaîté décente » qui est peut-être la plus indélébile marque d'une éducation ecclésiastique. L'ancien élève des Jésuites se trahissait également par une habitude de mettre du style dans la conversation.

— Eh bien! répliqua-t-il avec douceur, je suis un enfant. J'ai repris avec plaisir mes vêtements de Paris, et je me regarde dans les glaces comme un collégien en civil.

Cet enfantillage était bien réellement sans mélange de fatuité. Le prince Pierre ne se plaisait point. Il se trouvait une certaine gaucherie, et de l'allure, mais point d'élégance. Il avait justement la même impression de Mercœur, et il aurait voulu comparer une fois de plus. Mais il craignit d'importuner son grand ami, qui, étant âgé de vingt-sept ans, était son aîné de trois ans, et qu'il respectait : car ce n'est que par les dehors que cette amitié

ressemblait à celle d'un prince pour son favori; Mercœur avait de l'autorité, et s'il obéissait aux caprices de l'Altesse Royale avec un peu d'esclavage apparent, c'est d'abord que l'Altesse Royale n'avait de caprices que par son inspiration.

— As-tu remarqué, poursuivit le prince, une chose très curieuse? Sans nul trait commun quand on analyse, nous avons un air de famille qui nous fait prendre l'un pour l'autre, ou pour deux frères, et avec cela nous n'avons pas l'air de *notre* famille?

La remarque n'était point de saison, mais elle dénotait de la clairvoyance. Le fils du vieux duc de Nevers, de qui la ressemblance avec Henri IV est proverbiale, ne présentait aucun trait de ce roi, qui était aussi l'ancêtre direct de Mercœur par le premier Vendôme. Elevé en Angleterre, ce fils d'un père essentiellement français et d'une mère allemande avait subi les influences de climat et de milieu, et il s'y était adapté avec une rapidité prodigieuse : il s'approchait du type d'un jeune lord anglais, un peu emprunté et timide, les lèvres à peine ombragées de pâles moustaches, le nez droit, le teint demeuré rose après les épreuves et les intempéries d'un voyage de deux ans. Il ne gardait de son pays d'origine qu'une coiffure militaire, alors de mode. Ses yeux, d'un bleu opaque de porcelaine, donnaient à sa physionomie une séduisante expression de candeur et d'étonnement. Mercœur ne lui ressemblait peut-être que par l'ex-

pression d'une candeur égale, mais bien plus frappante sur un visage fait. La pureté d'âme est si rare chez les adultes qu'elle trompe sur leur âge et les pare d'une fleur tardive d'adolescence. Les analogies de tenue, de costume et de coiffure achevaient une fraternité, en effet tout artificielle, qu'auraient démentie au besoin certaines imperfections plébéiennes de César, dues à la mésalliance de son père, à laquelle il devait aussi son immense fortune.

Il se dégagea, d'un geste d'impatience trop vive, dont il eut regret.

— Pierre, dit-il en souriant, lorsque nous étions à Trinity-College, on n'avait jamais qu'un reproche à vous adresser : vous ne saviez vous mettre résolument à rien, soit qu'il s'agît de travail, de plaisir, de nourriture ou de sommeil.

Pierre fit un éclat de rire d'écolier. Il se dévêtit à moitié, et se jeta sur son lit. Mercœur suivit son exemple. Après un temps, Pierre se mit à rêver tout haut, en phrases plus hachées et moins correctes, comme il est naturel quand on est dans la position horizontale et qu'on regarde au ciel, c'est-à-dire au plafond :

— J'ai eu pour la première fois le sentiment du retour, à l'instant où notre navire doublait la pointe du Sérail pour entrer dans la Corne d'Or... J'étais saisi, même après tant de merveilleux spectacles, par celui-là, qui est unique... Rappelle-toi... Les

terrasses... les kiosques de faïence... les palais blancs... les cyprès noirs, élancés, dont les lignes verticales alternent avec les minarets parallèles, comme si la nature s'était concertée avec les hommes pour un effet de décoration... la mer enluminée comme une miniature... les marsouins qui nageaient autour du bateau... le ciel, simplement bleu, qui était plus beau que tout le reste.

Il se tut. Il reprit :

— Un clairon sonna tout à coup dans l'une des redoutes qui sont disséminées le long de la côte d'Asie... Il me sembla... mon Dieu! ce n'est pas grand miracle... : même instrument... les notes ne sont guère nombreuses, et partant les combinaisons de notes guère variées... Il me sembla que j'entendais une sonnerie française dans une caserne française... Et parmi toutes ces magnifiques sensations de nature et d'art, ce fut cette humble sensation qui devint dominante, et qui détermina le sens de ma joie.

Il y eut un peu de vibration et de solennité dans les derniers mots. Sans arrière-pensée de politique, Pierre affirmait volontiers un chauvinisme qui, chez les princes, et surtout peut-être chez les princes de famille dépossédée, doit être professionnel.

— Je me rappelle, fit Mercœur, d'une voix si pauvre d'accent que lui-même prit garde à la dissonance. Il rêva une minute, et sans répondre,

qu'indirectement : Lorsque j'ai fait mon volontariat, reprit-il, je comptais les jours, comme mes camarades... Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu de fièvre comme le dernier soir où j'ai couché dans mon lit de soldat, au quartier de cavalerie de Rouen... Cependant, lorsque j'y fus, le lendemain matin, réveillé pour la dernière fois par le trompette de garde, ma fièvre était tombée : et je ne me souviens pas non plus d'avoir jamais éprouvé une plus pénétrante mélancolie.

— Il faut savoir vivre avec le même goût toutes les périodes de notre vie, et nous éveiller sur-le-champ aux nouveautés sans nous complaire dans le demi-sommeil des regrets, dit le prince : témoignant ainsi d'un esprit de pratique et de netteté qu'avait développé chez lui au plus haut point l'admirable éducation des Jésuites. — J'ai pris plaisir à ce voyage, et pourtant je suis heureux qu'il soit fini. Mon père a souhaité que je visse le monde, pour le complément de mes études. J'en ai fait le tour comme j'aurais préparé un examen, et je me félicite de l'avoir accompli comme on se félicite que l'examen soit passé... J'y ai appris beaucoup, ajouta-t-il après un temps assez long, et plus faiblement : il s'assoupissait.

Mercœur garda le silence. Cette vue mesquine le surprenait. N'est-ce donc que pour se meubler la tête de quelques observations neuves et de quelques souvenirs précis, que l'on s'expatrie durant

deux années, et que l'on mesure en la parcourant la petitesse de l'Univers ? En ce cas, son propre bilan eût été mince, car il avait la mémoire rebelle, et il ne s'apercevait point que son intelligence ordinaire fût devenue supérieure : elle avait fait mieux que d'apprendre le monde, elle s'était acclimatée au monde, dégagée des superstitions de ce provincialisme moral, qui restreint le domaine où nous pouvons vivre aux étroites limites de celui où nous sommes nés. Et il ne rentrait point sans méfiance dans la province d'Europe, il redoutait plus encore la province plus exclusive de Paris.

Un sentiment affectueux, de la plus touchante puérilité, accrut sa tristesse en la déviant. Il aimait à supposer une parfaite ressemblance de nature et de caractère entre le prince et lui. Cette ressemblance, comme la ressemblance physique presque fraternelle qu'on leur attribuait, n'était qu'une apparence et une illusion. Il s'en avisa pour la première fois : cela est invraisemblable, mais les amitiés d'enfance ont de ces aveuglements.

L'on frappa discrètement. Il ordonna d'entrer. C'était le baron Frilley-Duchâtel, vieillard aimable comme on n'en trouve que dans l'entourage des rois détrônés et des prétendants bannis : espèce de physionomie de bric-à-brac, où il y avait d'avant quarante-huit, d'avant mil huit cent trente, et un peu même d'avant quatre-vingt-neuf. Admirablement peigné, brossé, épousseté, le baron était

comme ces objets déjà fort anciens, qui, dans certains intérieurs de ménagères soigneuses, restent à l'usage quotidien quand ils devraient passer à l'étagère. Il avait fait le tour du monde en pantalon gris perle et en escarpins vernis.

Mercœur le congédia d'un signe et murmura :

— Monseigneur s'est endormi.

— Ah ! tant mieux, dit le baron avec un air de contentement bien excessif pour un fait de si minime importance. Ses yeux pétillèrent sous les lunettes d'or. Il outrait parfois la courtisanerie, mais il rattrapait sa dignité par des ironies, si ténues d'ailleurs que la plupart du temps elles échappaient. Il s'exprimait avec une grande pureté, et dans un style procédant de la tradition classique, non du grand siècle, mais d'après 1815.

Il s'esquiva. Pierre étouffa un rire.

— Tu ne dormais pas ? dit César que cette gaminerie du jeune prince enchanta : car Frilley-Duchâtel lui était en horreur, depuis qu'il l'avait vu dans les steppes de l'Asie centrale comme à une séance de l'Académie.

— Non, dit Pierre.

— Pourquoi ris-tu ?

— Je pensais...

Il rit plus fort ; puis il se mit sur son séant :

— J'ai fait un rêve terrible... j'ai rêvé que nous étions repartis... Et, devine... pour le Japon !

— Le Japon ?

— Je viens de comprendre... La princesse, tu sais, la vieille dame à qui on nous a présentés cette après-midi et où nous dînons ce soir ?...

— Eh ?

— Tu n'as pas remarqué... comme elle ressemble... dans sa maison normande et avec sa robe de Worth... à une vieille, très vieille Japonaise ?... (Il se recoucha.) — ... à une idole fardée, laquée, les sourcils au pinceau ?

Mercœur se rappelait lentement les cérémonies de la présentation, le baisemain, cette main sèche, froide, morte. Et comme à son tour il sommeillait, l'image de la majestueuse dame lui apparaissait plus fantastique. Et il ne lui semblait point qu'elle fût la seule apparition fantastique de la journée... Mais il s'endormit avant d'élucider ses souvenirs.

Il éprouva une fort déplaisante sensation, en se réveillant sous les bourrades de Frilley-Duchâtel. Par une substitution d'usage dans l'ancienne cour, notamment quand il s'agissait de fouetter le Dauphin, Frilley secouait le duc pour réveiller le prince. Dès que César entr'ouvrit les yeux, il lui adressa un agréable sourire.

— Son Altesse Royale repose encore, observa-t-il avec une véritable piété.

— Allez, dit César brièvement : je l'appellerai.

Le baron se glissa dehors en discrète personne.

Une heure plus tard, l'Altesse, le duc et le gouverneur, smoking, pèlerine et chapeau mou, se

rendaient à la maison Badisteano par cette longue rue brisée qui descend de la gare au fond du ravin, et remonte au village sur l'autre versant. Il y avait un encombrement bien extraordinaire, d'équipages anglais, de drochkis à la russe, d'ânes blancs du service de la Reine, et de chariots attelés de bœufs. La chaleur était encore plus accablante, quoique le soleil eût disparu derrière les montagnes bien avant de disparaître derrière l'horizon. Frilley-Duchâtel faisait des remarques instructives, que le prince paraissait écouter avec soumission, tout en pensant à autre chose. Le duc marchait à l'écart, diverti par les innombrables étalages des photographes, où la reine Elsa se voyait dans toutes les poses, isolée, ou parmi le groupe de ses filles d'honneur.

Dès la porte à toit de chaume, ils virent que plusieurs personnes étaient réunies et assises dans le jardin. La princesse Euphrosine s'avança à la rencontre de ses hôtes. Le prince Pierre et le duc de Mercœur lui baisèrent la main. Ils se ressouvinrent ensemble de leur comparaison japonaise, et ils échangèrent un furtif regard, mais où il y avait plus de religieux effroi que de moquerie. La robe de Worth était de foulard noir broché de violettes, et cette coquetterie semblait macabre.

Le prince Pierre présenta son gouverneur, qui fut plus parfait de maintien qu'un maître à danser. Mme Euphrosine, marchant la première, conduisit

les trois personnages à un emplacement circulaire où la table était déjà dressée.

— J'ai pensé, dit-elle, que, vu la température, il plairait à Votre Altesse Royale de dîner dehors.

— C'est une charmante idée, repartit le prince avec enjouement.

A quelque distance de la table, les personnes que l'on avait vues de loin, et qui étaient quatre, causaient familièrement, assises sur un banc rustique. Elles se levèrent.

— Votre Altesse Royale, reprit Mme Euphrosine, me permettra de lui nommer ses convives.

C'étaient des convives sans importance, le dîner devant être, d'ordre de la Reine, dépourvu de tout caractère officiel. La princesse nomma d'abord un sien cousin, M. Rodolphe Badisteano, député, qui était simplement « monsieur », le titre de prince étant réservé dans ce pays à la descendance directe des anciens souverains : sans quoi il deviendrait trop répandu et ne constituerait plus une distinction. M. Rodolphe Badisteano était petit, noir et fort laid. Son visage n'arrivait à l'expression que par suite d'un tic nerveux : bien qu'il ne portât point monocle, il en avait la crispation.

Un fort joli garçon, et tout jeune, qu'on voyait tout de suite qui ne comptait pas, fut présenté en seconde ligne. Il était de nationalité grecque, et nommé Georges Stefanopoulo. Sa sœur, âgée de dix-sept ans, et qui en paraissait plus de vingt,

était une de ces beautés éblouissantes qui n'échappent point à un certain soupçon de vulgarité. Avec un visage de vierge et des yeux purs comme l'eau, elle inspirait, à la première vue, le plus catégorique désir, et ne paraissait d'ailleurs soucieuse que de provoquer ingénument.

Près d'elle se tenait la veuve piquante et rieuse d'un colonel russe, Mme Sophie Serguéief : sa mise plus simple annonçait l'amie ou la parente pauvre, et ses façons accueillantes annonçaient la veuve facile, en dépit d'une très véritable noblesse.

Les présentations faites, Mme Euphrosine se tourna vers le jeune Grec, avec la mine d'une inflexible camerera mayor qui gourmande une reine d'Espagne.

— Poulo, dit-elle, allez donc chercher la princesse Hélène et le prince Michel. Il est surprenant que mes enfants ne soient pas là quand Monseigneur vient d'arriver.

Poulo, qui était nonchalant, avait déjà repris place sur le banc rustique, le prince l'y ayant autorisé par son exemple. Il tourna la tête mollement et dit, d'une voix zézayante :

— Pas la peine... Les voilà...

Rien ne pouvait faire plus de tort à la petite Stefanopoulo et à Mme Serguéief, que l'apparition d'Hélène. Elle vint en souriant : ce fixe et grave sourire n'est pas l'indice d'un sentiment de joie, mais une contenance de la beauté. Elle avait

laissé l'uniforme blanc, imposé à la cour, et portait une robe verte, de nuance claire, crue, qui communiquait à son teint un éclat surnaturel et faisait rayonner ses cheveux roux.

Elle avait pris le bras de son frère, qu'elle tenait despotiquement. Michel déplut à Mercœur.

— J'ai déjà eu le plaisir de voir Mademoiselle ce matin, au Château, dit le prince Pierre, interrompant Mme Euphrosine : on ne l'oublie pas.

Michel, qui était toujours dans les nuages, donna la main à Mercœur, en oubliant qu'il ne le connaissait pas encore. Le duc fut mal impressionné de cette poignée de main, qui était aussi brutale que fuyante. Il jeta au prince Badisteano ce regard d'instinctive jalousie, assez stupide, par où un homme témoigne d'abord à un autre homme qu'il lui découvre trop d'avantages physiques. Michel sourit avec une niaiserie qui trouvait moyen d'être charmante. Les préventions de Mercœur tombèrent. Il se retourna tout d'un coup. Hélène parlait au petit Grec, d'un ton plein de mépris tendre. Elle disait : « Bonjour, Poulo. » Elle lui offrit sa bouche à baiser. Le duc fut surpris et un peu gêné. « Bonjour, Poulo, » dit Michel. Ils se donnèrent la même marque d'affection, qui ne causa plus à Mercœur le moindre étonnement. Pourquoi se fût-il étonné d'un usage qu'il connaissait ?

— Bon voyage ? dit Poulo.

Mercœur faillit répondre, pensant que la question fût pour lui, un peu effarouché cependant de cette familiarité.

— Excellent, dit Michel.

— Mon fils, dit la princesse Euphrosine, est arrivé de Paris cette nuit même.

— J'ai achevé mes études à Paris, reprit Michel, en se donnant une certaine importance.

— Ah ! dit le prince Pierre, personnellement flatté.

Michel n'était plus à la réplique. Debout derrière Mme Serguéief, et penché, il lui parlait dans l'oreille. Elle riait beaucoup et bien voluptueusement. Comme Mme Euphrosine accaparait le prince Pierre, Mercœur se rapprocha d'Hélène, mais la conversation ne s'engagea point. Poulo bâillait. Sa sœur avait attaqué le névropathe, dont le tic redoublait de fréquence, et Frilley-Duchâtel regrettait de dîner chez des barbares, qui ne lui avaient pas encore fourni l'occasion de placer un mot heureux.

Un maître d'hôtel disposa devant le banc rustique une table portative, drapée d'une serviette rouge à broderies noires et jaunes.

— Nous prenons les hors-d'œuvre à la russe, dit Mme Euphrosine.

Le prince Pierre s'inclina.

— Un peu de vodka ? dit Hélène à Mercœur.

Elle lui adressait la parole pour la première fois. Il regretta que ce fût une phrase si insignifiante.

— Volontiers, répondit-il froidement.

— Ah ! dit en riant Mme Serguéief, vous n'êtes pas comme les Français qui n'ont jamais mis le nez hors de chez eux, et qui boivent le kümmel après leur café !

On s'amusa fort d'un tel manque d'usage. Les étrangers, que Paris fascine autant et plus que les gens de nos provinces, ont la même jalousie taquine des Parisiens, le même hargneux désir de les surprendre en flagrant délit de quelque ridicule hypothétique.

Comme on n'était qu'à deux pas de la grande table, on s'y vint mettre sans cérémonial. Le prince Pierre s'assit à la place du milieu. Mais la princesse Euphrosine, au lieu de s'asseoir à sa droite, présida, vis-à-vis de lui. Elle avait à sa droite le duc de Mercœur et Mlle Stefanopoulo, à sa gauche le baron Frilley-Duchâtel et Poulo. Le prince Pierre avait à sa droite la princesse Hélène et Rodolphe Badisteano, à sa gauche Mme Sophie Serguéief et le prince Michel.

Le potage fut également à la russe, avec les *pirochki;* mais l'on s'aperçut que ce sujet de conversation était déjà épuisé par la *zakouska,* et que l'on restait en détresse. Mme Euphrosine, bien que maîtresse de maison, ne faisait point d'honneurs et ne se mêlait de personne. Elle était retombée dans son mutisme et dans son impassibilité solennelle d'idole peinte. Elle mangeait lentement, avec

des gestes mécaniques, servie par un des maîtres d'hôtel qui ne s'occupait que d'elle, comme un autre ne s'occupait que du prince Pierre. Le service des autres personnes était fait par des gens en livrée.

Le petit nombre des convives ne permettait guère les apartés. Michel pourtant ne s'en privait point. Il se tenait fort mal, ainsi que Mme Serguéief sa voisine, dont les rires détonnaient dans le silence. Pierre ne faisait point attention particulièrement à Hélène, ni Mercœur à Mlle Stefanopoulo, qui était boudeuse. Poulo taillait son pain et sa viande en petits morceaux, et tenait son couteau par le bout comme un Anglais, sa fourchette à poigne-main comme un enfant.

Seul, Rodolphe Badisteano pouvait sauver la situation. Il était député. Il avait une certaine réputation oratoire. Il jugea peu convenable d'obliger les trois Français à un récit de leurs explorations. Il risqua néanmoins une allusion fugitive, observa que le peuple français est un peuple qui ne voyage pas, et félicita respectueusement le prince Pierre de faire exception. Il entama dès lors un éloge pompeux de la France, et en particulier du Boulevard.

— Quel est, demanda-t-il, cet Anglais célèbre, qui a dit, en frappant du bout de sa canne la première marche du perron de Tortoni : « Ici est le centre du monde » ?

Michel abandonna un instant Mme Serguéief, pour se poser en homme qui sait tout.

— Tortoni, dit-il, n'existe plus.

— Vraiment? dit le prince Pierre.

Poulo parut sincèrement affecté de cette nouvelle, et roula une boulette de mie. Sa sœur, les sourcils froncés, la tête basse, dans une admirable pose de muse pensive, ne pensait à rien d'ailleurs, ne disait rien et ne mangeait plus.

Rodolphe Badisteano se raccrocha désespérément à son lieu commun. Il aimait Paris. Il allait à Paris tous les ans, comme la plupart de ses compatriotes, mais point comme eux pour s'amuser: il allait consulter un spécialiste des maladies nerveuses, et prendre vingt et une douches chez Keller. Rien ne lui paraissait plus comme il faut que de traverser l'Europe en largeur pour venir prendre vingt et une douches chez Keller.

Michel dressa la tête et s'écria tout d'une haleine :

— N'est-ce pas une chose caractéristique, que l'on ne soigne nulle part au monde les maladies nerveuses comme on sait le faire à Paris ?

Décidément, la plaidoirie de maître Petitpierre le hantait. Il reconnut l'identité de ce fâcheux souvenir, aussitôt la phrase lâchée. Il blêmit, ses yeux s'égarèrent. Personne ne pouvait rien comprendre à cette soudaine terreur, mais elle fut contagieuse. Le silence se rétablit.

— Il fait nuit! dit Poulo tout à coup, d'une voix mal assurée.

Alors, on prit garde qu'en effet l'on n'y voyait plus. Michel scruta le ciel avec inquiétude.

— Ce n'est pas la nuit, dit-il, c'est l'orage. — Vous pouviez bien faire dresser la table sous la tonnelle, maman, ajouta-t-il avec un tremblement de peur mal déguisée, qui parut de colère et d'insolence inouïe.

— Il sera toujours temps de nous y réfugier, dit la princesse, fort calme.

— Hâtons le dîner, fit Hélène, sèchement.

Mais comme le maître d'hôtel présentait, avant de la découper, la selle de renne, de larges gouttes s'écrasèrent sur la table. Michel fut le premier debout. « Rentrons dans la maison, » dit-il. On ne l'écouta pas, et déjà il était trop tard. L'on courut à la tonnelle, qui était plus près, chacun emportant sa chaise. Les gens y dressèrent la petite table des zakouski. Dans la confusion, Rodolphe changea de place avec Mercœur, qui se trouva placé à côté d'Hélène. Mme Serguéief et la petite Stefanopoulo se plaignirent en riant d'être, autant dire, assises sur les genoux du prince Michel.

La pluie ruisselait avec une abondance tropicale. Le service était interrompu. Les valets ne pouvaient se mouvoir entre les dossiers de chaises et le treillage. L'obscurité devenait impénétrable ; c'était tant mieux pour Michel, car l'on entendait de son

côté des rires et des chuchotements scandaleux. On ne voyait plus rien que le reflet des cheveux d'Hélène, et les pâles fards de la vieille princesse, qui seule pensait encore à manger. Toujours du même geste mécanique, elle portait à sa bouche édentée les bouchées du renne refroidi. Comme la pluie transperçait maintenant le feuillage, le maître d'hôtel avait ouvert une grande ombrelle de toile et abritait le fantôme affamé. Ce spectacle était plus troublant et plus singulier que l'orage.

En dix minutes, les allées du jardin furent inondées, impraticables. L'eau commença de ruisseler sous la table. « Posons les pieds sur les barreaux de nos chaises, » dit Michel. On entendit des froissements d'étoffe, mais les femmes ne riaient plus. Un éclair illumina cette scène étrange. Le tonnerre éclata aussitôt. Poulo jeta un cri déchirant.

— Sauvons-nous ! supplia-t-il, les mains jointes.

— Je crois... que Poulo... a raison, dit Rodolphe, à qui la fréquence de son tic coupait la parole tous les deux mots. Rester... n'est pas prudent.

Un nouvel éclair révéla l'évanouissement complet de Poulo. La vue de sa face décomposée et la détonation de la foudre rendirent subitement folles Mlle Stefanopoulo et Mme Serguéief. Elles s'enfuirent en poussant des cris à travers le jardin, où elles avaient de l'eau jusqu'aux chevilles.

Frilley-Duchâtel fit observer que l'on pouvait quitter la place comme elles, sans imiter l'exemple

de leur étourderie, et en organisant le sauvetage. Il engagea Mme Euphrosine à se confier aux bras de ses gens. Elle s'y refusa d'abord, mais Poulo semblait en si piteux état, que l'on fit l'expérience avec lui. Un seul des valets suffit à l'emporter ; il n'avait pas repris connaissance. Au retour, la vieille princesse consentit enfin à se laisser enlever par deux hommes, avec sa chaise et sous le parapluie. Par étiquette, il fallut enlever le prince Pierre en même temps. Sa courtoisie se révolta de passer avant Hélène. Mais ce n'était point le temps de faire des discussions. Hélène, Michel et Frilley-Duchâtel restèrent donc avec Mercœur. L'obscurité se dissipait, mais la pluie semblait redoubler encore. L'aspect du jardin était plus lamentable dans ce crépuscule. Mercœur poussa une exclamation presque douloureuse, quand il put voir Hélène toute ruisselante d'eau, superbe encore dans sa toilette gâtée.

— Princesse, dit-il, il est impossible que vous restiez ici une minute de plus. Permettez-moi de vous transporter moi-même dans la maison, avec l'aide de M. Frilley-Duchâtel.

— Certainement ! fit le pauvre baron, qui jeta un regard de désolation sur ses escarpins encore intacts.

Mais il sauta dans l'eau comme un preux.

— Allez-vous me laisser seul ? cria Michel épouvanté.

Ce fut son tour de s'évanouir. Hélène échappa aux deux hommes qui la retenaient, et courut dans l'inondation.

— Mon frère ! cria-t-elle farouchement.

— Eh bien ! dit Mercœur en colère, je vous porterai seul, et Frilley-Duchâtel le portera.

Le dévouement de Frilley-Duchâtel était aveugle. Il tenta, contre toute vraisemblance, d'enlever Michel à lui tout seul. Hélène s'impatientait. Mercœur, sans y penser, l'avait déjà prise par la taille. Elle lui rabattit les mains tout d'un coup.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix âpre. J'ai déjà marché dans l'eau. Je n'ai plus rien à ménager. J'irai seule.

— C'est juste, répondit sottement Mercœur.

Au même instant, les gens revinrent.

— Si nous avions attendu seulement deux minutes, dit le baron, je ne me serais pas mouillé les pieds.

Ce fut l'unique plainte de ce fidèle serviteur.

Ils retrouvèrent la société dans le salon du rez-de-chaussée. On servait les glaces. Mme Euphrosine s'était refusée obstinément à changer de robe. Hélène fit de même. Elle fut à l'écart, près de Poulo, qu'on avait jeté sur le divan de cuir noir et qui reprenait ses sens. Mme Serguéief et Mlle Stefanopoulo, à genoux devant Michel, lui tapaient dans les mains pour le ranimer. Il riait.

L'on vint présenter à Mercœur le plateau de glaces. Comme il tendait la main, il vit que ses

doigts étaient tout tachés de vert, de la robe d'Hélène qui avait déteint. Il s'essuya furtivement, à son mouchoir.

Mme Euphrosine aurait tenu bon jusqu'à minuit; mais ses enfants ni ses hôtes n'étaient aussi stoïques. Frilley-Duchâtel oubliait très volontiers ses fonctions de gouverneur, mais il rentrait dans son rôle dès que cela lui était commode. Il rappela sévèrement au prince Pierre que l'on partait le lendemain à la première heure, et qu'il était temps d'aller dormir.

Au lieu de passer en Roumanie par Galatz, et de prendre l'Express-Orient à Bucarest, les nobles voyageurs français partaient directement de Vladimir-Troïtza pour Budapest, par la Hongrie. C'était vingt-quatre heures de trajet, dans un train ne comportant pas même de sleepings, et où ils devaient se contenter des premières classes. Il leur était arrivé de voyager moins commodément. Mais justement ils étaient désaccoutumés du chemin de fer, dont la trépidation leur mit les nerfs en branle. Mercœur paraissait le plus éprouvé. Il se renfonçait dans son coin, mal réveillé, parlant à peine. Le prince Pierre avait un peu d'angine, et ses yeux pâles étaient en détresse. César, qui, d'autres fois, avait pour lui des attentions maternelles, le trouvait aujourd'hui trop poule mouillée. Au reste, Pierre, avec le courage du bon élève, s'appliquait à bien étudier quand même un pays qu'il ne savait point

s'il reverrait. Frilley-Duchâtel, tout frais et sans rhume, déroulait un ingénieux commentaire, auquel les paysages successifs servaient, pour ainsi parler, d'illustration. L'illustration était monotone, le train passant de gorges en tunnels.

A la frontière de Hongrie, Mercœur eut une altercation violente avec les douaniers. Il se trompa dans le change, et s'embrouilla dans le cours du papier-monnaie. Frilley-Duchâtel s'extasia sur le bon marché des places, et expliqua les avantages du tarif régional. Le duc de Mercœur se frottait machinalement les mains l'une contre l'autre, ou les essuyait à son mouchoir. Il fut surpris de se découvrir un tic. Il pensa aux grimaces de Rodolphe Badisteano, et que nulle part au monde on ne soigne les maladies nerveuses comme à Paris. Le baron débita un petit article de Larousse sur la ville de Kronstadt. Mercœur essaya de dormir, et il dormit en effet presque toute la journée, mais en rêvant continuellement qu'il avait une insomnie.

Dans la nuit, des officiers autrichiens prirent le wagon de vive force, menèrent grand bruit et découvrirent les lumières. Mercœur se leva, tira les stores. Un officier se leva, et les retira. Mercœur fit à voix haute une remarque assez insolente. L'officier mit toute sa science du français dans une impertinence à peine supportable. Mercœur haussa les épaules et se tut.

Le prince Pierre éveillé en sursaut, regardait avec effarement. Frilley-Duchâtel, endormi, souriait aux anges.

En débarquant à Budapest au point du jour, le prince arrêta qu'une journée suffirait pour prendre connaissance de cette ville, et qu'on partirait pour Vienne le lendemain dans la matinée. Le soir, ils étaient sur les dents, mais le prince fit observer que l'on dormait aussi bien dans un sleeping que dans une chambre d'hôtel, et que si l'on partait de Pest après dîner, on gagnait douze heures.

— Gagner douze heures, grogna César, quand on voyage depuis deux ans !

Le prince avait une grâce particulière pour commander en priant. Il fallut lui obéir, c'est-à-dire l'exaucer. Mercœur, accablé d'une inexplicable fatigue, s'endormit avant que le train eût quitté la gare de Pest, et s'éveilla comme on entrait dans celle de Vienne.

Pierre n'attendit point d'être arrivé à l'hôtel Impérial pour promulguer une nouvelle volonté fantaisiste. Il entendait repartir le soir même, par le Tyrol. Cela faisait une nuit de plus, mais la route est plus belle; l'on passait douze heures de plus en chemin de fer, mais l'on partait un jour plus tôt et l'on gagnait encore douze heures. Le duc, cette fois, n'objecta rien. Vienne lui était antipathique, avec ses coins de faux Paris, sa splendeur d'exposition universelle, et tous les monuments à

voir, qui sont bout à bout, le long d'un boulevard circulaire. Il pleuvait à flots. Ils emportèrent de Vienne le souvenir d'une station perdue où l'on attend des heures, entre deux trains qui ne correspondent pas. Leur distraction fut de traverser plusieurs fois le Ring, de l'hôtel à l'office des wagons-lits qui est en face. Ils retinrent quatre lits pour être seuls dans une des grandes cases, et ils assurèrent au baron la possession exclusive d'une des petites. Mercœur, assommé par la fatigue, se coucha et s'endormit comme au départ de Budapest. Il ne se réveilla qu'à huit heures et demie du matin.

— Eh bien ! paresseux, il est temps ! dit le prince Pierre qui rentrait dans le compartiment, sa toilette achevée.

— Quelle heure est-il? Où sommes-nous ? s'écria César. Il était gai de se sentir lucide. Il se réveillait, comme la Belle au bois dormant, d'un sommeil qui lui paraissait avoir duré pour le moins depuis Vladimir-Troïtza. Vienne et Pest n'étaient que des haltes et des épisodes de rêve.

— Il est huit heures et demie, répondit le prince. Nous approchons d'Innsbrück. Frilley-Duchâtel est dans la joie. Il a étudié les croisements de trains sur son indicateur, il se croit en mesure d'affirmer que nous trouverons à Innsbrück le *Figaro* d'hier, et à Bâle, ce soir, le *Figaro* de ce matin.

Mercœur s'étira en riant. Le baron entr'ouvrit la porte et demanda la permission d'entrer. Il osa

se poser un instant sur le lit défait de Son Altesse Royale. Mercœur eut le sentiment d'être en convalescence, avec des amis joyeux autour de son lit. Mais il ne supportait plus la position horizontale. Il se leva, et ne fut prêt qu'au départ d'Innsbrück. Lorsqu'il revint de la toilette, les lits étaient transformés en divan, Frilley dégustait son *Figaro* de la veille, Pierre fumait dans le couloir, assis sur un des strapontins de canne à rabattant. César demeura près de lui, debout, le front à la vitre.

La voie, en corniche sur le flanc droit de la montagne, dominait l'abîme, où un torrent d'écume roulait avec fracas ; à mi-hauteur de la vallée, une route large, entretenue proprement, serpentait de village en village. Les sapinières escaladaient l'autre flanc et ne s'arrêtaient qu'à la limite des neiges éternelles. Le tableau était monotone, mais d'autant plus grandiose, les lignes étaient simples, les couleurs crues et nettes au beau soleil de l'été. On respirait à l'aise malgré cet emprisonnement entre deux murailles infranchissables, et les petits chalets disséminés paraissaient d'enviables retraites.

Les heures passaient, mais comme le spectacle ne changeait point, il n'y avait pas de mesure du temps. Pierre et César ne se lassaient point de regarder et de ne rien dire. Ils sentirent un peu d'inquiétude, quand ils entrèrent sur le territoire suisse, qu'ils connaissaient par de nombreux voyages de vacances. A l'approche de Zurich, cette

inquiétude devint de la fébrilité. Le train fit deux ou trois haltes pour des manœuvres avant d'entrer en gare. « Nous sommes arrivés, » dit le prince, d'un ton presque mystérieux. Il n'entendait parler que de l'arrivée dans Zurich. Mais il éprouvait à son insu, et César comme lui, cette fièvre qu'au retour d'excursions moins longues et moins lointaines on n'éprouve qu'à l'approche de la Capitale et déjà en vue des remparts. Après deux ans d'absence et le monde entier parcouru, la Suisse était pour eux comme la banlieue de Paris. Ils guettaient déjà la grande lueur blanche dans le ciel, le mauvais parfum et la voix confuse.

Frilley-Duchâtel, qui les quitta pour courir à la bibliothèque, vint les rejoindre au buffet. Il leur annonça que l'on parlait d'un accident arrivé la veille au départ de Bâle, sur la ligne de Paris. La plupart des dîneurs posèrent leurs serviettes, et allèrent aux renseignements, mais l'on ne savait rien. La nuit tombait. Le train partit dans une obscurité menaçante et vers un redoutable inconnu. Aux stations, des gens couraient le long du quai en balançant des lanternes rouges. On jetait des questions qui demeuraient sans réponses. Nul ne soupçonnait l'heure exacte, ni le lieu précis, ni la nature même du sinistre. Quelqu'un cria tout d'un coup un chiffre formidable, un chiffre rond, de morts et de blessés : la nouvelle fut acceptée sur-le-champ comme authentique par les voyageurs penchés aux

fenêtres des wagons français ou aux guillotines des sleeping-cars, ou massés sur les passerelles des wagons suisses. Alors, bien que l'on marchât à la vitesse réglementaire, le sentiment général fut que l'on ralentissait, que l'on allait avec prudence, et qu'on multipliait les stations. A l'avant-dernière, il s'accrédita que la voie était coupée et la circulation interrompue.

— Nous n'arriverons pas demain matin ! s'écria le prince Pierre avec un naïf égoïsme, et Mercœur eut, comme lui, l'idée que cela était exprès pour eux.

A la gare de Bâle, c'était l'émeute et la foule déchaînée. Des femmes se lamentaient et s'arrachaient les cheveux, comme des femmes de mineurs autour d'un puits où le grisou vient d'éclater. D'autres couraient, comme on court après une explosion : et il y avait vingt-quatre heures de l'accident, un train de banlieue surchargé, attelé de deux locomotives, qui était tombé dans la rivière, par suite de la rupture d'un pont.

— J'ai le *Figaro !* cria Frilley-Duchâtel.

La catastrophe datant de la veille, les journaux de Paris du matin en relataient les moindres circonstances. Le prince, Mercœur et Duchâtel remontèrent dans leur wagon et lurent paisiblement des nouvelles que les témoins mêmes n'avaient pas su leur donner.

On vint les prier de déguerpir. La voie, en effet, était coupée, il y avait transbordement. Les voya-

geurs furent emmenés pêle-mêle, en des wagons de troisième classe, jusqu'au bord de la rivière. Ils la traversèrent par le pont des piétons et des voitures. Le pont écroulé était à peu de distance. Un puissant fanal électrique projetait sa lumière blafarde et vibrante sur l'échafaudage des débris. L'eau avait des remous comme à un barrage. Des silhouettes d'hommes cherchaient des cadavres. Ce fut une vision et une rumeur.

Le convoi était formé sur l'autre rive. Pierre et Mercœur y retrouvèrent leurs mêmes places. Atterrés par ce qu'ils avaient vu, ils ne disaient rien. Ils se mirent au lit, malgré l'heure peu tardive, et Mercœur s'endormit encore le premier, avec un poids extraordinaire de cauchemar sur la poitrine.

Toutes les images des trois dernières journées du voyage lui revenaient en cohue : l'orage de Vladimir-Troïtza, le sauvetage à travers le jardin inondé, cette course dans la nuit avec la vision de champ de bataille d'un train émietté dans une rivière, le geste de la vieille princesse quand elle mangeait à la lueur des éclairs sous la grande ombrelle de toile, une chapelle qui s'ouvre, des encensoirs qui fument, des enfants qui chantent. Et il se frottait l'une contre l'autre, machinalement, les mains, tout en dormant. Il ne comprenait pas pourquoi ce tour de monde, sans imprévu et sans aventures, finissait maintenant par une série de cataclysmes et de miracles.

Le train stoppa au quai de la gare de l'Est avec trois minutes seulement de retard. Une quinzaine de personnes étaient venues saluer Son Altesse, et lui donner l'illusion d'une arrivée de souverain attendu par son ambassade. Le vieux duc de Nevers tendit la main à Mercœur, qui d'un geste machinal et comme furtif, s'essuya d'abord, avant de la toucher, le bout des doigts.

IV

Ce déjeuner était pour la bienvenue des illustres voyageurs, de qui le retour datait au reste de six mois. Mais ils n'avaient fait que poser à Paris, vu la saison. Bien qu'ils fussent, officiellement, les héros de la fête, l'on n'avait guère parlé de cette histoire ancienne de leur tour du monde, et l'on ne les avait point assommés de questions. Une seule pouvait intéresser tous les convives : « Et les femmes ? » Or, le respect dû à la personne du prince Pierre défendait qu'on l'interrogeât sur quoi que ce fût, et en particulier sur ce chapitre. En outre, ce 1er décembre était marqué par plusieurs faits-Paris, dont l'actualité sensationnelle retirait toute importance aux nouvelles des antipodes.

D'abord, la bienvenue du prince Pierre et du duc de Mercœur ne servait que de prétexte à l'inauguration d'un cabaret nouveau. Les contemporains ne sentent pas toujours comme il convient la gravité d'un tel événement : c'est au bout d'un siècle qu'on l'aperçoit, lorsque ces établissements,

qui ne durent guère davantage, disparaissent, et avec eux un peu de la tradition parisienne. A une époque où l'on a par-dessus les épaules des victimes de tout genre, où l'invraisemblable phénomène de l'unanimité se produirait si l'on votait pour décerner l'épithète de raseurs aux victimes du coup d'État, quelle magnifique presse funéraire, quel apitoiement de l'opinion publique pour les victimes de la fermeture de Tortoni !

Plusieurs des grands restaurants centenaires venaient de s'éteindre, dignement, silencieusement. D'autres s'étaient ravalés aux prix de la gueule bourgeoise et se laissaient violer comme les Tuileries un jour de glorieuse : des additions de cent sous déshonoraient les anciennes tables des Gramont-Caderousse et des Scholl ; en prenant possession, au rabais, des cabinets consacrés par les Anna Deslions et les Cora Pearl, des filles de Casino et de Pôle-Nord rééditaient le fameux : « C'est nous qui sont les princesses. » A cette heure critique, un homme vraiment doué se révéla. Il trouva la formule, la combinaison exacte de tradition et de modernité. Il conçut, il créa le cabaret qui devait *prendre*. Il en assura le succès rapide, et sa propre fortune, par trois ou quatre inventions extrêmement simples, comme tout ce qui tient du génie.

Cet homme, nommé très vulgairement Charles Dupont, avait commencé par faire le sacrifice de son nom de famille, et par traduire son prénom

en anglais. Il était devenu Charley. Il visait une clientèle spéciale : celle des membres du *Blue-Club*. Le classique Paris des vieux Parisiens est compris entre la Madeleine et le Gymnase. Celui des membres du Blue-Club est beaucoup plus restreint : il se compose uniquement d'une rue, où est l'immeuble du club, qui est la rue Saint-Florentin. Ceux qui, ayant famille, ne logent pas au cercle, habitent bien les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, quelques-uns, les Champs-Elysées, et de plus rares, le parc Monceau ; mais ils n'y vont que pour dormir, comme les gens d'affaires de Londres qui ont leur home dans la banlieue. Charley ne s'était donc point chargé de loyer sur le boulevard, rue Royale ou avenue de l'Opéra : il avait fait son installation, contre toute apparence de bon sens, dans cette rue Saint-Florentin où il ne passe personne, et au rez-de-chaussée de la maison mitoyenne à celle du Blue-Club.

Il ne redoutait point la concurrence des salles à manger ni de l'excellente cuisine du cercle. Un règlement récent autorisait bien les membres à y traiter des femmes, mais des femmes du monde, ou des artistes presque du monde, et ce n'est point le genre de femmes qu'ils préfèrent : leur société habituelle est de ces quinze ou vingt filles, qui ont succédé aux filles célèbres de l'Empire comme les bouillons riches aux grands restaurants, qui ont la voiture au mois, des bijoux sobres et un train, grâce

à des commandites, et qui se distinguent du reste de la prostitution par leurs sobriquets historiques : Eléonore de Guyenne, Gillette de Raiz, Jeanne Théroigne. Les membres, pouvant inviter ces filles chez Charley, devaient préférer le cabaret au club, d'autant qu'ils n'avaient qu'un étage de plus à descendre : les deux maisons communiquaient.

Pour attirer cette double clientèle, Charley avait établi, au rez-de-chaussée de la rue Saint-Florentin, une sorte de bar anglais, avec grill-room anglais, enfin où tout le décor était rigoureusement anglais, nickels, lincrusta-walton, quartiers de viande crue, tomates, chesters éventrés, stiltons enturbannés de serviettes, et les menus même en anglais ; mais on n'y mangeait qu'à la française, de façon que le snobbisme et les estomacs y trouvaient également leur compte.

Pour l'après-midi et le soir, ne pouvant offrir à de si aristocrates consommateurs de pale-ale et de half and half, le bretzel alsacien qui traîne sur les marbres de toutes les brasseries, Charley avait imaginé de le remplacer par des pommes de terre frites froides. Cette friandise un peu canaille avait plu. Elle entretenait la soif, et assurait un débit presque double de bières et de whisky and soda.

Enfin, au lieu de dissiper en annonces le budget de sa publicité, il avait passé un traité — verbal, avec le marquis d'Effiat, chef suranné, mais inamovible de cette génération, lord protecteur de l'élégance

parisienne. Ce personnage recevait une subvention quotidienne de cinquante francs, à condition qu'il se montrerait au bar trois fois par jour, à l'heure des deux repas et sur le coup de minuit et demi, et qu'il y dînerait ostensiblement trois fois par semaine.

Le succès de cette politique fut foudroyant. Les bénéfices de la première année permirent à Charley de louer toute la maison comme principal locataire, et d'y faire exécuter des travaux considérables. La cour fut transformée en jardin d'hiver, les pièces du premier étage en salons, et celles du deuxième étage en chambres confortables, à l'américaine, avec téléphone, électricité, baignoire. La concurrence du club n'était pas à craindre pour les chambres plus que pour les salles à manger, vu qu'il n'y avait pas plus pour les unes que pour les autres de prohibitions incommodes.

C'est les agrandissements qu'on inaugurait aujourd'hui, comme dit l'argot du haut commerce. Le marquis d'Effiat était censé traiter le prince Pierre et Mercœur. Il avait réuni à leur table quelques jeunes hommes de vingt à trente ans, qui étaient ses gardes du corps, et s'intitulaient eux-mêmes « la Coterie », plus un lot des femmes dont il a été fait mention ci-dessus.

Les affiliés de la Coterie, ces soi-disant conservateurs de dandysme, se faisaient remarquer d'abord par un défaut total, incontestable, de distinction

physique et de la plus élémentaire éducation. On aurait soupçonné d'Effiat de les choisir comme repoussoirs plutôt que comme acolytes. Ceux qui n'avaient que des allures de palefreniers, passe encore : mais la plupart semblaient retournés au paysan et à la brute, par une malice d'hérédité fréquente chez la noblesse d'aujourd'hui, que son appauvrissement oblige à trop séjourner dans ses terres et dans ses chasses. Ils ne présentaient aucun signe de race, et aucun type. Leur voix rude faisait regretter les traînements du voyou parisien. Leurs façons avec les femmes sentaient le village, et leurs plaisanteries puaient le petit café de sous-préfecture. Enfin leur stupidité était si ahurissante, que des hommes bien élevés, instruits et dépaysés par deux ans d'absence, comme le prince Pierre et le duc de Mercœur, en devaient être dans la consternation. Il n'y paraissait point : le prince Pierre, à force de se garer de la morgue, perdait la faculté du dégoût, il était modeste et bienveillant jusqu'à la naïveté. Quant à César, il ne s'en prenait qu'à soi-même de n'être plus dans le mouvement de la conversation, il s'accusait de lenteur d'esprit, il souriait vaguement : il ressemblait à ces braves gens de la province égarés sur les boulevards, qui ne veulent pas avoir peur des voitures, et se laissent écraser en souriant.

Il était deux de ces hommes qui, mis à part, n'eussent point fait grande figure, mais de qui l'on

s'expliquait tout de suite le renom européen, à les voir en telle compagnie. L'un était ce chef de la bande, le marquis d'Effiat, âgé alors de cinquante-six ans. Il passait pour donner le ton de la mode, et cela ne se justifie guère, car nul, à coup sûr, n'eût osé s'habiller comme lui. Il avait gardé scrupuleusement les costumes du second empire. Il ressemblait, sauf qu'il était grand, à Napoléon III, dont il avait l'œil noyé, l'impériale, et les moustaches à la cire. Il avait servi, peu de temps, mais il parlait volontiers de la vieille armée. Bien qu'il fît des dépenses considérables et n'eût que des ressources d'expédient comme la subvention Charley, il jouissait d'une excellente réputation. Il était dandy de mœurs comme de vêtements. Tout en menant une vie publique réglée par une étiquette comme la vie d'un souverain, il trouvait moyen de garder le plus profond secret sur son intimité, et d'éviter avec cela le mystère, qui est toujours fâcheux. Il était veuf. On ne lui connaissait point de maîtresse. Il ne cachait point que ses nombreuses et fameuses bonnes fortunes d'autrefois l'avaient fatigué et réduit à dételer bien avant l'âge. Il l'avouait sans ridicule, étant de la trempe de ce Condé qui savait dire : « Nous fuyions » de la même grâce que : « Nous vainquîmes ».

L'autre étoile était le vicomte de Lanspessade. Seul entre tous, il pouvait prétendre au physique agréable et à la distinction, petit et fin, d'un blond

extrême, avec la moustache rare et plus rousse, les yeux de cristal à peine bleus. Il ne parlait guère : au moins dissimulait-il son indigence d'esprit, sa misère intellectuelle, sous des dehors d'une si exquise urbanité qu'il y avait compensation, et que même des hommes supérieurs pouvaient trouver du charme dans sa compagnie. Pour cette protection et cet arbitrage des élégances, il était comme le coadjuteur du marquis, avec présomption de lui succéder. Il avait le bon goût de ne pas s'asservir à son modèle, et de garder une originalité. Malheureusement, il la gardait aussi dans ses mœurs, où il ne suivait pas les exemples de bonne tenue du marquis. Sans fortune, et point encore dans la situation de trouver chez les fournisseurs un crédit intéressé, il vivait de son corps ; et comme il n'avait aucune idée que cela ne se doit point, il ne se donnait non plus aucune peine pour s'en cacher. Il était présentement, au vu et au su de tous, entretenu par une jeune femme de naissance bourgeoise, et mariée au baron de Culpe, lequel voyageait beaucoup. Lanspessade ne méritait pas même les circonstances atténuantes de la passion, car il était peu attaché à cette jolie femme de tempérament neutre, et jusqu'ici aussi froide que détraquée. Mais son grand nom de Lanspessade couvrait tout. Son infamie, qui l'eût perdu dans le monde bourgeois, trouvait de l'indulgence dans sa caste, comme ayant de la

dés:nvolture, un ragoût du beau siècle. Voilà au moins quelque chose à quoi peut encore servir un grand nom. La licence de certains vices est le dernier privilège de la particule.

Pour d'Effiat et Lanspessade, le déjeuner de bienvenue offert au prince Pierre et au duc de Mercœur avait une importance capitale, et il s'agissait encore de bien autre chose que de consacrer le Charley's grill-room.

Une déplorable aventure venait de coûter l'honneur et la vie à un neveu du marquis d'Effiat, son unique parent et l'héritier de son titre. Capitaine dans un régiment de cavalerie, le comte d'Effiat s'était rendu coupable de malversations, et s'était tué. Malgré ce dénouement convenable, l'affaire avait fait trop de bruit. Certes, l'honorabilité du marquis était trop solide pour s'en trouver ébranlée. Toutefois, Charley, avec son impitoyable arithmétique de limonadier, avait calculé que la valeur de réclame du marquis baissait. Il s'était cru assez fort pour risquer une diminution.

— Depuis l'affaire de monsieur le comte, j'ai cru pouvoir mettre monsieur le marquis à vingt-cinq francs.

On rit du mot, qui circula. Lanspessade le rapporta au marquis, avec une indignation bien jouée. D'Effiat eut l'esprit de le déclarer impayable.

— Un vrai Forain...

En attendant, c'était une brèche de plus de neuf

mille francs. D'Effiat se mit en rapport avec des fabricants de bicyclettes. On sut un beau jour qu'il prenait des leçons. Il n'en fallut pas davantage pour qualifier ce sport, qui auparavant n'était point classé. Ce matin même, le marquis venait de faire sa première promenade au Bois.

Au cours de cette promenade, Lanspessade lui avait présenté un tout jeune homme, fabuleusement riche, mais qui avait le malheur d'être fils d'un entrepreneur de démolitions et de s'appeler Robert Michaux. Bob (son nom de guerre) nourrissait l'invraisemblable ambition d'être de la Coterie, et présenté au Blue-Club. Il n'avait pour références que les de Culpe, dont il était cousin par madame. M[me] de Culpe, ne suffisant point toujours aux exigences d'argent de Lanspessade, l'avait lié avec Bob. Lanspessade était donc l'un de ses parrains tout désigné, et d'Effiat ne demandait pas mieux que d'être l'autre, mais il y fallait préparer l'opinion, et c'était encore un des objets de ce déjeuner de bienvenue, où le prince Pierre et le duc de Mercœur ne soupçonnaient guère comme leur bienvenue avait décidément un rôle effacé.

La conversation, dirigée par Lanspessade et le marquis, ne fut donc, pendant près de deux heures, que de pneumatiques, de cadres, de freins, de roulements à billes, de guidons, de fourches, avec description plus ou moins circonstanciée, avec citation, plus ou moins flatteuse, du nom de l'inventeur

et du fabricant breveté. Chacune des phrases du marquis était une réclame payée, et d'importance exactement relative au prix; car d'Effiat, pour ce genre d'affaires, était d'une honnêteté scrupuleuse : la proverbiale honnêteté des brigands.

Au café, quand il sentit qu'il y avait de la complaisance dans l'air, il lâcha, tout d'un coup, le nom de Robert Michaux.

— Eh bien ! dit-il en dressant la tête (et l'interjection comportait une nuance de défi), j'ai fait ce matin au Bois la connaissance de Bob. Il ne me déplaît pas.

— Cela ne m'étonne pas *qu'il vous ait plu*, dit en renchérissant Lanspessade, qui tenait lieu au marquis de ces préparateurs de répliques que les hommes d'esprit professionnels emmenaient jadis avec eux dans les salons.

Il se fit un silence. L'on n'osait point encore avoir d'opinion. L'on attendait que le mouvement du marquis fût mieux dessiné. Lanspessade reprit, en hochant la tête comme s'il exprimait une pensée profonde : « C'est un monsieur. »

— Ah ! pour ça oui ! s'écria Gillette de Raiz avec admiration : elle se méprenait sur le sens de « monsieur ».

Le prince Pierre joua innocemment le jeu du marquis.

— J'ai connu un peu ce Robert Michaux, dit-il.

Il s'en vantait, Bob étant la célébrité parisienne

de demain : il est flatteur, même pour un prince, de les avoir connues la veille. Naturellement, le père Michaux, jadis manœuvre, s'était cru obligé par sa fortune de faire élever Bob en Angleterre, et chez des jésuites expulsés. Bob se trouvait ancien camarade du prince Pierre et de César, mais bien plus jeune, à peine majeur. D'Effiat ne tira point tout de suite parti de cette camaraderie. Il laissa conter des anecdotes sur le jeune Michaux, qui soignait déjà sa légende. Puis, à l'improviste, il demanda :

— Lanspessade, ne m'avez-vous pas dit qu'il comptait se présenter au Club ?

— Et même, répondit Lanspessade, s'engageant à fond, que je compte lui servir de parrain.

— Je ne lui servirais pas de marraine, dit Jeanne Théroigne.

D'Effiat fronça le sourcil, gêné par cette inepte interruption.

— Pourquoi ? demanda Mercœur assez niaisement.

— Parce que, dit Jeanne, très ivre, quand on est la marraine à quelqu'un... fini... y a plus d'amour.

D'Effiat rattrapa la balle au bond.

— Ah ! ah ! dit-il en prenant sa mine de grognard, cette recrue plaît aux femmes.

— Ah ! oui ! dit Jeanne Théroigne avec âme.

Gillette de Raiz lui jeta un furieux regard de rivalité.

— Parbleu ! dit-elle aigrement, avec son magot...

— ... tu parles de magot ?... dit Jeanne, égarée.

— Quand il serait magot lui-même... risqua un Bouteville, réputé pour la finesse et l'à-propos de ses reparties.

— Il est beau ! cria Jeanne, debout, prise comme d'un accès de fièvre chaude sentimentale... Et tu sais... je le jure... — elle étendit la main — le jour qu'il voudra... à l'œil !... Je le jure, répéta-t-elle d'une voix pâteuse. Elle se rassit. — D'abord... son argent... y en a trop... je n'oserais jamais y toucher... dit-elle plus bas, avec un effroi respectueux qui témoignait beaucoup moins d'indifférence que de religion de l'argent.

D'Effiat feignait de discuter sérieusement avec Lanspessade la réception de Bob au Blue-Club. Il se laissa convaincre, quand Jeanne Théroigne daigna se taire.

— Vous me forcez la main, dit-il, mais de bonne grâce.

Il n'insista plus. Bob était qualifié, comme la bicyclette. Le marquis savait supérieurement « finir ». Il appela, sans transition, Charley, et proposa une visite de l'établissement, la visite du propriétaire. Charley dirigea, mais c'est d'Effiat qui faisait les honneurs à Son Altesse Royale. Il était même un peu trop maître de maison. Monseigneur daigna monter jusqu'aux chambres, dont il loua le confortable.

— C'est qu'on pourrait très bien y amener des femmes du monde, observa Bouteville.

— Dis donc, toi, malhonnête !... dit l'irascible Gillette, qui estimait que c'était lui manquer, de parler des femmes du monde devant elle.

Pierre toucha le coude de César et fit signe qu'il voulait se retirer. Les adieux furent brefs : le prince prenait congé comme il eût levé une audience. Mercœur avait son coupé. Le gamin qui ouvrit la portière était affublé d'un dolman rouge et coiffé d'un bonnet de polo, où le nom : *Charley's* était écrit en cursive d'or avec un paraphe.

— Où dois-je te conduire ? demanda César.

— Je vais chercher mes épreuves, répondit le prince. Il rougit, il sourit, avec toute la fatuité candide d'un littérateur débutant.

Il avait rédigé dans l'été ses souvenirs de voyage, qu'un éditeur de la rue Le Peletier était sur le point de publier.

En mettant pied à terre à la porte de la librairie, Mercœur leva les yeux par hasard. Le lampadaire devant lequel s'était arrêtée la voiture, était loué à un photographe pour sa publicité : les épreuves étaient exposées dans un cadre en forme d'éventail déployé, que brandissait une femme de bronze toute nue, prenant son vol vers les arbres. Parmi des cartes trop exiguës et qui de loin semblaient brouillées, une grande tête de jeune femme, presque demi-nature, souriait. C'était une beauté régulière,

un peu froide, le nez aquilin, la bouche forte, fine et bien dessinée. Les cheveux en bandeaux ondulés faisaient le visage étroit. La pose était penchée en avant. Mercœur eut idée qu'il reconnaissait ce visage, et qu'avec cela la photographie n'était pas tout à fait ressemblante. Pierre sourit malicieusement, puis il parut désappointé que César n'exprimât point de jugement.

— Tu admires la Samori ? dit-il.

— Oui, répondit Mercœur — sans y prendre garde : car le nom de la danseuse, qui avait débuté à l'Opéra durant son absence de Paris, lui était encore inconnu.

Ils entrèrent dans la librairie. Les commis s'empressèrent autour du prince, faisant sonner un peu indiscrètement les « Monseigneur ». César feuilleta des livres exposés sur une table. Il ouvrit une traduction nouvelle de Shakespeare. Il lut :

Le médecin. — Que fait-elle? Voyez comme elle se frotte les mains.

La dame de service. — C'est un geste qui lui est habituel, d'avoir ainsi l'air de se laver les mains. Je l'ai vue continuer à faire cela pendant un quart d'heure.

Lady Macbeth. — Il y a toujours une tache...

C'est une vieille croyance qu'en ouvrant au hasard la Bible, on y trouve des phrases d'oracel d'une surprenante application. Mercœur eut le tressaillement de surprise que donnent ces rencontres, qui tiennent du miracle; mais il lui fut

impossible de déterminer quelle rencontre il y avait, ni de quoi il était surpris. Le prince Pierre l'appelait. Ils sortirent.

— Voyons, dit-il, prenant des mains de Pierre le paquet d'épreuves, et, arrêté sur le trottoir, il y jeta un coup d'œil.

Il tira du paquet la dernière feuille, il l'ouvrit, il lut au bas d'une page :

« Nous déjeunâmes au Château et nous dînâmes chez la... »

La feuille n'était pas coupée. Il glissa deux doigts dans le pli et déchira le papier d'un coup sec.

— Oh ! dit Pierre, qui tenait à la netteté en toute chose, et qui avait le respect de ses épreuves.

Mercœur poursuivait des yeux :

« ... princesse Euphrosine Badisteano. Vers la fin du dîner, qui nous fut offert dans le jardin, un violent orage... »

Mercœur vit un éclair à travers la page. Il releva la tête, ébloui, et il vit le cadre en éventail du photographe, le portrait de la Samori.

— Ah !... fit-il, stupéfait.

Le prince recommença de sourire avec malice.

— Tu dis que c'est la...

— Samori, dit Pierre ; et prenant le bras de Mercœur : Allons à pied, veux-tu ?

— Oui, dit Mercœur, sans volonté.

Le coupé les suivit au pas. Des gens qui pas-

saient, reconnaissant le prince Pierre, se découvraient. Il avait cette faculté, innée aux princes, de représenter et d'être affable en pensant à autre chose. Chacun des passants qui le saluaient put se flatter d'être l'objet de son attention particulière, et il n'y prenait seulement pas garde. Il était au début de sa liaison avec la Samori, intrigue encore secrète, qui plus tard ne fut que trop divulguée. Il en faisait pour la première fois la confidence à Mercœur ainsi qu'à un frère plus âgé, avec une délicatesse et une ingénuité charmante, car il aimait, il avait un cœur tendre et neuf, et une fleur d'enfance que ses précédentes aventures, aussi banales qu'officielles, n'avaient point ternie. Et Mercœur y eût pris sans doute un extrême plaisir, mais il écoutait à peine, absorbé par une idée fixe. Il interrompit :

— Tu ne trouves pas qu'elle ressemble étonnamment à la princesse Badisteano ?

— A la vieille Japonaise ? demanda Pierre en éclatant de rire. Il avait fort bien compris, mais il adorait ces quiproquos et ces puériles plaisanteries.

Il regarda Mercœur d'un air d'affectueux mais vague soupçon.

— A la princesse Hélène ?... reprit-il plus sérieusement, et comme s'il s'appliquait à se souvenir. Oui, fit-il, c'est vrai.

Ils traversaient la place de la Madeleine.

— As-tu remarqué, dit César, comme aux retours de voyage, Paris, que les Parisiens sédentaires croient immense, paraît petit? Comme le boulevard est étroit! C'est une perspective animée, toujours en branle de fête, mais si réduite!...

— Oui, dit le prince qui reconnut la justesse de cette remarque, mais par raisonnement et non par impression. Il fit aussitôt, avec sa précision coutumière, des comparaisons d'échelles et de largeurs de voies, entre les diverses capitales de l'Europe.

Au bas du boulevard Malesherbes, il acheta chez une fleuriste deux boutonnières pareilles, dont il offrit l'une à César. Après cette halte, les deux amis repartirent, d'une marche incertaine et irrégulière, comme des flâneurs qui ne savent pas trop où ils veulent aller.

— Mais, dit Mercœur, où m'emmènes-tu?

— Chez Catherine Beaujeu : c'est mercredi.

— Oh! dit César, mais avec plus de lassitude que d'humeur, nous allons y retrouver tous les gens de ce matin.

Pierre ne répondit que d'un geste évasif. Naturellement, on les y allait retrouver, on se retrouve toujours, puisque tout le monde fait les mêmes choses aux mêmes heures. Il ajouta, en vrai enfant gâté : « Mais nous allons y voir Samori. » Qu'est-ce que Mercœur pouvait imaginer de plus souhaitable que voir la maîtresse du prince Pierre? Il est vrai que si le prince Pierre avait eu le cœur

libre, et César une maîtresse, le prince Pierre n'aurait pas conçu de bonheur plus grand que voir la maîtresse de César. Mercœur, préoccupé de cette ressemblance de la Samori avec la princesse Hélène, ne souleva plus d'objection.

Tout autre que le duc, qui était blasé par l'habitude, en aurait pu soulever une de principe : car Catherine Beaujeu étant, depuis une vingtaine d'années, la maîtresse du duc de Nevers, l'on pouvait s'étonner que le prince Pierre fréquentât à ses mercredis. Cette illustre fille était âgée de quarante-cinq ans, et plus superbement belle qu'à dix-huit. Partie du ruisseau et de la plus basse prostitution — preuve que la beauté, non plus que le génie, ne se fait sa place au soleil du premier coup, elle eût été reine de la main gauche, si elle eût consenti à émigrer : elle avait préféré sa patrie et le duc de Nevers. Avec bien plus d'allure que la plupart des femmes du monde, et avec un esprit digne des Brohan ou des Mortemart, elle ne s'était point décrassée intimement. Elle avait gardé de la fille certains goûts crapuleux, comme d'avoir un amant à gages dans une annexe de son hôtel. Cette annexe qu'on n'eût point manqué, il y a quarante ans, d'appeler la *niche à Fidèle*, était, pour les nouvelles couches, qui ont monté le ton de la blague, « l'Aquarium ». L'occupant de l'Aquarium faisait d'ordinaire un bail de deux ou trois ans. Catherine l'imposait aux habitués de son salon,

qui étaient des notabilités du parti royaliste, et d'anciens préfets de l'Empire. Aucun salon du faubourg Saint-Germain n'était cependant tenu avec plus de correction et n'avait plus l'air de l'ancienne cour : du moins entre quatre et six heures. De six à sept, il y avait changement à vue, et l'hôtel du Parc Monceau tournait à la maison de rendez-vous. Dans l'après-dîner, ou bien le duc de Nevers s'annonçait, et alors la porte était consignée ; ou bien Catherine accordait quelques menues faveurs à des notabilités du nouveau régime, qui crevaient de vanité de coiffer un prince du sang.

Pierre et César n'arrivèrent avenue Velasquez que vers cinq heures et demie. Quinze visiteurs, parmi lesquels tous les convives du matin, sauf les Gillette et les Théroigne, faisaient cercle dans le salon de réception. C'était une galerie, meublée sans fouillis ni bibelotage, et rien que de meubles Louis XV authentiques. Les pierreries provenant de souverains ou de princes régnants, étaient exposées dans deux vitrines. L'on apercevait, par une porte entr'ouverte, la salle à manger, avec des dressoirs et de monumentales argenteries ; par une baie sans vantaux, au fond, le grand salon, sur deux étages, éclairé d'en haut, et avec des portes-fenêtres donnant sur le jardin particulier de l'hôtel. Cette vaste pièce n'était meublée que de chaises volantes, sans style, et les murs peints d'un gris

uniforme, pour mettre en valeur les toiles de maîtres.

Le valet de chambre ouvrit à deux battants la porte de la galerie, et annonça : « Son Altesse Royale Monseigneur le prince Pierre. » Le duc de Mercœur ne fut pas annoncé. Toutes les personnes présentes se levèrent. Catherine, qui affectait de broder pour montrer ses mains, repoussa vivement son métier, lequel avait appartenu à Marie-Antoinette et était le seul anachronisme du salon Louis XV. Catherine fit quelques pas vers la porte. Elle ressemblait très exactement à la reine de qui elle avait hérité le métier de broderie, et sa haute coiffure, hors de mode, achevait cette ressemblance. Le respect qu'elle marqua au prince fut plein de dignité. Elle lui fit la révérence d'étiquette, mais le prince Pierre lui prit et lui baisa la main.

Ensuite, elle nomma, ou rappela, à Son Altesse les hommes présents. Le dernier fut le journaliste Montréjeau, directeur d'une feuille d'avant-garde, l'un des chevau-légers, l'enfant terrible du parti royaliste et chrétien. Ce fanatique, de la plus alerte intelligence, et doué d'une faculté d'assimilation remarquable, avait les dehors du plus fade bellâtre et ce qu'on appelle une figure à gifles. La réunion du prince et de la courtisane lui présentait un symbolique raccourci de sa destinée. Catherine l'avait distingué il y a vingt ans, pour sa belle écriture et pour sa tournure de jeune premier, à une

époque où elle s'entichait de littérature. Elle en avait fait son secrétaire, et mieux. Le caprice littéraire avait passé, mais l'autre point, et Montréjeau était devenu simplement le premier locataire de l'Aquarium. La liaison de Catherine Beaujeu avec le duc de Nevers décida de sa vocation. Il se fit légitimiste enragé. Ce n'était point par intérêt, mais par un affolement de snobbisme, qui aboutissait à une véritable religion. Sa passion pour le sang de France ne peut se comparer qu'à l'amour barbare du moujik, qui se fait défoncer les côtes par les chevaux des cosaques plutôt que de reculer d'une ligne quand la voiture d'un grand-duc va passer. Ses yeux, à la vue du prince Pierre, s'allumèrent d'une joie mystique. Il fut prodigieusement bas. Mais il avait jusqu'en rampant des allures d'homme du monde impeccable, et il était beaucoup mieux mis que le professionnel d'Effiat. Le prince Pierre le chagrina par un accueil fort distrait, sinon dédaigneux ; il cherchait des yeux la petite Samori, qu'il ne voyait point. Enfin, il s'assit.

Chacun s'empressa de l'imiter. Alors Catherine Beaujeu ouvrit la conversation. Elle s'inquiéta de la santé du prince, en formules vides et cérémonielles, elle fit allusion à certains épisodes, déjà connus, de son voyage; elle hasarda quelques flatteries anticipées, au sujet de son livre impatiemment attendu. Puis le prince adressa la parole, successivement, à chacun des assistants notables. Enfin

il se leva, et emmena une partie de la société vers le grand salon, pour laisser aux autres un peu de liberté. Ceux qui demeurèrent dans la galerie s'entretinrent aussitôt de scandales, mais sans se départir d'une certaine solennité.

— Monseigneur désire-t-il se rafraîchir? dit Catherine Beaujeu.

Le thé, les pâtisseries et les boissons étaient sur une table portative, dans le passage entre les deux salons. Les domestiques allumaient, au plafond vitré, des soleils de gaz. La galerie restait éclairée simplement par des bougies. Six heures sonnèrent. Plusieurs personnes se retirèrent sans faire d'adieux. D'autres arrivèrent, et tout un groupe de danseuses avec la Samori.

Le prince posa son verre de thé. Son tremblement d'émotion n'échappa point à César, qui lui jeta un regard gentiment moqueur. La Samori vint droit au prince avec cette jolie démarche rythmée des danseuses, et lui prit la main sans rien dire. Il lui présenta César :

— Le duc de Mercœur, mon meilleur ami.

— Pierre, dit-elle, m'a parlé de vous bien souvent.

Cette familiarité inouïe, qui parut enchanter le prince Pierre, choqua Mercœur au dernier point. Il ne put trouver le plus banal compliment.

— C'est étonnant, dit-il enfin, comme mademoiselle ressemble à la princesse Hélène Badisteano.

Mais Pierre avait changé d'idée. Il n'admettait plus cette ressemblance. Il la nia, objectant que Mlle Samori avait les cheveux châtains, presque bruns, et que la princesse Hélène avait les cheveux roux. Il n'est rien de plus irritant, lorsqu'on observe une ressemblance frappante des traits, comme de l'entendre nier sous prétexte d'une différence du teint ou des cheveux. Mercœur, impatienté, répondit à Pierre presque sèchement.

— Eh bien ! dit la Samori, venez me voir danser ce soir. Je danserai avec une perruque rousse.

Pierre la remercia des yeux aussi passionnément que si elle lui avait proposé le sacrifice de sa vie. Une jolie étrangère déclassée s'était mise au piano et préludait à une valse. Catherine Beaujeu s'avança vers le prince, et lui demanda, comme eût fait un maître des cérémonies, s'il permettait qu'on se mît à danser. Pierre, déguisant son autorité en caprice, répondit qu'il le permettait, mais à condition que d'abord la Samori danserait seule un des pas du ballet où elle devait paraître ce soir.

Samori se fit prier, s'excusa sur sa robe longue. Mais Pierre se récria : rien ne lui paraissait plus gracieux que la danse d'opéra en toilette de ville. Elle céda. L'une des danseuses, qui était musicienne et qui savait la partition du ballet, prit place au piano. Une autre vint donner à Samori la réplique muette de la pantomime.

Samori se transfigura, son visage revêtit l'ex-

pression scénique. Ses mouvements souples accusèrent le nu et la plastique de son corps sous le corsage épais et sous les étoffes drapées, aussi franchement que sous un maillot. Quand elle n'avait point d'autres gestes obligés, elle soulevait, mais à peine, sa jupe, pour laisser voir le dessin du pas. Ses pieds, même dans la bottine de sortie, étaient cambrés, ses chevilles fines. La scène se terminait par un mouvement de valse. Les deux danseuses valsèrent comme seules les danseuses savent valser.

— Bravo, cria le marquis d'Effiat, avec l'accent d'un ancien habitué des Italiens.

Lanspessade applaudissait à la russe, à grands battements espacés. Le prince Pierre avait posé la main sur l'épaule de Mercœur et s'appuyait avec émotion. Comme la valse se continuait, d'autres couples s'y mêlèrent.

— Je pars, dit Mercœur à l'oreille du prince, qui tourna la tête, un peu surpris de cette sortie brusque.

Mais l'hôtel de Nevers est sur le Cours-la-Reine, et celui de Vendôme dans la rue de Varenne. Ils n'avaient point de raison de partir ensemble.

— Iras-tu ce soir à l'Opéra? demanda Pierre simplement.

— Oui, dit Mercœur.

— Eh bien! à ce soir.

Le duc donna ordre à son cocher de ramener la voiture. Il préférait revenir à pied. Il aimait le

froid de décembre, après la chaleur suffocante de ce hall éclairé au gaz, où l'on dansait. Il demeura un instant, sans penser à rien, sur le trottoir.

— Tiens ! dit-il, voyant un écriteau, l'Aquarium est à louer.

Cela n'était pas ordinaire. Catherine y donnait à loger, d'habitude, mais ne louait pas. Il sentit le froid, ferma davantage son collet de fourrure et partit, en marquant le pas sur le sol sec et sonore. Il était hors de lui. Pourquoi? C'est que le prince Pierre aimait cette petite Samori. Dans ce monde, où il venait de reprendre pied, Mercœur admettait bien une infâme liaison comme celle d'un Lanspessade avec une Mme de Culpe — ou la fête ; mais l'amour! Et il ne s'agissait point de fête : Pierre aimait cette petite. Mercœur eut le sentiment d'une espèce de parodie sacrilège, et la fausse ressemblance de la danseuse avec la princesse Hélène fut aussi pour quelque chose dans cette idée de parodie. — Car la ressemblance était fausse, de même ordre que cette prétendue ressemblance de Mercœur avec le prince Pierre.

L'hôtel de Vendôme, situé dans la rue de Varenne, à peu de distance de l'hôtel Galliera, est du plus vieux style et du plus simple; la cour est une cour de manoir, le perron et la marquise dans l'angle ; au grenier, des lucarnes aiguës, avec des poulies pour monter le fourrage : ces silhouettes de lucarnes dans la nuit grise de décembre rappe-

lèrent à César les formes de maison normande qu'affectent le château royal et la villa Badisteano à Vladimir-Troïtza.

Il s'habilla vite. Au salon, il eut l'ennui de retrouver une troisième fois d'Effiat et Lanspessade, qui dînaient, ainsi que Montréjeau. L'hôtel de Vendôme était le quartier général du journaliste. La duchesse, plébéienne, ambitieuse, intrigante, bâtie comme un homme et douée d'une de ces viriles intelligences de commerçante qu'ont parfois les femmes dans le peuple, sentait aussi le besoin, comme ces femmes-là, d'accoupler son intelligence à celle d'un homme : une fois veuve, elle s'était damnée à Montréjeau comme d'autres se damnent aux prêtres.

César était un étranger et un muet dans la maison maternelle. Il prit ses dispositions pour s'éclipser après dîner, sans dire qu'il allait à l'Opéra, où certainement d'Effiat et Lanspessade l'eussent accompagné.

Il y arriva dans les mêmes sentiments d'irritation et d'hostilité contre la Samori. Au moment d'entrer dans la loge du duc de Nevers, il se ravisa, descendit à l'orchestre et se tint debout dans le passage des fauteuils. Le rideau venait de lever sur le ballet. Quelques minutes plus tard, la Samori fit son entrée. Elle avait tenu parole, elle portait la perruque rousse. Mais, comme il était facile de prévoir, la nuance de roux, choisie au hasard,

n'avait point de rapport avec les cheveux d'Hélène. Mercœur sourit de pitié. De plus, la robe courte seyait mal à cette grande fille, qui paraissait alors maigre et sèche, et qui avait, comme on dit, la jambe bête.

— Parbleu ! grommela Mercœur.

Il sortit aussitôt, et demanda sa pelisse, ne se souciant plus de monter chez le duc de Nevers.

Dans sa voiture, il s'endormit à moitié, prostré, navré, las infiniment, comme de quelque grande ambition déçue, songeant à des distances infranchissables, au passé qui ne ressuscite point, aux choses et aux personnes que l'on a vues une fois et qu'on ne verra plus, parce qu'elles sont loin, le voyage est long, la terre est grande.

Le bruit des roues cahotées sur le pavé du Carrousel le réveilla comme une fanfare, dans un accès d'allégresse inexplicable. Il eut de l'espérance plein le cœur, sans définir ce qu'il espérait, l'ivresse et l'arrogance de la certitude, sans éclaircir de quoi il était certain. Il appuya son front contre la vitre et il murmura, souriant au mystère, sans comprendre les mots qui lui venaient en conclusion de rêve :

— Le monde est petit...

V

Lorsque le gagnant du derby passa le poteau, une clameur unanime de protestation s'éleva. Le poulain de Bouteville — du spirituel Bouteville, venait de battre le grand favori avec une aisance surprenante : lequel grand favori avait battu le poulain de Bouteville avec non moins d'aisance dans toutes les épreuves antécédentes. Il y eut un peu de gêne et d'émotion à la tribune des Princes.

— Encore un Bouteville décapité, dit Mercœur, qui savait son histoire.

Mercœur ne s'était pas remis, au bout d'un an, dans le courant de Paris, puisqu'il ignorait encore qu'on n'y est plus déshonoré qu'à temps.

La pelouse, assez peu fournie de public aux courses de Chantilly, restait calme. Mais le pesage faisait une manière de révolution. Le beau monde poussait des cris populaciers. Le château et le somptueux palais des écuries faisaient écho : de sorte que les pierres mêmes, les pierres historiques,

criaient : « Voleur ! » au trop industrieux Bouteville.

Chez les Princes, la consternation avait fait place à la badauderie. Le marquis d'Effiat dit : « Aïe ! » avec une intonation admirable, et imita la grimace de Le Biez voyant guillotiner Barré le premier. Les jumelles se braquèrent vers la rentrée du pesage, où une foule élégante, mais hors de soi, huait le cheval vainqueur, le jockey et le propriétaire. Tout le monde s'en mêlait, sauf exactement trois personnes, qui n'avaient pas bougé de leurs chaises. Mercœur les remarqua de loin, à cause de leur isolement. Il lorgna de ce côté, et vit que l'une des trois était Mlle Samori, de l'Opéra.

— Viens voir l'émeute, dit le prince Pierre.

Ils y allèrent. Mercœur se fit un malin plaisir de ne pas signaler au prince la présence de sa maîtresse. Ils passèrent derrière le groupe, le prince Pierre ne broncha pas. Mercœur s'étonna qu'il ne la devinât pas au moins à ses cheveux, dont la coiffure, de bandeaux ondulés, était assez remarquable. « Tiens, pensa-t-il, voilà qu'elle est rousse à présent ? » Il leva les épaules.

Quand il fut trop tard pour retourner, Mercœur demanda innocemment :

— Pourquoi n'as-tu pas dit bonjour à Mlle Samori ? Nous venons de passer derrière elle.

— Mon amour pour elle t'aveugle, dit le prince en riant : elle est à Londres.

Ils parlèrent d'autre chose. C'était une journée complète. Il faisait beau, il y avait tout Paris, des toilettes, des courses intéressantes et un scandale.

— Quand je pense, dit le prince Pierre, que l'an dernier, à pareille époque, nous débarquions à Constantinople !

Le lendemain, César parcourait le *Figaro* dans son lit. A la rubrique : *Hors Paris*, il lut : « Choses de Bessarabie, épilogue d'un flirt princier. » Par hasard, il fut distrait. Ce n'est qu'après longtemps et sa toilette achevée, que ramassant le journal qui traînait, il y rejeta les yeux. Il lut enfin cette information, relative au prince héritier Siegfried, qui rentrait en Bessarabie après un an d'absence, et fiancé à l'une de ses cousines germaines. L'on rappelait que, l'an dernier, l'héritier était parti fort précipitamment, sur l'opposition que mettait le conseil des ministres à son mariage avec une demoiselle d'honneur favorite, princesse Hélène Badisteano. Et l'on annonçait que la princesse Hélène, accompagnée de la princesse Euphrosine sa mère et du prince Michel son frère, venait d'arriver à Paris pour plusieurs semaines.

Mercœur ne savait pas un mot de cette aventure, qui avait défrayé la chronique parisienne alors qu'il voyageait en Orient. On s'était gardé d'y faire allusion à Vladimir-Troïtza, devant des étrangers. Il eut, en raccourci, tous les sentiments d'un homme qui découvre qu'on le trompe. Il prit un

air de dignité offensée. Puis ses oreilles bourdonnèrent. Ensuite il perçut distinctement la phrase qu'Hélène lui avait dite, quand elle s'était dégagée de ses bras avec un geste de répulsion. Alors, ce fut en lui un tumulte et un bruit furieux de tempête, une poussée vertigineuse et incohérente de pensées, d'images ; il fut repris de son tic inopinément et se frotta les mains, il vit la réplique de lady Macbeth écrite en lettres de feu dans l'espace... L'apaisement se fit soudain, et le silence : il demeura en présence de lui-même, stupéfait.

Il l'aimait !

Certes, il fallait qu'il poussât l'inconscience jusqu'à un excès peu commun pour avoir ignoré tout un an que parmi les fracas de l'orage et les ténèbres sillonnées d'éclairs, Hélène, venant à point, avait donné le coup de grâce à son imagination surmenée ; que peut-être elle s'était emparée de son cœur plus tôt, dès qu'elle lui était apparue au seuil de la chapelle byzantine, dans le rayonnement de l'iconostase. Mais un observateur plus réfléchi, à qui ces foudroyants débuts de passion n'eussent point sans doute échappé, aurait eu aussi plus de critique, et n'aurait plus trouvé en soi-même, au bout de ces douze mois, que de la curiosité froide pour la persistance et le progrès souterrain d'un sentiment plus virtuel que véritable. César n'avait pas plus de raisonnement après coup que de clairvoyance immédiate, et s'il avait méconnu son

amour depuis un an, il y gagnait de ne pas le chicaner aujourd'hui. Hélène était déjà despotiquement assise dans son cœur, comme une reine d'Orient sur son trône constellé de gemmes. Ah ! pour un homme dégoûté par principe de la poupée parisienne, quelle chance inespérée d'aimer celle-ci, qui était d'ailleurs, celle-ci qui se tenait au seuil des pays du souvenir, à l'horizon des lointains regrettés !

Mercœur passait brusquement des expressions les plus poétiques aux réalités les plus familières, avec le défaut d'art et d'harmonie des imaginations très primitives. Il revint d'Orient à Chantilly. Il eut de l'étonnement et du remords de n'y avoir pas reconnu la princesse : car plus de doute, c'est bien elle qu'il avait vue. Quand même, elle avait occupé son attention. Il l'avait lorgnée avec insistance, tout en la prenant pour une autre. Mais, voilà !... il l'avait prise pour une autre, pour cette Samori ! C'est la confusion qu'il ne se pardonnait point. Comment s'était-il trompé lui-même à une ressemblance si superficielle et si fausse ? Il voulut analyser cette ressemblance qui l'irritait : et en essayant de fixer, par des comparaisons négatives, la physionomie vraie d'Hélène, il n'aboutit qu'à en effacer l'image de sa mémoire. Cette femme, qu'il aimait sans le savoir depuis un an, s'évanouit à ses yeux comme un fantôme.

Il s'usa toute la matinée dans des alternatives

insupportables de délabrement ou de détresse, et de joie sans cause, qui à l'improviste activait son torrent circulatoire comme si une main lui eût pressé le cœur pour chasser tout le sang aux extrémités. Il avait des lassitudes, et des inquiétudes dans les jambes, des appétits soudains qui le faisaient retourner à sa chambre pour voir si l'on n'aurait point par hasard oublié le plateau de son déjeuner, et ensuite une contraction nerveuse de l'estomac et de la gorge, qui eût rendu impossible toute ingestion d'aliments.

Il dut à cette fébrilité une totale perte de bon sens, qui l'empêcha de s'arrêter d'abord aux difficultés de son roman, romanesque jusqu'à l'absurde. Il n'en retenait que le fait primordial : qu'il aimait, et il envisageait tout de suite les conséquences, comme les enfants qui ne souffrent pas d'intermédiaires entre le désir et la possession d'un objet, ou comme les conquérants de l'Empire qui menaient leurs intrigues en quarante-huit heures. N'y avait-il point des rapports ? C'est en courant le monde comme eux qu'il avait choisi entre toutes les femmes celle-ci, qu'il s'agissait d'enlever au passage.

D'autre part, il était d'une caste où les mariages ont l'importance et les formes d'alliances politiques ; et sans prendre garde que nulle considération de ce genre n'avait présidé à son choix, il ne pensa point avoir d'autre chose à faire que d'avertir sa

mère sur-le-champ, et de la dépêcher en ambassade auprès de la princesse Badisteano. Dans son idée, la journée devait suffire pour que l'arrangement fût conclu.

Il descendit au premier étage, où étaient les appartements de Mme la duchesse de Vendôme. C'est en y arrivant qu'il recouvra un peu de raison. Il s'avisa d'une difficulté, qui était à coup sûr la moins sérieuse de toutes : il ne soupçonnait point où les princesses Badisteano pouvaient loger. A la réflexion, il songea qu'il pouvait les rechercher dans les différents hôtels, ou plus simplement s'informer à la légation de Bessarabie ; mais que cette recherche occuperait la journée, et par conséquent toute autre démarche utile serait remise au lendemain. Il ne se résignait point à ce délai de vingt-quatre heures : il le considéra comme un répit quand il eut pénétré dans l'antichambre, dont l'aspect administratif le refroidit.

C'était une antichambre de ministère. Un vieux serviteur de la maison, à tournure de garçon de bureau, siégeait derrière une table à tapis vert. On passait dans l'une ou l'autre des deux salles d'attente, dont la première, réservée aux personnages politiques et de marque, était bien meublée, mais comme une gare de chemin de fer où il y aurait des meubles de style. L'autre salle, réservée aux solliciteurs de secours, n'était drapée que de drap de soldat gros bleu, avec des bandes et des passe-

menteries rouges. Enfin la duchesse recevait dans un cabinet magnifique, mais qui ressemblait aux salons du Louvre transformés en bureaux pour chefs de division. Elle écrivait à un incomparable secrétaire Louis XIV, mais il y avait aussi des chaises et des fauteuils de cuir, et les bibliothèques de chêne étaient remplies de cartons verts.

Mercœur se représenta ce décor dès le seuil de la première antichambre. Il pensa que sa mère allait le recevoir à son tour, l'interroger comme un juge d'instruction, examiner l'affaire comme une autre affaire, et sans doute lui répondre évasivement comme elle avait coutume aux utopistes et aux inventeurs fous.

Néanmoins il ouvrit la porte de la salle d'attente des secondes classes, qui était la plus proche. On était au fort de l'audience, et une trentaine de gens de toute sorte s'y pressaient.

— Dois-je prévenir Madame la duchesse? dit le vieux Joseph Ledru, derrière sa table d'huissier.

— Merci, j'attendrai.

Le duc se dirigea vers l'autre salon d'attente.

— Il n'y a que M. Montréjeau, dit Joseph.

César fit un geste d'impatience. Il ne murmurait point quand sa mère sacrifiait les devoirs de famille à des devoirs de charité, mais l'intrusion de Montréjeau le révoltait, ou du moins elle le révolta dans l'instant même : car son antipathie, longtemps sourde, contre le journaliste, fit explosion tout

d'un coup, comme son amour pour la princesse Hélène après douze mois d'inconscience.

Il ne doutait point que sa mère, à peine instruite de ses projets, en fît part à Montréjeau. Toutes les objections qu'il n'avait point su démêler de lui-même, il les aperçut, quand il se figura que Montréjeau les exprimerait, et en quels termes. Il eut peur de Montréjeau, comme on a peur d'un agent de police secrète, qui doit connaître sur tout le monde un tas de malpropres histoires, qui en sait peut-être sur vous-mêmes que l'on a oubliées, mais que la police, qui n'oublie rien, se rappelle : en sorte que les consciences les plus tranquilles s'effarent et s'interrogent. Il vit en Montréjeau l'ennemi, et s'inquiéta sans retard des moyens de lui imposer Hélène, comme il pressentit vaguement qu'il devrait l'imposer au monde. Mais qui se permettrait donc de lever le front quand passerait madame la duchesse de Mercœur? Pour Montréjeau, s'il avait des armes, on en aurait aussi contre lui, et de terribles : on pouvait lui jeter à la face son passé, que la société où il se faufilait oubliait vraiment trop, son passé d'homme entretenu, et la Beaujeu, et l'Aquarium.

Mais César eut un revirement. Ce Montréjeau, qui savait tout, ce snob pour qui les moindres nouvelles mondaines étaient des événements, savait peut-être, devait savoir, à quel hôtel les princesses Badisteano étaient descendues. Mercœur posa la main sur le bouton de la porte.

L'idée de demander quelque chose à cet homme, d'aborder un Montréjeau en solliciteur, lui répugna. Si le journaliste avait cette information, elle devait se trouver dans son journal. La duchesse détenant les journaux du matin, Mercœur sortit pour acheter un autre numéro. Il n'y a point de kiosque dans la noble rue de Varenne : le duc fut obligé de pousser jusqu'au boulevard Saint-Germain. Il acheta cette feuille d'un sou, et la prit comme avec des pincettes. Il y trouva d'abord le nom qu'il cherchait, mais sans autre indication que celle du *Figaro*. C'était vraiment un fait exprès, car plusieurs autres arrivées notables étant signalées, pas une fois le nom de l'hôtel n'était omis. Alors Mercœur eut l'idée tout à fait folle que les princesses Badisteano ne se souciaient point que l'on connût leur domicile, qu'il y avait un mystère, et que Montréjeau, l'homme qui sait tout, le savait.

Cette bizarre obsession de mystère lui donna un impérieux besoin de confidences ; car, s'il ne se fût agi que de l'amour qu'il éprouvait, sans doute Mercœur eût préféré de le garder jalousement pour lui. Il n'avait qu'un ami véritable, le prince Pierre. Il eut une crise d'amitié, et il se représenta, avec un attendrissement sur soi-même, la jolie scène des confidences qu'il allait faire. Par malheur, cette imagination lui rappela les confidences de même ordre que lui avait faites le prince au début de la liaison avec Samori. Ce rapprochement blessa

Mercœur comme une insulte, dont il rendit le prince Pierre responsable, et sa dernière crise d'amitié enfantine fut suivie d'un de ces déchirements, qui ruinent parfois tout d'un coup, sans prétextes apparents ou valables, les amitiés d'enfance. César se voyait déjà en rébellion contre le prince, obligé d'affirmer hautement son indépendance, et de réserver les droits de sa volonté. Avait-il besoin, pour aimer, que le prince Pierre lui donnât son consentement? Qu'avait-il à faire de ses conseils?

Il ne lui restait plus, dans ces conditions, qu'à rentrer, ce qu'il fit. Il arriva pour le déjeuner.

— Vous désiriez me voir ce matin? lui dit la duchesse.

Dans sa manie de méfiance, il se demanda si cette question toute simple ne cachait point d'arrière-pensée. Il détourna la conversation. La duchesse de Vendôme parla seule et sans discontinuer. Il l'écouta mal. Au reste, cette femme altière ne semblait parler que par mandements et par brefs, qui n'appelaient point, qui n'autorisaient point de réponses. Aussitôt après déjeuner, Mercœur se retira. Il demeura toute la journée dans l'incertitude, ou plutôt dans l'absence de toute décision et de toute pensée. L'heure de s'habiller pour le soir vint sans qu'il eût rien fait pour hâter une affaire, dont il ne souffrait point d'ailleurs la remise. Il ne put comprendre par quelle aberration il avait gaspillé l'après-midi, mais force lui fut bien de perdre éga-

lement la soirée, et la nuit, durant laquelle il dormit assez paisiblement.

Il s'en réveilla plus lucide. La conséquence fut fâcheuse : voyant les choses de sang-froid, il ne se fit plus guère d'illusions. Mais alors il se buta, et il prit sans balancer une résolution qu'il n'aurait pas prise la veille si aisément : il décida qu'il irait dès ce matin à la légation de Bessarabie. Pour avoir bien son temps, il avertit qu'il ne rentrerait point déjeuner, et se fit excuser auprès de la duchesse sa mère.

La légation est rue Boccador. Mercœur y fut tout droit et d'un pas plus rapide que la normale, comme pour se lancer jusque dans les bureaux en vertu de la vitesse acquise, et sans avoir davantage le loisir de se consulter. Il eut beau faire, il perdit son élan dès l'avenue Montaigne, et il se confessa, en ralentissant le pas, que cette démarche auprès du ministre de Bessarabie était ridicule, inconvenante, suspecte. Il ne se donna aucune raison de cette opinion, mais elle suffit pour qu'il continuât son chemin sur l'avenue au lieu de tourner rue Boccador, et il sentait à présent que nulle force humaine ne serait plus capable de le faire revenir en arrière. Il ne s'arrêta qu'au rond-point. Il était désespéré. Cet excès de désespoir touchait même au comique, il en sourit mélancoliquement.

Il craignit de rencontrer des importuns ou des curieux, bien qu'une promenade aux Champs-Ély-

sées n'eût rien que de naturel, et il descendit en hâte vers la Concorde, avec l'intention de repasser l'eau. Mais son esprit d'ordre lui faisait un scrupule de rentrer pour midi, après s'être fait excuser. Il s'en alla rue Saint-Florentin, déjeuner chez Charley.

Il n'y avait pas choisi sa table qu'il le regrettait. Onze heures et demie venaient de sonner, et le restaurant était vide; mais, avant une demi-heure, d'Effiat et la Coterie feraient invasion. Cela était encore plus pénible de déjeuner avec eux qu'en tête à tête avec la duchesse de Vendôme, et d'entendre ressasser l'affaire Bouteville. Mercœur ne but qu'un sherry, paya et sortit. Il se retrouva en détresse, ne voyant point de restaurant convenable où il ne risquât point de se heurter à un raseur. A la fin, il se fâcha de tous ses enfantillages et prit le parti carrément de rentrer chez lui.

Il commença toutefois par y tourner le dos, et fit un grand crochet par le boulevard, la rue de la Paix et la place Vendôme. Comme il traversait la place vivement, et courbé sous le soleil ainsi qu'on se courbe sous une ondée, une main se posa sur son épaule. Il tressaillit, tourna la tête, et se trouva face à face avec le prince Michel Badisteano.

Mercœur le reconnut sur-le-champ, lui; et d'abord il lui en voulut de le reconnaître, quand il n'avait pas reconnu Hélène du premier coup. Mais ses yeux n'exprimèrent que l'ahurissement. Michel lui dit :

— Vous ne me remettez pas?

— Mais si, fit-il en lui donnant la main.

Michel lui prit le bras sans façon. Le beau prince bessarabe ne manquait jamais d'inspirer l'antipathie à première vue et d'en triompher aussitôt. Mercœur était conquis, et d'ailleurs n'y pensait déjà plus, tout au ravissement de voir comme les choses s'arrangeaient bien et avec facilité. Il attachait surtout de l'importance à l'alliance offensive de Michel Badisteano, dont il avait pour preuve que le prince lui prenait le bras.

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— Chez moi, répondit Michel.

Quand on s'est acharné longtemps à un secret, la sensation délicieuse n'est pas de l'apprendre, mais de savoir qu'on en est maître et qu'on le saura quand on veut. Mercœur fit durer le plaisir. Il garda le silence un instant. Il dit enfin, d'une voix altérée :

— Où êtes-vous donc descendus?

— Mais là, dit Michel, désignant de sa main libre l'hôtel Bristol. Peut-on descendre ailleurs?

Il ne pouvait guère songer en effet à loger sa mère et sa sœur dans la maison meublée de la rue Jacob. César, qui assurément ne craignait point que les princesses eussent choisi un lieu de résidence mal coté, éprouva pourtant de la satisfaction et comme du soulagement, en les trouvant installées dans une si respectable maison, où fréquente le prince de Galles.

— Une idée ! s'écria Michel. Si vous montiez avec moi ? Maman et ma sœur seraient enchantées de vous voir.

Il abandonna le bras de Mercœur et tira de sa poche un porte-cigarettes d'exposition : Hélène avait remplacé le porte-cigarettes devenu, par oubli, propriété de Grégory Sebescù. Michel offrit à César une cigarette à bout d'or, et une allumette qu'il tira de sa montre, qui était également une boîte à louis. Ces diverses opérations, exécutées en marche, ayant retardé la réponse de Mercœur, il se trouva dans le vestibule de l'hôtel Bristol sans même avoir fait la moindre excuse de cérémonie.

— Maman va être renversée ! dit Michel, montant l'escalier.

— Le fait est... répondit Mercœur.

Il n'acheva pas sa phrase. L'expression de Michel lui paraissait inconvenante, et surtout mal appropriée à la vieille dame hiératique, qu'il se représentait plus volontiers portée sur les épaules des valets, comme en palanquin, à la lueur des éclairs.

Au deuxième étage, Michel essoufflé, mais content, dit : « Nous y voilà », et ouvrit une porte sans frapper. César eut la terreur et la pudeur d'une entrée brusque dans une chambre de femme en désordre.

— Je vous attends dans le couloir, balbutia-t-il.

— Entrez chez moi, ou dans le salon, dit Michel.

Mercœur hésita. Il entra dans le salon, par dis-

crétion. Le décor était élégant et sobre, les murs lambrissés, peints de gris avec des filets d'or, les meubles surannés, de bois doré rougi, et drapés de damas de soie rouge. Entre les deux fenêtres, une console, surmontée d'une glace, était chargée de vaisselles, et un maître d'hôtel dressait une table pour le déjeuner des princesses et du prince, qu'on leur servait en particulier. Deux glaces, dont l'une sans tain mais voilée d'un store à l'italienne, se faisaient vis-à-vis, au-dessus des deux canapés. Michel entra dans la chambre d'Hélène, qui était du côté de la glace sans tain, et Mercœur attendit son retour, à peu près dans les sentiments d'un accusé qui attend la délibération du jury.

Il revint. Mercœur eut un étourdissement. Mais le prince Michel était seul.

— Excusez ma sœur, dit-il, elle n'est pas prête. Elle s'est recouchée en sortant du bain.

Cette naïveté donna au duc la plus violente émotion. Il fut obligé de s'asseoir. Michel passa dans l'autre chambre, d'où M[me] Euphrosine sortit presque aussitôt. Elle n'avait point changé depuis un an : elle restait pareille à elle-même comme une chose inanimée. Elle ne témoigna pas la moindre surprise. Mercœur lui baisa la main. La princesse prit place à la table, et le duc s'aperçut qu'on y avait mis un quatrième couvert. Elle lui désigna sa droite.

— Mais... comment... fit-il.

— Michel m'avait dit que vous nous feriez l'honneur de déjeuner avec nous.

Il n'eut pas la force de répondre. Michel s'était assis en face de sa mère. Le maître d'hôtel entra et commença de servir. Mercœur fut pris d'une inquiétude folle.

— Est-ce que, dit-il... est-ce que... la princesse Hélène...

— Oh ! ma sœur est toujours en retard, dit Michel, tranquillement.

Enfin, la porte s'ouvrit. César se leva et tourna la tête si vite, qu'il vit jusqu'au fond de la chambre, le désordre qu'il avait redouté, les vêtements jetés et le lit défait. Mais l'icône suspendue dans l'angle de la muraille, avec la veilleuse allumée, corrigea cette impression, en lui rappelant la chapelle de Vladimir-Troïtza.

La porte se referma. Hélène était vêtue d'une tunique de linon blanc à rubans verts, molle comme une chemise. Mercœur la regarda en face, et vit qu'elle soutenait son regard. Ce fut peut-être la plus cruelle minute de sa vie : il ne la reconnut pas.

La beauté de la princesse Hélène avait un caractère trop théâtral, et dans ces conditions de surprise familière, de laisser-aller matinal, elle offensait par un excès d'éclat. Hélène ne désillusionnait pas Mercœur, elle était seulement trop belle : et surtout il ne la reconnaissait pas. C'est une de ces

stupidités où l'âme amoureuse se bute, et qui sont injustifiables — explicables, encore moins. Certes, Mercœur n'avait pas emporté d'elle un souvenir bien net, ni bien tyrannique, puisque la veille encore il s'efforçait en vain d'étreindre son fantôme, de préciser les traits de son image et d'en raviver les couleurs mortes. Quand même, il ne la reconnaissait pas et cela lui était douloureux. Il baissa les yeux. Il était ébloui et fatigué.

Michel fit observer à sa sœur que les œufs brouillés seraient froids. Cette remarque naturelle blessa Mercœur comme une fausse note, et comme cette façon de dire tout à l'heure que Mme Euphrosine serait renversée. Il toucha et baisa la main de la jeune princesse, qui ne témoigna pas assez d'étonnement de le voir. Elle occupa la place libre en face de lui, et se mit à manger rapidement pour rattraper les autres, sans paraître s'apercevoir que ses moindres gestes remuaient Mercœur, que ses plus négligeables actes pouvaient avoir aujourd'hui des conséquences de vie ou de mort sur un sentiment d'où leur destinée commune dépendait. Comme elle était à contre-jour, César ne distinguait presque plus son visage ; mais alentour, ses magnifiques cheveux roux, prenant le soleil, lui faisaient une mince auréole tremblée.

Le supplice enduré par Mercœur était si effroyable que cet homme sain, vigoureux et de nervosité médiocre, pensa plusieurs fois défaillir. Il avait froid,

comme s'il avait tenu dans sa main fermée un morceau de glace ou la main d'un mort. Il avait le sentiment d'être réduit à un minimum de force vitale, passé lequel on ne peut que cesser d'être. Il avait cette conscience extrême d'être impuissant et annulé, qui n'exclut pas seulement la possibilité d'agir, mais l'idée même, et même le souvenir d'avoir agi.

De quoi parler, sinon de Vladimir-Troïtza, de l'unique entrevue, du dîner, de l'orage? Il fallut à Mercœur un courage surhumain, l'héroïsme du duelliste qui, ayant peur d'avoir peur, se jette pour en finir sur l'épée de son adversaire. A force d'éducation et d'habitude, il réussit — bien qu'il eût des sueurs froides, à traiter ce sujet — si formidable pour lui, avec la légèreté, avec l'enjouement qui convenait, sans rien de plus que la pointe d'attendrissement qui est de mise entre personnes s'étant rencontrées à l'Etranger, aimant plus tard à se rappeler des épisodes.

Michel l'aidait de sa verve de bon enfant. A un an et à cinq cents lieues de distance, Michel ne craignait plus le tonnerre. C'est en riant qu'il racontait les péripéties du sauvetage.

— Et Poulo qui s'est trouvé mal ! osa-t-il dire.

Hélène seule ne disait plus rien. Mercœur, en dépit de sa correction froide, n'avait pu faire allusion à sa propre tentative pour emporter Hélène, sans y mettre, imperceptiblement, cet accent auquel

les femmes conquérantes d'hommes ne se trompent jamais. Elle n'avait point de qualités d'observation. Ces sortes d'avertissements sont purement physiques. Et elle ne se douta pas elle-même, quand elle leva les yeux sur César, que c'était brutalement pour voir si l'homme qu'elle mettait en folie était à son gré.

Mercœur soutint ce regard avec le courage du désespoir, car il y lut sa condamnation. Il n'avait pas plus de perspicacité qu'Hélène, mais le même instinct physique. La relation passionnelle de deux êtres est toujours fixée, réglée à première vue et du premier coup, quoi qu'il puisse advenir par la suite. A Vladimir-Troïtza, Mercœur avait voulu enlever Hélène dans ses bras : elle avait mieux aimer sauter dans la boue et dans l'inondation. Elle ne faisait que reprendre, à ce bout de table, et avec une aussi totale inconscience, la même attitude involontaire, non d'orgueil ni de coquetterie, mais de refus. On revient parfois, par des considérations sociales, sur ces arrêts sans appel, et elle y devait revenir. Mais on n'a pas raison de la nature, un jour arrive tôt ou tard où ceux qu'elle n'avait pas désignés d'abord l'un à l'autre se reconnaissent réciproquement odieux et impraticables, et cèdent à cette fatalité arbitraire.

Hélène reporta les yeux sur son frère, qu'elle trouvait particulièrement admirable depuis qu'on habitait Paris. Le prince Michel était le seul de ces quatre personnages qui eût du boulevard. Sa voix

grasse et lente s'était légèrement modifiée, elle réunissait à présent ce je ne sais quoi de canaille et ce je ne sais quoi d'éreinté qui est le suprême du chic.

— Hein ! dit-il à Mercœur, avec l'importance du vieux parisien qui connaît le prix d'un scandale, qu'est-ce que vous pensez de l'histoire Bouteville ?

Mercœur fut littéralement effaré. Il n'en pensait rien. L'histoire Bouteville le laissait bien indifférent.

— Et qu'est-ce que vous diriez d'un monsieur qui a fait son sac là-dessus ? qui a eu le flair ? reprit Michel tout gonflé.

— Ah ! ah ! dit Mercœur.

— Oui, dit Hélène avec feu, nous avons fait un sac énorme ! J'adore les courses. Nous y retournons aujourd'hui. Michel nous a trouvé une voiture décente.

C'était la victoria de la correctionnelle. Les deux premières visites de Michel avaient été pour le carrossier et pour Mme Laveuve, manucure, ainsi qu'en témoignaient ses ongles, polis comme des pierres fines.

Mercœur ne vit qu'une chose, c'est qu'il tenait un prétexte pour s'en aller de bonne heure. Il retrouva un peu d'aisance, causa mieux. L'on se promit de se revoir. Michel fut très cordial.

Cette cordialité réchauffa Mercœur au moment du départ. Une fois seul et dans la rue, en se

retrouvant tout d'un coup de la joie de vivre et de la virilité, il ne se dissimula point qu'il venait de passer deux heures dans un état d'affaissement, de pusillanimité anormale. Il n'avait pas trop lieu d'être content, sinon de l'impression qu'il avait dû faire, au moins de celle qu'il emportait. Il ne voulut point rester là-dessus. Le remède était de revoir Hélène au plus tôt et dans une disposition meilleure : cela n'était pas malaisé.

La princesse allait aux courses. La voiture devait donc passer par la rue de Castiglione. Mercœur n'avait qu'à s'embusquer sous les arcades, où il y a un libraire au coin de la rue Saint-Honoré. Il se mit à feuilleter les livres à l'étalage, comme un désœuvré. Il tomba sur un ouvrage qui lui parut de circonstance, intitulé : *De Montmartre à Stamboul*. Le ton blagueur de cet écrit lui échappa. Il n'en put au reste lire un seul mot. Il ne regarda que les illustrations. Une vue grossière de Sainte-Sophie l'enchanta.

Il se retourna. Un pilier le dissimulait. Il vit passer la victoria. Le prince Michel y était seul avec sa sœur. Cela lui déplut un instant, mais ensuite il s'en félicita. Il capitulait déjà lâchement devant leur tendresse, puisqu'il comptait bien en tirer parti. A deux heures de l'après-midi, par un beau temps et dans une belle lumière, Hélène était resplendissante. Mercœur l'aima si incontestablement à cette minute que sa vie dès lors fut décidée.

Pour un homme aussi bien trempé et aussi peu intellectuel, de telles impressions sont définitives. Ils ne voient plus à droite ni à gauche, mais droit devant eux, et ils n'hésitent point, parce qu'ils ne pensent guère. Mercœur entra tout de suite dans la voie de l'exécution.

L'entretien qu'il devait avoir avec sa mère ne lui paraissait plus si terrible. Leur défaut d'intimité, l'étiquette qui régnait entre eux, rendait plus facile une communication du genre solennel. Ils ne se parlaient d'habitude que par phrases toutes faites, qui ont l'avantage de retirer aux choses ou aux idées romanesques le caractère trop extravagant. En outre, la duchesse de Vendôme était un esprit positif, mais large, épris de réalité, mais point de terre-à-terre. Elle ne rejetait rien par préjugé. Elle écouterait donc les propositions de son fils, et y souscrirait si elle ne voyait que des raisons pour, comme elle discuterait pied à pied si elle voyait des raisons contre.

Il s'assura de l'heure, choisit un fiacre et se fit mener rue de Varenne. Son cœur battait, mais pas plus fort qu'il n'est permis à un homme déterminé et de sang-froid.

— Madame la duchesse est dans son cabinet, dit Joseph Ledru.

Il se fit annoncer, introduire, et se plaça dans un fauteuil, séparé de sa mère par le bureau-ministre. La duchesse de Vendôme était en tenue

d'audience, c'est-à-dire dans une espèce de costume de chasse, de velours gris-souris à côtes, sans aucune garniture, et fort mal approprié à la saison.

— Vous avez voulu me voir ici, dans mon bureau! dit-elle.

— C'est que j'ai à vous entretenir d'affaires, d'affaires graves... et même d'affaires assez extraordinaires, dit-il en changeant tout à fait de visage et en prenant cette mine insinuante qu'un fils retrouve à tout âge, quand il a quelque chose à obtenir de ses parents.

Elle ne s'y trompa point, et comme César avait sa main sur le bureau, elle y posa la sienne doucement. Cette marque de tendresse, fort inaccoutumée, l'amollit et le déconcerta, mais il comprit que la duchesse pressentait la gravité de leur entretien, et il eut davantage d'assurance.

— Eh bien ! ma mère, dit-il, dans ce style un peu suranné qui lui était commun avec son ami le prince Pierre, j'aime, et depuis un an... Pardonnez-moi de ne pas vous avoir fait cette confidence plus tôt... C'est que je ne me la suis faite à moi-même qu'il y a fort peu de temps...

Son visage marqua une telle altération, tout son corps se mit à trembler si visiblement que la duchesse ne put garder son masque d'impassibilité. Elle quitta son siège de bureau et vint s'asseoir sur un gros pouf de tapisserie, tout près du fauteuil de Mercœur. Il fut touché aux larmes.

— Je vous demande pardon, dit-il, de l'état où vous me voyez. Je me croyais vraiment plus solide !

— Mon enfant, répondit-elle, je suis moi-même très émue. Vous m'avez accoutumée à votre respect, mais vous m'en donnez aujourd'hui une marque peut-être excessive. La loi veut que pour vous choisir une femme, vous ayez besoin de mon consentement ; mais je ne dois pas oublier, moi, que vous êtes le chef de la maison et le maître. Vous pourriez vous contenter de me faire connaître celle qui vous a plu, et je n'aurais qu'à m'incliner.

Elle arrêta d'un geste la protestation de Mercœur.

— Je le ferais d'autant plus volontiers que je suis parfaitement sûre de vous, continua-t-elle, en laissant voir par une expression malicieuse qu'elle avait des idées beaucoup plus bourgeoises, et qu'elle n'abdiquait qu'à bon escient.

César courba la tête avec une certaine solennité. Ce n'est qu'après toutes ces cérémonies que la duchesse de Vendôme témoigna qu'elle désirait connaître le nom de la future duchesse de Mercœur. Il nomma timidement Hélène Badisteano. Mme de Vendôme fit une exclamation.

— Ignorez-vous dans quelles circonstances, et pour quel motif, *cette princesse* se trouve actuellement à Paris ? dit-elle, s'exprimant comme les héros de Corneille et de Racine.

— Mais non, je sais tout, répondit Mercœur d'un ton cassant.

— Qu'y a-t-il de véritable dans toutes ces histoires de journaux?

Il fit un geste évasif.

— Je veux dire : a-t-elle quelque regret du passé? Son cœur a-t-il été réellement pris ? Êtes-vous sûr qu'il n'appartient pas à un autre ? Pense-t-elle à vous ?

Mercœur regarda sa mère d'un air hébété. Cette interrogation si raisonnable le jetait dans une anxiété affreuse. Il n'avait eu qu'une velléité de jalousie, en lisant le *Figaro* la veille, et depuis, contre toute vraisemblance, n'y avait plus songé une minute.

Elle eut pitié de lui.

— Prenez garde, lui dit-elle en lui touchant l'épaule affectueusement, que je parle de choses que je ne sais pas du tout. Je n'en sais qu'une, c'est que vous aimez. Vous ne me l'auriez pas dit que je le verrais bien, par l'état où vous êtes... J'imagine, ajouta-t-elle d'une voix presque railleuse, qu'il suffirait de vous montrer ainsi à la princesse Hélène, pour lui faire oublier ce qui ne fut sans doute qu'un enfantillage, et dont le dénouement a dû profondément la blesser. Mais les questions de sentiment ne regardent que vous... Les questions de convenance me regardent, dit-elle ensuite, donnant un démenti formel à sa précédente profession de foi.

Mercœur se mit en défense. La duchesse poursuivit :

— Elles se réduisent pour nous à des questions de race : celles d'argent ne comptent pas. J'ai trop mon franc-parler pour vous cacher que j'eusse souhaité plutôt de vous marier à une Française. Mais la princesse Hélène est fille d'un prince régnant. Quoi qu'il en soit, je dois m'éclairer. Au reste, les Badisteano ont un nom trop européen pour que cela présente des difficultés et des longueurs.

Cette prétention d'agir autrement qu'à l'étourdie parut à Mercœur exorbitante. Il recommençait, comme hier, de vouloir Hélène sans désemparer. Ses craintes de je ne sais quels obstacles mystérieux se réveillèrent ; et d'autant qu'à point nommé, Joseph, ouvrant la porte du cabinet, annonça Montréjeau.

La duchesse ordonna de l'introduire. Mercœur ne salua le journaliste que d'une inclination fort cavalière. La duchesse lui donna une poignée de main cordiale, et changeant soudain de ton et de manières, l'accueillit d'un : « Bonjour, Montréjeau, quoi de neuf ? » qui sentait le fumoir ou la salle de rédaction. En revanche, l'attitude de Montréjeau sentait la cour. Il était habillé en gravure de mode.

— Cette affaire Bouteville est lamentable, dit-il avec l'onction d'un prêtre qui fait allusion aux scandales du siècle.

La duchesse n'insista pas. Elle se moquait de Bouteville. Elle parcourait des yeux un journal.

— Qu'est-ce que c'est, dit-elle, que ces Badisteano qui viennent d'arriver ?

Mercœur tressaillit. Il jeta sur Montréjeau un regard préventif de mépris et de menace.

— Mais, dit Montréjeau presque sévèrement, je ne pense pas que vous l'ignoriez...

Il oubliait qu'au temps où le prince Maurice régnait en Bessarabie, le père de la duchesse était encore à son comptoir, et lui-même, Montréjeau, à l'Aquarium.

Il reprit :

— Les Badisteano ont très véritablement du sang des anciens empereurs d'Orient. Cela est honorable, et le jeune prince héritier de Bessarabie, qui n'a pu épouser la princesse Hélène pour des motifs politiques, est assurément moins noble... C'est dommage que le prince Michel ait été condamné l'année dernière à six mois de prison pour escroquerie.

— Plaît-il ? fit la duchesse.

Mercœur s'était levé, prêt à toutes les violences. Mais sa mère, qui le surveillait, n'eut pas besoin de l'arrêter. Les mots ne lui sortaient pas de la gorge. Il retomba dans son fauteuil. Montréjeau, qui ne manquait pas de métier de chroniqueur, raconta le procès de Michel avec des détails pittoresques.

— Au fait, conclut-il, porté à l'indulgence par l'humour de son propre récit, il n'y a pas de quoi

fouetter un chat. Ce sont peccadilles de jeunesse, et nous devons de la reconnaissance à M. Bérenger, grâce à qui elles ne sont plus irréparables.

Cette façon de plaider les circonstances atténuantes en faveur de *son ami* le prince Badisteano, et cette désinvolture du journaliste achevèrent d'exaspérer le duc de Mercœur. Il dit : « Je vous laisse », et se retira.

Dès qu'il fut dans l'antichambre, il se repentit d'avoir cédé la place. Qu'allait révéler encore Montréjeau, une fois en tête à tête avec la duchesse? César fut repris de terreurs et d'angoisses, comme ce matin à l'hôtel Bristol, quand il attendait que Michel sortît de la chambre d'Hélène. Il attendit de même la sortie du journaliste. Montréjeau le fit poser près d'une heure. Il sortit enfin et passa près de Mercœur sans rien dire, en s'inclinant avec gravité.

— Pardon, fit le duc.

Montréjeau s'arrêta.

— Ma mère, dit César, a probablement jugé à propos de vous faire connaître mes intentions?

— Madame la duchesse, dit Montréjeau avec une nouvelle inclination, a daigné me poser certaines questions touchant la famille Badisteano, sans me laisser ignorer que la beauté radieuse de madame la princesse Hélène a fait impression sur vous.

— Et? dit Mercœur, sèchement.

— Mais, monsieur le duc, j'ai répondu que je ne

savais rien que d'honorable, sauf cette fâcheuse histoire, à laquelle vous avez pu voir vous-même combien peu j'attache d'importance.

— C'est vraiment bien heureux ! dit Mercœur du ton le plus méprisant.

— Monsieur le duc n'a rien de plus à me dire? reprit Montréjeau après un bref silence.

— Si fait, repartit Mercœur brusquement. J'ai à vous dire que je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, et qu'on ne parle pas du passé des gens quand on a le vôtre.

Montréjeau pâlit à peine, et garda une attitude correcte.

— Monsieur le duc est bien dur pour moi, dit-il, d'une voix seulement plus basse... Je ne suis pas le premier fidèle qui ait été humilié pour sa religion... Je ne me découragerai jamais d'accomplir mon devoir... J'aime passionnément votre famille... Si Mme la princesse Hélène porte un jour votre nom, elle n'aura pas d'esclave plus aveugle que moi.

— Je l'espère, monsieur, dit Mercœur avec arrogance, et il remonta chez lui.

La passion retournait son caractère de fond en comble. Cet homme délicat et scrupuleux n'était pas même gêné des escroqueries de Michel, et il se disait tout naïvement que s'il n'y avait rien de plus, c'était peu. Cet homme foncièrement bon n'avait pas le plus léger remords de l'humiliation qu'il venait d'infliger à Montréjeau. Il en riait

comme d'une de ces niches innocentes qu'il faisait jadis, de complicité avec le prince Pierre, au brave Frilley-Duchâtel. Il demanda sa voiture pour aller au retour des courses.

Il voulait revoir Hélène encore une fois. La rencontre n'était guère vraisemblable, dans la cohue d'un de ces retours de la grande quinzaine. Mais il avait tant de fois piétiné aujourd'hui sur toutes les vraisemblances, qu'il ne croyait plus qu'à l'absurde. Cette croyance fut une fois de plus justifiée : car il croisa la victoria des Badisteano, et précisément à l'endroit de la plus forte cohue, à la porte même du Bois. Hélène le salua très gracieusement, et lui, avec un respect impénétrable.

L'instant d'après, elle tourna la tête pour le regarder, mais machinalement. Puis elle vit ce spectacle merveilleux de l'avenue, qui est peut-être le seul à Paris, duquel la répétition quotidienne ne puisse blaser les Parisiens. Elle ne sut retenir un cri d'admiration.

— Et voilà l'exil ! dit-elle en souriant à son frère.

— C'est un peu autre chose que Vladimir-Troïtza, dit Michel.

Elle ne desserra pas les dents jusqu'à l'Arc de Triomphe. A l'entrée des Champs-Elysées, elle demanda :

— Sais-tu où est l'hôtel de Mercœur?

— Non, dit Michel. Ça doit être dans le faubourg Saint-Germain.

— Demande au cocher.

Michel lui donna un bon coup de canne entre les épaules et l'interrogea.

— Rue de Varenne, dit le cocher, qui, prenant la question pour un ordre, changea de route et coupa par les Invalides.

En arrivant dans les quartiers noirs, Hélène se trouva toute dépaysée. Le cocher, sans ralentir, indiqua du fouet la vaste et seigneuriale, mais très simple demeure. Une plaque de marbre noir était encastrée dans le fronton de la porte cochère, avec cette inscription en lettres d'or :

HÔTEL DE VENDOSME-MERCŒUR

Hélène sentit ce petit malaise que les hommes à la disposition de l'autorité militaire éprouvent, quand ils passent devant la prison du Cherche-Midi.

— Revenons par les boulevards, dit-elle.

Michel alluma une cigarette.

VI

Mercœur était assis devant sa table à écrire, dans l'embrasure profonde et large de la fenêtre. L'ancien garçon de bureau et huissier de la douairière, devenu valet de confiance de César, Ledru, heurta à la porte, et entra simultanément.

— Qu'est-ce, Ledru? fit Mercœur sans tourner la tête.

Il répondit, de la porte :

— C'est *la femme* de madame la princesse qui demande, de sa part, si monsieur le duc vient à la promenade.

Le choix des mots, l'intonation trahissaient les dessous d'âme du brave Ledru.

D'abord, il était froissé, et ne s'en cachait point, de cet usage de continuer à Hélène Badisteano, devenue depuis trois mois la duchesse de Mercœur, son titre de princesse qui, lui appartenant par descendance authentique de famille régnante, ne pouvait être primé par aucun autre, ni aboli par un mariage.

Mais comme, en sa qualité de serviteur, il attachait surtout de l'importance aux choses du service, il était froissé bien davantage que la princesse eût amené avec elle, de son pays, et mêlé à la domesticité de Vendôme, cette vieille servante petite-russienne, cette Marie Nicolaïevna qui l'avait nourrie de son lait.

L'apparition de cette intruse avait, du premier jour, éveillé sa méfiance. Il s'était effrayé pour son maître que dans ce duel d'un mariage, déjà passablement insolite et hasardeux, l'adversaire eût cet appoint considérable d'un dévouement de nourrice. Par un instinct de rétablir l'équilibre, il avait, sans commentaires inutiles, supplié la duchesse de Vendôme de le relever de ses fonctions administratives, pour l'attacher à la personne de « monsieur César ». Il avait suivi les jeunes époux à leur château du Plessis-Bourbon, où ils s'étaient installés le soir même de leur mariage, pour ce qu'on appelle dans tous les mondes la lune de miel, approximativement fixée, pour eux, à trois ou quatre mois. Mme Ledru, qui ne servait point et qui vivait de ses petites rentes, obtint la concession d'un idyllique pavillon de garde, dans le parc.

Le type du vieux serviteur est, en général, peu différent du poncif qu'en a consacré la littérature. Il n'est pas impossible toutefois d'y découvrir quelques traces d'individualité, par comparaison, quand une occasion rapproche deux exemplaires

contrastés et hostiles, comme Joseph Ledru et Marie Nicolaïevna.

Celle-ci était l'esclave, l'esclave de naissance et de nature, l'incurable esclave, en dépit de tous les principes de quatre-vingt-neuf et de tous les oukazes de tzars. L'admiration de Ledru pour Mercœur n'était pas moins un culte que l'admiration de Marie Nicolaïevna pour Hélène : mais un culte d'une religion qui admet le libre arbitre. Son obéissance n'était pas moins passive : mais c'était l'obéissance d'un soldat, comportant cette dignité de l'abnégation qui empêchera toujours la servitude militaire d'être un véritable servage. Enfin Marie Nicolaïevna n'était qu'un instrument, et Joseph Ledru était une volonté subalterne, d'ailleurs en si parfaite communion avec César, que celui-ci ne pouvait même plus remarquer les écarts de ton ou de geste de son serviteur bourru, qui pour lui se trouvaient toujours à propos et justement dans la note.

Il leva les yeux, sans bouger. Il aperçut, devant le château, dans les parterres à la française, la princesse, en mauve, le marquis d'Effiat, en costume éminemment pratique de cheviotte poussière, le vicomte de Lanspessade, en pantalon de tennis et en veston de soie bleue, Mme de Culpe, de lignes nettes en son costume tailleur, la tête seule incohérente, avec ses cheveux fouettés en neige blonde, ses petits yeux tour à tour égarés et stupides, révé-

lant son imagination hystérique et son intelligence bornée.

— Je n'irai pas, répondit-il enfin, après un long silence qui ne signifiait point d'hésitation et de débat intérieur, mais seulement l'extrême lenteur de succession de ses idées.

Après un temps, il ajouta : « J'ai à écrire. » Et sa main droite, lourdement soulevée de la table et y retombant aussitôt, indiqua un geste évasif, comme si ces dernières paroles, sans être formellement un prétexte mensonger, n'exprimaient cependant rien de bien certain, ni encore de bien décidé.

Dès que Joseph eut refermé la porte, le duc se leva, et de sa place, mais penché en avant, il assista au départ des promeneurs. Puis, avec une soudaine vivacité, il fut tirer le verrou de la porte qui ouvrait sur le couloir, et de celle qui communiquait à l'appartement de la princesse. Il poussa un soupir de soulagement. Il était entièrement libre et chez soi. Pour jouir de tout son domaine propre, pour augmenter son cube d'air respirable, il ouvrit au contraire, toute grande, une troisième porte qui donnait sur son cabinet de toilette, lui-même sans issue.

La volupté de l'isolement fut brève, et suivie de l'angoisse d'être seul. Il eut à l'instant besoin d'un interlocuteur, du moins idéal. Ses yeux errèrent de son prie-Dieu à son papier à lettre. Il ne put hésiter longtemps. Il était religieux, mais d'une foi positive,

froide comme la certitude scientifique, ne connaissant point cette naïve familiarité avec Dieu, qui est peut-être toute la consolation utile de la religion. Il avait d'excellents rapports intellectuels avec son créateur, mais la glace n'était pas rompue.

Il revint s'asseoir, reprit la feuille de papier que timbrait, à l'angle, une jolie vignette du château-renaissance — la feuille où il n'avait pas encore osé marquer la date, car il ne savait point quand il terminerait cette lettre, ni quand il l'enverrait, ni même s'il l'enverrait — la feuille où il n'avait écrit encore que ces trois mots : « Mon cher Pierre... » Banal début. Il les relisait pourtant avec une émotion extrême de les avoir écrits, ces mots qui n'étaient plus pour lui l'usuelle formule, qui recouvraient leur sens et leur valeur littérale, qui signifiaient le retournement de son âme tendre et blessée vers l'unique amitié d'enfance, après la déroute du premier amour. En qui se réfugier sinon en celui-ci? Et il voulait tout lui dire, comme à l'oreille, toutes ses amertumes, toutes ses angoisses, toutes ses détresses... Hélas! il ne les connaissait pas lui-même : il ne sentait que l'oppression de son cœur et l'urgence de le dégager, mais il ne savait pas où donner le coup de scalpel pour débrider l'organe meurtri.

Pour quelques-uns qui souffrent d'avoir trop bonne vue intérieure et de critiquer leur propre cœur trop aisément, combien d'autres affligés du

mal contraire, dont les angoisses morales s'exaspèrent dans le mystère qui les environne, et s'aggravent d'un soupçon d'accablante fatalité !

Il comprit que s'il écrivait cette lettre comme une minutieuse enquête, sans rien omettre de la chronique de ses fiançailles et de son mariage, la lumière jaillirait sans doute de l'accumulation des faits matériels, et enfin il connaîtrait son propre secret.

Mais il répugna, en sa pudeur d'homme, à une loyauté d'investigation qui eût confiné au cynisme, puisqu'il ne devait omettre réellement aucun détail, fût-ce d'intimité, les plus insignifiants étant peut-être les plus révélateurs.

Il ne renonça point toutefois à écrire sa lettre, mais sans arrière-pensée d'utilité personnelle, et sans dessein d'éclaircir ses propres sentiments en les couchant par écrit. Il avait négligé le prince Pierre. Il lui dit ses remords, en formules aussi banales que la formule obligée d'introduction — avec les mêmes sous-entendus... A la troisième phrase, le ton changea brusquement : « Pierre, je souffre, elle ne m'aime pas. C'est bien pis. Je ne sais plus si je l'aime. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en doute. J'en ai douté, du jour où je ne dirai pas qu'elle m'a accordé, mais qu'elle ne m'a pas refusé sa main... » Il relut ces dernières lignes tout haut. Il tourna la tête, comme si quelqu'un, un autre, avait poussé ce cri imprévu dans le silence de la chambre.

Mais il n'était plus maître de s'arrêter. Il se pencha de tout son buste sur la table, comme un écolier en retard pour finir son devoir ; et avec une rapidité anormale, sans prévoir les mots qui venaient au bout de sa plume, il la laissait courir, comme le médium qui écrit sous là dictée d'un esprit, sans autre sentiment que l'impatience d'en avoir fini, pour relire cette lettre qu'une autre pensée que la sienne écrivait par l'intermédiaire de ses doigts crispés, et dont sa propre pensée ne prenait pas connaissance à mesure.

Sa main ne se ralentit, ne se lassa qu'à la douzième page. La lettre était un réquisitoire, d'une sauvage éloquence que Mercœur ne se connaissait pas, encore un cri, rien qu'un cri, sans explications ni logique. Il était soulagé quand même, et assez de sang-froid pour avoir honte de ce factum. Il le relut encore deux fois, comme pour s'en bien pénétrer. Puis, posément, il le brûla, il en écrasa les cendres dans la cheminée.

Il erra par la chambre ; mais elle était trop exiguë pour son désœuvrement ; trop nue aussi, pour le distraire de son idée morne par des sensations d'objets. Il passa dans l'appartement de la princesse, avec des allures de malfaiteur.

Une certaine singularité du décor y prêtait : sinon dans la première pièce, boudoir en reconstitution de Louis XVI, ou même dans le cabinet de toilette, dénonçant les habitudes slaves par le lit de massage

en marbre blanc, par les bassines de cuivre rouge, par les bouquets d'herbes aromatiques — du moins dans la chambre à coucher, qui était l'une des rares pièces du château conservées intactes dans le style de l'ensemble, meublées de meubles authentiques. Le lieu semblait propice au déroulement de quelque intrigue vaguement romantique, de quelque tragédie semi-historique. Et ce qui d'abord attirait la vue, c'était, au côté gauche du lit, une porte perdue sous tenture, mais pas si perdue qu'on ne la remarquât point, au contraire : elle ouvrait sur l'une des tourelles d'angle, par où l'on passait de plain-pied dans l'aile réservée au logement des invités ; l'escalier en spirale, construit dans cette tourelle, montait aux chambres de domestiques.

Cet ensemble de sombres meubles, de boiseries de chêne, de tapisseries bleues, assorti à la beauté d'une courtisane vénitienne qui serait venue en France du temps des derniers Valois, s'accommodait bien aussi à la rousse et fulgurante beauté d'Hélène. — Ce n'était point cette harmonie qui, pour l'instant, frappait Mercœur, mais de certaines particularités, pour lui terriblement caractéristiques de la personne morale de sa femme, de ce qui, en cette personne, le déconcertait davantage.

Des vêtements, des dessous, des lingeries traînaient sur les vastes fauteuils, sur le large lit à baldaquin, abandonnés tant par Hélène que par Marie Nicolaïevna, qui ne recevait au grand jamais

un ordre ou une observation de la maîtresse idolâtrée : à peine, quelquefois, des coups. Ce désordre intime, chez une femme d'habitudes et de réserve occidentale, ne choque point, il n'éveille que des idées de surprise galante : il n'en éveillait que d'abandon éhonté chez la Slave, qui, dès le premier soir, avait effaré son mari par sa facilité au déshabillage, par son immodestie d'étuve, par cette insouciance et cette inconscience d'être publiquement nue, qui est commune aux Slaves des deux sexes, et ensuite par cette manie d'aller nue de son lit à son bain.

Hélène avait décroché d'entre les draperies le crucifix catholique, et mis à la place l'icône orthodoxe avec la veilleuse toujours allumée : Mercœur détestait ce symbole du schisme, qui lui rappelait bien la première apparition de la princesse inconnue au seuil de la chapelle byzantine, mais qui n'était plus à ses yeux que l'indice d'un mensonge et d'une hypocrisie. Elle avait donc menti, en se convertissant pour l'épouser — avec quelle aisance, grand Dieu ! Et elle protestait à présent, sournoisement, contre cette conversion de pure forme. Et encore, était-ce par revanche de foi sincère ou par taquinenerie ?

Mais plus que toute chose, l'importance de la table à écrire, dans cette chambre à coucher, était significative, et rien ne sentait plus l'exotisme. Les moindres secrétaires et les moins pratiques suffisent

à la Parisienne, qui ne griffonne que des billets. Les cosmopolites ont un courrier quotidien, tiennent à des correspondants disséminés par le monde un journal de leur vie, suivent, durant des années entières, des romans par lettres, en toute langue. Pour ce travail, qui régulièrement lui prenait deux heures par jour, Hélène avait fait monter dans sa chambre une table énorme et informe comme un établi. Et c'est ce meuble surtout que Mercœur observait avec hostilité, comme une matérielle preuve que sa femme n'appartenait pas qu'à lui, qu'elle entretenait en dehors de lui une active, une secrète vie de relation.

Les papiers étaient en désordre sur cette table, comme les vêtements sur les sièges. Hélène offrait un incohérent mélange de dissimulation et de négligence, retirant la clef des tiroirs, mais laissant dehors tout ce qu'elle y aurait dû enfermer. Lorsque César pénétrait chez elle aux heures de rédaction, elle cachait vivement, avec des cris d'enfant pris en faute, des lettres qu'ensuite elle abandonnait des journées entières, dans leurs enveloppes ouvertes, à la merci des gens.

Il y en avait deux aujourd'hui, dont le volume faisait pressentir l'importance : l'une prête à être expédiée, timbrée, portant l'adresse du prince Michel Badisteano, et non cachetée ; l'autre, rangée à la hâte dans une enveloppe provisoire, qui portait en travers cette mention : *Pour Sa Majesté.*

A la vue de ces deux lettres, Mercœur ne passa point par de dramatiques alternatives de tentation et de scrupule. Il se posa la question nettement et hardiment, en homme fort de sa conscience d'honnête homme : pouvait-il lire ces lettres ? En avait-il le droit ? N'en avait-il pas le devoir ?

Rien ne répugne à une délicatesse d'homme plus que ce procédé, cet espionnage. La plus chère illusion qu'apporte l'homme dans le mariage, est qu'il pourra reconnaître à sa compagne une sorte d'*habeas corpus*, dont la première condition est le respect des correspondances, n'impliquant pas, au reste, la moindre diminution d'intimité.

Il n'est pas besoin d'un long temps d'éducation conjugale pour revenir de cette candeur. Celui qui souhaitait d'octroyer à sa compagne une charte libérale, se voit tenu de choisir entre l'anarchie intime et le pouvoir discrétionnaire du mari. César considérait le mariage comme un sacrement, et il s'attribuait des responsabilités auxquelles la plupart des hommes d'aujourd'hui ne songent guère : car ils ne se regardent plus que comme les conservateurs du trousseau. Ces responsabilités ne vont point sans de certaines prérogatives, dont il eût préféré n'user point : mais il n'était pas homme à compter ses goûts personnels, quand il s'agissait d'un devoir social, et même plus que social.

Il prit donc sa résolution, avec le même sang-froid qu'il l'avait discutée. Ce n'est qu'au moment

de l'exécuter qu'il faiblit. Ah ! qu'il lui fallait d'héroïsme pour être espion ! Il souffrit ce que doit souffrir un fervent chrétien, très chatouilleux sur le point d'honneur, et qui se résigne à garder une injure pour ne pas commettre le mortel péché de duel.

Pourtant, il admit des restrictions. Il voulut respecter la lettre à Michel, sous prétexte qu'elle ne devait contenir que des enfantillages sans portée : il savait pertinemment le contraire, et il soupçonnait bien la franc-maçonnerie de confidences et d'intérêts entre le frère et la sœur. Mais il voulait toujours croire que Michel était son partisan et « son ami ». Enfin, il prit la volumineuse lettre à la Reine, qui avait plus des airs de confession. Il la prit, après avoir bien observé de quelle façon il faudrait la replacer dans l'enveloppe, et l'enveloppe sur la table... oh !...

Cette grande écriture américaine de la princesse, copiée sur l'écriture de la reine Elsa, était si claire, qu'après un rapide feuilletage et sans avoir détaché un seul mot, César savait déjà le fond de la lettre et avait déjà reçu le coup.

Il prit une position commode dans le fauteuil adossé au pied du lit, et il recommença la lecture phrase par phrase, mais sans s'interrompre une seule fois pour réfléchir avant la fin.

« MADAME,

« Je supplie Votre Majesté qu'Elle me pardonne. J'ai les apparences contre moi, mais je ne méritais pas ses reproches. Ne plus l'aimer ! Ah ! que n'a-t-elle entendu le cri de ma joie, quand j'ai reconnu sa main et le cher parfum? Je tremblais si fort que je ne pouvais plus ouvrir l'enveloppe. Je l'ai emportée dans ma chambre. Je n'étais plus seule ni en exil, et il n'y avait plus tant de lieues et de lieues de rails entre nous, ma Reine ! J'étais déjà toute mouillée de pleurs avant d'avoir lu.

« Hélas ! comme j'ai pleuré plus fort après, mon auguste chérie ! Il ne fallait pas frapper si durement votre petite Hélène. Il faut tout lui passer. Elle est meurtrie. C'est une enfant malade. Il ne faut lui faire que des caresses, et ne lui dire que des mots tendres, et encore, ma chérie, pas trop tendres : car les larmes lui viennent aux yeux tout de suite. Mais il faut absolument lui pardonner son silence de trois mois.

« Ou alors vous ne deviez pas m'écrire. Ah ! on souhaite des nouvelles et des lettres de ceux qu'on aime, et elles n'arrivent jamais à propos, elles ne disent jamais ce qu'elles devraient dire. On languit, on trépigne de les attendre, on les implore des saintes images : et comme on voudrait, quand on les reçoit, être encore à la souffrance de les attendre, tellement est plus affreuse la souffrance

d'en être déçu ! Est-ce qu'on peut se comprendre à ces distances-là ? Il vaut mieux, si l'on se sépare, que ce soit fini tout à fait. Pourquoi n'avez-vous pas continué de m'oublier, et moi d'être ingrate ?... Voilà les bêtises que je dis, comme si c'était possible, ma Souveraine aimée ! Je me sens devenir folle. M'oublier ! Oh ! Majesté, je ne veux pas, je ne veux pas. Gardez-moi votre cœur jaloux. Restez-moi l'amie lointaine. Moi je vous aime — et un peu autrement que jadis ! Une femme aime autrement qu'une fille. L'éveil des sens multiplie le cœur et lui donne de nouveaux pouvoirs, même pour l'amitié.

« Je ne vous invente pas cela maintenant pour le besoin de ma cause, c'est vrai, jamais peut-être je n'ai plus pensé à vous que pendant ces longues semaines où je vous laissais croire que j'oubliais, où je vous laissais croire que je pouvais être égoïstement heureuse loin de vous et sans vous. Que de fois j'ai commencé cette lettre ! Et toujours, comme cette fois-ci, par des cris. Je la brûlais ensuite, par une timidité dont je suis bien sûre d'être débarrassée aujourd'hui, et que je vous dirai, comme je vous dirai tout, puisque Votre Majesté a daigné me dire qu'elle veut continuer à tout savoir de moi comme une mère. Mais ce n'est pas encore ce nom de mère qui m'encourage : il vous fait trop ressembler à la princesse Euphrosine, qui me glace. Je veux vous appeler une sœur et une amie, et encore plus,

car pour une sœur et pour une amie j'aurais au moins des secrets physiques. Mais vous êtes moi-même : assez une *autre* moi-même pour qu'en m'adressant à vous je me soulage réellement, et assez moi-même pour que je me sente à l'aise en vous parlant comme si je me parlais, comme je fais souvent à mi-voix dans ma chambre.

« Ne vous irritez pas de tous ces détours, Souveraine aimée. Je ne faisais pas tant de façons, jadis, pour vous raconter mon cœur. Ah ! c'est qu'il y a bien autre chose à raconter !...

« Je ne sais rien, Madame, à peine lire et écrire. Je ne suis pas savante comme Votre Majesté. Je ne connais pas le cœur des hommes et des femmes, ni le mien. Naguère, quand j'étais sur vos genoux à me confesser, je n'aurais eu les trois quarts du temps qu'à rester court sans la merveilleuse habileté de Votre Majesté à me retourner par ses interrogations. Je ne suis guère plus habile aujourd'hui, je ne démêle pas grand'chose dans mes sentiments, mais j'ai acquis depuis trois mois une science qui m'est, dans toutes ces questions-là, un guide sûr et infaillible, et impitoyable, et terrible.

« J'ai appris qu'au rebours de notre état de jeune fille, état chimérique, où tout remonte à la tête et où la sensualité même s'évapore en rêve, du jour que l'acte animal d'un passant nous fait femmes, tout se porte au sexe, et qu'il traduit avec une simplicité épouvantable et évidente de négation ou

d'affirmation, de répulsion ou d'attirance, nos systèmes de sentiments les plus compliqués et les plus subtils.

« O ma Reine! je ne sais pas ce qui est en moi, et ce que m'inspire le duc de Mercœur, mais cette traduction simplifiée, je ne peux pas ne pas la comprendre. Elle est trop saisissante et trop brève. C'est non, toujours non. Et je sens que ç'a toujours été non, et que si j'avais été clairvoyante plus tôt, j'aurais pu éviter ce malheur de me lier pour la vie et par un serment devant Dieu, à un homme que je ne sais seulement pas si je hais, mais qui a sur moi cet effet de me raidir toute dans une espèce de négation physique. Et cela est d'autant plus qu'il m'approche davantage et plus intimement : si bien que la limite de cet état serait de mourir, et il me semble en effet, chaque fois que je sors d'entre ses bras, que je viens d'échapper à la mort. S'il savait quel bourreau il est, je crois qu'il ne me toucherait plus, il aurait pitié, car il est bon.

« La première fois que je l'ai vu, je crois bien que c'est le matin même de son arrivée à Vladimir-Troïtza, dans la galerie de la chapelle ; mais ce dont je me souviens, ce n'est pas de l'avoir vu, c'est d'avoir senti cela. J'ai un souvenir plus poignant et qui me fait mal, de m'être jetée loin de lui, pendant l'orage que je vous ai raconté. J'ai le même souvenir de notre déjeuner à l'hôtel Bristol. Il n'y a eu qu'une trêve, quand sa mère est venue presque

[i]mproviste faire une démarche auprès de la prin-[cess]e ma mère. Mme de Vendôme était seule. Rien [ne] pouvait me distraire de l'orgueil d'être désirée [par] cette famille, d'être réclamée si vite par Paris... [Ah] ! si *lui* n'était pas venu ensuite ! Si tout avait [pu] se conclure et se terminer sans qu'il reparût [ja]mais, sans qu'il ne fût plus question de lui ! Mais [i]l est arrivé derrière sa mère, et j'ai eu froid. Oh ! Dieu ! comme j'ai eu froid ! Je grelotte encore, ma bonne maîtresse, rien que de vous l'écrire. Et après !...

« Je voudrais vous faire comprendre. Cela doit paraître si étrange ! A moins que ce soit la plus naturelle chose du monde, et qui se présente fréquemment. Je ne peux pas savoir. Dites-moi ! Est-ce que cela peut même s'appeler une antipathie ? Elle n'est pas motivée. Il n'a rien en lui qui me déplaise, même physiquement. Il est grand, bien fait, et peut-être même beau. Je le regarderais avec plaisir, si ce n'était que de le regarder, si je n'étais pas sa femme. Je finis par croire qu'il n'y a pas telle ou telle chose entre nous, mais celle-ci uniquement : qu'il est lui et que je suis moi. Et je me demande si je ne le repousse pas par hasard comme il me repousse ? si je ne lui fais pas froid aussi ? Ah ! je ne le souhaite point, car je ne lui veux pas de mal... pas même de mal !

« Mais s'il était vrai, pourquoi ne m'a-t-il pas repris sa parole ? — Et moi, pourquoi donc n'ai-je

pas retiré la mienne ? Est-ce que le respect humain est si tyrannique que l'on ne puisse plus rompre un mariage quand les échos de journaux l'ont annoncé, que des maisons régnantes ont envoyé leurs cadeaux, et que l'édition parisienne du *Herald* a publié le portrait de la fiancée, « the bessarabian beauty » ? Du moins, je n'ai pas le remords d'avoir contribué à l'illusion de celui qui croyait me vouloir pour femme. J'ai fait de nos fiançailles un temps de capricieuses épreuves. Je me rappelle encore le premier baiser qu'il a prétendu me prendre sur les lèvres, oui, sur les lèvres, il a prétendu... Pour[illegible] chez no[illegible] caresse qui [illegible] est d'usage même dans l'amitié, même avec des parents et des gens qu'on connaît à peine, cette caresse que vous me donniez chaque matin de réveil et que je vous renvoie par cette lettre, mon auguste amie aimée, pourquoi, de lui, m'a-t-elle paru si exceptionnelle et si abominable que je la lui ai refusée obstinément, et je la lui refuse encore maintenant que je n'ai plus à lui refuser autre chose ?

« Car il faut bien à la fin que j'en arrive à vous dire le reste. Mettez-moi contre vous, que j'entende votre cœur dans mon oreille, et que vous ne puissiez plus voir mon visage, que vous ne voyiez plus que mes cheveux que vous aimez tant. Vous m'avez bien manqué ce jour-là. Je n'ai pas besoin de vous dire que notre excellent ministre de Bessarabie, qui vous représentait, ne vous remplaçait

qu'officiellement. Aussi me suis-je fait photographier pour vous, en mariée, à la grande indignation de ma belle-mère la duchesse de Vendôme qui trouve cela concierge. Je vous envoie aussi l'*Art et la Mode* où je suis, mais pas ressemblante, et où il y a un croquis de nos voitures avec le siège drapé, les cochers et valets de pied en gala, sous perruque poudrée à blanc. Je renvoie Votre Majesté à l'*Au jour le jour* du *Figaro* et à la grande note du *Gaulois.* Enfin tout Paris est venu et je n'ai pas eu d'abord une trop mauvaise journée; mais ce fut justement comme le jour de nos fiançailles, où tout fut gâté par la présence de Mercœur, et encore plus quand nous partîmes en tête à tête le même soir pour ce château du Plessis-Bourbon, d'où je n'ai plus bougé depuis.

« J'y arrivais toute molle de terreurs, hantée d'histoires de maris grossiers qui se sont assuré le premier soir l'éternelle haine de leurs femmes. Marie Nicolaïevna, tout en me parant pour la nuit, s'était plu à me frapper l'imagination comme elle faisait jadis par des contes fantastiques, et j'étais redevenue toute petite dans le grand lit effrayant. Et j'avais encore tout de même un peu la force de souhaiter qu'il fût ce mari grossier et imbécile, pour me donner un bon prétexte de le haïr définitivement.

« J'ai le souvenir obsédant de son apparition dans la chambre, de son agenouillement au chevet

du lit, de sa douce façon de me demander s'il pouvait se mettre auprès de moi. « Il faut bien, » répondis-je avec férocité. Et je compris alors quelles billevesées c'est, toutes ces histoires sur la grossièreté ou la maladresse des hommes. Il n'y a point d'hommes grossiers ou non, mais des hommes qu'on veut ou qu'on refuse. Le plus grossier qu'on aime, on lui passe tout, et si délicatement que vous prenne celui qu'on n'aime pas, quand même il vous viole.

« Je ne veux pas mentir, Majesté : même cette nuit-là je n'eus rien à reprocher à Mercœur, ni lui, je pense, à moi-même, sinon la chose que je vous ai dite et qui subsiste : qu'il est lui et que je suis moi. Mais ce n'est que la formule de l'énigme, ce n'en est pas le mot. Quel homme est-il, lui, et moi quelle femme, pour que nous soyons deux êtres incompatibles ?

« Quelle femme suis-je ? Pourquoi l'ai-je pris ? Qu'ai-je voulu de lui ?

« Sa fortune ? On me soupçonnerait d'avoir couru la dot ! Cette idée me révolte. J'aimerais mieux m'enfuir tout de suite et sans rien que ma robe sur moi.

« Son nom ? Son titre ? Mais, vous ne savez pas, je ne vous avais pas dit : je ne porte son nom que légalement, l'usage de la maison est de me continuer mon titre. Je suis duchesse de Mercœur, mais je reste princesse Badisteano. Nos gens m'appellent

ainsi, et ce m'est chaque fois un nouveau plaisir, comme une preuve que je ne suis pas mariée à la façon des autres. Et je supplierai même Votre Majesté, si Elle daigne me répondre, de libeller ainsi la suscription, en n'ajoutant « duchesse de Mercœur » que pour mémoire et, si elle veut, entre parenthèses.

« Mais je m'acharne à comprendre : est-ce la différence des sangs qui nous sépare ? Est-ce la race ? Non... Si je m'examine bien, si je veux absolument trouver à mon mariage un motif d'intérêt, tout au plus puis-je dire qu'en épousant cet homme j'ai cru épouser Paris.

« Et alors, en vérité, ah ! je puis dire également que j'ai bien réussi ! Je ne veux pas ennuyer ma Souveraine aimée en lui décrivant l'hôtel où je dois me cloîtrer l'hiver, dans ce Paris, dans le quartier le plus morne et le plus lointain ; ni le château, dans un désert de campagne où je suis présentement et où nous passerons quatre mois de chaque année, sans compter le séjour obligé d'un mois en Angleterre.

« Et pensez, ma chérie, que dans ce château, je je suis restée six semaines affreusement seule avec lui, et qu'ensuite ma belle-mère de Vendôme est venue : c'est un homme d'affaires — flanquée d'un journaliste nommé Montréjeau, qui fait continuellement la navette entre Paris et le Plessis. Quand il est dans le salon avec la duchesse, ils m'inquiètent

par leurs apartés, où il me semble que je devine des complots contre moi. En octobre, on s'est décidé à inviter des amis, qui sont un certain marquis d'Effiat, vieux et fatigué, un jeune homme fluet et morose, le vicomte de Lanspessade, et une petite Madame de Culpe, qui est toute triste de ce que son mari voyage à l'Etranger. Notre temps se partage entre des promenades lugubres et des parties de trente et un. Il vient même quelquefois des prêtres des environs, qu'on traite comme des gens du monde, à qui on ne baise pas la main, et qu'on ne fait pas dîner à l'office. C'est vrai qu'ils sont plus propres sur eux que les nôtres...

« Ma bien-aimée Reine, votre Hélène n'en peut plus de vous raconter les misères petites et grandes de sa vie. Elle pousse un cri d'appel et de détresse vers vous. Elle regrette bien fort le temps où elle venait au petit jour dans votre chambre, pour être la première qui vous parle, et où elle causait encore avec vous si avant dans la nuit. Elle veut que vous ne l'oubliiez pas, que vous lui écriviez, que vous ayez aussi des larmes en lisant sa pauvre lettre... Adieu...

« Je baise les augustes mains et les chères lèvres de Votre Majesté.

« HÉLÈNE. »

Mercœur posa toutes ces paperasses. Il essaya d'y voir clair. Sa réflexion d'abord ne porta que sur

d'insignifiants détails. Il fut outre mesure choqué de l'invraisemblable fausseté de jugement de la princesse, touchant le marquis d'Effiat, le vicomte de Lanspessade, Mme de Culpe, qu'elle traitait ni plus ni moins que de parents de province. En quoi elle n'avait point si grand tort, ne les ayant vus qu'au Plessis-Bourbon, où ils venaient, d'Effiat pour faire des économies et pour se détendre, Lanspessade et Mme de Culpe pour jouir d'un fac-similé de vie conjugale et bourgeoise, impraticable dans Paris. L'innocente Hélène n'avait pas même éventé l'intrigue universellement connue de ses hôtes !

Mais pourquoi Hélène, qui ne pensait qu'à son frère, qui ne parlait que de lui, qui attendait son arrivée au château ardemment, n'avait-elle pas une seule fois mentionné le nom de Michel dans cette lettre? La Reine était donc jalouse? César ne fut pas éloigné lui-même de partager cette jalousie. En dépit de son obstinée sympathie pour Michel, ce beau-frère lui faisait un peu trop l'effet d'une belle-mère qu'on aimerait bien, sans toutefois se purger des sentiments traditionnels du gendre pour la belle-mère de vaudeville.

Ce n'est qu'après avoir fait toutes ces remarques superficielles qu'il s'attaqua au sérieux de la lettre, qu'il en apprécia la valeur de document. Quelle similitude, entre Hélène et lui, des sentiments, et même des sensations ! Même recours à l'amitié, même besoin de se confesser et d'écrire, même

hésitation au seuil des gênantes confidences : seulement, l'homme avait reculé à les faire, et la femme les avait faites. Même ignorance de soi, mêmes tâtonnements, mêmes obscurités. Mais pour lui, quel coup de lumière dans cette phrase échappée à la plume étourdie de sa femme : « En épousant cet homme, j'ai cru épouser Paris ! » N'est-ce point là qu'il gisait, l'irréparable malentendu ?

Irréparable ? Aux yeux d'Hélène, qui se bornait à constater l'espèce de *veto* que la nature semblait mettre à leur union. Mais César était un homme de morale et de foi chrétienne, accoutumé à tenir peu de compte de cette soi-disant omnipotence de la nature, qui est l'ennemi à vaincre. Il n'envisageait qu'une chose : qu'il était uni à cette femme par la vertu d'un sacrement que rien n'abolit, et que n'ayant le droit ni de l'affranchir, ni de s'affranchir soi-même, il avait le devoir d'aimer et de se faire aimer.

Il résolut de s'expliquer avec Hélène dès son retour de la promenade. Il changea d'idée presque aussitôt. La religion ni la morale ne condamnent certains détours, certaines habiletés. Mercœur s'avisa qu'il agirait mieux par l'intermédiaire de Michel, qui finirait bien par répondre aux pressantes invitations de sa sœur et par débarquer au Plessis. Cette lettre, n'était-ce pas un dernier appel ? Mercœur saisit ce prétexte de ne pas l'ouvrir et de s'en tenir là de ses investigations. Il remit l'autre lettre

en ordre, et rentra dans sa chambre. Il ne désespérait plus. Est-ce qu'on désespère quand on est sûr de soi et de la droiture de ses intentions?

Le soir, la Providence lui donna un encouragement de bon augure. Mme la duchesse de Vendôme annonça qu'elle se voyait obligée de rentrer à Paris dès la première heure, pour plusieurs jours, peut-être même définitivement. Mercœur était trop informé des sentiments que nourrissait Hélène à l'égard de sa belle-mère pour ne point se féliciter de ce départ. Puis, pendant le dîner, une dépêche arriva de Michel, annonçant l'arrivée du prince pour le lendemain soir.

Hélène était muette de joie. Mercœur parla de son beau-frère en termes si chauds qu'il obtint d'elle un regard affectueux. Ils eurent même, en respirant dehors après dîner, un aparté de quelques secondes.

— Je pense, dit César, que cela vous ferait plaisir d'aller à la gare demain chercher notre frère. Si vous voulez bien me le permettre, je vous y accompagnerai.

— Merci, dit-elle en lui pressant vivement et presque furtivement la main.

Cette manière de caresse l'enivra. La course en voiture du lendemain lui donna quelque désillusion. La joie d'Hélène devenait farouche. Sur le quai de la petite gare, dès qu'elle vit son frère, elle fit un geste furieux pour écarter son mari. Elle se jeta

au cou de Michel, et elle l'embrassa, à la mode de leur pays, en jetant un regard de côté au duc, comme pour le défier.

Au retour, elle ne souffla mot, laissant les hommes causer ensemble et dire des paroles inutiles; mais elle avait noué son bras au bras de Michel, elle se serrait contre lui. Mercœur se souvint de les avoir vus ainsi dans le jardin de Vladimir-Troïtza.

Elle ne le lâcha pas en descendant de voiture. Toutes les lumières étaient éteintes, et tous les hôtes couchés : il était plus de minuit. Marie Nicolaïevna surgit tout d'un coup de l'obscurité.

— Dieu soit loué! Te voilà donc, Michel Mavrikiévitch! cria-t-elle, et elle l'embrassa comme une folle.

Mercœur se retira dans son appartement, après une assez brève poignée de main à son beau-frère.

Mais il ne put se décider à se mettre au lit. Il tournait dans sa chambre. Il entra dans le boudoir Louis XVI et frappa au cabinet de toilette. Ne recevant point de réponse, il entra, sans lumière, et renversa une des bassines de cuivre rouge, qui résonna comme une cloche. Il frappa encore à la porte de la chambre. Hélène ne répondit point. Il entra, trouva de la lumière, mais personne. La porte de l'escalier en tourelle était ouverte, Mercœur s'en alla machinalement jusqu'à la chambre du

prince Badisteano. Il entendit des rires, et il fut sur le point de s'en retourner, mais il se demanda, avec humeur, pour quel motif, et il appela Michel.

C'est Hélène qui entr'ouvrit la porte. Elle le regarda d'un air courroucé.

— Tiens, dit-elle sèchement, c'est vous?

— Oui, fit-il avec un peu d'embarras. Je venais voir si Michel ne manque de rien.

Elle lui permit enfin de pénétrer. Michel était assis sur le lit, déjà plus qu'à moitié dévêtu. Il remercia Mercœur de sa sollicitude avec tant de charme nonchalant, une si jolie câlinerie, que le duc fut touché. La conversation reprit comme dans la voiture sans qu'Hélène s'y mêlât.

— Allons, dit enfin Mercœur, il faut laisser Michel se reposer.

Elle lui jeta un regard haineux, mais se leva et le suivit. A la porte du petit escalier, elle passa la première. Il ferma la porte lui-même. « Bonsoir, » dit-elle aussitôt. Ils se séparèrent.

Le lendemain, elle était debout dès huit heures, voulant éveiller son frère elle-même et lui ouvrir les persiennes. Elle hésitait pourtant à monter, craignant qu'il fût trop tôt pour ce paresseux de Michel. Quand elle frappa, bien timidement, à la porte du prince, une voix sonore où elle ne reconnaissait plus l'habituel grasseyement, l'éternelle somnolence, lui cria d'entrer. Michel était prêt à

sortir, en culottes, avec un gros jersey blanc excessivement armorié.

— Tu tombes à pic pour les adieux, dit-il : j'allais filer. On est en train de me déballer ma bicyclette.

— Tu ne vas pas filer du tout. Est-ce que tu t'imagines que je vais te laisser ta liberté comme ça? Je te garde.

— Je ne t'interdis pas de me suivre. Tu as cinq minutes pour ganter ta culotte et pour enfourcher ta bécane.

— Mais je n'ai ni culotte, ni bécane! Ah! bien, la duchesse de Vendôme pousserait de beaux cris!

— Je m'étais toujours douté qu'elle n'était pas dans le train, dit Michel, qui se laissa encore prier quelques minutes avant de consentir à remplacer, suivant sa propre expression, le *cycling* par le *footing*.

Ils s'esquivèrent enfin, et jusque hors de la vue du château ils marchèrent si vite, que Michel ne put placer un mot. A la première halte, il dit :

— Pourquoi ton mari ne nous a-t-il pas accompagnés ?

Elle le regarda. Il reprit :

— C'est un bon garçon, notre César : je l'aime bien.

— Tu n'as donc rien compris à mes lettres? dit-elle en l'enveloppant d'un regard de mépris tendre.

— Va pas?... demanda Michel, très négligemment.

Elle jugea superflu de répondre. Ils allèrent quelque temps sur la grande route ; puis Hélène prit une traverse. Au tournant, elle s'arrêta brusquement, et arrêta Michel en lui posant ses deux mains sur les épaules.

— Rappelle-toi, balbutia-t-elle, rappelle-toi, petite âme... je n'aime personne... personne au monde... ni mari, ni mère, ni même Sa Majesté... personne que toi.

Michel prit un air de fatuité qui ne fut point trop odieux, à cause d'une expression enfantine de gourmandise qui s'y ajouta. Mais il n'était pas jaloux. Il dit d'un ton de conciliation :

— Dommage... Bon garçon, Mercœur... arrangerons ça...

Et ce fut tout. Les intentions étaient bonnes, mais il n'y avait pas à compter que l'intervention fût jamais plus active. Au reste, Hélène détourna la conversation :

— Tu t'es donc mis à la bicyclette ?

— Mais oui ! Faut bien pédaler avec son siècle. D'où sors-tu ? Toutes les couronnes fermées pédalent, depuis que l'arbitre, tu sais, le marquis d'Effiat...

— D'Effiat ? Ce vieux ?

— Ce vieux !

— Je le connais peut-être ! Voilà quinze jours qu'il est ici, à dormir et à manger.

Elle fit un portrait du marquis, en conformité avec les dernières lignes de sa lettre à la reine Elsa.

— Laissez-moi m'asseoir ! dit Michel.

Il s'assit, en effet, sur un tas de pierres ; et il informa Hélène, *ex professo*, qu'elle possédait chez elle, sans même s'en douter, le pur gratin. Par exemple, comment le nommé d'Effiat, le nommé Lanspessade, la nommée de Culpe s'étaient-ils métamorphosés en couche-tôt et en lézards ? La princesse donna l'explication de ce phénomène, en faisant à son frère un compte rendu fidèle de la vie de château.

— Voilà ce que je craignais ! dit Michel. Aussi, tu me rendras cette justice que je ne me suis pas imposé. J'ai fait réitérer l'invitation. J'ai attendu, pour m'amener ici, de me trouver tout à fait à sec.

— C'est vraiment bien aimable. — Elle ajouta, d'un ton plein de promesses : Tu es à sec ?

— Purée. Les premières semaines, oh ! ça bichait. Crédit partout. Le paradis, quoi ? Tu comprends, beau-frère d'un Vendôme, fichtre ! Hou !... Fortune classée. Mais les notes commençaient à pleuvoir. Y a surtout la bécane, la sacrée bécane ! J'avais promis de payer à trois mois, ça tombe demain : alors j'ai préféré me trotter... Je n'ai pas ça, dit-il, avec un geste dont il abusait d'autant plus volontiers qu'il avait de belles dents.

— Es-tu bête ! Tu ne pouvais pas m'écrire ? Tu n'as pas *ça !* Mais j'ai *ça*, moi, maintenant.

— Dis donc, si tu me versais la chose... actuellement ? J'expédierais par le courrier de ce soir, et

le billet ne serait pas protesté. Préférable... pour le nom.

— Tu passeras à la caisse en rentrant.

— Eh bien ! rentrons... Je n'ai pas extrêmement l'habitude d'aller pedibus, je suis vanné.

Bien que vanné, il força le train pour rentrer plus vite. Il monta, sans entr'acte, à la chambre d'Hélène, il fit une large brèche à ses fonds de réserve. Mercœur entra au moment où elle refermait vivement le secrétaire. Il ne devina point ce qui venait de se passer, mais le geste brusque d'Hélène, la rougeur de Michel lui inspira des soupçons de cachotteries et de complots. Il se retira presque aussitôt, et différa encore de s'entretenir avec le prince.

Les révélations parisiennes de Michel avaient ouvert à Hélène des horizons de joie. Quand elle descendit avec lui au salon, pour midi, elle n'était plus la même femme. Sa beauté de théâtre s'était adaptée à un nouveau rôle, comme celle d'une tragédienne qui passe aux grandes coquettes de la comédie.

Mme de Culpe était renversée sur un canapé, et Lanspessade renversé près d'elle, parallèlement. D'Effiat, sur une chaise à dossier raide, rectifiait sa colonne vertébrale. Ces trois personnages n'échangeaient aucune idée. Hélène prit Michel par la main, et le présenta d'abord au marquis.

— Mon cher monsieur d'Effiat, dit-elle d'un ton dégagé, voici mon frère, le prince Michel, qui

remplace avantageusement ma belle-mère et son insupportable Montréjeau...

— Le simple soldat des croisades, interrompit d'Effiat.

— C'est vous dire, reprit Hélène, qu'il y a changement à vue, et qu'on a fini de se raser. Je sonne le réveil.

Lanspessade s'étira. D'Effiat examina Michel de la tête aux pieds.

— Oh ! dit Hélène gaîment, il faut nous faire un Parisien de ce garçon-là... Il faudra commencer par l'habiller, ajouta-t-elle, entrevoyant, pour la première fois, que l'élégance de son frère pouvait prêter à la critique.

— Il y a déjà l'instinct, répondit d'Effiat avec indulgence... Il y a mieux : l'étoffe. Bigre ! Joli garçon ! Eh bien ! nous l'habillerons, princesse, nous l'habillerons.

— Et ces dames le déshabilleront, dit Lanspessade, qui, en l'absence de Bouteville, faisait les mots.

— Je ne pense pas qu'elles aient attendu, répliqua le marquis, en observant à la dérobée Mme de Culpe, dont les regards, en effet, déshabillaient le beau prince. Elle le contemplait avec un ébahissement amoureux. Cela sent le coup de foudre : mais la mise en train des passions mondaines est plus sommaire et plus rapide qu'on ne prétend, le monde n'étant qu'un harem pour la plupart des hommes,

et, pour les femmes, un haras. Lanspessade avait du coup d'œil. Il s'avisa de l'imminent péril. Pour y parer dès la première alerte, il se grouilla enfin, il vint se mêler à la conversation de plus près, en affectant de grands airs d'impertinence.

Il dut en rabattre : Michel était en train d'affirmer à d'Effiat ses goûts de sport, et il citait, comme le plus assidu compagnon de ses promenades au Bois, Bob, le fameux Bob, le cousin de Mme de Culpe, le commanditaire rêvé de la Coterie ! Et Michel ne *bluffait* pas. C'était vrai que Bob avait tendu la main au prince Badisteano, après vérification de son authenticité dans le Gotha.

Au nom de Bob, Mme de Culpe se leva, et entra dans le cercle. Elle semblait, comme Hélène tout à l'heure, subir une métamorphose physique instantanée. Ces deux femmes, qui n'avaient eu jusqu'alors que les plus froides relations, se regardèrent et eurent l'impression bizarre qu'elles se reconnaissaient. Elles se prirent familièrement par le bras. Au moment où Mercœur fit son entrée, Michel disait :

— Prince Pierre ?... Connais très bien... Tous les matins, au Chalet du cycle... Il y vient rencontrer, comme par hasard, cette petite danseuse avec laquelle il est, Samori.

Le duc leva les yeux sur sa femme et fut de nouveau frappé de cette ressemblance avec Samori, qu'il avait niée. On passa dans la salle à manger.

La princesse et Mme de Culpe se tenaient maintenant par la taille.

Elles ne se lâchèrent pour ainsi dire point de la journée, et comme Michel se cantonnait dans leurs jupes, Lanspessade en était réduit à rester en arrière avec le mari et d'Effiat.

A l'heure du coucher, l'intimité de ces dames était à tel point que Mme de Culpe accompagna la princesse dans sa chambre et y demeura cinquante minutes à bavarder, en société de Michel, naturellement. Michel, demeurant dans le même corps de bâtiment que Mme de Culpe, lui fit la conduite jusqu'à sa porte. Ils se trouvèrent nez à nez dans le couloir avec Lanspessade, qui croyait tout le monde endormi, et s'en venait tout tranquillement chez sa maîtresse.

Michel redescendit aussitôt chez sa sœur, pour lui raconter l'histoire, et lui révéler que son château était un vrai château des *Liaisons dangereuses*. Elle le mit enfin à la porte. Il se plaignit de son célibat.

— Je crois, dit Hélène, que Mme de Culpe... si le cœur t'en disait...

— Quand elle voudra, répondit Michel, et ça ne lui coûtera pas un sol.

— Elle fera donc une forte économie! dit Hélène, qui rêva ensuite, toute la nuit, d'organiser cette intrigue.

Elle en fut pour ses frais d'imagination, Dès le lendemain, le petit jeu des dépêches commença.

Lanspessade avait dû faire à Mme de Culpe une épouvantable scène, et apparemment la battre : car elle reparut avec les traits tirés, et aussi morne qu'avant l'arrivée de Michel. Il se trouva que l'intermittent M. de Culpe était de retour à Paris et qu'elle devait, en conséquence, partir elle-même sans délai. D'Effiat était également rappelé pour de problématiques affaires, qui l'obligeaient aussi à emmener Lanspessade.

Alors, Michel, qui venait de faire une nouvelle brèche à la caisse, déclara qu'il ne moisirait pas non plus au Plessis-Bourbon. Il était pressé de rentrer pour choisir et aménager sa garçonnière : car depuis le mariage de sa sœur, il n'avait pour domicile qu'une des chambres meublées de Charley.

— J'espère, dit Hélène, que tu ne loueras rien sans que j'aie vu ?

— Je te donne huit jours, pas plus.

Mercœur, imploré, consentit à hâter le retour, qui fut fixé aux premiers jours de novembre.

VII

A rebours des probabilités, l'état sentimental aigu de Mercœur et d'Hélène n'amena point, d'abord, de crise : et ils se trouvèrent, sans y prendre garde, dans le régime commun aux trois quarts des ménages du monde, ce qui était à rebours du caractère de Mercœur. Ils existaient chacun de son côté. La chaîne de leur intimité (qui quand même leur paraissait encore lourde) était rompue.

Hélène avait beaucoup d'occupations hors de chez elle. Dans l'austère hôtel de Vendôme, qui pour elle n'était qu'un hôtel à l'autre sens du mot, elle était campée, ni plus ni moins que naguère à l'hôtel Bristol. Elle ne s'y déplaisait point comme elle avait redouté, sachant les dessous des gens qui y fréquentaient. Mais elle n'y tenait pas en place de la journée. Elle donnait de quotidiens rendez-vous à son frère, qu'il s'agissait présentement de loger et mettre dans ses meubles. Michel la venait prendre rue de Varenne à deux heures : ils ne se lâchaient pas de l'après-midi, sauf pour les courses d'habillage, le prince ayant interdit à

sa sœur de l'accompagner chez ses fournisseurs de corps : les femmes n'y entendent rien.

Hélène afficha d'abord la prétention que Michel s'établît dans le faubourg Saint-Germain, et porte à porte. Il ne dissimula point qu'il manquait d'enthousiasme, mais il y daigna chercher. On dénicha bien quelques pavillons de douairières, à des fonds de jardins. Mais Michel, accoutumé par son séjour chez Charley à un confort américain, voulait des installations modernes : vivre horizontal, avec un tableau à côté de soi, où l'on n'a qu'à pousser des boutons pour être servi automatiquement.

Un jour, il s'avisa qu'il y avait utilité à faire stationner le coupé de sa sœur devant la boutique de son chemisier, rue Auber : il faisait à ce maître une commande d'importance. Il leva pour cette fois l'interdiction, Hélène vint l'attendre rue Auber. Elle y posa longtemps. Il y avait un essayage compliqué de chemises, dans toutes les attitudes, assis, debout, penché, renversé, replié, une discussion sur un centimètre de plus ou de moins aux devants, et le choix des piqués. Il ne fallait plus songer, si tard, à chercher des appartements que dans le quartier où l'on était. Michel en fit ressortir les avantages. A quoi bon se loger dans la poche l'un de l'autre ? Hélène ne sortait qu'en voiture. Au fait, elle ne chérissait pas tant, elle-même, son faubourg. L'appartement de son frère devait être pour elle aussi une façon de pied-à-terre.

Ne valait-il pas mieux qu'elle le choisît justement tout autre part, fût-ce un peu loin? Elle se rendit à ces raisons. Elle était d'une humeur charmante : elle goûtait avec Michel ce plaisir bourgeois de la mise en ménage, qu'elle n'avait pu connaître en se mariant, puisqu'elle était entrée dans une maison déjà toute montée.

Les prix de la Madeleine et de la Chaussée d'Antin les refroidirent. Mais ils ne renoncèrent pas si vite. Désormais, au lieu que Michel vînt rue de Varenne, ce fut elle qui alla le quérir au *Charley's*. Elle l'attendait d'abord devant la porte, dans la rue Saint-Florentin ; mais il y passait trop de gens de connaissance, et puis Michel était déplorablement inexact. Elle prit le parti de monter. Elle le trouvait, encore après deux heures, en déshabillé, déjeunant d'œufs bacon, dans l'atmosphère de son bain. Elle s'étonnait que Michel s'obstinât à déménager. Où vit-on mieux qu'à l'auberge ? Michel lui fit sentir que sa situation en dépendait : tous ceux de la Coterie demeurant, soit au cercle, soit en famille, s'il prenait un chez-soi, il en pouvait faire le centre et le siège de la corporation.

Hélène, qui venait de lui apporter un col de zibeline, était fort en train. C'était le premier décembre. Il avait neigé, il gelait ferme, et cela les faisait souvenir de leur pays. Ils étaient bien fourrés : ils firent la partie d'aller à pied. Ils poussèrent jusqu'au parc Monceau. Ce quartier les

enchanta, ils eurent le pressentiment qu'ils y trouveraient ce qu'ils étaient venus chercher, et ils y firent en effet une trouvaille, sur les quatre heures de l'après-midi.

La trouvaille n'était autre chose que l'Aquarium de Catherine Beaujeu, toujours à louer. Mais ni Hélène ni Michel n'avaient jamais entendu parler de Catherine Beaujeu ni de l'Aquarium. Michel désira ce mignon hôtel, dès qu'il le vit, du bout de la rue. Quand il aperçut l'écriteau, il pensa que cela tenait du miracle, et fit une action de grâce mentalement. Mais il désirait si fort qu'il n'osait point visiter, craignant quelque difficulté imprévue. Hélène était toute pâle du même désir et de la même crainte. Ils se consultèrent des yeux, et ils se décidèrent à sonner.

Cette visite fut, à chaque pas, une surprise et un ravissement, comme dans les contes de fées où la petite princesse égarée au milieu des bois y trouve tout d'un coup un petit palais à sa mesure. Il y avait jusqu'à un carré de jardin, Catherine Beaujeu ayant fait diviser le sien par une haie basse. Quand on leur parla d'un loyer de six mille francs, ils furent désespérés.

Mais c'était six mille en meublé ! Ailleurs, que faudrait-il débourser de première mise ? Et Michel n'avait pas un sou. Voilà le problème résolu. L'ameublement était comme un somptueux débarras de toutes les pièces que Catherine possédait en

double ou en superflu, avec des tableaux au mur, des bibelots et même des bijoux dans les vitrines : la chambre à coucher en Louis XVI de Trianon, les chaises à la lyre, les tentures de damas de soie mauve passé, glacé d'argent, et le lit entièrement doré, qui avait, dit-on, servi à Marie-Antoinette (comme le métier où Catherine brodait à ses mercredis). On cite autant de lits de Marie-Antoinette que de cannes de M. de Humboldt. L'argenterie était dans les tiroirs, et le linge de maison dans les armoires. L'on pouvait prendre possession aussitôt le bail signé.

Hélène s'informa de la propriétaire, qu'on leur dit demeurer dans l'hôtel voisin et s'appeler Mme la baronne Beaujeu. Ce nom leur parut respectable. Mais la baronne Beaujeu n'était point de retour à Paris, et n'y serait de dix jours. Michel eut des inquiétudes dans les jambes. Au reste, comme cela fendait le cœur à Catherine de ne plus trouver d'amateur pour l'Aquarium, et de mettre à louer, elle ne s'en mêlait pas : son notaire avait mission de gérance et entière procuration. Hélène et Michel montèrent dans leur voiture et furent chez le notaire. Ils demandèrent pour la forme une diminution qui leur fut refusée, l'emménagement immédiat ne fut même autorisé que moyennant paiement d'un demi-terme, au 15 janvier. Quant au paiement d'avance, exigible pour les locations en meublé, il n'en fut point question, dès que la princesse eut décliné ses noms et titres.

Michel voulait coucher le lendemain, et il n'avait point de domestique.

— Prête-moi Marie Nicolaïevna, dit-il.

— Tu la garderas, dit Hélène. — Ne lui fallait-il point, de toute nécessité, une femme ? Celle-ci était de confiance. « Si tu étais malade la nuit ! Et puis elle viendra te border tous les soirs et te préparer ton verre d'eau. » Pour le reste du ménage et la porte, un groom devait suffire. C'était mercredi : ils commencèrent des recherches dans les petites annonces du *Figaro*. Hélène était si heureuse qu'elle voulut faire encore un cadeau à Michel. Elle lui acheta une médaille-fétiche, qu'elle voulut tout de suite, dans la voiture, lui attacher à une chaîne qu'il avait au cou avec un scapulaire et d'autres médailles ou reliques. Au retour, elle se garda bien de rien raconter à Mercœur, elle était jalouse de sa joie et ne voulait point la partager.

La première soirée de Michel et sa première nuit ne furent point de très bon augure. D'abord, au lieu qu'il eût le sentiment qu'il prenait enfin pied dans Paris, il eut tout juste le sentiment contraire : qu'il était retourné en Bessarabie. Il avait tenu, pour cette première fois, à dîner chez lui, seul, et outre qu'il ne supportait point la solitude, Marie Nicolaïevna lui fit une cuisine sauvage qui l'exilait à mille lieues du boulevard. Ensuite, elle fut insupportable d'attentions de mère nourrice. Il la renvoya dans sa chambre et se mit au lit après un

coup d'œil au jardin neigeux, dont la seule vue le fit frissonner. Le silence était imposant. Ayant coutume de s'endormir au bruit des voisins qui rentraient à toute heure de nuit, et d'être bercé par une lointaine musique de tziganes, Michel ne put fermer l'œil. Enfin, il prit peur et, à deux heures du matin, il sonna Marie Nicolaïevna. Elle vint, vêtue d'un méchant peignoir rouge, se coucha sur le tapis, et endormit son grand nourrisson en lui racontant des histoires. D'Effiat et Lanspessade auraient bien ri !

La période qui suivit fut morne. Michel n'avait d'amis que par le sport, et c'était morte saison. Il n'avait plus d'occasions de voir Bob. Il ne faisait partie d'aucun cercle. Il n'était pas encore affilié bien sérieusement à la Coterie. Il rencontrait le marquis et Lanspessade le soir, chez Charley. Mais ce n'était plus cette intimité soudaine de la campagne. Lanspessade s'arrangeait aussi pour que Mme de Culpe ne pût aller à l'hôtel de Vendôme lorsque Michel s'y trouvait. Mais le prince y allait lui-même fort peu : sa sœur ne l'invitait guère, elle ne prenait plaisir qu'à le voir dehors ou chez lui. Elle y venait passer deux heures par jour. C'était son unique plaisir, à elle, qui ne lui suffisait point, à lui. Il s'ennuyait, et comme la plupart des beaux hommes qui ne sont que beaux, sans relations ni entregent, il était, pour l'article femme, en disponibilité : il regrettait le temps de ses bonnes fortunes du Quartier Latin.

Il n'avait pu se dispenser de gâter l'harmonie de son ameublement Louis XVI par l'adjonction d'un divan de cuir. Il y abusait de la position horizontale et des cigarettes. Pourtant, ce qu'il avait de slave se traduisait par un certain goût du froid et de la neige, à condition qu'il fût bien emmitouflé : il faisait volontiers les cent pas dans son jardin. Il s'équipait à la russe, avec des snow-boots, le *chinnel* à pèlerine, matelassé d'édredon, à grand col roulé et à revers de martre, et aussi un bonnet à grands poils qu'il trouvait qui lui allait bien, et qu'il n'avait pas d'autre occasion de porter, la mode ne l'autorisant point.

Il espionnait, comme en province, les fenêtres de sa voisine. Elles s'ouvrirent enfin, Catherine Beaujeu fut de retour dans les derniers jours de décembre. Catherine ignorait la location : son notaire n'avait point jugé à propos de l'importuner d'une nouvelle si minime que cette location de six mille francs. C'est la première chose qu'elle apprit en rentrant. Elle fut exaspérée. Elle n'avait mis à louer que par acquit de conscience, car elle était femme d'affaires rigoureuse, quoique n'ayant nul besoin de ce maigre supplément de revenu : mais elle espérait bien qu'elle ne louerait pas. Il y avait apparence ! Elle demanda le nom de son locataire, et quand on lui nomma le prince Badisteano, elle haussa les épaules. « Parbleu ! un rastaquouère ! » dit-elle. Elle ne se rappelait aucunement que son

ancien ami le duc de Mercœur eût épousé une princesse Badisteano. Elle eut le sentiment qu'elle n'était plus chez elle, pensa résilier à n'importe quel prix, donner congé le plus tôt possible ; et d'abord, elle bouda son jardin.

Elle n'y put tenir trois jours. Elle avait une basse-cour, par dilettantisme de la vie rustique, et ses goûts devenaient tout doucement des manies de vieille fille, car en dépit de sa jeunesse extraordinaire, elle avait, moralement, ses quarante-sept printemps. Il fallut qu'elle rendît visite à ses volailles. Il faisait grand froid. Elle s'enveloppa jusqu'aux yeux. Michel se promenait, également encapuchonné. Ils se virent, sans voir leur visage. Le prince fit une manière de salut, mais sans retirer son bonnet, comme c'est l'usage en hiver dans son pays. Elle le jugea grossier. Ils avaient l'air de deux prisonniers cellulaires faisant leur tour de promenade en des préaux contigus. Cette image les attrista. Ils rentrèrent.

Catherine revint le jour suivant, mais sachant qu'elle serait vue, elle fit quelques recherches de coquetterie. Le décor de neige lui allait bien, comme la poudre aux teints frais et éclatants. Michel ne fut pas autrement surpris de cette beauté, ensemble majestueuse et piquante ; mais il la regarda franchement et d'un air ingénu de gourmandise. Comme le froid était moins aigre, il avait choisi, dans son jeu de pelisses, une qui l'engonçait

moins que le chinnel, et, dans son jeu de bonnets, une loutre rase qui laissait voir quelque chose de sa figure. Catherine fut émerveillée de ce magnifique animal. Ils se saluèrent avec plus de considération et rentrèrent aussi avec plus de hâte. Michel n'y pensa plus, mais Catherine y pensa terriblement.

Quelle fatalité ! Elle trouvait déjà fort cruel d'avoir à ses côtés, dans ce logis d'amour, un étranger en place de l'amant, mais elle n'avait pas prévu ce comble de disgrâce qu'elle pourrait devenir curieuse de l'étranger. Et elle avait trop d'expérience de toutes les sortes de sentiments ou de caprices, pour se dissimuler qu'elle était curieuse de celui-là. Elle reconnut que l'accident était à prévoir. Tout locataire, pourvu seulement qu'il ne fût point mal, avait bien des chances de l'intéresser parmi tant de souvenirs encore chauds et dans le magasin aux accessoires de ses récentes passions. Et c'est qu'il ne s'agissait point d'un quidam qui ne fût point mal, mais du plus bêtement beau qu'elle eût tâté de toute sa carrière.

Jamais elle ne s'était senti l'appétit plus aiguisé. Elle était aussi bien appétissante. Elle retourna au jardin avec un trouble délicieux. C'était le premier janvier. Elle pensa que le nouvel an lui fournirait une occasion de prendre langue. Mais Michel ne parut qu'un instant, et au seuil de sa porte, sans voir Catherine. Une jeune femme rousse et fort

belle se tenait auprès de lui. Catherine eut le cœur tenaillé par la jalousie. Elle n'usait guère de familiarité avec ses gens, elle interrogea pourtant sa femme de chambre. Celle-ci n'avait point réussi à nouer des relations avec l'inabordable Marie Nicolaïevna ; mais le groom de Michel était plus accessible et plus bavard. Catherine sut que la beauté rousse n'était qu'une sœur. Elle respira. Elle s'avisa enfin de prendre des renseignements chez son notaire, et sut que le petit rastaquouère était le beau-frère du duc de Mercœur. Elle en fut effarouchée.

Le 2 janvier, elle guetta en vain; mais, le 3, elle vit sortir Michel, et sortit elle-même aussitôt. Le salut fut plus cordial. Ensuite, il y eut un temps d'arrêt et un peu d'hésitation. Catherine s'avança, dans la direction du prince, jusqu'à la haie, et il fut bien obligé d'y venir aussi. Il souriait avec un extrême embarras.

— Je vous demande pardon d'être indiscrète... mais je connais mes devoirs de propriétaire, dit-elle, en affectant, et assez mal, le ton de la plaisanterie. J'étais absente lorsque vous avez signé le bail. Je ne me souviens plus trop de l'inventaire. Est-ce qu'il ne vous manque rien ?... Ne craignez pas de me réclamer ce qui vous manquerait, ajouta-t-elle tendrement.

— Oh ! madame la baronne, s'écria Michel, il n'y a rien à dire ; l'hôtel est ravissant !... Ravissant ! répéta-t-il avec feu.

— Je vois pourtant que vous faites des... améliorations... Il vient des ouvriers.

— Oh! répondit Michel, très rouge, ce n'est rien... Je... j'ai... seulement pris la liberté... de... le cabinet de toilette...

Elle sourit avec une indulgence maternelle.

— Il était un peu mesquin, dit-elle, rougissant elle-même.

— Oui, dit Michel.

Il examina la boucle de ses snow-boots, attentivement. Il était au supplice, comme chaque fois qu'il avait une conversation à soutenir. Il ne se doutait point que son interlocutrice fût l'une des femmes les plus spirituelles de Paris, et il avait d'autant plus le droit de l'ignorer qu'elle devenait, rien qu'à le voir, parfaitement stupide.

Elle reprit :

— N'est-ce pas votre sœur, madame la duchesse de Mercœur, que j'ai eu le plaisir d'apercevoir avant-hier?

— Oui, affirma Michel.

— Je ne la connaissais que de réputation. Elle est bien belle.

Michel répondit d'un regard aussi familier que flatteur, qui devait se traduire à la lettre : « Vous êtes fichtrement bien, vous aussi. » C'est bien comme l'entendit Catherine. Elle tressaillit d'espoir. Elle reprit le ton de la tendresse :

— Je pense que votre sœur vient vous voir souvent, qu'elle vous gâte?... Vous êtes si jeune!...

— Oui, dit Michel en baissant les yeux, comme si c'était mal.

Marie Nicolaïevna parut et cria, de la porte :

— Michel Mavrikiévitch, mon pigeon, voici notre Hélène qui vient t'embrasser.

— On y va, dit-il... Je vous demande bien pardon, madame.

En entrant, il apostropha la vieille à mi-voix :

— Es-tu bête! Je te prie de m'appeler prince devant le monde, et pas pigeon, et de m'annoncer madame la princesse.

Catherine, tout en revenant chez elle à petits pas alourdis (c'était son unique signe d'âge), se répétait avec ivresse : « Michel Mavrikiévitch, mon pigeon! »

Elle retrouva son pigeon le lendemain et jours suivants. Elle était aux anges. Elle n'avait osé souhaiter qu'une passade, et le sort lui accordait une idylle. Elle se garda bien de l'interrompre en passant la frontière, ou en invitant Michel à venir faire salon le mercredi. Elle l'aimait bien mieux de l'autre côté de la haie. Le mercredi, Michel s'étonna de ne pas rencontrer Catherine, mais il entendit les voitures, qu'il vit en file dans la rue. Il aperçut le prince Pierre. Il demeura persuadé que Mme la baronne Beaujeu était une baronne de marque.

En considération d'une telle propriétaire, il fit le

ferme propos d'acquitter son loyer très exactement. Cela n'avait pas lieu de l'inquiéter. Il n'avait que sept cent cinquante francs à verser le 15. Il fut, le 11, rue de Varenne, et pria Hélène de lui remettre la somme. Elle se mordit les lèvres.

— Ecoute, dit-elle, nous avons dépensé à tort et à travers. Il me reste à peu près juste quarante louis. Prends les trente-sept et demi qu'il te faut, mais ne les entame pas. Je ne pourrai plus rien te donner d'ici à la fin du mois.

— Tout cela, dit Michel avec importance, est fort mal organisé. Réglons nos affaires, s'il te plaît. J'accepte très volontiers que ton mari et toi vous subveniez à mes besoins, puisque je ne peux pas prendre, naturellement, un métier. Mais conviens que c'est gênant pour moi d'avoir à vous tirer l'argent louis par louis. Je ne sais pas où je vais. Faites-moi une pension régulière. Parles-en donc à César, c'est un bon garçon, je suis sûr qu'il sera de mon avis et qu'il agira proprement.

— Il est complètement inutile de mêler César là dedans, dit Hélène avec autorité. Tu es mon frère, et non pas le sien. Tes affaires ne regardent que moi. Voici ton terme, et je te prie de ne t'adresser qu'à moi quand tu as besoin de quelque chose.

Elle mit les billets dans une enveloppe, et elle écrivit en travers : *Demi-terme de janvier*, de cette même grande écriture dont elle écrivait, sur d'autres enveloppes : *Pour Sa Majesté*.

Michel n'insista point : il tenait les sept cent cinquante francs. Il rentra, et jeta l'enveloppe dans un tiroir. Le lendemain 12, il reçut la visite de sa fidèle manucure, Mme Laveuve. Il la fit payer par Marie Nicolaïevna, qui devait avoir quelque bas de laine. Mais au dernier coup de polissoir, le groom apporta une douzaine de chemises de nuit. Michel ne pensait plus du tout à cette commande, qu'il avait faite sans nécessité et par occasion de bon marché : elles ne valaient que quarante-cinq francs pièce, plus douze francs de chiffre, soit au total six cent quatre-vingt-quatre francs.

Michel les admira quelques minutes, puis se livra à un complaisant essayage, et au bout d'une heure donna ordre qu'on laissât le paquet. Le groom rapporta la note. Michel donna ordre que l'on passât un de ces jours. Le commis opposa les habitudes de la maison et une consigne où sa propre volonté n'était pour rien. Michel pensa se mettre en colère, et prendre prétexte pour refuser la fourniture. Mais on y regarde avant de se brouiller avec un chemisier qui est le premier de Paris et que d'Effiat déclare le seul possible. Et puis, il y a des chemises qu'on ne refuse pas. Michel décacheta l'enveloppe, en dépit de la mention qu'Hélène y avait inscrite, et, la note réglée, il lui resta exactement soixante-six francs pour payer son terme.

Il n'avait plus qu'à se coucher, ce qu'il fit. C'était son grand remède. Il déjeuna au lit, sans

faim. Marie Nicolaïevna bourdonnait autour de lui. « Qu'as-tu, Michel Mavrikiévitch ? Dis à ta vieille ce que tu as... » Il l'envoya au diable. Il se rhabilla pour se distraire, et s'en alla rue de Varenne. Catherine Beaujeu prit froid à l'attendre.

— Tiens ! dit la princesse, j'allais chez toi.

— Oui... mais... j'ai à te parler.

D'habitude, il était net, dans les questions d'argent. Il revint cette fois aux précautions oratoires et aux circonlocutions cérémonieuses. Il raconta sa mésaventure avec du style, comme un conte des mille et une nuits.

— Enfin, conclut-il, tu vois, il faut toujours en venir où je disais. Faut que Mercœur marche. Qu'est-ce que ça te coûte de lui parler? Veux-tu que je pousse la première pointe?

Et il répéta son refrain favori :

— Bon garçon, notre César. Je l'aime bien.

— Ah ! tu m'ennuies, à la fin ! dit-elle. Qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu l'aimes bien? Pourquoi dis-tu que c'est un bon garçon ? Est-ce que tu en sais quelque chose?

— S'agit pas de ça, répondit Michel avec flegme. Sommes le douze. Faut sept cent cinquante balles pour le quinze avant midi. J'ai soixante-six francs.

Elle se jeta dans un fauteuil, plutôt accroupie qu'assise, le menton appuyé sur son poing. Elle regardait son frère en face, mais sans le voir : elle réfléchissait. Elle réfléchit dix minutes. Il attendait.

Elle se leva brusquement, ouvrit un secrétaire, en tira un écrin démodé, et le jeta à son frère qui attrapa la chose au vol.

— Tiens, dit-elle, prends ça.

— ... t'u que j'en fasse ?...

C'était un collier de petites perles formant festons, d'un orient assez médiocre. Lorsqu'on avait remonté, pour sa corbeille, les pierres de famille, Hélène avait souhaité que ce collier fût transformé en collier de chien. Mercœur s'y était opposé, le bijou venant de Mme la duchesse de Berry qui l'avait donné à l'avant-dernière duchesse de Vendôme. Hélène se moquait de garder un souvenir de la duchesse de Berry : elle savait seulement que ce collier était laid, point neuf, impossible à porter. Elle en avait bien d'autres, et d'ailleurs elle détestait les bijoux, du moins elle le disait, toute prête à dire le contraire demain. Michel tirerait bien quelques billets de cent francs de cette vieillerie.

— Mais à qui le vendre ?

— Ne va pas chez un brocanteur, dit la princesse : il te volerait. Adresse-toi au joaillier qui a remonté mes pierres : c'est Sauvageon, rue de la Paix.

— Ça m'embête, dit Michel, qui n'avait point de scrupule, mais à qui ce petit commerce rappelait par trop ses débuts du Quartier latin.

Il accepta quand même, mais il ne se confondit point en remercîments.

— Prends ma voiture, dit Hélène, je ne sors plus que dans deux heures, tu me la renverras.

Michel se fit conduire chez Sauvageon. Il flâna longtemps devant la porte, vraiment embêté comme il avait dit, parole ! Mais il vit, à l'étalage, une bague serpent, avec l'œil en rubis, qui le frappa d'admiration. Il songea que les perles d'Hélène valaient, suivant toute apparence, plus de sept cent cinquante francs. Il se contenterait de cette somme en espèces, et prendrait, pour le boni, le serpent. Comme cela ne lui coûtait rien, il fixa également son choix sur une paire de supports pour chaussettes, en élastiques de soie mauves avec coulants et griffes d'or, enrichis de minuscules saphirs. Il n'hésita plus : il entra dans la place.

L'extrême amabilité du sieur Sauvageon acheva de le mettre à son aise. Cet homme de cinquante ans, trop doucereux et trop jeune, avec sa barbe grise de chèvre, trop soyeuse, sa calvitie révélatrice et son œil noyé, était du type de ces hommes, d'une distinction raffinée, qui finissent malheureusement en cours d'assises. Son fils, jeune homme blond et timide, semblait destiné à marcher sur les traces paternelles.

Tous deux examinèrent le bijou, froidement. Ils ne firent aucune difficulté pour en opérer l'achat. Ils ne descendirent pas jusqu'à le déprécier par de désobligeantes remarques, et carrément ils lui assignèrent une valeur marchande d'environ dix

mille francs. Michel resta maître de soi. Il commanda sur-le-champ le rubis et les supports de chaussettes. Il manœuvrait déjà vers le comptoir, croyant palper sans délai ce qui lui revenait d'argent liquide. Mais le courtois Sauvageon se fit scrupule de traiter à la légère une transaction de cette importance. Rien ne prouvait que la valeur des perles ne fût pas encore plus considérable. Il se réservait de les faire expertiser dans l'après-midi. Le lendemain matin il ferait remettre le chèque, le serpent et les supports, à l'adresse que son client voudrait bien lui indiquer. Michel fit connaître son nom, et sa fâcheuse adresse. Sauvageon père sourit imperceptiblement : il était le joaillier de Catherine Beaujeu.

Dès que Michel eut le dos tourné, le père et le fils se regardèrent.

— C'est le petit collier de la duchesse de Berry, dit Sauvageon père. Il appartient à la duchesse de Mercœur.

— Mais, dit Sauvageon fils, le prince Badisteano est son frère. Et c'est bien lui qui est venu : j'ai reconnu le coupé de la duchesse, et la livrée.

Il n'est pas de plus fins limiers de police que les bijoutiers. Malgré ces excellentes références, Sauvageon père n'hésita pas à mettre l'écrin dans sa poche et à l'emporter rue de Varenne.

Le duc de Mercœur était là. Sauvageon lui fit

demander quelques minutes d'entretien, pour affaire délicate. Il fut introduit.

— Monsieur le duc, dit-il, veuillez excuser une démarche qui n'a de cause que ma probité commerciale, et que d'ailleurs un homme tel que monsieur le duc ne saurait mal interpréter. Un jeune homme... oh ! un jeune homme charmant... qui se dit votre beau-frère, le prince Badisteano... Monsieur le duc pense bien que je ne doute pas de son identité... C'est une simple formalité que je remplis... Le jeune prince est donc venu tout à l'heure me proposer de lui acheter... ceci...

Sauvageon mit l'écrin ouvert sous le nez de César, qui eut un saisissement. Il regarda le collier, sans rien dire. Il se remit assez vite pour dire, du ton le plus naturel :

— Oui, je sais, monsieur Sauvageon... Je vous remercie... et la duchesse va vous être bien reconnaissante. Elle ignorait la valeur de ce souvenir, et ne pensait point sacrifier grand'chose en l'offrant à mon beau-frère... qui voulait, je crois, en faire échange contre quelques bijoux de fantaisie, ajouta-t-il, à tout hasard.

— Le prince, dit Sauvageon avec un sourire passablement narquois, a choisi en effet une bague et une paire de jarretières.

— Eh bien ! monsieur Sauvageon, je vous prie de lui envoyer ces deux objets, que vous porterez à mon compte... Vous n'avez rien avancé sur le collier?

— Rien, monsieur le duc.

— C'est bien, laissez-le-moi.

Sauvageon fit une fausse sortie.

— Ce n'est pas ici, dit-il en rentr'ouvrant la porte, que je dois envoyer les objets ? C'est directement à monsieur le prince Badisteano...

Et il dit l'adresse tout au long. Mercœur fut ahuri. Il n'y avait pas à s'y tromper, l'Aquarium portait le même numéro en *bis* que l'hôtel de Catherine Beaujeu.

— C'est chez lui, dit-il, sans perdre contenance, seulement un peu plus bas.

Dès qu'il fut seul, Mercœur se leva, et marcha. Il ne pouvait pas rester assis : il étouffait. Hélène aurait pu faire n'importe quoi sans le tirer de cette inexplicable, de cette lâche torpeur où il s'abandonnait depuis des semaines, de cette atonie : oui, elle aurait pu faire n'importe quoi — excepté ce qu'elle avait fait précisément. Vendre, avec ce dédain, un souvenir, qui n'est précieux que comme souvenir, et qui l'est d'autant plus ! Une relique ! Quelque chose de la maison de Vendôme et du sang de France ! Inconséquence ? Etouderie ? Soit ! Mais l'étourderie était signe d'une différence de foi, de culte, symbole d'une mésintelligence native et irréductible. Mercœur ne raisonnait point cela : il le sentait, physiquement, comme un coup d'épingle qui vous réveille en sursaut, et qu'il continuait de sentir, aigu. — Quant au domicile invraisemblable de Michel, voilà le bouquet !

Cet homme calme était en proie à l'exaltation, à une colère, qui était comme une sainte colère. Cela lui faisait mal. Avec toute sa virilité, toute son énergie, il avait envie de pleurer. Allons, il était temps d'agir, c'est-à-dire, au moins, de parler. Mais que dire ? Mercœur ne trouvait que deux phrases : « Vous vendez les bijoux de ma famille pour entretenir votre frère ! — Votre frère s'est logé dans... quel mot ?... dans la réserve d'une fille entretenue ! » Assurément ce n'est pas cela qu'il fallait dire ; mais il n'avait rien inventé de mieux, quand elle entra chez lui, en bourrasque, inconsciente et toute à sa joie. Il n'avait pas même serré l'écrin. Elle le vit.

— Hélène ! dit Mercœur douloureusement.

— Eh bien ? dit-elle avec hauteur.

— Monsieur Sauvageon vient de me rapporter ce collier. Je vous prie de le garder, et de me faire connaître la somme dont *notre* frère a besoin.

— *Mon* frère n'a besoin de rien, répondit-elle sèchement.

— Alors ?

Elle se tut.

— Vous avez oublié, reprit-il, que je tenais à ce souvenir. Je vous l'avais dit.

Elle fit un geste d'impatience. Pouvait-elle comprendre ? Comme les débiteurs d'Egypte, qui mettaient en gage les momies de leurs ancêtres, elle aurait bien porté chez l'usurier, pour faire de

l'argent à Michel, toutes les cendres de toute la famille Badisteano. Alors, des perles d'une grand'-mère de Vendôme, venant de la duchesse de Berry ! ... Mercœur éclata.

— Mais vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait ? Vous avez vendu un dépôt, en somme, qui ne vous appartient pas plus qu'à moi-même...

— Eh bien ! puisque vous l'avez racheté, vous, le mal est réparé.

— Oui, celui-là... murmura-t-il.

Elle fit mine de sortir pour couper court à la scène. Il la retint.

— J'ai autre chose à vous dire. Savez-vous, avec votre inexpérience et votre manie de ne me consulter en rien, où vous avez casé votre frère ?

Et, après explication :

— J'exige que ce scandale cesse. Je paierai le dédit qu'il faudra, mais Michel déménagera dans les quarante-huit heures.

— Michel est libre, dit Hélène révoltée.

Elle ne prit peur qu'une fois dehors. Mais elle avait de plus graves soucis. Le terme de Michel ? Elle venait de manquer une belle occasion de le tirer à son mari ! Mais elle avait trop d'orgueil pour revenir là-dessus.

Le lendemain, Michel se réveilla dans les sentiments d'un homme à qui l'on va présenter, sur un plateau, un chèque de cinq cents louis. Il s'aperçut

aussitôt qu'on était le 13 janvier. Cette date l'affecta beaucoup. Il fit, devant l'icône, une prière plus longue que d'habitude, avec nombre de génuflexions, prosternations et signes de croix.

Le 13 de chaque mois, il restait enfermé, et inoccupé. Il ne se hâta donc point de se lever. A midi, n'ayant point de nouvelles de M. Sauvageon, il s'énerva. A une heure, Marie Nicolaïevna lui remit un carton, qui contenait la bague et l'autre objet.

— Qui a apporté cela ? dit-il.

— Un employé.

— Il n'a rien dit ?

— Rien.

Michel ne comprit pas et s'inquiéta davantage. Après tout, ce ne pouvait être qu'un retard, imputable à l'expertise, non un accroc, puisqu'on lui faisait tenir les deux bijoux. Pourtant, ce 13 l'inquiétait. Mais il possédait le serpent d'or à œil de rubis. Il se coucha sur le divan et se mit à fumer des cigarettes en regardant sa main.

Hélène arriva, lui sauta au cou, pleura en poussant d'incohérentes lamentations.

— Qu'y a-t-il, bon Dieu !

— Mercœur est un moujik ! dit-elle.

Elle le mit au fait. Il n'attacha que peu d'importance aux tristesses conjugales de sa sœur et à la tyrannie de son beau-frère.

— Bon cœur, au fond, dit-il... Je ne mets jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Mais il se résignait moins facilement à perdre l'aubaine du collier. Hélène s'impatienta.

— Tu es ridicule à la fin avec ton terme ! Qu'est-ce que ça fait ? Si tu ne paies pas après-demain, tu paieras le 30, ou dans un mois.

Elle en avait vu bien d'autres chez la princesse sa mère !

— Tu ne sais pas ce que tu dis, répliqua Michel. Il y a propriétaire et propriétaire. Non, mais vois-tu le prince Badisteano disant à la baronne Beaujeu : Baronne, je n'ai seulement pas trente-sept louis et demi à la maison? Vois-tu ma tête?

Hélène éclata de rire : « Elle est fraîche, ta baronne ! » et après l'avoir éclairé, elle lui communiqua l'ultimatum de Mercœur.

— De quoi se mêle-t-il ? dit Michel, qui ajouta : Tu aurais bien pu profiter de ses dispositions pour lui carotter mes trente-sept louis et demi.

Il la renvoya, sous prétexte qu'il avait à s'habiller pour sortir. Il ne sortit point, ni le lendemain. En se couchant, le soir du 14, il dit à Marie Nicolaïevna : « Tu me laisseras dormir demain le plus tard possible. »

Vers onze heures, Catherine Beaujeu vint elle-même présenter sa quittance. Elle avait imaginé ce moyen fort simple de pénétrer chez son locataire. La stupidité de Marie Nicolaïevna la servit admirablement. La vieille nourrice entra dans la chambre

de Michel et lui dit en le réveillant : « On vient pour le loyer, » sans dire qui venait.

Il chercha une phrase d'excuse, tout en enfilant son pyjama de soie des Indes ; mais il n'avait pas encore les idées très nettes. Il se méfia de Marie Nicolaïevna, qui faisait mal les commissions, et pensa qu'il s'expliquerait mieux en personne.

— Fais entrer, dit-il.

La petite-russienne n'y vit pas de mal, et introduisit Catherine Beaujeu. Il jeta un cri, elle fit un mouvement de retraite, mais tant pis ! Marie Nicolaïevna, qu'il commençait d'invectiver, s'enfuit, et ils restèrent seuls.

— Madame, dit-il, je vous demande mille pardons. Cette folle a les habitudes de son pays. Elle n'a pas cru... Elle ne m'a pas dit que c'était vous. — Il rougit. Il était charmant.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, j'avais... pris la liberté ... de venir moi-même... en voisine. Nous sommes presque à la campagne...

Elle tendit la quittance. Michel regarda ce papier, comme un enfant qui va fondre en larmes.

— C'est que, dit-il, je ne... je ne suis pas... en mesure....

Pas en mesure ! Ah ! la plus tendre parole n'eût point ravi Catherine davantage ! Quand Michel releva les yeux, il comprit bien tout de suite à quoi tenait son acquit. Pourtant, il la repoussa d'abord assez vivement. Elle s'effraya. Elle le désirait si

fort !... mon Dieu !.. est-ce qu'il ne voulait pas d'elle ?... Mais c'était seulement pour se donner le temps de retirer, avant de mal faire, sa chaîne de cou avec le scapulaire et les médailles bénites.

VIII

Jamais le prince Michel n'avait possédé de maîtresse dans des conditions pareilles de commodité. Il ne se dérangeait même pas : elle venait, elle avait la clef. Elle fit pratiquer une brèche dans la haie, qui ne fut point rasée, par respect humain. Elle attendait que ses gens fussent endormis, et le groom de Michel en bordée. On n'avait pas de secrets pour Marie Nicolaïevna, qui, dès le grand jour du 15 janvier, avait couru à l'hôtel de Vendôme, annoncer à Hélène Mavrikievna, la bonne fortune de Michel Mavrikiévitch.

La princesse n'en manifesta point d'enthousiasme, mais non plus de surprise. « Voilà, pensa-t-elle, qui tranche la question du déménagement, » et elle fut bien aise que Michel dût envoyer promener Mercœur. Elle changea d'opinion lors de sa première visite à l'Aquarium. Elle n'y était plus chez elle. Michel l'écoutait distraitement, et tressautait au moindre bruit.

— Qu'as-tu donc? lui dit-elle enfin.

— Catherine vient m'embrasser tous les jours avant de sortir. J'ai peur d'un carambolage.

Il ne dissimula point que la baronne détenait une clef. Hélène devint sérieuse. Elle lui demanda s'il songeait à la résiliation de son bail. Déménager n'est pas rompre. C'est elle qu'il envoya promener. Il savait ce qu'il avait à faire, peut-être!

Déménager! Mais il tenait à la cohabitation plus qu'à la femme! L'amour n'était qu'une des mille douceurs que cette cohabitation lui procurait. Il vivait dans du coton. Catherine aurait-elle pu le dorloter ainsi, à distance? Il n'avait de partage qu'avec le vieux duc de Nevers, de qui les visites se faisaient de plus en plus rares et paternelles. Il ne prit pas garde que Catherine le confinait peu à peu dans sa voluptueuse prison, l'y surveillait et lui retirait la faculté, sinon la liberté, d'y voir personne : au lieu qu'elle-même ouvrait son hôtel à tout venant, enfin c'était l'amour au harem, mais avec une transposition assez plaisante. Lorsque Michel s'en avisa, il était bien tard pour secouer le joug, surtout avec sa nonchalance. Hélène, qui n'en recevait aucune nouvelle, revint le voir, et lui prêcha encore de prendre une décision. Il ne trouva plus les arguments de sa sœur aussi faibles; pourtant il secoua la tête, et déclara l'affranchissement impossible.

La princesse Hélène rentra fort abattue. Son frère lui échappait! Elle se vit à l'abandon, seule, dans une ville étrangère. Son mari jusqu'alors

n'avait point compté pour elle, et à présent qu'elle le savait capable de colère, c'était pis : elle avait peur de lui, mais une peur folle; point cette peur qui conduit certaines femmes à l'amour aussi sûrement que les coups : une peur refroidissante, en opposition avec toute sensualité. La seule vue de Mercœur la mettait en agonie. Elle avait des transes, des claquements de dents. De quel ton sans réplique il avait dit : « J'exige que Michel déguerpisse dans les quarante-huit heures! » Il demanderait bien, un jour ou l'autre, si ses ordres étaient exécutés. Hélène attendait la nouvelle scène. Cette expectative lui était un supplice, d'autant qu'elle se prolongeait contre toute vraisemblance. C'est dès le lendemain que César devait dire : « Votre frère m'a-t-il obéi ? »

Lui-même n'y comprenait rien, et se reprochait cette apathie : il avait parlé haut et bref, commandé, et il n'osait seulement plus prendre acte de la désobéissance! Mais le duel conjugal a je ne sais quoi d'une lutte sournoise et sans noblesse, qui déconcerte les volontés de bon aloi. Les plus forts y perdent leur jeu. Ils battent le fer, ils menacent, et ils ne poussent pas les attaques.

Comme il temporisait toujours, et sans plus de raison, il fit une rencontre qui fut cause que cette inaction s'éternisa. Un jour de semaine, qu'il n'y a personne aux Champs-Élysées, il remontait l'avenue, à pied, les mains croisées derrière le

dos. Il sentit un bras se glisser tout doucement sous le sien, et vit près de son visage celui du prince Pierre qui souriait, avec cet air de timidité qui était la façon personnelle et raffinée du prince, d'être affable.

César n'avait point rencontré Pierre depuis fort longtemps, ni causé une seule fois avec lui à cœur ouvert depuis le mariage. Il éprouva une joie si vive qu'il en fut d'abord étonné, et ensuite mis en méfiance : car il se rappela cette crise d'amitié pareille qu'il avait eue au Plessis-Bourbon, la lettre confidentielle écrite à Pierre, et aussitôt jetée au feu. Mais Pierre sut, d'un seul regard appuyé et d'une expression de physionomie, lui faire entendre, sans rien dire, qu'il saurait tout comprendre, sans rien demander.

Ils firent quelques pas en silence. Des enfants jouaient sous les arbres.

— Où m'emmènes-tu? dit César, et d'avance il consentait avec joie, son pâle sourire en témoignait, à l'accompagner n'importe où.

Pierre ne répondit pas d'abord, et ses allures devinrent embarrassées. Il craignait quand même que César fît des difficultés pour le suivre où il allait.

— Tu ne devines pas? répondit-il enfin, avec plus de timidité.

Mercœur sourit encore, cette fois. d'un air entendu.

Ils arrivaient. C'était dans le quartier Marbeuf, dans l'une de ces petites rues où la modernité de l'architecture et de la décoration donne aux immeubles de rapport un faux air d'hôtels particuliers. Les appartements minuscules, mais commodément distribués, font encore illusion dans leur neuf, et le prix des loyers est modique. Cette dernière considération, outre le voisinage de l'hôtel de Nevers, avait décidé le prince Pierre à y installer sa maîtresse : car, malgré la fortune de son père, il ne disposait que d'un budget de jeune homme assez restreint et tout à fait bourgeois.

La Samori demeurait au quatrième, mais avec ascenseur. Elle voyait de son balcon la tour Eiffel, à partir de la deuxième plate-forme. L'escalier était tendu d'étoffe, avec un tapis qui n'était pas à fond beige et à bandes rouges, une rampe qui n'était pas de fonte, mais de bois. Mercœur eut le sentiment qu'il pénétrait dans une maison bien organisée et bien tenue. Il prit place dans l'ascenseur, à côté du prince.

La femme de chambre qui leur ouvrit la porte, n'était pas une soubrette effrontée. Elle avait un certain âge, et une correction irréprochable. « Bonjour, monseigneur, » dit-elle, avec une familiarité qui n'étonnait point. Mercœur en fit la comparaison avec la familiarité insupportable d'une Marie Nicolaïevna.

La physionomie de l'ameublement ne pouvait

laisser aucun doute sur les mœurs du logis : cela sentait l'amant unique; César s'attendrit en songeant au bonheur conjugal de son ami Pierre et à la fidélité de Samori. Un visiteur ironique n'eût point manqué d'observer que ce ménage gardait trop soigneusement les apparences d'un vrai ménage pour n'en être pas un faux. Mercœur se contenta de faire une comparaison fâcheuse avec les habitudes bohêmes importées dans son hôtel de Vendôme et dans son château du Plessis-Bourbon, depuis que la princesse Hélène Badisteano était devenue duchesse de Mercœur.

Mais comme le parallèle lui devint plus douloureux quand la Samori en personne fit son entrée ! Sa ressemblance frappante avec la princesse Hélène n'accusait que plus cruellement la différence de leurs caractères et ce renversement inouï des rôles. La petite danseuse respirait le bonheur et l'amour honnête. Elle était dans la nature et dans la vérité. Cela lui donnait une séduction irrésistible et un charme sain. Comme elle ne faisait point mystère de ses joies intimes, elle fut heureuse d'y associer l'ami le plus ancien et le plus intime de son ami. Elle lui donna une franche poignée de main de camarade et le remercia gracieusement de cette bonne visite. Puis elle embrassa Pierre amoureusement, sans fausse honte, et Mercœur, loin d'être gêné, s'attendrit davantage qu'on se gênât si peu pour lui.

*

Il se reprocha d'avoir mal jugé cette aimable femme, la première fois, ou mieux la seule fois qu'il l'eût rencontrée, l'autre année, chez Catherine Beaujeu. Il aurait voulu se faire pardonner ce jugement téméraire, qu'elle ignorait. Il éprouvait aussi un vague étonnement : il n'avait connu que des Gillette de Raiz et des Jeanne Théroigne, il ne soupçonnait véritablement point que dans la classe des femmes libres on pût trouver de l'agrément, du tact, une éducation parfaite, l'usage du monde, et des sentiments humains. Ce n'était point préjugé, mais inexpérience. Il voulut croire que Samori était une exception et le bonheur de Pierre un privilège. Il en fut heureux sans jalousie. Qu'il se trouvait bien à ce foyer, si différent, hélas ! du sien ! Le spectacle de cette félicité calme trompait du moins son appétit. Mais il craignit d'importuner ses hôtes. Plusieurs fois, au cours d'un entretien futile, mais qui avait son charme secret, il se leva : Samori ne le laissa partir qu'avec Pierre, et elle exigea la promesse qu'il reviendrait. Il s'y engagea bien volontiers.

Il avait le cœur plus léger. Il ne sentait plus la fatigue de vivre, sachant désormais un lieu sur terre où il pouvait se mettre à l'abri et goûter du repos. Il en usa sans discrétion : la discrétion n'est une vertu que dans le commerce de l'indifférence, elle devient même coupable dans celui de l'amitié. Mercœur avait conçu du premier coup

une véritable affection pour la Samori, et il s'y abandonnait avec d'autant moins de retenue que la nature de ce sentiment ne lui présentait aucune obscurité : Samori, étant la maîtresse de Pierre, ne pouvait pas être pour lui un objet de tentation. La plupart des hommes se vantent bien haut de cette délicatesse, en quoi ils mentent : elle était si véritable chez Mercœur qu'elle demeurait sous-entendue. Il n'y pensait point. Quant à l'étrange ressemblance de Samori avec la princesse Hélène, ce n'est point ce qui eût inspiré de la sympathie à Mercœur, le contraire plutôt, et du moins il n'était rien de mieux pour le garantir de jamais jeter sur l'amie nouvelle un regard de suspecte complaisance.

Il ne se crut point tenu de n'y monter qu'avec Pierre, ou aux heures qu'il savait le trouver là. Il recherchait même innocemment les tête-à-tête, et la Samori fut si accueillante qu'après fort peu de temps, tête-à-tête ou visites en tiers se renouvelèrent presque tous les jours.

César qui, pour la première fois de sa vie, entrait dans l'intimité d'une femme, s'y livra d'abord tout entier. Les navrantes et saignantes confessions qu'il n'avait osé faire à son ami d'enfance, à son frère, il les fit, sans réticences ni hésitations, à cette femme qu'il connaissait à peine, mais qui était femme ! Et puis, c'était aussi une façon de les faire indirectement à Pierre. Il savait bien qu'elle lui répétait fidèlement tout, et cela lui était doux de

savoir et de sentir enfin Pierre informé du lourd secret, sans que rien eût jamais été effleuré entre eux.

Mais si la Samori était une exquise femme, fort capable de consoler Mercœur, elle n'avait aussi, dans les questions de mariage et de rapports entre les sexes, qu'une philosophie de danseuse. Cette philosophie, assez ressemblante à celle que la princesse elle-même avait laissé transparaître dans son épître à la Reine, tenait bien plus de compte des sympathies et des répulsions naturelles que des sacrements, de l'utilité sociale et du devoir. Elle ne fut pas sans influer sur Mercœur, dont elle acheva d'endormir la conscience chrétienne et la volonté d'homme. Il se détachait et il se résignait de plus en plus. Il n'eut pas même un accès de colère quand il apprit de la jeune femme, qui était avertie de tous les scandales parisiens, la liaison de son beau-frère Michel avec Catherine Beaujeu !

La princesse Hélène apprit également, après un temps fort court, les relations de son mari avec la maîtresse du prince Pierre. Elle fut mise au fait par Mme de Culpe, à qui Lanspessade ne consigna plus l'hôtel de Vendôme dès qu'il sut Michel à peu près brouillé avec le duc, et d'ailleurs mis sous le boisseau par Catherine.

Mme de Culpe arriva un beau jour, comme si elle était venue la veille, et reprit avec Hélène le ton

de cette intimité qui, au château, n'avait duré que vingt-quatre heures. Elle arrivait à propos pour jouer auprès de la princesse le même rôle que Samori jouait auprès de César.

Hélène avait cette manie des confidences, ou mieux des déshabillages d'âme, qui, chez certaines exotiques, va de pair avec la manie des vastes correspondances. Elle se déshabilla donc, dès la première visite, et avec cette furie d'impudeur qui blesse toujours les délicatesses natives d'une Parisienne, fût-elle dévergondée. Mais Mme de Culpe se dispensa de laisser voir qu'elle fût blessée, ou peu sensible à cet affectueux abandon. Elle se contenta d'user, pour elle-même, d'un peu plus de réserve, sauf en ce qui concernait sa toquade (on ne peut dire autrement) pour le prince Michel, qu'elle avait intérêt à trahir comme par mégarde. Dès qu'Hélène eut la confirmation de ses soupçons anciens à cet égard, elle sauta au cou de Mme de Culpe, elle fut la chose de cette femme, comme Marie Nicolaïevna était la sienne. C'est alors que Mme de Culpe lui révéla les allées et venues de César dans le quartier Marbeuf. Elle fit une moue dégoûtée. « C'est du propre ! » murmura-t-elle. Elle ne douta pas une minute que le duc partageât la Samori avec le prince Pierre. Et Dieu sait, avec son imagination, les idées qu'elle dut concevoir de ce partage et de cette promiscuité !

Mme de Culpe ne la quitta, à l'heure du dîner,

que pour revenir après déjeuner le lendemain, et ainsi, quotidiennement. Leur amitié eut des dehors qui pouvaient les exposer aux méchants propos. Elles portaient des chapeaux et des robes pareilles. A vrai dire, c'est gratuitement ou sans y penser qu'elles bravèrent la calomnie, mais leur intimité n'en fut pas moins la plus abominable mise en œuvre de corruption et de dépravation réciproque. La hardiesse, et encore plus la grossièreté de leur langage, aurait stupéfié les hommes, qui se croient bien cyniques au fumoir. Elles tranchaient toutes les questions, morales et autres, tantôt d'une critique effroyablement clairvoyante et malsaine, tantôt d'une non moins malfaisante stupidité, et au prix de leur nihilisme, le *neveu de Rameau* eût semblé une œuvre fade. Il s'agissait bien de théories ! Elles ne discouraient que pour s'exciter l'une l'autre : elles y réussissaient furieusement. Mais Mme de Culpe au moins avait un homme en tête, Michel, au lieu qu'Hélène, mise à point, haletait de désir sans objet, comme dans la fièvre d'une seconde et plus dangereuse puberté.

Ce vide affreux de son cœur lui fit sentir mieux qu'elle n'avait aucune attache avec le monde. Elle vivait dans l'hôtel de Vendôme comme dans une prison. Mme de Culpe venait l'y voir, mais comme dans une prison. Mme de Culpe lui apportait les échos du dehors, mais c'était comme une gazette, qu'on reçoit en exil ou en prison. Elle ne s'était

pas sentie si prisonnière au retour de la campagne, à cause de ses escapades avec son frère, ni ensuite, tant que la maison de son frère lui était restée ouverte. Ah ! qu'elle enrageait d'en être exclue ! Tant pis ! Au risque de se heurter à Catherine Beaujeu, elle voulait y retourner, s'imposer. Mais elle apprit de Mme de Culpe qu'elle pouvait moins que jamais y mettre les pieds.

Le prince Michel achevait de réaliser ses rêves. Il était devenu enfin l'un des personnages prépondérants de la Coterie ! L'Aquarium était devenu l'un des sièges de cette corporation !

Après le long et monotone hiver, Michel avait repris, dès les premiers beaux jours, ses matinales promenades au Bois. Le matin, il était libre de sortir comme il voulait, Catherine Beaujeu ne se réveillant guère avant midi. Le premier jour, à l'heure du vermouth, au Chalet du cycle, il rencontra Bob, et Bob fut cordial. On devait se revoir tous les matins. Michel, un peu à l'étourdie, pria Bob de venir visiter « son hôtel ». Il fut même question d'une crémaillère, qu'on ne pendit point : mais le projet suffit à les amuser jusqu'au Grand prix, et donna au prince un renom d'hospitalité.

Lanspessade n'essaya point de détourner Bob, qu'il devenait malaisé de conduire. C'est ce parvenu, au contraire, qui finissait par prendre dans la Coterie une influence dirigeante, laquelle eût porté ombrage à d'Effiat lui-même, si d'Effiat ne

se fût piqué de prestige décoratif plutôt que d'une puissance réelle. Bob avait trop de finesse et d'usage pour faire sentir l'autorité de ses millions ; mais il avait aussi le sang trop bourgeois pour ne pas l'exercer à la rigueur.

Mais ce n'est pas encore tant sa fortune qui imposait, c'est son immense popularité. Bob était populaire ! Des extravagances, de l'argent habilement jeté, et surtout son beau physique, un peu vulgaire, mais appétissant ; ses muscles, son coup de poing, sa crânerie en course, quelques notables performances de cycliste amateur avaient assuré à ce cadet une royauté parisienne, une royauté des halles. On le reconnaissait dans la rue. On l'appelait par le diminutif de son prénom, à la mode américaine. On l'avait chansonné dans les revues. Enfin, la foule, créatrice de types comme elle est créatrice de légendes, avait reconnu en lui et consacré le type de son époque et de sa génération.

Un tel souverain — un vrai, celui-là, par la volonté nationale — faisant au prince Michel Badisteano la faveur de son amitié, il devenait impossible et impolitique de maintenir le prince Michel Badisteano en quarantaine. Lanspessade se mit en devoir de contracter avec Michel une liaison des plus intimes. Le marquis d'Effiat s'invita, sans façon, à la crémaillère que l'on devait toujours pendre.

En attendant, l'Aquarium reçut une destination fort bizarre.

On n'avait que faire d'un lieu de réunion dans la matinée, les rendez-vous étant au Chalet du cycle, puis, après quelques jours, au vélodrome Buffalo. Bob, qui devait courir un match sur route le 1er mai, s'était mis à l'entraînement, et tous ceux de la Coterie s'entraînaient, par imitation. D'Effiat venait de présider à l'aménagement des deux cabines qu'ils louaient en commun.

Le soir, de huit heures à deux heures, on se rencontrait successivement chez Charley, où on prenait le dîner, puis dans un théâtre, ensuite chez Durand et chez Paillard, pour finir la soirée chez Charley encore, autour d'une corbeille de pommes de terre frites froides.

Mais, comme le travail du matin reportait la promenade d'agrément à l'après-midi, et qu'à cette heure il est fastidieux d'aller dans les rues à bicyclette, l'Aquarium, situé à égale distance du centre et du Bois, devenait le lieu de halte et de garage tout indiqué.

On remisait les machines dans le vestibule. On trouvait dans la chambre à coucher le linge et les costumes de rechange ; et avant de revêtir la livrée correcte de cinq heures, on se douchait dans le somptueux cabinet de toilette établi par Michel, sur les ruines de ce cabinet un peu mesquin, dont Catherine Beaujeu ne parlait pas sans une certaine confusion.

L'illustre courtisane fut stupéfaite de voir Michel

reconquérir à l'improviste sa liberté, vivre du matin au soir en plein air, et passer tout juste trois quarts d'heure par jour dans l'hôtel, alors transformé en hammam. On y circulait de tous les côtés dans l'appareil le plus sommaire, hommes et femmes, car il en venait aussi, et quelles femmes! Les rôdeuses à bicyclette de la Porte-Maillot! Marie Nicolaïevna étendait les peignoirs humides sur les jolis meubles de la chambre, d'une époque peu acoutumée à tant d'hydrothérapie. Le groom, qui avait pris des leçons particulières, s'affublait d'un pagne et massait tour à tour chacun de ces messieurs, tandis que Mme Laveuve attendait patiemment le premier prêt, dans la pièce voisine : elle rendait à toutes ces mains, gâtées par l'usage des sports, un aspect présentable de mains d'oisifs, elle ravivait, au moyen de la pâte-rubis et du polissoir, la corne des ongles ternie par l'eau froide.

Malgré les avertissements de Mme de Culpe, Hélène osa venir un soir : Michel ne lui avait pas donné signe de vie depuis quinze jours et ne répondait pas à ses lettres. Heureusement, il était plus de cinq heures et demie.

— Ah! ma petite âme, dit Marie Nicolaïevna, tu arrives trop tard!

Elle ne put répondre d'abord, prise à la gorge par le parfum ammoniaqué de l'eau de Cologne russe, entêtée par l'atmosphère lourde. Puis elle dit, d'une voix lasse :

— Est-ce que Michel ne rentrera plus avant dîner?

— Si, pour s'habiller encore! dit Marie Nicolaïevna, avec admiration.

Hélène monta dans la chambre à coucher. L'air y était plus irrespirable et les parfums plus capiteux, le désordre des vêtements, jetés çà et là, prodigieux. Le groom, dans sa tenue de massage, disposait l'habit du prince, le gilet de velours et la chemise, sur le lit doré de Marie-Antoinette. Il resta parfaitement ahuri à la vue d'Hélène, se demanda s'il était ou non convenable de lui présenter des excuses sur l'incorrection de sa tenue, et, en fin de compte, se remit à sa besogne comme si de rien n'était. Elle s'assit au bord du divan.

— Le prince rentrera-t-il bientôt? dit-elle.

— Oh ! sûr, pas plus tard que dans une heure.

— Seul ?

— Sûr.

On entendit un battement de mains dans le cabinet. Hélène tressaillit.

— Qui est là ? dit-elle.

— C'est m'sieu Bob qui m'fait signe pour sa douche.

— Il n'est donc pas sorti avec les autres ?

— Non... 'l était arrivé en r'tard... Puis, s'est pas pressé, non plus...Il attend l' tailleur, qui doit venir lui essayer des maillots d'course... C'est minutieux, ces essayages-là.

Il hocha la tête avec toute l'importance d'un spécialiste compétent en la matière ; mais sa voix faubourienne n'était pas exempte d'une certaine ironie. Il se glissa dans le cabinet de toilette, sans attendre le congé de la princesse, jugeant qu'il était superflu de faire poser plus longtemps « m'sieu Bob ».

Bob !... Il était là, derrière cette porte. Elle ne l'avait jamais vu... Si : sa photographie dans un groupe, mais mal éclairée, pas au point... Il était là, le Bob du boulevard, le Bob d'Auteuil et de la Croix-de-Berny, le Bob des refrains de vaudeville... il était là ! Et à cette pensée qu'il était là, elle sentit un si bizarre trouble, une fièvre si particulière, elle fut effleurée d'un si mystérieux souffle, qu'elle se rappela tout d'un coup la phrase plagiée de Michel, sur le perron des Variétés et le frisson de Paris : elle avait passé vingt fois devant les Variétés sans rien éprouver d'extraordinaire, mais, cette fois, pas moyen de nier, elle l'avait, elle le tenait, le fameux frisson... Brusquement, elle entendit le bruit du jet de lance, des claques, des exclamations haletantes...

Elle fut troublée davantage, et autrement. Elle se leva, elle s'éloigna. Elle avait la tête brûlante. Elle s'en alla jusqu'à la fenêtre. Elle appuya son front contre la vitre. Le jardin était encore dénudé. Seulement un peu de moisissure verte au long des branches. Le crépuscule se prolongeait. Le ciel était blanc.

La porte s'ouvrit, soufflant une buée tiède. Le groom, sans entrer, tendit le bras, saisit sur le divan le paquet des vêtements de Bob, qui ne pouvait pas venir se rhabiller ici. Hélène tourna la tête, rien qu'une seconde. La porte était restée entr'ouverte. Quelqu'un passa. Elle entendit une troisième voix, une longue discussion, il s'agissait apparemment de cet essayage. On passa encore derrière elle, sans qu'elle se retournât pour voir. Des portes se refermèrent. Puis ce fut le silence, et elle resta dans un malaise vague. Elle changeait de temps à autre le point d'appui de son front sur la vitre, qu'elle échauffait trop vite. La nuit tombait.

Michel n'arriva guère avant sept heures. Elle ne l'entendit point, il dut l'appeler.

— Eh bien ! dit-il, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'attendais, fit-elle, d'une étrange voix. Alors, il faut venir te voir? Qu'est-ce que tu deviens? Tu pourrais me répondre, au moins, quand je t'écris!

Il leva les bras au ciel.

— Tu t'imagines que j'ai le temps? Je ne suis pas libre! Je suis à l'entraînement! Nous sommes tous à l'entraînement! C'est très amusant, mais c'est très absorbant... Au fait, puisque tu tiens à me voir... viens donc à Buffalo, un de ces matins... Il n'y a encore personne. Nous sommes en famille. C'est charmant! Viens donc!

— J'irai, dit-elle.

Elle sortit.

L'air du soir ne la rafraîchit point, et le lendemain, elle avait encore cette migraine en cercle que laissent les ivresses de la veille. Elle était hébétée, et sans pensée qu'une seule, fixe : comment s'organiser pour aller au vélodrome Buffalo dès le matin suivant?

Aller seule, il n'y fallait pas songer. Hélène l'eût préféré cependant, mais le chaperonnage de Mme de Culpe s'imposait. Celle-ci, comme de juste, ne se fit point prier. Elles n'échangèrent qu'un regard, mais qui transforma leur intelligence en complicité. Ensuite, elles furent toutes changées, rieuses, folles, elles passèrent l'après-midi à se dire des puérilités incroyables, comme si elles n'avaient pas eu des âmes lourdes de préméditations mauvaises, d'inavouables désirs, d'adultères et de drames.

Le lendemain matin, quand le coupé de la princesse les emmena vers Neuilly par les rues désertes, elles étaient encore différentes : absorbées, renfermées — trop intimes pour faire ensemble des cérémonies, un peu endormies peut-être. Elles portaient des chapeaux discrets et des costumes tailleur, mais cette fois point de même couleur, Mme de Culpe, en loutre, et la princesse en bleu marine. Par-dessus, Hélène portait une vaste mante de nourrice, couleur muraille, alors démodée

depuis deux ou trois ans, mais qui lui plaisait par un certain air de manteau pour aventures.

Michel n'avait rien exagéré. Le vélodrome Buffalo était pour l'instant une propriété exclusive de la Coterie et un manège privé. Le vide en paraissait fort triste, avec ce ciel pâle et cette fraîcheur un peu aigre d'avril. Dans les tribunes, quelques ouvriers faisaient une réparation, à grands coups de marteaux retentissants. Personne ne roulait sur la piste : c'était le temps de repos. D'Effiat, Michel, Lanspessade et Bob se promenaient sur la pelouse centrale, d'Effiat en tenue de Bois, avec le veston et la culotte flottante, les trois autres en maillots de course, semblables à des maillots de bain, sur lesquels ils avaient passé de grands manteaux beiges, à boutons énormes, à poches multiples et à piqûres apparentes, qui tombaient jusqu'à leurs chevilles nues.

— Tiens! ma sœur, dit Michel.

Il se détacha du groupe, Hélène s'avança vers la barrière de la piste. Lanspessade aperçut Mme de Culpe et rejoignit aussitôt le prince. Il épia leur poignée de main, qui fut molle et indifférente. Mme de Culpe jeta un regard si tendre à Lanspessade, qu'il aurait dû croire qu'elle venait ici pour lui-même, mais il lui répondit d'un regard farouche et mécontent.

D'Effiat venait à son tour vers la barrière; et au contraire Bob, qui n'avait pas encore eu l'honneur

d'être présenté à la duchesse, s'en allait vers les cabines. Hélène en eut un extrême désappointement, presque une angoisse. Elle ne prêta pas d'attention au compliment du marquis, et suivit Bob des yeux. Il s'arrêta près d'une des machines, qui était renversée par terre. Il appela son valet de chambre et lui jeta son manteau. Elle grelotta en pensant à l'impression de fraîcheur qu'il devait sentir. Il était grand et vigoureux, très blond et très blanc. Ses couleurs de course étaient noir avec une étoile bleue. Il enfourcha sa bicyclette.

— Michel, dit sèchement Lanspessade, pour interrompre la conversation, Bob se met en piste, venez chronométrer.

Mais le temps que Michel, qui avait les mouvements fort lents, eût tourné la tête, Bob avait accompli sa moitié de tour, et était là.

— Présente-le-moi, dit Hélène à son frère.

Elle fut prise d'un tremblement. Elle fut obligée de s'appuyer à la barrière.

— Bob! cria Michel, ohé!

Il sauta en arrière, malgré l'allure rapide, et retint par la selle sa bicyclette qui filait. Il s'approcha, l'air riant, le regard franc et droit.

— Mon ami! Notre Bob! dit Michel... Ma sœur.

Elle tendit sa main. Bob lui baisa le bout des doigts, au lieu de lui donner le shake-hand qu'elle

attendait. Cette étiquette ne paraissait point en rapport avec le costume de Bob, qui n'était point celui des cours. Tandis qu'il se courbait, Hélène, voyant son cou largement découvert par l'échancrure du jersey, se rappela une vieille coutume de Bessarabie, en désuétude, qui était que les femmes rendissent un baiser aux hommes sur les cheveux ou sur la nuque, au moment que ceux-ci se penchent pour leur baiser la main. Bob croisa ses bras nus et, les appuyant sur la balustrade, se mit à causer avec la princesse, familier déjà. Lanspessade l'appela.

— Allons, Bob !

— Vous avez froid, dit Hélène, étourdiment.

Il rougit qu'elle en eût fait la remarque. Elle baissa les yeux, c'était la première fois de sa vie.

— Vous permettez? dit Bob.

Il poussa, à la main, sa machine, et la mit en place pour un départ sans élan. Puis il se mit en selle, maintenu en équilibre par le prince Badisteano, qui avait une main à l'arrière de la selle et l'autre au guidon.

Hélène observait ce groupe si attentivement que Lanspessade put, à deux pas d'elle, faire une brève scène à Mme de Culpe.

— Qu'êtes-vous venue faire ici? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, et avec la brutalité qui, dans cette union lucrative, était la sauvegarde de sa dignité d'homme.

— Je suis venue te voir, répondit-elle doucereusement.

— Vous auriez pu m'en parler d'avance. Je n'aime pas les surprises... Ce n'est pas ici la place d'une femme comme il faut.

— Ce n'est qu'hier que Mme de Mercœur m'a priée de l'y accompagner ce matin.

— Lanspessade! cria Michel, qui se fatiguait de porter Bob. Eh bien? Et le chrono?

— On y va.

D'Effiat donna le départ, à la bonne franquette, en tapant trois fois dans ses mains. Au troisième coup, simultanément Lanspessade déclencha l'aiguille à secondes du chronomètre et Michel lança Bob, d'une forte poussée en avant, pour aider au démarrage.

Hélène étouffa un cri. Elle assistait à ce spectacle pour la première fois. Elle avait cru que la poussée de Michel allait tout précipiter par terre, homme et machine. Mais déjà Bob arrivait au virage et, penché vers l'intérieur de la piste, faisait avec la verticale un angle vertigineux. Hélène ferma les yeux. Elle ne les rouvrit qu'à l'instant où l'air déplacé, fouettant son visage, l'avertit que Bob passait devant elle. Et déjà il était au poteau, d'où Lanspessade cria quelque chose qu'elle n'entendit point : sans doute, que le train n'était pas suffisant, car il se plia davantage sur le guidon et activa le mouvement de ses pieds. Elle eut encore un arrêt de respiration aux deux

virages, puis Bob traversa une nappe de soleil où les nickels de sa bicyclette, une seconde, étincelèrent. Hélène remonta jusqu'à l'extrémité de la piste, comme pour aller au-devant de lui. Il vira une troisième fois, et alors il piqua droit sur elle. Vu de si près, et de haut en bas, le virage relevé lui fit l'effet d'un mur, sur lequel le coureur devenu fou se précipitait à toute vitesse. Elle perdit la tête. Elle voulut crier, l'avertir. Elle le voyait déjà brisé, sanglant; et à l'instant même où son imagination surexcitée pressentait l'invraisemblable chute, les roues dérapèrent dans le tournant, la machine se renversa, Bob fut projeté en avant, roula deux fois sur lui-même et resta par terre à la renverse. Elle vit très distinctement une ligne rouge à son front déchiré, puis elle ne vit plus rien, qu'un brouillard. Elle entendit comme un bruit d'eau, comme si elle se noyait, et elle aussi, elle tomba...

— Pouvez-vous marcher? lui dit une voix lointaine?

Elle fut surprise de répondre : « Oui. » Et en effet, elle eut conscience que, soutenue sous les aisselles par deux personnes, elle marchait. Elle faisait des mouvements automatiques, elle ne voyait rien. Tous les objets autour d'elle tourbillonnaient dans le train de course. Moins de lumière, moins de froid lui fit comprendre qu'elle venait

de pénétrer dans un endroit clos. Elle se laissa aller en arrière sur un lit, et cet abandon en arrière lui fit manquer le cœur, comme un mouvement de tangage.

Elle eut encore plusieurs minutes, non d'évanouissement, mais de recueillement, sans relations avec le monde extérieur, occupée à rassembler les forces éparses de son moi. Puis les voix qui bourdonnaient loin d'elle, se rapprochèrent, furent distinctes, reprirent leur sonorité normale. Quelqu'un dit : « Enfin, la voilà revenue, cette fois-ci. » Elle sourit.

L'étonnement de revivre fut augmenté par l'imprévu du décor : une pièce tendue d'andrinople, le plafond blanc, des supports pour les machines, au fond une grande toilette de pitchpin à dessus de marbre rouge. Le lit où Hélène était couchée, était placé le long du mur, du côté de la porte. En face, symétriquement, il y avait un autre lit, où elle vit Bob. Un homme le frictionnait. Il était très pâle, mais ses lèvres commençaient à se roser un peu. Il se tenait lui-même sous le nez, de la main droite, un gros flacon vert, plein de sels anglais. Sa main gauche, qui pendait, agitée d'un léger tremblement, tenait le bouchon du flacon, en forme de couronne. La blessure de son front, lavée, insignifiante — quelque éraflure de clou, ne saignait plus. Ils se regardèrent d'un lit à l'autre. Ils respiraient tous deux avec force.

— Vous sentez-vous mieux? dit Bob, de sa voix naturelle.

Elle eut aussitôt des larmes dans les yeux. Elle ne répondit pas.

— La réaction, les nerfs... dit Mme de Culpe en essuyant le visage de la princesse.

Mais la crise nerveuse menaçante n'éclata pas encore, Hélène fit un effort surhumain. Bob repoussa l'homme qui le frictionnait. « Me voilà suffisamment drogué, » dit-il. Cet héroïsme fit monter de nouvelles larmes aux yeux d'Hélène; elle les retint et ne poussa qu'un gémissement sourd. Elle eut aux tempes et au front la fraîcheur d'un mouchoir humide et parfumé. Puis elle sentit de l'éther. Elle se retrouva tout à fait bien.

— Mon Dieu! dit-elle, sans se tourner vers Bob, vous n'avez donc pas de mal?

— Tu ne connais pas la chance de Bob, dit Michel, gaîment.

Elle pensa aux faveurs du destin, vit, dans un ciel de rêve, l'étoile de Bob.

—Cinq minutes d'évanouissement, reprit d'Effiat, un petit verre de whisky, une bonne friction à l'alcool camphré, et voilà notre Bob tout prêt à remonter en selle.

— Oh! fit Hélène, avec un geste de préservation.

Elle ferma les paupières et les rouvrit lentement.

Elle vit Bob penché sur elle. Il avait repris ses couleurs.

— Comment êtes-vous? dit-il.

Elle le remercia d'un sourire doux et navré, un sourire d'enfant malade. Puis elle eut un sursaut d'énergie, elle se dressa.

— Reconduisez-moi, je vous en prie, dit-elle à Mme de Culpe.

Elle essaya si elle pouvait marcher. Elle était assez forte. Le marquis lui offrit le bras. Lanspessade et Michel suivaient, dans leurs manteaux jaunes. Bob s'excusa.

— Oh !... dit-elle encore.

Quand d'Effiat l'eut mise en voiture et fermé la portière, elle fit de la tête un signe las d'adieu; mais soudain elle se pencha, appela, attira son frère :

— Je ne veux pas, murmura-t-elle, que cette ridicule histoire vienne aux oreilles de Mercœur. Donne le mot d'ordre aux autres... Allez, dit-elle faiblement au cocher.

Elle poussa un grand soupir et s'abandonna. Mme de Culpe, inquiète, pensa qu'elle s'évanouissait de nouveau. Mais elle fit un signe négatif, réclama le silence, la paix; et elle se mit à sangloter éperdument, les larmes débordaient de ses yeux baignés, roulaient sur ses joues livides. Mme de Culpe lui prit la main. Elles restèrent ainsi, ne disant rien, détournées l'une de l'autre, jusque dans Paris.

Lorsqu'elle eut versé toutes ses larmes, Hélène, morne mais apaisée, pressa plus fort la main qui était restée unie à la sienne, mais Mme de Culpe à son tour ne répondit pas. Hélène l'attira, et elle résista comme les enfants qui, par amour-propre, ne veulent pas laisser voir qu'ils pleurent. Car elle pleurait aussi, de toutes ses forces, muette, mais déchirant son mouchoir avec ses dents. « Michel? » murmura la princesse. Comme elles s'entendaient! Elles s'accotèrent l'une contre l'autre, les bras noués, les épaules frileuses.

Un peu avant d'arriver rue de Varenne, elles firent ce bout de toilette à la poudre que les femmes peuvent faire dans leur voiture. « Je viendrai après déjeuner, » dit Mme de Culpe. Tous ces mémorables événements s'étaient accomplis avec une rapidité si grande qu'il n'était pas midi sonné. La princesse n'eut donc pas à inventer de prétexte. Elle acheva de se ressaisir quand elle vit Mercœur. Elle le toisa dédaigneusement. Il ne lui était jusque-là qu'indifférent : il lui devint odieux tout d'un coup, et cette fièvre brusque de haine rendit l'éclat à sa beauté souffrante et pâlie. Elle ne put lui marquer toutefois à quel point elle le méprisait, Mercœur en étant à cette période de la surdité conjugale qui déconcerte les taquineries et les attaques ; mais elle prit sa revanche sur sa belle-mère de Vendôme qu'elle contredit aigrement et à tout propos, depuis le début jusqu'à la fin du repas.

Elle se retira ensuite dans son appartement, et se mit sur une chaise longue dans un boudoir attenant à sa chambre. Elle put enfin se livrer à ses réflexions, qui étaient d'un ordre au moins singulier : elle se souvenait expressément d'avoir pressenti l'accident de Bob; et elle concluait, sans aucune hésitation, que son pressentiment l'avait causé. Elle s'accusait d'une influence fatale, de mauvais œil, sa superstition lui donnait une façon de conscience, et elle avait véritablement des remords de ce crime hypothétique. Elle eût été bien aise de se confesser. Mme de Culpe, sur qui elle comptait, ne lui en fournit pas l'occasion. Mme de Culpe avait épuisé son émotion dans la matinée et revenait après deux heures toute changée, toute sèche, plus soucieuse de résultats pratiques que de conversations en l'air. Elle avait pensé que Michel ne pourrait se dispenser aujourd'hui de venir à l'hôtel de Vendôme malgré sa brouille avec Mercœur, et elle se flattait de le rencontrer. Elle s'informa des nouvelles de la princesse en badinant, et affecta de parler d'autre chose, sur un ton de persiflage fort maladroit, qui fit qu'Hélène ne la retint pas. Elle dut quitter la place avant l'arrivée du prince.

D'Effiat et Lanspessade vinrent ensuite. Ils firent une visite courte et insignifiante, mais Hélène apprit de leur bouche que, décidément, Bob n'avait aucun mal, qu'après deux ou trois

jours de repos il se remettrait à l'entraînement, et que son match du 1er mai n'en serait point compromis. La princesse rendit grâce à Dieu, mais ses remords ne furent point atténués.

Michel arriva sans se presser sur le coup de cinq heures et demie.

— Eh bien ! lui dit Hélène, c'est heureux ! On aurait le temps de mourir.

— N'exagérons rien, dit Michel, d'un air narquois. Tu ne penses pas sérieusement à mourir pour notre Bob ? C'est déjà suffisamment coquet d'avoir tourné de l'œil à son occasion.

Il était dans la note de Mme de Culpe. Hélène se sentit loin, loin de lui. Elle essaya de le bouder. Il lui caressa la main.

— Voyons... On fait une tête à son frère maintenant?... Qu'a-t-il commis, ce frère ? On le trouve sévère ?... Front sourcilleux ?... Oui-da !... Est-ce qu'il a dit de la morale ?... Est-ce qu'il s'est voilé la face ?... Est-ce qu'il vous a reproché votre cœur sensible et vos évanouissements scandaleux ?...

Elle retira sa main.

— Tu sais, reprit-il, le Bob a été très touché, là, atteint profondément... On le serait à moins.

— Eh bien ! dit-elle, s'il est touché, il aurait bien pu venir en personne avec toi me témoigner sa reconnaissance.

— Y penses-tu ! Mais d'où sors-tu ? D'où reviens-tu ? De Bessarabie !... Bob a beau être d'une

naissance ignoblement bourgeoise, il sait son monde : la « puérile et honnête » lui défend de s'introduire ici sans y être invité formellement par ton époux et par toi, ce nonobstant votre intimité de pâmoison.

Hélène fit un geste qui narguait la « puérile et honnête ».

— D'ailleurs, poursuivit Michel, tu l'accables à tort. Touché, te dis-je, et au bon endroit du cœur, Bob m'a fait connaître qu'il désirait avoir de tes nouvelles ce soir même. J'ai promis d'en apporter de fraîches. On dîne ensemble pour fêter le salut miraculeux... Mais, attention ! ce n'est pas tout. Ecoute ceci.

— J'écoute.

— Bob a manifesté un vif regret de ne pouvoir m'accompagner ici. Mais, les convenances! Bob est à cheval dessus, et il ne dérape pas au virage. Alors j'ai dit : « La personne vient me voir quelquefois au petit local. Le hasard est bon. On se rencontre. » Bob a ri, et Bob a dit : « Je sais. Je l'ai déjà rencontrée. » Hé ?

— C'est vrai, dit-elle, avec *le frisson.*

— Répétez encore qu'il n'est pas gentil ce frère? gentil et infâme... qui vous ouvre ses salons... qui vous ménage de coupables rendez-vous.

— J'imagine que tu me fais la grâce de les croire sans danger.

— Tu as dit !... Sans danger aucun... Je réponds...

— De moi?

— Non... de lui.

— De lui !

— De lui... jusqu'au 1er mai de l'année courante. Après quoi, péril en la demeure. Dònc, on connaît son devoir de frère, et on ne mettrait plus sa demeure *à la disposition.*

— Pourquoi jusqu'au 1er mai?

— Parce que, jusqu'au 1er mai, Bob est à l'entraînement. Comprends-tu le sens des mots? Bob est à l'entraînement... Il aurait prononcé les vœux, je dirais non quand même, on ne sait pas. La chair est faible... Mais le code de l'entraînement... Inflexible... Et respecté!... Régime sec, viandes saignantes, légumes verts, chasteté ! Un Bob sait son devoir. Un Bob ne compromet pas, pour la bagatelle, le succès du match.

Cette bouffonnerie acheva de dissiper Hélène ; elle se trouva d'humeur à donner la réplique aux blagues fraternelles.

— Eh bien ! dit-elle, j'ai la fantaisie de voir Bob dès demain. Arrange-moi un rendez-vous pour demain.

— Impossible... Demain, Bob a la courbature, disent les savants docteurs. Après-demain, Bob a encore la courbature, par ordonnance de la même faculté... Mais après après-demain... Bob tâte de la machine tout doucettement, petite promenade au Bois, avec les amis... Et à cinq heures, Bob est

visible chez nous, pour toute personne qui en fera la demande, frais, rose, réparé, mais... inaccessible !... Saint-Georges !...

Ce dernier mot suggéra à Hélène une idée ingénieuse et délicate. Elle se méfiait toujours de son mauvais œil. Elle n'en pouvait point réparer les effets passés, mais elle pouvait prévenir de nouveaux accidents, en offrant à Bob, comme une assurance contre elle-même, une médaille de ce saint Georges, qui fut, jusqu'à présent, le patron des cavaliers, et ne manquera point de devenir, par extension, celui des bicyclistes. Bob suspendrait l'objet à sa chaîne de cou, car Hélène ne doutait pas que tous les Parisiens eussent, à l'exemple de son frère, une chaîne de cou. Elle avait oublié si parfaitement la fâcheuse affaire du collier, qu'elle fit cette emplette chez Sauvageon ; et comme elle ne payait jamais comptant, la médaille de Bob fut passée à son compte, c'est-à-dire au compte de son mari. Elle choisit, au lieu d'une simple pièce, une médaille formant médaillon, avec un ressort, et qui s'ouvrait.

Elle s'en alla, au jour dit, chez son frère, où la présence de la Coterie lui fut révélée, dès le vestibule, par cette atmosphère fade et moite de salle d'armes, que relevait le parfum ammoniaqué de l'eau de Cologne russe. Marie Nicolaïevna, avec des allures farouches et mystérieuses, l'introduisit dans le salon.

Ce salon, situé au rez-de-chaussée, et où l'on n'entrait pas une fois par mois, exhalait, au contraire du vestibule, l'odeur fine, surannée, un peu moisie et fort mélancolique des appartements de campagne. Il était meublé de laqué blanc et de toile de Jouy, aux tons francs. Les chaises et fauteuils étaient rangés avec une grande régularité, à l'ancienne mode, et comme en attente d'une compagnie de revenants. Enfin, il faisait à peine demi-jour. Hélène entendait rouler au-dessus de sa tête les pas de tous ces hommes, car la maison était une vraie boîte à musique. Elle eut un serrement de cœur plutôt qu'une émotion agréable quand la porte se rouvrit et que Marie Nicolaïevna, encore plus mystérieuse et plus farouche, introduisit Bob.

Cet appareil de romanesque mystère, qui touchait à la plaisanterie, les gênait un peu et quand même les troublait aussi tous les deux. Ils étaient souriants et embarrassés. Ils ne savaient trop lequel des deux avait désiré le premier de revoir l'autre. Lui, était très jeune, très neuf, n'ayant jamais soutenu la moindre intrigue ni le moindre flirt mondain, bien qu'il se targuât d'une précoce expérience des femmes, pour avoir été exploité par des filles. Il était habillé avec une correction un peu lourde et pensait ressembler à un beau jeune étudiant d'Oxford, mais il portait la marque de fabrique française reconnaissable au premier examen ; comme tous les Parisiens pur sang et

d'origine plébéienne, il n'avait d'anglais que la santé.

En dépit de leur extrême embarras, Hélène et Bob s'abordèrent avec une cordialité bruyante et sans façon, comme des amis de voyage, qui ne se connaissent pas, mais qui sont intimes. Peut-être ce décor de campagne les y aidait. Et puis, n'est-ce pas une aventure commune qui avait rompu entre eux la glace ? Et ainsi que dans une auberge, ils avaient occupé des lits contigus. Ils se rappelèrent, avec une verve de touristes après le retour, les épisodes mémorables de l'autre matin, et ils rirent beaucoup, avec affectation, mais avec attendrissement, de leur défaillance simultanée.

— Et votre accident ne vous a pas refroidi? demanda Hélène, avec toute la grâce de la pusillanimité féminine.

Il fit un beau geste. Elle contempla ce fier garçon avec une admiration émue. Mais leurs regards croisés se ternirent. Ils éprouvèrent une tristesse infinie. Ils n'avaient plus rien à se dire. Heureusement, les autres s'en allaient, on entendait leurs pas dans l'escalier.

— Ohé ! Bob ! cria Michel, du dehors.

Hélène mit un doigt sur ses lèvres, et cette invitation au silence fut comme un baiser ambigu. Bob entr'ouvrit la porte pour se glisser dans le vestibule. Hélène resta seule, il faisait nuit, et il parut que la nuit était tombée subitement. Elle resta

seule. Elle n'avait pas donné la médaille de Saint-Georges. Elle n'avait pas osé...

Dès le soir, elle se reprocha sa fausse honte ; et le regret que cette entrevue, souhaitée, escomptée depuis trois jours, eût gardé un tel caractère de froideur et de banalité, lui en fit méconnaître le charme voilé, les sous-entendus, les promesses. La réaction fut si violente, que tous les ballottages et tous les atermoiements de conscience usités en pareil cas s'en trouvèrent du coup supprimés ; et c'est à cette minute même que la voix secrète lui proclama officiellement qu'elle aimait Bob, et comment elle l'aimait, ce Parisien ! Comme une Cosaque ! Comme une barbare ! Elle l'aimait parce qu'il était beau, parce qu'il était fort, parce qu'il était bien fait, et parce qu'elle le connaissait pour l'avoir vu ! Elle l'aimait pour aimer, parce qu'elle avait attendu assez longtemps et qu'il était venu enfin !

Le lendemain, elle se leva au jour et rien ne l'aurait empêchée d'aller où elle savait le voir, et le voir comme elle voulait le voir pour attiser son désir, qu'elle avait peur de perdre. Elle y alla seule. Quand elle y arriva, son frère, lui, le marquis et Lanspessade étaient en piste. Les autres ne firent qu'un signe de tête en passant devant elle, lui seul s'arrêta, mit pied à terre, vint. Mais ils ne se dirent presque rien, et Bob allait repartir. Elle eut peur. Sa superstition vainquit sa timidité. Elle

le rappela, il vint encore. Alors elle l'emmena jusqu'au bout de la piste, et, à cause de l'inclinaison du virage, pour se tenir debout il était obligé de se cramponner à la barrière, de l'autre côté de laquelle Hélène le regardait et ne lui parlait pas... Enfin :

— Ecoutez, dit-elle, vous allez vous moquer de moi.. Je suis follement superstitieuse... L'autre jour, avant que vous tombiez, je vous ai vu par terre. Au moins une minute avant, sérieusement, je vous jure... Je vous ai vu... C'est moi qui ai causé votre chute... Je suis sûre que je vous porte malheur... Je vous en prie, ne montez pas tant que je suis là... ou bien... ou bien... prenez ceci...

Elle lui glissa la médaille d'or dans la main, et elle s'assura en même temps qu'il n'avait pas apparence de chaîne autour du cou. Bob fut ému sincèrement, mais il fut aussi bien gêné. Pourtant, comme il avait tous les courages, il s'apprêtait, tout en balbutiant un remerciement assez niais, à épingler le Saint-Georges sur son jersey noir.

— Non, pas ainsi, dit Hélène avec une gaîté nerveuse, vous auriez l'air de porter une médaille de sauvetage.

Alors il glissa la médaille sous l'étoffe légère... Hélène ferma les paupières. — En rouvrant les yeux, elle vit une marque bleue qu'il avait au bras.

— Vous avez encore mal de l'autre jour, dit-elle d'une voix tremblante.

— Oh!... fit-il simplement, mais d'un ton qui la rassurait.

Il la regarda, et il comprit. Elle était debout dans le soleil. Ses cheveux roux, ondulés plus lâchement ce matin, semblaient près de se dénouer, timide promesse d'autres défaites, de meilleurs abandons; et ce n'était pas pour sourire que ses lèvres entr'ouvertes révélaient si languissamment la nacre de ses dents humides...

Le soir, moins de cinq heures après l'avoir quitté, elle ne se sentit plus capable de rester sans le voir plus longtemps. Elle retourna chez son frère, elle entra comme la veille dans le salon, où comme la veille Marie Nicolaïevna lui amena Bob; et ce fut tellement comme la veille, si compassé d'abord et si froid, qu'elle eut froid au cœur, elle se mit à pleurer comme une enfant. Il restait devant elle, interdit, presque ennuyé. Il ne trouvait que lui dire. Ah! il n'avait qu'à ouvrir les bras!

Mais il n'osa même pas, après ces larmes significatives, prononcer le mot d'aveu. Leurs mains s'unirent pourtant, leurs lèvres s'effleurèrent. « Mon Dieu! mon Dieu! » dit Hélène, ivre et accablée.

Son impatience trompée lui donna une énergie virile, l'esprit d'invention et d'initiative.

— Avez-vous, dit-elle d'un ton brusque, ma petite médaille ?

— Oui, répondit-il. Naturellement, je l'ai gardée pour sortir.

— Rendez-la-moi.

— Oh!...

— Vous l'aurez demain matin.

Bob tira le Saint-Georges de sa bourse. Hélène le prit, et partit aussitôt, après un adieu bref. Elle courut chez Sauvageon, donna ordre de graver à l'intérieur du médaillon ces deux mots : 1er mai, et exigea la livraison pour le soir même.

Elle retourna au vélodrome le lendemain, et remit le médaillon à Bob, qui l'ouvrit.

— Pourquoi, dit-il avec surprise, avez-vous fait mettre la date du premier mai? Je vous ai vue pour la première fois le...

Il comprit tout d'un coup, et il rougit, mais ce fut d'abord de ce délai qu'elle lui accordait, et dont il sentit le ridicule... Reste à savoir si Hélène lui accordait ou lui imposait : cette dernière interprétation, qui d'ailleurs n'était point la bonne, pouvait paraître recevable. Car dès lors elle évita les tentations du tête-à-tête et aucune allusion ne fut faite à l'échéance fixée. Mais elle le suivait partout, martyrisée, et heureuse, et vaine de l'être, étalant son désir sans prudence ni respect humain, avec des allures de monomane, dans l'idée fixe de l'adultère en expectative.

Il arriva enfin, ce premier mai! Et ce n'est que

la veille qu'elle eut une révolte, quand elle vit, dans le branle-bas extraordinaire des préparatifs, comme l'épreuve sportive était le grand intérêt de la journée, et comme l'autre épreuve comptait peu. Elle eut le sentiment et l'humiliation du pauvre petit rôle secondaire laissé aux femmes dans ce coin de société où on a restauré l'athlétisme du Directoire sans en restaurer la débauche saine, et où les hommes, voués à une chasteté d'acrobates, bornent leurs pires excès aux agaceries économiques du flirt.

Elle demeura seule toute la journée, sans nouvelles. Son frère avait décampé dès l'aurore. Il devait entraîner Bob une partie du chemin. Comment? Le prince Pierre lui-même partageait cet honneur! Les feuilles spéciales avaient enregistré ce fabuleux écho : l'Altesse Royale pédalant sur les grandes routes devant l'héritier de l'entrepreneur de démolitions! Michel ne revint qu'à cinq heures, par chemin de fer. Il passa chez lui, se changea et repartit sur sa machine, pour assister à l'arrivée, qui se faisait par la Porte-Maillot et l'avenue de la Grande-Armée. Hélène y alla en voiture.

Dans le va-et-vient des tramways à vapeur, des omnibus à trois chevaux, dans le retour en descente de Courtille du Jardin d'Acclimatation, une foule considérable était déjà massée là, entre les remparts, la gare de Ceinture et la grille du Bois : toute cette composite population cycliste, gens du monde et petits employés venus en hâte au sortir

du bureau, ouvriers, commissionnaires, télégraphistes et voyous, les uns attablés à la terrasse du café de l'Espérance, les autres debout et pressés sur le trottoir, où les agents débordés de temps à autre les refoulaient, les uns à pied, les autres poussant leurs machines, tricycles ou bicyclettes. Il y en avait de toutes les dates et de tous les modèles, d'antédiluviennes et de dernier cri, d'émaillées et de nickelées, de crottées et de propres. Les grelots et les trompes sonnaient. Ces gens, qui ne se connaissaient pas, s'interpellaient familièrement, dans l'égalité du plus démocratique des sports. Des femmes en culottes, avec des boléros débraillés et de mauvais feutres mal attachés sur leurs cheveux défaits, circulaient et tutoyaient les hommes. Une file d'équipages stationnaient sur la chaussée.

Hélène eut le vertige de la foule. Penchée à sa portière, le cœur battant, elle ne prit garde ni aux sinistres figures, ni aux vêtements sordides, ni aux propos gras, ni aux répugnantes odeurs. Elle pensa que cette cohue, cette populace, ce peuple — Paris ! était là pour celui qu'elle attendait aussi, et alors elle eut confiance dans le choix qu'elle avait fait, et que lui ratifiait la présence de toute cette humanité, elle fut fière de murmurer à bouche close ce nom bref et triomphal que lui renvoyaient en fanfare les cris de l'émeute.

Car on criait à présent. Bravo ! Vive Bob ! Un flot de peuple enthousiasmé rompit le cordon de la

police. Ah ! ces cris tordirent le cœur d'Hélène. Ils la troublèrent plus intimement, et c'est en les écoutant pousser à ses oreilles qu'elle se sentit femme pour la première fois. Les curieux qui s'étaient précipités sur la chaussée, se refoulèrent d'eux-mêmes et se rangèrent en haie. Alors dans un emballement fou, au milieu d'un nuage de poussière, Bob passa d'abord. Les hommes agitèrent leurs chapeaux et leurs casquettes, les femmes envoyèrent des baisers. Lanspessade, Michel et d'Effiat passèrent ensuite, escorte du vainqueur, qui avait plus d'une heure d'avance sur son concurrent. Puis d'autres, d'autres, d'innombrables amis, débuchant de toutes les allées du Bois et se joignant au cortège; alors les spectateurs de toute caste et de toute catégorie qui tenaient leur machine en main se mirent en selle, et filèrent vers l'Arc de Triomphe que déjà Bob avait doublé, et comme par miracle tous les guidons et tous les cadres se trouvèrent pavoisés de banderoles, ornés de guirlandes et de bouquets. Enfin la foule à pied se précipita, et les voitures ne purent démarrer qu'après, gagner les Champs-Élysées que par des détours.

L'enthousiasme d'Hélène était déjà tombé. Elle éprouvait maintenant cette mélancolie qui suit l'exaltation des victoires, et elle ne se rappelait, avec une étrange persistance, qu'un détail du brillant tableau qui venait de se dérouler devant ses yeux : quand Bob avait passé devant elle — sans

la voir, mais pouvait-elle s'en étonner ? — elle n'avait point observé qu'il eût la mine trop défaite, les yeux trop tirés, non : ceci seulement qu'il avait maigri, qu'il avait diminué, qu'il s'était fondu, car le fameux maillot noir à étoile bleue, si soigneusement ajusté au départ, faisait à présent des plis sensibles, des rides. Et cet amaigrissement en l'espace de quelques heures l'effrayait, comme le signe d'une déchéance miraculeuse, comme si elle avait vu ses propres cheveux blanchir en une seule nuit...

Le terme de la course était à la porte du Blue-Club, et du *Charley's*, rue Saint-Florentin. Hélène y fit arrêter sa voiture. Il y avait un rassemblement, mais un rassemblement morne, comme autour d'un accident. Elle eut peur. Elle descendit. Elle se mêla dans la foule, elle se faufila, elle essaya de voir. On se bousculait jusqu'à la place de la Concorde. Des gens qui passaient, demandaient : « Qu'y-a-t-il ? »

Oh ! presque rien. Bob, si brave cinq minutes avant, venait d'être pris d'une faiblesse en descendant de machine. Il n'avait à peu près rien mangé de la journée. Et ses jambes s'étaient tout à coup raidies, paralysées. On l'avait porté sur une banquette, dans la salle commune de Charley, et il buvait un verre de whisky, à petits coups. Hélène avança jusqu'à la porte.

Bob posa le verre, s'essuya le front avec la main. « ... Rien, dit-il, un étourdissement... »

Comme il ne perdait jamais la tête dans les plus graves circonstances, il ajouta tranquillement :

— Fichez-moi la paix. Renvoyez tous ces gens-là. Montez-moi dans une des chambres, et faites venir mon masseur.

Hélène avait fini par entrer dans le restaurant. Michel, d'Effiat et Lanspessade transportèrent Bob. Elle monta l'escalier derrière eux, elle entra dans la chambre sans être vue. C'était la chambre où Michel avait demeuré plusieurs mois. Elle connaissait les êtres. Elle se retira dans le cabinet de toilette. Et pendant plus d'une heure, elle entendit aller et venir à côté. Malgré les ordres donnés, d'innombrables visiteurs défilaient, répétant, dans les mêmes termes, les mêmes compliments, posant des questions, exigeant des détails sur la belle performance accomplie. Bob répondait par phrases brèves que les péripéties du massage entrecoupaient, faisaient haletantes ou saccadées : « Va bien, un peu vanné. — Sacré terrain ! — Des pneus admirables, pas un coup de pompe. » Et puis tous les importuns s'en allèrent. Hélène les écouta partir un à un ; et elle n'entendit plus rien.

Elle n'osait pas encore se montrer. Enfin, elle marcha jusqu'à la porte, sur la pointe des pieds. Elle se pencha, mais elle ne put voir, il faisait nuit. Alors elle vint jusqu'au lit. Bob dormait. Il était couché sur le dos, les couvertures remontées jusqu'à la poitrine, et les deux bras allongés sur

le drap. Ses cils blonds mettaient un peu de lumière à la fente de ses paupières meurtries. Et il souriait, tellement il avait plaisir à dormir, tellement il dormait de tout son cœur.

Hélène subit la contagion de ce grand calme, comme au chevet des morts. Tout désir, tout regret, toute pensée peut-être s'évanouit en elle. Elle oublia l'heure, le monde, qu'on lui poserait des questions quand elle rentrerait. Elle resta debout à le regarder, respirant comme lui d'un souffle égal. Puis elle s'assit au pied de son lit, sur une chaise, et, dans l'obscurité croissante où ses yeux pourtant le distinguaient toujours, elle continua de le regarder dormir, avec une patience douce, morne, obstinée.

IX

Ce fin Parisien de Lanspessade ne découvrit point d'emblée l'intrigue de la princesse Hélène avec Bob, bien qu'ils eussent élu domicile d'amour à l'Aquarium : les scrupules de Michel s'étaient évanouis. Mais il flaira quelque chose dans l'air qui lui était hostile, et menaçant pour sa vice-royauté mondaine comme pour son budget.

La Coterie se dérangeait. Elle perdait ses belles habitudes de régularité dans le plaisir, et faisait des infractions au ponctuel horaire de ses amusements. Qu'on eût renoncé à l'entraînement matinal, cela pouvait encore se justifier, puisque Bob avait couru son match. Mais on ne se promenait plus exactement de deux heures à cinq. Les allures de Bob semblaient louches. On ne le voyait plus que rarement au départ. Si on le trouvait au retour, c'était en tenue de ville, et ses culottes, suspendues aux porte-manteaux ou rangées dans les armoires, retombaient dans les plis du neuf. Il affectait à l'égard de Michel, et Michel à son égard, des façons correctes et réservées, comme deux

adversaires courtois qui se sont réconciliés après un duel. Parfois, Michel oubliait cette attitude et témoignait à Bob, par des poignées de main ou des bourrades, une affection plus expansive que d'ordinaire. Bob s'en montrait aussi gêné qu'attendri, ahuri avec cela, sa gaîté de casse-cou éteinte. Marie Nicolaïevna rôdait continuellement dans l'antichambre et gardait la porte, qu'elle n'ouvrait plus aux visiteurs qu'en rechignant. Elle avait l'air de ces bons chiens de garde qui consentent bien à ne pas mordre les gens qu'ils reconnaissent et à ne pas leur aboyer aux chausses, mais qui grognent quand même sourdement...

Bah ! Quelle vraisemblance que Bob lui fût soufflé, tant que la cousine de Culpe lui resterait fidèle ? Et de ce côté-là, du moins, Lanspessade ne voyait point de nuages, Mme de Culpe ayant même, et du jour au lendemain, renoncé à tout commerce avec Mme de Mercœur. Mais ce qui le tourmentait bien autrement, c'est que d'Effiat maintenant, tout comme Bob, se mettait à traiter Michel avec une sorte de distinction suspecte. Leur camaraderie devenait insupportablement chuchoteuse, même en présence de témoins, contre toutes les règles de civilité. D'Effiat faisait avec Michel abstraction de toute dignité. Il ne le tenait pas à distance comme les autres acolytes, Lanspessade compris. Bref, il était avec Michel comme avec un officieux de qui l'on reconnaît de bonne grâce que l'on a

besoin : ce n'est pas que pour les valets de chambre qu'il n'y a pas de grands hommes. Et Michel se donnait des airs d'importance ridicules, se gonflait comme un diplomate qui a une indigestion de secrets d'État, jouait enfin un rôle de hanneton fort mal approprié à sa nonchalance.

Comme il n'était point vraisemblable qu'un prince exotique pût devenir officiellement, en place d'un vicomte français, le coadjuteur, avec succession présomptive, de l'arbitre des élégances, Lanspessade ne prit pas trop ombrage de ce favoritisme, mais il pensa que le marquis employait pour l'heure Michel à quelque besogne par trop malpropre, que lui-même, Lanspessade, n'eût point acceptée. — Mais quelle besogne de cour d'assises, pour qu'un Lanspessade n'y suffît point ? Il ne savait trop s'il devait en être flatté ou piqué.

Lanspessade, qui avait coutume de puiser, faute de mieux, tous ses jugements au fonds commun, tenait le marquis d'Effiat pour le moins mystérieux homme du monde, parce que tout Paris le tenait pour tel. Au fait, il en eût témoigné, lui qui vivait dans l'ombre de l'arbitre : il en eût témoigné en connaissance de cause, comme un serviteur à gages. Il se trouvait, cela est vrai, mieux placé que tout autre, et c'est justement pourquoi il aurait dû s'aviser le premier que rien n'était gratuit comme cette réputation du marquis de vivre dans une maison de verre, que rien n'était si peu clair

que ses mœurs et son intimité. Mais jamais Lanspessade n'eût fait de lui-même de si fortes inductions, et il ne s'en avisa que par suite du mystère qui lui parut à ce moment planer sur tous les habitués de l'Aquarium, et où d'Effiat était enveloppé.

Certes, ce personnage d'échos mondains, et qui faisait croire qu'il accomplissait en public toutes les fonctions de sa vie, était un bien ténébreux personnage. Avait-il un domicile? A peine : une chambre au Blue-Club, et qui de ses familiers y avait pénétré jamais? Qui pouvait se vanter de l'avoir jamais reconduit, et quitté à sa porte un soir? C'est lui qui, malgré son âge plus mûr, reconduisait les autres et demeurait seul le dernier. Il figurait partout, mais il faisait aussi des fugues, et ses éclipses étaient si régulières qu'on aurait pu les calculer à l'avance, et les inscrire, comme les quartiers de lune sur le calendrier. Qu'allait-il faire à Londres tous les mois? Il ne refusait jamais un compagnon de voyage, mais quelle illusoire surveillance! et l'on sait que les bons criminels soignent toujours leurs alibis.

De tout le mois de mai, il ne fut point question de voyage à Londres. Lanspessade, qui devenait un vrai limier de police, nota cette infraction à la règle. Puis d'Effiat manqua deux ou trois fois aux promenades de l'après-midi, et Lanspessade pédala seul avec Michel, mais avec un Michel gourmé,

tout cuirassé de méfiance, et dont la physionomie signifiait : « N'essayez pas de me tirer les vers du nez. » A son tour, le prince Badisteano manqua une promenade. Le lendemain, il annonça qu'il avait une bonne idée. Il méditait de louer dans la banlieue une maison, qui servirait de rendez-vous comme son hôtel de Paris, et qui serait bien plus agréable l'été. On y aurait des chambres meublées, toujours prêtes, et la facilité même de s'y installer si l'on voulait. Lanspessade sut deviner que ce petit exposé avait été concerté d'avance entre le prince Michel et le marquis d'Effiat.

Le jour d'après, Michel ne parut point. Le surlendemain, il annonça qu'il venait de trouver son affaire, et de louer, aux environs de Ville-d'Avray. Lanspessade feignit un grand enthousiasme et parla d'y aller aussitôt, avec les machines. D'Effiat ne souffla mot. Michel fit des mines de coquetterie et déclara qu'il s'y opposait formellement. Il pensait faire toute une organisation, des arrangements merveilleux. Il ne souffrirait point que personne pénétrât dans la place avant que tout fût présentable, et cela mènerait bien jusqu'à la fin de juin, où la crémaillère serait pendue. On se mit à parler de crémaillère comme on en avait parlé pour l'Aquarium, et sans plus d'intention de la pendre.

Lanspessade avait trop de compétence dans les questions de budget pour gober que Michel eût per-

sonnellement les ressources de louer et de meubler une campagne. Sans doute, le prince n'était plus ni obéré ni gêné. Son loyer ne lui coûtait rien, et son train de maison guère. S'il ne tirait rien de son beau-frère, sa sœur disposait d'assez d'argent de poche pour lui faire la vie large. Mais cela était pour des dépenses quotidiennes, et point pour des locations et des ameublements. Quant à Catherine Beaujeu, à supposer même que sa générosité ne fût pas uniquement négative et en quittances de complaisance, ce n'est point à louer des pied-à-terre hors Paris et à s'affranchir d'elle davantage qu'elle l'eût aidé.

Il y avait donc toute apparence que ce fût d'Effiat — comme ils s'entendaient — qui eût fait cette location, et que Michel ne lui servît que de prête-nom. Lanspessade fit le projet d'aller reconnaître les lieux sans avertir. Mais quel fâcheux air d'espion, si on le surprenait! Au reste, à quoi que fût destinée la maison de Ville-d'Avray, on ne pourrait pas faire autrement que de l'y inviter une fois, un jour ou l'autre : patience! il verrait bien. Mais comme l'invitation tardait, Lanspessade en revenait à son idée de pousser une pointe de reconnaissance, et il avait même tiré l'adresse à Marie Nicolaïevna, un jour d'absence de Michel, qu'il y avait une dépêche à lui transmettre, lorsque l'inattendue entrée en scène d'un nouveau personnage fit toute une révolution.

Ce jour-là, d'Effiat, Lanspessade et le prince Michel, ayant vainement attendu Bob jusqu'à l'heure du départ pour la promenade, s'en étaient allés tous les trois, comme cela d'ailleurs se pratiquait maintenait six jours sur sept. Ils n'avaient pas le dos tourné qu'Hélène arrivait et, cinq minutes après, Bob.

A près de cinq heures, les deux amants étaient encore dans la chambre, avec les fenêtres grandes ouvertes : car la princesse ne comprenait d'aimer qu'en plein air et au soleil. Bob était à la renverse, immobile et l'œil vague, sur le lit de Marie-Antoinette. Hélène l'enveloppait de ses cheveux roux. Elle le fixait d'un regard si voluptueux et si pénétrant, que c'était encore un acte de possession. Ils ne se disaient rien. Qu'auraient-ils pu se dire? Ils ne se connaissaient pas : ils n'avaient pas eu le temps de faire connaissance.

Depuis le jour que Bob, en ouvrant les yeux dans l'autre chambre, au *Charley's*, l'avait vue au pied de son lit, ils n'avaient guère échangé de paroles. Ils s'aimaient en silence comme on se battait en silence du temps des armes blanches et des corps-à-corps. Ce n'était que des alternatives de spasme et d'inconscience, et voilà tout leur amour, qui ne s'analyse pas plus que la faim et la soif, qu'on a fini de raconter en deux mots, et qui était l'amour enfin, l'amour élémentaire et essentiel.

Bob toutefois ne perdait pas le sentiment aussi totalement qu'Hélène. Il était un être plus civilisé qu'elle, sinon plus cérébral. Il sentait son hébétude d'homme assommé par l'ivresse, et quelque chose comme de l'étonnement, qui était un commencement de réflexion. Il regardait avec une curiosité fébrile et un peu rancunière, cette ensorcelée, cette monomane, dont l'idée fixe dirigeait toutes les actions au point qu'elle aimait comme automatiquement, cette âpre et avare amoureuse qui ne lui aurait pas fait une caresse désintéressée, cette muette amoureuse qui n'avait pas pour lui, comme pour son frère par exemple, ces jolis mots inutiles, ces inspirations de cantique des cantiques. Il avait presque peur de l'occulte pouvoir qu'il exerçait lui-même sur elle, comme un alchimiste maniant des forces terribles qu'il ignore. Et il n'était pas à son aise quand, aux instants mêmes d'accalmie, il la voyait brusquement se crisper et serrer les dents pour un regard qu'il lui avait jeté sans préméditation, ou pour un geste qu'il avait fait innocemment. Mais il acceptait toutes ces choses extraordinaires avec un ahurissement résigné, qui était la nouvelle forme de son insouciance d'autrefois...

Un coup rude fut frappé à la porte, et Marie Nicolaïevna entra dans la chambre sans attendre de réponse, avec un sans-façon d'entremetteuse : elle en avait bien le type, de celles du moins à qui les

satiristes anciens accolent les épithètes de sinistre et de sordide.

— Hélène Mavrikievna, dit-elle sans détourner les yeux, il est plus de cinq heures, on peut rentrer d'une minute à l'autre.

Hélène se leva docilement. Elle prit d'un dernier regard l'image de Bob comme pour l'emporter. Elle fut aussitôt prête à partir. Les adieux furent brefs, secs, sans effusion de baisers. La porte se referma. Bob se laissa retomber sur le lit.

Marie descendit vivement devant la princesse. Avant de la laisser se risquer dans la rue, elle y jeta un coup d'œil.

— Tu peux sortir, ma petite âme, dit-elle, il n'y a pas de machines en vue.

Mais s'il n'y avait point de machines, par contre, un piéton à la démarche nonchalante et balancée, se dirigeait vers l'Aquarium. Il passa tout à côté de la princesse, comme elle venait à peine de sortir.

— Hélène! dit-il tout haut, d'un ton de surprise.

Elle se raidit, choquée de cette familiarité d'un passant. Elle fit quelques pas, puis, étourdiment, tourna la tête. Elle reconnut le passant du premier coup.

— Grégory Sebescù... murmura-t-elle.

Elle hésita, mais elle poursuivit son chemin, fort majestueuse, ne regardant plus que devant elle, troublée.

Grégory Sebescù avait fait halte. Puis, sans bien savoir pourquoi, il se mit à la suivre. Mais elle marchait trop vite, elle prit de l'avance, il se lassa. Au coin du boulevard Malesherbes, il fit halte encore et la regarda quelques instants. Il était humilié qu'elle ne l'eût point reconnu, qui sait ? qu'elle n'eût pas voulu le reconnaître. Est-ce qu'elle ne le trouvait pas assez bien habillé ? Il avait une ample redingote grise, déboutonnée, et un plastron de cravate à proportion. Il s'en retourna vers l'Aquarium.

Cependant, Michel, d'Effiat et Lanspessade rentraient. Bob, pris de court, resta tranquillement sur le lit et, quand ils pénétrèrent dans la chambre, se dressa en se frottant les yeux, comme si on le réveillait en sursaut.

— Je m'étais mis là, dit-il, à faire une heure en vous attendant. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis exténué.

Il s'étira.

— C'est sans doute la fâcheuse température, dit Michel pour prévenir les soupçons.

Mais Lanspessade avait l'œil. Il observa la contrariété de Michel, et se crut bien subtil d'imaginer que Michel prêtait à Bob, ou lui louait, ses appartements, pour quelque intrigue mondaine. Mais il fut assez sot pour ne point deviner encore le nom de la femme.

Le groom vérifiait les appareils d'hydrothérapie.

D'Effiat entama la pile des serviettes éponges. Bob demeurait allongé sur la couche de Marie-Antoinette. On entendit des voix dans l'escalier.

— Tiens, quelqu'un, dit Michel.

Il y alla voir, en négligé. Au même instant Grégory arrivait sur le palier. Ils se regardèrent avec stupeur, ils se mesurèrent du regard. Puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent à la façon de leur pays en poussant des cris de bienvenue. Les trois personnages parisiens assistaient de loin à cette scène exotique avec une certaine curiosité.

Michel introduisit Sebescù dans la chambre, et le poussa sur le divan de cuir.

— Je viens, dit Grégory, de rencontrer Hélène qui sortait d'ici.

Bob fronça les sourcils, Michel rougit. « C'est elle! » se dit enfin Lanspessade. Ah! il fallait qu'on lui mît le doigt. Il eut un tressaillement de joie : ce n'était pas rien de posséder un secret comme celui-là.

La gaffe de Sebescù parut modifier subitement les excellentes dispositions du prince Michel. Il dit, d'un ton plutôt froid.

— Marie Nicolaïevna va te conduire dans le salon, en attendant que ces messieurs et moi nous soyons prêts.

— Bah! dit le marquis avec une rondeur qui ébaubit Lanspessade, pensez-vous que votre ami

nous gêne?... Il ne nous gênera plus du moins quand vous nous aurez présentés à lui.

Michel reprit son air le plus aimable.

— Mon vieux camarade, dit-il, Grégory Sebescù... Le marquis d'Effiat, le vicomte de Lanspessade, monsieur Robert Michaux, Bob! Oui, Bob, en personne!

Sebescù fit une inclination assez médiocre. Pourquoi Michel avait-il hésité à prendre l'initiative de la présentation, et pourquoi Hélène ne l'avait-elle pas reconnu? Procédant toujours par sentiments violents et brefs, il fut, rien qu'une seconde, presque fou de jalousie, en apprenant les noms illustres des gens qui faisaient à Michel Badisteano la grâce de venir s'habiller dans sa chambre et se doucher dans son cabinet de toilette. Bob! Bob surtout! Car Bob était connu jusqu'en Bessarabie, où l'on sait par cœur les échos de journaux parisiens. (Sebescù en arrivait, par l'*Orient* d'hier.) La jalousie lui ouvrit les yeux. Il vit enfin, lui qui ne savait rien voir, le luxe du mobilier, la soie des chaises, le lit tout en or!... le lit en or où on se vautrait sans façon, comme sur une banquette de sleeping! Il dévisagea le prince avec une fureur comique, et dans la nuit de ses grands yeux l'étrange petite lueur jaune se ralluma, l'arrière-regard qui révélait sa duplicité, son âme de ruse tapie dans un animal épais et voluptueux.

C'est une catégorie de sentiments qui était à la portée de Lanspessade. Il les connaissait par expérience propre : il était donc à même de les surprendre et de les comprendre chez autrui. Il apprécia dès lors Grégory à sa juste valeur : cet intrus pouvait devenir un auxiliaire précieux.

Mais la physionomie de Sebescù changea encore brusquement. Il sourit avec une grâce puérile, par où il ressemblait à Michel. Mme Laveuve était entrée : elle venait voir si le premier de ces messieurs ne serait pas bientôt prêt. Sebescù avait reconnu la manucure et en paraissait tout attendri. « Cette bonne madame Laveuve !... C'est que je ne l'ai pas vue depuis le jour de ton départ ! dit-il à Michel. Il y en a des mois !... » Son visage s'altéra encore, et il ajouta méchamment :

— Dis donc, tu es un peu mieux installé ici qu'au Quartier latin.

L'œil de Michel se brouilla. Le pauvre prince se demandait avec effarement jusqu'où son vieux complice pousserait les révélations. Mais d'Effiat avait décidément du parti pris pour le prince.

— Comment ? s'écria-t-il, vous avez fait le Quartier latin, mon cher Badisteano ? Vous ne nous aviez pas dit cela ! Il ne vous manque réellement plus rien pour être un vrai Parisien de Paris.

Ces paroles étaient incroyables, de la bouche du marquis. Lanspessade jeta un regard ironique à Bob, les yeux de Bob ne répondirent pas. Il vou-

lait, cela est clair, s'abstenir de tout jugement défavorable sur le nouveau venu, et garder une entière réserve dès que Michel était en jeu.

— C'est sur le *Tout-Paris* que j'ai trouvé ton adresse! cria Sebescù avec admiration.

Il eut un nouvel accès d'amitié. Il déborda. Il dit à Michel sa joie de le revoir, en termes lyriques. Il donna d'interminables détails sur son existence, qui ne présentait aucun intérêt. Il était retourné en Bessarabie, au moment même où Michel revenait en France. « Comme c'est drôle! » dit-il. Cela n'était point drôle, mais d'Effiat daigna le trouver curieux. Enfin, cette fois, il n'y avait point de chassé-croisé. On était ensemble dans ce vieux Paris. On allait se voir, on allait faire la vie ensemble.

— Comment se portent Leurs Majestés? dit Michel.

— Très bien, merci, répondit négligemment Sebescù.

D'Effiat fit un petit haut-le-corps d'approbation.

— Bah! songea Lanspessade, c'est quand même moi qui mettrai le grappin sur ce gaillard-là.

Il jugea superflu de s'avancer dès à présent. Ce n'est pas apparemment pour Sebescù que Bob, d'Effiat et même Michel allaient renoncer à leurs nouvelles habitudes d'indépendance. Un jour arriverait fatalement, n'est-ce pas? où Bob, d'Effiat, et même Michel sèmeraient le petit ami bessarabe,

comme ils avaient semé Lanspessade naguère. Il serait temps ce jour-là de réveiller les jalousies et les rancunes du monsieur, pour les exploiter proprement.

Le vicomte dut encore patienter pas mal de jours, et ce n'est pas tout de suite qu'on sema Grégory. Michel, qui l'eût peut-être mis dehors sans formes si ceux de la Coterie l'eussent accueilli fraîchement, n'avait plus de raison, puisqu'on lui faisait fête. Michel ne fut pas médiocrement flatté d'imposer quelqu'un, du moment qu'il n'en coûtait rien à sa lâcheté. Et alors, il fut grand seigneur jusqu'au bout.

Il n'admit point que Sebescù louât une chambre d'hôtel. Le second étage était pour les amis. Grégory prit possession incontinent : il y avait les draps au lit. Bob ne vit pas avec plaisir cette installation d'un sous-locataire, mais il n'osa rien dire, naturellement. Quant à Catherine Beaujeu, Michel ne pensa point que son aveu fût nécessaire, et elle ne fut informée qu'après toutes choses accomplies.

Il fallait maintenant que Sebescù fût de toutes les parties, et toutes les parties étant de bicyclette, qu'il eût la sienne. On s'en alla tous ensemble lui en choisir une chez Humber, dernier modèle, et comme il était désargenté, le prince Badisteano paya. Mais il fallait aussi qu'il prît des leçons. Celles de manège ne valent rien et on n'apprend

que sur la route. Tout Paris put alors voir, à la pointe d'Armenonville, ce spectacle fabuleux : d'Effiat lui-même, l'arbitre des élégances, courir à pied à côté de la machine branlante de Sebescù qu'il soutenait, mettre en selle un petit rastaquouère, dont il n'avait pas un louis à tirer! Lorsque Lanspessade vit cela, il ne douta plus du cadavre entre le marquis et Michel.

Une fois Grégory en selle, on se remit, sur sa demande, à l'entraînement. Il n'était pas autrement vélomane, mais les cabines de Buffalo l'avaient séduit, et il avait surtout la passion de se costumer : il voulait tâter du maillot de course. Bob se montra mou à l'entraînement, il n'avait plus ni train ni fond; mais il faisait acte de présence, et de même aux promenades de l'après-midi, toujours sans doute pour détourner les soupçons qu'il redoutait.

Enfin, tout ce beau feu ne dura que huit jours. C'est Grégory qui lâcha l'entraînement le premier, et Bob les promenades. D'Effiat et Michel devinrent tour à tour intermittents. Les absences de celui-ci étaient explicables par Catherine Beaujeu, qui se raccrochait à lui désespérément. Celles du marquis demeuraient inexpliquées. Il avait plus que jamais des apartés avec Michel, lorsque par hasard on se promenait encore tous les quatre. Ce chiffre de quatre était bien plus commode. Michel et d'Effiat pouvaient faire bande à part, puisque

Lanspessade avait à présent la compagnie de Sebescù. Ils ne se gênaient pas, Lanspessade en profita pour ébaucher sa liaison avec le jeune homme. Il observa que ce primitif avait un caractère prodigieusement enfantin, et c'est de quoi surtout il pensa tirer parti. Il se mit à prendre des airs d'écolier qui boude parce que ses camarades l'ont mis en quarantaine; il suggérait ainsi des sentiments analogues à Sebescù, dans les yeux de qui il fit plusieurs fois se rallumer la petite lueur jaune.

Un jour, Grégory, n'y tenant plus, rattrapa dans un *rush* d'Effiat et Michel, qui roulaient à plus de cent mètres en avant. Michel le rabroua vertement : « Laisse-nous tranquilles, hein? Nous avons à causer. Reste avec Lanspessade. » Sebescù, très penaud, ralentit son train. Lanspessade, en le rejoignant, vit qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Au moins, dit Grégory affectueusement, vous êtes gentil, vous, vous ne me lâchez pas.

Lanspessade le regarda d'un air triste et doux, en soupirant. Ils restèrent longtemps sans rien dire : ce bon Grégory était tout pénétré.

— Et bravo ! se dit Lanspessade. Encore un effet comme celui-ci, et nous sommes amis d'enfance.

Deux jours plus tard, ils se trouvèrent seuls au moment de partir pour la promenade. Michel

venait d'être appelé par Catherine Beaujeu et ne reparaissait plus. D'Effiat était on ne sait où (Lanspessade s'en doutait bien). Bob devait guetter au coin de la rue le passage des bicyclettes, pour venir ensuite retrouver Hélène, qui sans doute se cachait déjà dans le salon.

— Ils ne viendront plus maintenant, dit Lanspessade d'un ton mélancolique. Est-ce que vous voulez tout de même faire un tour avec moi ?

— Mais certainement ! répondit Sebescù, empressé. J'ai toujours beaucoup de plaisir à me promener avec vous.

Le groom transporta les deux machines dehors. Ils montèrent par le marchepied, avec élan.

Dans les rues, Lanspessade affecta une gaîté jeune, exubérante, encore qu'un peu timide. Il faisait sentir, sans le dire expressément, que cette promenade en tête à tête avec son ami préféré, sans aucun raseur, était un plaisir longtemps, secrètement souhaité, et qui lui dilatait l'âme. Le figurant morne et empesé des moroses soupers du *Charley's* était ni plus ni moins qu'un cheval échappé. Cette charmante étourderie ne l'empêchait point de témoigner à Sebescù une sollicitude de frère aîné. Il l'avertissait et le garait des voitures. Grégory était aussi imprudent que poltron. Devant la gare de la Porte-Maillot, il passa à moins de quatre mètres d'un des omnibus à trois chevaux ! Lanspessade pâlit. « Ah ! vous m'avez fait peur ! »

dit-il d'une voix étranglée. Sebescù en fut aussi surpris que touché.

Le vicomte modifia son jeu dès que la grille du Bois fut passée. Sa gaîté tomba, il devint plus sage. Les grandes allées, voisines du Jardin d'Acclimatation, étaient trop passantes à son gré. On y voit trop de monde. « Vous voudrez saluer comme moi, et vous ne savez pas encore bien lâcher le guidon. » Ils roulèrent au hasard dans les petites allées désertes, Lanspessade réglait l'allure, et fort modérément, sachant bien que Grégory, malgré ses passagères velléités d'entraînement, n'était point un champion d'endurance ni de vitesse.

La chaleur était accablante, malgré l'ombre. On voyait vibrer entre les branches le ciel pointillé d'or et de bleu. Des oiseaux chantaient. Le roulement des voitures semblait très lointain. Enfin cela était idyllique, et répondait assez bien à la formule des bourgeois amateurs de campagne : on se serait cru à cent lieues de Paris. Lanspessade n'ouvrait plus la bouche. Grégory était très ému.

Un talus recouvert de mousse, qui formait un banc naturel, les invita au repos. Lanspessade sauta de sa bicyclette fort élégamment, et arrêta celle de Grégory, qui avait toujours un peu d'hésitation à la descente.

— Il n'y a pas moyen de causer en marchant, dit le vicomte.

— Non, repartit Sebescù, en s'essuyant d'un mouchoir aux armes de Michel qu'il glissa sous son jersey de grosse laine blanche.

— N'allez pas vous refroidir, dit Lanspessade.

Ils accotèrent leurs machines contre le talus. Ils s'assirent. Malgré leur projet de causer, ils restèrent muets assez longtemps. Ils écoutaient bourdonner les insectes. Grégory était incapable d'engager une conversation, et Lanspessade ne disait rien.

Enfin il se mit à parler d'une voix monotone, confidentielle, caressante, plaintive. Il critiquait sans amertune, sans méchanceté, mais avec un désenchantement profond, la conduite du prince Michel à l'égard de son vieil ami Sebescù. Michel avait sauvé les apparences, voilà tout. Il s'était donné des airs de générosité, mais il traitait son obligé légèrement. Lanspessade, qui avait des délicatesses, en souffrait tous les jours. Quant à Bob et à d'Effiat, une inepte superstition parisienne les éloignait manifestement de Grégory. Ils ne comprenaient pas l'âme étrangère. Lanspessade, qui n'avait pas de préjugés, en souffrait également. Ce qui lui répugnait surtout, c'est l'hypocrisie. Les uns et les autres faisaient des grâces à Grégory : dès qu'il avait le dos tourné, on le blaguait...

— J'ai peut-être tort de vous dire ça?

— Non, répondit tout bas Sebescù. — La petite lueur jaune s'alluma.

Lanspessade ajouta gaîment que, pour sa part, il ne s'en plaignait point : car leur sympathie réciproque venait de leurs humiliations partagées.

— D'abord, murmura-t-il avec un peu de honte et la plus séduisante naïveté, d'abord... je puis bien vous l'avouer maintenant que c'est changé... vous ne m'étiez pas très sympathique.

— Vraiment? dit le candide Sebescù.

Le vicomte baissa les yeux. Un souffle fit tressaillir le feuillage des chênes.

Le discours de Lanspessade, une minute interrompu, recommença, intarissable, inépuisable, vague, enveloppant, fade, imperceptiblement relevé çà et là d'insinuations, de calomnies, d'infamies sur le compte des camarades. Sebescù n'y prenait pas garde; mais il se réjouissait dans son cœur d'avoir mérité, d'avoir conquis la précieuse amitié d'un Parisien tel que Lanspessade, quand ses compatriotes eux-mêmes l'abandonnaient. Il ne put garder le silence plus longtemps. Il partit à son tour, tout d'un coup, ce fut un flot. Il montra à nu toute son âme composite, son âme vaniteuse et servile, venimeuse et tendre, lâche et exaltée, sa jalousie impuissante, rageuse, atroce. Il bava sur Michel. Il raconta âprement tout le passé, les escroqueries, la correctionnelle, la loi Bérenger, la pancarte, la pancarte surtout, que le Président avait lue à l'audience, et où il y avait écrit : « Faudra que j'engueule Sebescù. » Lanspessade

venait d'être appelé par Catherine Beaujeu et ne reparaissait plus. D'Effiat était on ne sait où (Lanspessade s'en doutait bien). Bob devait guetter au coin de la rue le passage des bicyclettes, pour venir ensuite retrouver Hélène, qui sans doute se cachait déjà dans le salon.

— Ils ne viendront plus maintenant, dit Lanspessade d'un ton mélancolique. Est-ce que vous voulez tout de même faire un tour avec moi ?

— Mais certainement ! répondit Sebescù, empressé. J'ai toujours beaucoup de plaisir à me promener avec vous.

Le groom transporta les deux machines dehors. Ils montèrent par le marchepied, avec élan.

Dans les rues, Lanspessade affecta une gaîté jeune, exubérante, encore qu'un peu timide. Il faisait sentir, sans le dire expressément, que cette promenade en tête à tête avec son ami préféré, sans aucun raseur, était un plaisir longtemps, secrètement souhaité, et qui lui dilatait l'âme. Le figurant morne et empesé des moroses soupers du *Charley's* était ni plus ni moins qu'un cheval échappé. Cette charmante étourderie ne l'empêchait point de témoigner à Sebescù une sollicitude de frère aîné. Il l'avertissait et le garait des voitures. Grégory était aussi imprudent que poltron. Devant la gare de la Porte-Maillot, il passa à moins de quatre mètres d'un des omnibus à trois chevaux ! Lanspessade pâlit. « Ah ! vous m'avez fait peur ! »

dit-il d'une voix étranglée. Sebescù en fut aussi surpris que touché.

Le vicomte modifia son jeu dès que la grille du Bois fut passée. Sa gaîté tomba, il devint plus sage. Les grandes allées, voisines du Jardin d'Acclimatation, étaient trop passantes à son gré. On y voit trop de monde. « Vous voudrez saluer comme moi, et vous ne savez pas encore bien lâcher le guidon. » Ils roulèrent au hasard dans les petites allées désertes, Lanspessade réglait l'allure, et fort modérément, sachant bien que Grégory, malgré ses passagères velléités d'entraînement, n'était point un champion d'endurance ni de vitesse.

La chaleur était accablante, malgré l'ombre. On voyait vibrer entre les branches le ciel pointillé d'or et de bleu. Des oiseaux chantaient. Le roulement des voitures semblait très lointain. Enfin cela était idyllique, et répondait assez bien à la formule des bourgeois amateurs de campagne : on se serait cru à cent lieues de Paris. Lanspessade n'ouvrait plus la bouche. Grégory était très ému.

Un talus recouvert de mousse, qui formait un banc naturel, les invita au repos. Lanspessade sauta de sa bicyclette fort élégamment, et arrêta celle de Grégory, qui avait toujours un peu d'hésitation à la descente.

— Il n'y a pas moyen de causer en marchant, dit le vicomte.

— Non, repartit Sebescù, en s'essuyant d'un mouchoir aux armes de Michel qu'il glissa sous son jersey de grosse laine blanche.

— N'allez pas vous refroidir, dit Lanspessade.

Ils accotèrent leurs machines contre le talus. Ils s'assirent. Malgré leur projet de causer, ils restèrent muets assez longtemps. Ils écoutaient bourdonner les insectes. Grégory était incapable d'engager une conversation, et Lanspessade ne disait rien.

Enfin il se mit à parler d'une voix monotone, confidentielle, caressante, plaintive. Il critiquait sans amertune, sans méchanceté, mais avec un désenchantement profond, la conduite du prince Michel à l'égard de son vieil ami Sebescù. Michel avait sauvé les apparences, voilà tout. Il s'était donné des airs de générosité, mais il traitait son obligé légèrement. Lanspessade, qui avait des délicatesses, en souffrait tous les jours. Quant à Bob et à d'Effiat, une inepte superstition parisienne les éloignait manifestement de Grégory. Ils ne comprenaient pas l'âme étrangère. Lanspessade, qui n'avait pas de préjugés, en souffrait également. Ce qui lui répugnait surtout, c'est l'hypocrisie. Les uns et les autres faisaient des grâces à Grégory : dès qu'il avait le dos tourné, on le blaguait...

— J'ai peut-être tort de vous dire ça?

— Non, répondit tout bas Sebescù. — La petite lueur jaune s'alluma.

Lanspessade ajouta gaîment que, pour sa part, il ne s'en plaignait point : car leur sympathie réciproque venait de leurs humiliations partagées.

— D'abord, murmura-t-il avec un peu de honte et la plus séduisante naïveté, d'abord... je puis bien vous l'avouer maintenant que c'est changé... vous ne m'étiez pas très sympathique.

— Vraiment? dit le candide Sebescù.

Le vicomte baissa les yeux. Un souffle fit tressaillir le feuillage des chênes.

Le discours de Lanspessade, une minute interrompu, recommença, intarissable, inépuisable, vague, enveloppant, fade, imperceptiblement relevé çà et là d'insinuations, de calomnies, d'infamies sur le compte des camarades. Sebescù n'y prenait pas garde; mais il se réjouissait dans son cœur d'avoir mérité, d'avoir conquis la précieuse amitié d'un Parisien tel que Lanspessade, quand ses compatriotes eux-mêmes l'abandonnaient. Il ne put garder le silence plus longtemps. Il partit à son tour, tout d'un coup, ce fut un flot. Il montra à nu toute son âme composite, son âme vaniteuse et servile, venimeuse et tendre, lâche et exaltée, sa jalousie impuissante, rageuse, atroce. Il bava sur Michel. Il raconta âprement tout le passé, les escroqueries, la correctionnelle, la loi Bérenger, la pancarte, la pancarte surtout, que le Président avait lue à l'audience, et où il y avait écrit : « Faudra que j'engueule Sebescù. » Lanspessade

enregistra. Mais il ne jugea point que cette révélation fût bien utile. Il avait mieux à tirer de la omplicité de Grégory.

Premièrement, il voulait l'employer à la surveillance de Ville-d'Avray, et ensuite à informer Mercœur des frasques de la princesse. Il ne fit que toucher le premier point.

— Avez-vous remarqué, dit-il, qu'on nous écarte systématiquement de cette maison que Michel a louée à la campagne?

— Systématiquement, répéta Grégory, à qui cet adverbe plut.

— Mais nous irons bien, un jour qu'on nous aura laissés seuls, voir de quoi il retourne.

— Nous irons! s'écria Sebescù, avec l'accent de Guillaume Tell jurant qu'il délivrerait sa patrie.

Il avait une imagination des *Mille et une Nuits*, une curiosité de portière, et ce mystère, présenté par Lanspessade en style de bas feuilleton, le tenait en suspens comme une suite au prochain numéro bien ménagée. Le vicomte, avec une malice méphistophélique, prononça négligemment le nom d'Hélène. Grégory se rappela le flirt ancien, et qu'on s'était égarés ensemble au bord du torrent, et qu'on avait échangé des serments dans les allées du parc, à Vladimir-Troïtza.

— Je ne fus pas seul, dit-il.

— Et maintenant, Bob, dit Lanspessade... Pourtant, ajouta-t-il, entre vous deux...

Sebescù rougit de plaisir. Il n'y avait pas de flagorneries trop grossières pour lui. Ces premiers jalons une fois posés, Lanspessade quitta les sujets précis et revint aux discours de pure amitié. A cinq heures, Sebescù était son âme damnée.

Il put cultiver à son aise les bonnes dispositions de son séide : car, en huit jours, le tête-à-tête se renouvela six fois. Mais il ne trouvait toujours pas comment il pourrait bien s'y prendre pour avertir Mercœur, par le canal de Sebescù qui ne le connaissait pas, que Mme de Mercœur était la maîtresse de Bob.

Une lettre anonyme? Il ne l'aurait pas écrite lui-même, on peut toujours être pincé : il pouvait la faire écrire par Sebescù. Mais le duc de Mercœur était homme à ne pas tenir le moindre compte d'une lettre anonyme. Et puis, cela était bien ordinaire, bien médiocre, de ne trouver à utiliser Grégory qu'en qualité de secrétaire.

Il dîna sur ces entrefaites à l'hôtel de Vendôme et remarqua l'hostilité de Montréjeau contre la duchesse de Mercœur. Montréjeau était peut-être bien l'intermédiaire providentiel. Ce rempart de la noblesse française ne s'était point encore résigné au mélange d'un sang barbare avec le sang de Vendôme. S'il apprenait que par surcroît l'étrangère en déshonorait le nom, il ne manquerait pas d'avertir à tout le moins la vieille duchesse. Mais encore fallait-il que Montréjeau eût des preuves, les mauvais bruits

qui circulaient un peu partout ne lui eussent point suffi : il n'était pas de caractère à s'engager dans une accusation sur des hypothèses, car il poussait le snobbisme jusqu'à se conduire, dans les limites du possible, comme un galant homme. Lanspessade eut l'inspiration de mêler Catherine Beaujeu à l'affaire. Elle gardait sur son ancien secrétaire une autorité presque absolue : sans doute qu'elle en aurait eu long à raconter sur les origines, et aussi une jolie correspondance à publier.

Elle s'était enfin résolue à recevoir Michel le mercredi, pour donner le change. Lanspessade fit l'étonné que Michel n'y eût point présenté Sebescù, et prit sur lui de le présenter. Il rentrait dans ses projets que Sebescù eût ses entrées chez Catherine.

La première fois qu'il se trouva seul avec son inséparable pour la promenade de deux heures, il se fit prier pour sortir. « J'ai grande envie d'y renoncer, dit-il, j'ai un rendez-vous au club, de bonne heure. C'est à peine si nous aurons le temps d'aller jusqu'au Bois et de revenir. » Puis il consentit. On roula jusqu'au Chalet du cycle. On prit un bock, et on revint à la Porte-Maillot.

— Je file tout droit rue Saint-Florentin, dit Lanspessade.

Grégory fut épouvanté à l'idée de revenir seul par les rues, au milieu des voitures.

— Je vous en supplie, dit-il, accompagnez-moi.

Ce n'était qu'un petit détour, Lanspessade en fit le sacrifice.

Michel n'ayant point donné de clef à Grégory, en arrivant, ils sonnèrent. Ils sonnèrent même dix fois sans que la porte s'ouvrît. Enfin Marie Nicolaïevna, qui avait de surprenantes façons, entrebâilla l'une des fenêtres du premier étage, regarda qui sonnait ainsi, et referma la fenêtre sans répondre.

— En voilà une bonne! dit Lanspessade.

— Alors, je suis à la porte de chez moi, dit Sebescù en furie.

Lanspessade se tenait les côtes. Il reprit son sérieux.

— Vous n'allez pas attendre dans la rue, fit-il. Entrez un instant chez Catherine. Je vous y introduis et je décampe.

Ils y entrèrent. Le salon était sous les housses, et les persiennes fermées. Après quelques instants, Catherine parut, en déshabillé blanc tout couvert de dentelles d'Irlande.

— Comment? On vous a dit que nous étions là? s'écria Lanspessade. Mais je n'avais pas eu l'indiscrétion de vous demander! Nous ne sommes pas en tenue de visite (il fit bouffer sa culotte). Nous venions seulement chercher asile chez vous. Il arrive... (Lanspessade éclata d'un rire formidable, à la Louis XIV). Il arrive... au pauvre Sebescù... une aventure impayable! Il a carillonné à côté. Cette

étonnante fille russe qui sert Badisteano nous a jeté de la fenêtre un regard hostile... et nous a laissés dans la rue... Est-ce que cet animal de Michel est en bonne fortune? ajouta-t-il malicieusement.

— Voulez-vous m'attendre une minute? dit Catherine d'une voix blanche.

Elle courut nu-tête. Elle n'avait pas même besoin de remonter à sa chambre, elle avait son trousseau de clefs. Elle traversa le jardin, monta le perron, l'escalier, ouvrit la porte brusquement. Elle vit Bob et la princesse.

Ils n'eurent pas le temps de la reconnaître. Une forme blanche avait paru et disparu. Ils entendirent un cri de joie sauvage. La porte fut refermée.

— Qu'est-ce que c'est? dit Bob, en sursaut.

A tout hasard, Hélène fit un signe de croix.

Catherine s'était arrêtée sur le palier. Elle se tenait la poitrine à deux mains. « Mon Dieu! que c'est bête! » murmura-t-elle. Elle suffoquait, mais elle riait d'aise. Quand Bob fut en état de venir voir, il n'y avait plus personne. Elle avait fui, par enchantement, sans faire résonner une marche de l'escalier de bois, légère comme à vingt ans. Elle rentra chez elle parfaitement calme. Son absence avait duré si peu que Lanspessade craignit que le coup eût manqué : il pouvait manquer autrement, si Catherine était restée vingt-

quatre heures sans voir Montréjeau; de sang-froid elle n'eût point bavardé. Mais Montréjeau vint le soir même, comme elle était encore toute pleine de son sujet, et elle lui raconta ce flagrant délit d'un nouveau genre.

Il exulta. Il avait encore sur l'estomac, au bout d'un an, les amabilités qu'il avait reçues de Mercœur, le jour qu'il avait jugé à propos d'intervenir entre lui et la duchesse de Vendôme dans l'affaire de son amour et de ses fiançailles. Il ne voulait rien moins, pour revanche, qu'un entretien à trois qui fût la contre-partie de celui-là, et dans le même lieu, dans l'austère cabinet de la duchesse. Il s'y rendit sans souffler, bien qu'il fût six heures et que Mme de Vendôme ne reçût que dans la matinée. Mais elle recevait toujours Montréjeau quand elle se trouvait à l'hôtel, et elle s'y trouvait, par bonheur.

César était allé chez la Samori, comme c'était son habitude presque quotidienne. Il y avait senti un malaise. S'il est très rare qu'on avertisse à la lettre les maris trompés, la façon de les accueillir, et plus souvent de les éviter, d'éluder leurs questions ou leurs confidences, est au moins symptomatique. Il se fait autour d'eux une atmosphère particulière, qu'ils transportent. Depuis que la mauvaise renommée de la princesse Hélène se répandait, les gens s'arrêtaient moins volontiers à causer avec César et lui donnaient

des poignées de main plus hâtives. Il ne laissait point de l'observer, car il était délicatement sensitif pour ces choses, sinon clairvoyant pour d'autres qui crevaient les yeux. Mais il n'en souffrait pas, devenant sauvage, et n'aimant plus de compagnie que celle du prince Pierre et de sa maîtresse. Il fut consterné de surprendre chez eux les mêmes réticences, la même retenue et habileté de conversation pour éviter un sujet brûlant. Il eut le sentiment que l'univers l'abandonnait, et il rentra chez lui la tête basse, avec une mauvaise honte de paria.

D'habitude, il y rentrait le cœur rassasié, et cette provision lui permettait de jeûner jusqu'au lendemain; mais ce soir-là il rentra le cœur creux. Cela lui donna une angoisse affreuse, et il faillit s'en retourner sans savoir où, chassé par le pressentiment qu'un malheur indéfinissable et terrible l'attendait à la maison. Il monta l'escalier très vite, dans l'idée que s'il pouvait s'enfermer chez lui avant que rien fût arrivé, il n'arriverait rien. Mais il était guetté, au palier du premier étage, par l'huissier de la duchesse (une figure nouvelle, puisque Joseph Ledru avait changé de fonctions). La duchesse faisait prier son fils de passer chez elle. Il y alla docilement.

La scène était disposée selon une étiquette qui devait faire le bonheur de Montréjeau. Ce cabinet avait présentement l'air d'un tribunal. Mme la

duchesse de Vendôme y siégeait, derrière son secrétaire Louis XIV, en son éternel costume de chasse, de velours gris souris à côtes. Montréjeau lui-même occupait l'un des fauteuils de cuir, à la place du ministère public, et Mercœur comparut à la barre comme un témoin. Cet appareil de justice l'impressionna, comme il impressionne toujours les honnêtes gens. Il demanda faiblement : « Qu'y a-t-il? » Les formules de salutation avaient été supprimées, d'un accord tacite.

— Voici... dit la duchesse, en faisant de sa main, assez belle et blanche, mais nue de toute bague, un geste de couperet.

Et sans émotion apparente, avec une netteté, et même un style d'acte d'accusation, sans être coupée par son fils, ni approuvée par Montréjeau que d'un balancement du buste qui était tout à fait magistrat, elle énonça les faits. Elle fit la pleine lumière. Elle dépassa même les attributions de sa compétence, car elle requit après avoir accusé. Elle requit le divorce, la rélégation en Bessarabie, une pension convenable et le coup d'éponge.

Mme de Vendôme ne se donnait pas plus la peine de démontrer que Saint-Simon celle d'écrire. Elle affirmait, sans réplique, et Montréjeau ne se hâtait point de fournir ses preuves. Malgré cela, Mercœur ne se raccrocha pas au doute un seul instant. Il fut convaincu, dès la première phrase de l'accusation, il eut une certitude qui était ensemble d'intuition,

de raisonnement et de fait, inébranlable comme la foi, positive comme l'expérience, et comme si c'était lui, au lieu de Catherine Beaujeu, qui eût ouvert la porte, pincé en flagrant délit Bob avec la princesse, sur la couche historique de Marie-Antoinette.

Il en eut l'hallucination, sans se faire grâce à soi-même de circonstances, dont il rougit. Mais ce spectacle n'agit point sur son cœur, que la jalousie ne mordit point, ni ne révolta ses sens, qui demeurèrent désintéressés. Il n'eut point le coup de sang. Il ne dessina point le mouvement de l'homme furieux qui se jette, tête baissée, sur les deux coupables, et il ne fut point davantage tenté d'étrangler celui qui les trahissait. Il fut paralysé tout d'un coup. Il eut un froid intérieur, qui rayonna, si on peut dire que le froid rayonne, jusqu'à ses extrémités. Il eut le sentiment d'une catastrophe encore plus invraisemblable que désolante, assez pareil au cauchemar que ferait un homme intègre, d'être traduit en cour d'assises et envoyé au bagne. Il regardait le tapis avec stupeur. Un tremblement léger, presque doux, l'agita, le crispa. C'est la vie qui reprenait son cours. Elle lui parut bonne comme au sortir d'un évanouissement. Il sourit à sa conscience qui renaissait. Il se dit : « Voilà le coup porté. Ce n'est pas plus dur ? » et il fut fier vaguement de son stoïcisme, de sa grandeur d'âme. Il n'avait aucun chagrin.

Il se réchauffait peu à peu. Ses artères battaient avec force. Il eut honte de goûter la joie de vivre en un tel moment, et il baissa de nouveau les yeux. Mais quand sa mère prononça le mot magique de divorce, il n'essaya plus de lutter contre son exaltation. Tout son être poussa un cri muet de liberté, et ce n'est qu'alors que sa haine d'Hélène éclata, car il l'avait toujours refoulée en lui, comme on refoule par raison les sentiments qu'on n'a aucun espoir de satisfaire. Mais à présent qu'il se libérait, il ne souffrait plus de délai, comme le prisonnier qu'on élargit ne supporte pas les lenteurs de la levée d'écrou. Il voulait que ce fût fini tout de suite, qu'on fît le nécessaire pour supprimer cette femme de sa vie, et lui-même ne pas s'en mêler. Il voulait ne plus la revoir, ne plus lui parler jamais, ne plus entendre sa voix, circuler du haut en bas de l'hôtel sans courir le risque de la rencontrer, être libre enfin, libre d'elle, libre comme on ne rêve de pouvoir l'être que par un assassinat !

— Le divorce ?... répéta-t-il machinalement, mais d'un ton de surprise et d'improbation qui démentait son désir passionné. Est-ce bien lui-même qui parlait ? Quel étrange dédoublement ! Il s'entendit lui-même combattre la résolution qu'il approuvait de toutes ses forces, alléguer ses croyances chrétiennes, les préjugés respectables du monde.

Mais la duchesse de Vendôme n'admettait pas de contradiction. Elle ne trouvait pas qu'il y eût à redire à un divorce qui n'était point suivi d'un second mariage. Montréjeau, de l'air d'un homme à qui le Saint-Père ne saurait rien refuser, ajouta que l'on en avait cassé de plus solides en cour de Rome. Ces hypocrisies et ces chipotages mirent le duc de Mercœur hors de lui, ou plutôt furent cause qu'il rentra dans son caractère. Il termina la scène en trois mots.

— Ma mère, dit-il, vous m'excuserez de ne pas continuer cet entretien. Il y a ici une personne de trop. J'oserai même dire, sans vous manquer de respect, que vous-même y êtes de trop. La première des choses qu'il me semble que j'aie à faire, c'est d'interroger ma conscience. Je prendrai donc la liberté de me retirer.

La duchesse de Vendôme s'inclina froidement, et Mercœur gravement. Il sortit sans rien ajouter.

Le dîner fut une de ces tragédies domestiques sur lesquelles travaille l'imagination bourgeoise, mais qui sont si communes dans le monde que les acteurs y jouent leur rôle par habitude, sans être au supplice comme on croit. La duchesse recevait quinze personnes, et Mercœur fut obligé de faire une figure convenable. Il la fit sans peine. C'est l'enfance de l'art et cela n'est rien. Il fut au contraire fort aise d'éviter le repas intime, bien autrement pénible. Il put même se retirer d'assez bonne

heure, s'enferma dans son appartement, se mit au lit, et — le mot n'est que juste pour un homme de ce caractère — entra aussitôt en méditation.

Ces méditations, quand le vrai esprit chrétien les dirige, ont ceci d'admirable qu'elles ramènent tout à des principes rigoureux, qui se raisonnent, qui se déduisent et qui aboutissent à des conclusions absolues comme la géométrie, et qu'avec cela elles ne sont point chimériques, mais parfaitement humaines et positives. Elles ne s'embrouillent point dans les faits et ne s'embarrassent point des complexités de l'analyse, elles ne cherchent qu'à dégager le devoir, et le font d'ordinaire avec autant de brièveté que de clarté.

Il est certain que l'indifférence totale de Mercœur à l'égard d'Hélène ne l'aidait pas médiocrement à raisonner dans la morale pure et sans acception de sentiment. Mais, en revanche, il n'eut que plus de mérite aux conclusions qu'il prit : car il repoussa la solution du divorce, et même le subterfuge de la séparation. Il prononça que son devoir strict était de garder auprès de lui cette femme qu'il n'aimait pas, qu'il ne connaissait pas, dont la trahison même l'avait si faiblement fait souffrir qu'il n'y gagnait seulement pas la joie douloureuse du pardon.

Il s'examinait seul à seul, face à face avec soi, dans ce confessionnal trop inhumain et trop inflexible de la conscience, car il y manque le prêtre

qui peut absoudre ; et il se demandait : « N'ai-je pas de responsabilité ? Ai-je été son gardien et son guide ? Elle m'a échappé la première : je me suis retiré d'elle au lieu de la reconquérir par tendresse, par douceur ou, au besoin, par violence. Au lieu de lui enseigner sa tâche, je me suis dispensé d'accomplir la mienne. J'ai tout laissé à vau-l'eau avec une nonchalance et une lassitude inexplicables. Le premier coupable, c'est moi. »

Et on lui parlait de divorcer ! Mais de quoi donc était-il coupable, sinon d'avoir accepté en fait le divorce ? Quelle lâcheté supplémentaire d'y vouloir ajouter maintenant la consécration officielle, afin qu'Hélène ne se perdît plus sous son nom, et qu'il pût s'en laver les mains ! Serait-il, pour cette formalité vaine, moins comptable des défaillances à venir que de la défaillance passée ? Il le serait davantage et sans excuse. Belle logique de jeter sa femme à la rue parce qu'il n'avait pas su la garder de l'adultère ! On ne se désiste pas d'un devoir, sous prétexte qu'on l'a d'abord mal rempli. La cause était entendue.

Au réveil — car il dormit, Mercœur se trouva aussi fort et aussi déterminé. C'est la première fois depuis bien longtemps qu'il avait du contentement de soi-même. Il lui restait une épreuve à subir, que sa timidité lui faisait terrible : celle des explications, car il n'avait pas le droit de compromettre sa dignité en feignant une ignorance ridi-

cule. Il avait, de plus, décidé d'emmener Hélène le soir même au Plessis-Bourbon, voyage d'automne plutôt, mais qui n'était qu'à demi invraisemblable en cette saison, et il voulait, sans retard, lui dire cette décision et les motifs.

Il pensa d'abord la faire venir, mais il n'aimait point ces solennités et cette façon de comparution. Cela lui avait déjà trop déplu, pour son propre compte, la veille. Il entra donc dans la chambre de la princesse. On avait ouvert les persiennes et les fenêtres, mais elle dormait encore au plein jour. Elle était d'une beauté divine, mais point touchante. Il la regarda sans désir, avec tristesse, avec une grande tristesse de ne pas l'aimer. Mais il n'avait pas froid en la regardant, comme ces derniers temps. Il avait moins de peine à comprendre son illusion d'amour passée. Son courage et sa résolution le réchauffaient. A défaut du sentiment, la volonté l'avait tiré de sa torpeur. Il fut obligé de mettre les verrous, cela lui parut encore bien dramatique, mais nécessaire. Ensuite, il prit un fauteuil et attendit.

Comme elle tardait à s'éveiller, il se leva, s'approcha du lit, et même se pencha sur elle. C'est au moment juste qu'il faisait ce mouvement, qu'elle ouvrit les yeux. Elle le vit... Que pensa-t-elle? Elle jeta un cri. Elle tira hors des draps son bras nu pour se protéger. Elle cria : « Ne me faites pas mal! Pardon... »

— Je vous pardonne, dit-il en lui saisissant la main. Je sais tout.

Elle le fixa, avec une expression stupide qui ne gâtait point sa beauté. Il était à contre-jour et elle voyait mal son visage. Enfin, il s'écarta, il alla prendre une chaise et revint s'asseoir près du lit. Ils restèrent ainsi fort longtemps, les yeux dans les yeux, sans pouvoir, ni l'un ni l'autre, y lire aucune pensée. Elle, du moins, n'en avait aucune, toute en défense, comme une bête surprise et prête à la parade, point à la discussion. Lui, gardait cette immobilité qui est l'attitude de la résolution inébranlable; il ne voulait point fléchir, mais, déjà, il perdait courage. Il avait la désolante certitude qu'Hélène ne pouvait pas comprendre ce que pourtant il devait lui dire. Et il ne voulait pas lui dire cela trop sèchement, il cherchait des mots. Il s'était armé pour une longue scène, il n'avait point prévu le silence, ni que la question pût être réglée en deux répliques.

C'est Hélène qui rompit le silence la première.

— Quand voulez-vous que je parte ? dit-elle, sans aucune humilité, mais avec la dignité des vaincus qui font une capitulation honorable.

— Nous partons ensemble, ce soir, dit-il doucement, pour le Plessis.

— Ensemble ? Pourquoi ? demanda-t-elle, sur le même ton.

— Hélène ! dit-il.

Mais, à quoi bon ?... Il soupira, il se tut.

— Je ne veux pas, reprit-elle nettement.

— Ce n'est pas à vous, dit-il, de poser vos conditions.

Mais elle signifia sa volonté :

— Je n'irai pas m'enterrer avec vous au Plessis. A quoi pensez-vous? Vous savez que j'aime un autre homme... Je l'aime, répéta-t-elle d'une voix chantante. Je ne veux pas m'en aller, loin de lui, avec vous.

Il sentit, pour la première fois, une morsure de jalousie à son amour-propre.

— Je vous répète, dit-il avec une colère sourde, que je n'ai pas besoin de votre consentement. Nous partirons ce soir, ensemble. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Il se dirigea vers la porte, mécontent d'avoir si pauvrement joué son rôle. Mais cet ordre bref avait fait plus d'impression sur Hélène qu'un grand discours. Elle sentit que la résistance était vaine, qu'il faudrait obéir, cette fois, qu'elle ne verrait plus Bob : ah! plutôt !... Elle poussa un cri déchirant. Elle bondit hors de son lit, presque nue, elle arrêta Mercœur à bras-le-corps.

— Que voulez-vous ? dit-il froidement.

Il craignait de comprendre. Leurs regards hostiles ne se croisèrent qu'un instant, mais elle comprit à son tour qu'elle n'avait plus d'arme contre lui, elle dénoua ses bras inutiles, elle resta debout,

sans mouvement. Elle avait tant de grâce et tant de fierté, que c'est lui qui baissa les yeux.

— C'est bien, dit-elle avec impatience, emmenez-moi... Allez.

Il ne répondit pas, et sortit, afin de donner des ordres pour les préparatifs. Il ne parut point au déjeuner. Il déjeuna chez la Samori. Hélène se trouva seule à table avec sa belle-mère, qui ne prononça pas une parole. Elle était glacée de terreur. Elle remonta chez elle et écrivit en hâte un mot à son frère, qu'elle lui fit porter.

Quand le porteur arriva chez le prince Badisteano, celui-ci était dehors, on ne savait où. Lanspessade arriva vers deux heures et ne trouva que Grégory, qui était fort embarrassé de cette lettre portant la mention : *personnelle et pressée.*

— Je sais où est Michel, dit Lanspessade, qui d'ailleurs n'en savait rien du tout.

Il fit préparer les bicyclettes, et les deux inséparables partirent ensemble pour Ville-d'Avray.

Ils menèrent bon train, et, de tout le trajet, Lanspessade, fort absorbé, ne desserra pas les dents. Ils furent, en vingt-cinq minutes, à la gare de Sèvres.

— Demandons le chemin, dit Sebescù au vicomte, qui n'en paraissait avoir aucune idée.

Lanspessade secoua la tête, sans daigner donner d'explication. Ils battirent le pays au hasard, pendant une heure, et lurent enfin sur un poteau le

nom de l'avenue qu'ils cherchaient. C'était comme une longue allée de parc, bordée de villas à droite, et, à gauche, d'un petit bois.

Ils se crurent au terme de leur expédition, car la mystérieuse maison de Michel portait le numéro 16, et les numéros 2, 4 et 6 étaient de minuscules terrains, arrangés en jardins de chef de gare. Mais le 8 avait, sur la route, une façade de près de cent mètres. Trois autres villas suivaient, de même dimension que les premières. Mais, après le 14, ce fut un mur qui n'en finissait pas. Ils le longèrent, sur trois cents mètres d'un terrain défoncé, qui même les obligea de mettre pied à terre. Ils dépassèrent une porte basse et bâtarde, sans numéro ni sonnette, après quoi le mur continuait.

Ils tombèrent ensuite en pleins champs.

— Est-ce qu'on nous aurait donné une fausse adresse? murmura Lanspessade.

— C'était peut-être la petite porte, dit Sebescù.

Mais il n'y avait point d'apparence qu'une propriété si vaste n'eût pas d'entrée plus considérable. Comme le mur faisait un angle droit, ils le suivirent encore dans cette nouvelle direction. Ce mur grisâtre, élevé et solide, semblait clore le chemin de ronde d'une prison. L'on apercevait, au bout, un immense bâtiment d'école, un clocher d'église et les premières maisons d'un village. Mais ils n'allèrent point jusque-là, ayant trouvé à mi-chemin la grille, qui était aveuglée par des

volets verts. Ils purent quand même voir, en se haussant, l'habitation, bien médiocre pour un si grand parc, toute calfeutrée, et qui avait l'air à l'abandon depuis des années.

Grégory commençait de ne point se sentir trop à l'aise. Lanspessade ne disait rien. Ils revinrent sur leurs pas.

— Croyez-vous que ce soit ici? dit Sebescù.

Lanspessade haussa les épaules en signe de doute.

Comme ils approchaient de la petite porte, ils la virent s'entre-bâiller, et d'Effiat sortir. Ils le reconnurent, malgré une tenue assez négligée et un chapeau mou. Le marquis ferma la porte à double tour, avec grand soin, et remit la clef dans sa poche. Puis il se dirigea vers la gare, d'un pas faucheur qui n'annonçait rien de bon pour sa moelle.

— Comme il a l'air vieux ! murmura Sebescù, tout surpris.

— C'est qu'il ne pense pas qu'on le regarde, fit Lanspessade, avec un rire muet et une expression de férocité.

X

Une demi-heure plus tard, Lanspessade eut de nouvelles preuves que le prince Michel n'était qu'en nom dans cette location louche de Ville-d'Avray. Car les deux bicyclistes, qui revinrent d'un train à battre des records du monde, trouvèrent le soi-disant locataire à son logis de Paris, en pantoufles. Bob y était aussi, la mine fort anxieuse.

— Ah ! çà, dit Michel, qu'est-ce que diable vous faites ? Il paraît que vous avez une lettre pour moi ?

— Oui, répondit le vicomte, et pressée. Aussi, je vous prie de constater notre transpiration. Voilà deux heures que nous roulons après vous, train de course. Nous arrivons de Ville-d'Avray.

Le prince Badisteano rougit comme une timide jeune fille.

— C'est malin ! grommela-t-il. J'étais à côté, tout bêtement.

— Je regrette... fit brièvement Lanspessade. D'autant que nous nous sommes égarés dans des chemins vicinaux impraticables. Et finalement nous n'avons pas découvert le gîte.

— Ah ! dit Michel avec un air maladroit de satisfaction.

Il décacheta la lettre toute froissée, lut deux lignes, et grogna.

— Hé ?

— Vous avez fait de la besogne propre ! Ma sœur file ce soir pour le Plessis. Elle m'invitait à passer rue de Varenne d'urgence, avant ce démarrage foudroyant. Il est trop tard ! Le coup de pistolet du départ est tiré ! A l'heure qu'il est, elle touche au premier virage !

Il tira sa montre.

— Voilà qui va bien, songea Lanspessade. Le mari se montre. Donc il sait. Ma première marmite n'a pas raté.

Bob se tenait mentalement ce raisonnement très simple : « Elle est partie à l'improviste. C'est pour cela qu'elle m'a fait poser aujourd'hui. »

Michel ne faisant pas la moindre cérémonie pour retenir Lanspessade, le vicomte prit congé sans prétexte. Sebescù était déjà en manches de chemise et fourrageait dans le cabinet de toilette.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? lui cria le prince avec une brusquerie insolite. Est-ce que tu n'as pas ce qu'il te faut chez toi ? Monte, et laisse-moi. J'ai à causer avec Bob.

Sebescù lui jeta un regard d'assassin, et obéit d'ailleurs sans répliquer.

Dès que Michel se trouva seul avec Bob, il re-

gretta d'avoir ménagé ce tête-à-tête. Que dire! Hein? La phrase d'entrée? Pas commode. Pour s'ouvrir l'imagination, il alluma une cigarette et s'accroupit sur le divan. Bob avait pris une des chaises à la lyre, et était mal, à cause de la raideur du dossier. Il était aussi lâche que Michel, quand les heures d'explications sonnaient. Lâche, non : embarrassé. Pas embarrassé : embêté, c'est le mot, embêté.

Le silence dura plus longtemps que la cigarette. A l'étage au-dessus, Grégory, qui s'était couché par terre, l'oreille collée au parquet, s'étonnait de ne rien entendre.

Michel jeta sa première cigarette et en alluma une deuxième. Il en offrit une à Bob, qui fut profondément touché de ce procédé, et qui sentit le symbole : la cigarette de l'alliance, la cigarette-calumet. Le « merci » que Bob émit du bout des lèvres, fut la première réplique du dialogue.

Bob, pour s'allumer, fut obligé de prendre contact. Il se posa sur le divan à côté de Michel.

— Alors, la princesse est partie? dit-il enfin, mais d'une voix si extraordinaire, si bourrelée d'arrière-pensées, d'intentions et d'insinuations, que cette banale formule semblait résumer toute une confession générale.

Michel ne répondit que des paupières. Ensuite ils se regardèrent à la dérobée, et les yeux de Bob se mouillèrent tout d'un coup, comme ceux d'un

gamin pris en faute. Il eut honte et se détourna. Michel lui saisit la main.

— Bob ! dit-il, d'une voix fraternelle.

— Vous saviez tout ? dit Bob, en baissant la tête.

— Naturellement, répondit le prince avec dignité : il n'aimait pas qu'on le prît pour un imbécile.

Leur visage eut encore une expression qui ne se rapportait guère à leur âge, et ils se dissimulèrent l'un à l'autre le malicieux sourire des complicités enfantines. Ils éprouvèrent aussitôt un soulagement tel, une joie si violente, qu'ils auraient voulu danser tous les deux.

Michel crut néanmoins devoir, par respect humain, justifier ses répréhensibles complaisances. Sa langue était déliée maintenant. Il se mit à raconter les hypothétiques infortunes conjugales de sa sœur, avec une imagination prodigieusement orientale. Il avait le champ libre pour mentir, Hélène n'ayant jamais rien dit à Bob de son intimité.

De ce jour, ces deux beaux-frères pis que morganatiques devinrent inséparables. La peine que ressentait Bob, d'être privé de sa maîtresse, était d'une nature toute particulière. Le désœuvrement en faisait le fond. Chaque jour, quand deux heures sonnaient, heure habituelle des rendez-vous, il se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour exister jusqu'à cinq heures, moment quotidien des adieux.

Durant ce laps de temps, il n'aurait pu se passer d'une compagnie. Michel était là. Rien ne dérangeait plus leur tête-à-tête : car d'Effiat ne comptait plus, et c'était à présent le tour de Lanspessade de faire des fugues inexpliquées. Grégory lui-même s'éclipsait à l'anglaise, sans précautions oratoires, et accompagnait le traître en ses ténébreuses campagnes. Michel et Bob, affalés, n'avaient même plus le cœur à parler. Ils demeuraient enfermés et horizontaux. L'été battait son plein. On étouffait. Et bien entendu, selon la mode nouvelle, nul ne songeait encore une minute aux déplacements et villégiatures. Michel et Bob en étaient à cette douce familiarité où on ne se donne plus la méningite à chercher des sujets de conversation.

Ils se taisaient ensemble. Ils ne parlaient même pas d'Hélène, qui les laissait l'un comme l'autre sans nouvelles.

C'est que la princesse, dans sa retraite forcée, n'avait pas précisément des facilités pour écrire. Elle n'avait plus personne à sa dévotion, ayant cédé Marie Nicolaïevna à son frère. La femme du « vieux serviteur » de l'autre parti, la mère Ledru, portait chaque matin les lettres au village le plus voisin du château, où était le bureau de poste. Hélène supportait cette privation de correspondance, et la privation de la personne même de Bob, avec une apathie si incroyable qu'elle s'en étonnait sourdement, aux heures de demi-conscience.

Elle avait eu, dans le premier moment, une espèce de certitude physique qu'elle ne pourrait pas être détachée de son amant sans mourir. Ce n'était point l'idée d'appétit, mais elle ne concevait pas plus de vivre sans lui qu'il n'est concevable de vivre sans respirer. Et voici que la brusque suppression, la rupture instantanée de l'habitude, la laissait vivante, intacte. Sa santé ne s'altérait point ; et même, elle se fortifiait plutôt, comme après les maladies et les crises, dans l'élan de la convalescence. En peu de jours, la vierge svelte qu'elle était restée après le mariage, devenait une femme aux formes plus abondantes, aux épaules plus riches, au teint plus reposé. De souffrance morale, ou sentimentale, point. Elle n'était que stupéfaite, et ses regards changés, mornes, larges, ne méritaient plus, comme ceux des déesses d'Homère, que d'être comparés aux regards des bêtes.

Cet état de stupeur ne semblait rien moins que favorable aux tentatives de Mercœur pour la ressaisir. Il ne pouvait réagir sur elle que dans une lutte, et elle ne lui donnait plus de prise. Des semaines passèrent sans qu'il trouvât même prétexte à rouvrir un débat ni à compléter la scène si brève et sommaire qui avait précédé le départ, où les plus indispensables choses n'avaient pas été dites. Dans le mois d'août, leur solitude de cellule double fut interrompue. La duchesse de Vendôme vint plusieurs fois passer plusieurs jours au Plessis. Elle

se souciait fort peu de contrarier les plans de Mercœur et se désintéressait de lui, puisqu'il avait jugé plus à propos d'écouter sa conscience que les avis d'une mère. Montréjeau recommença également de faire la navette entre Paris et le Plessis-Bourbon, pendant les séjours de la duchesse. Ils repartirent ensemble après les fêtes de l'Assomption. Les deux adversaires se retrouvèrent en présence, et enfin un incident se produisit, qui amena le suprême engagement.

L'anniversaire de Michel tombait le 20 de ce mois. Hélène avait, entre autres, la superstition des dates. Elle sentit une douleur aiguë et cuisante à l'idée qu'elle ne pourrait, ce jour-là, témoigner à son frère l'extravagante amitié qu'elle éprouvait pour lui. A tout hasard, elle écrivit un volume dans la soirée. Le lendemain matin, elle ne se résigna point à l'idée que cette lettre ne partît point. Elle guetta la vieille Ledru, la vit qui s'apprêtait à monter en carriole, l'appela, de la fenêtre, lui remit sa lourde enveloppe, et lui glissa un louis dans la main.

Cette maladresse éveilla les méfiances de la paysanne, qui s'en alla en rendre compte à Joseph Ledru, son mari. Joseph alla porter le louis et la lettre au duc de Mercœur.

César ne pouvait que le tancer et lui donner ordre de faire ses commissions sans se mêler des choses qui ne le regardaient point. Mais Ledru

avait trop l'instinct militaire pour ignorer les fictions de la discipline : il savait bien distinguer quand on ne lui donnait tort qu'officiellement, et parce qu'il faut que les inférieurs aient toujours tort. Il demeura persuadé d'avoir agi au mieux.

Mercœur se promena longtemps en long et en large, mais il ne faisait qu'hésiter sans réfléchir. Faute de réfléchir, il agit. Il ouvrit la porte de communication des deux appartements, qui était presque toujours fermée à double tour, traversa le boudoir et la toilette, et frappa chez la princesse.

— Entrez, dit-elle, d'une voix calme.

Mais elle vit, à l'air contraint de Mercœur, qu'elle allait subir une attaque décisive, et elle en fut, d'avance, extrêmement lasse. Elle soupira.

— Je voudrais vous dire un mot, fit-il très simplement.

Pour toute réponse, elle lui désigna, sans bouger, un fauteuil près d'elle. Il s'assit.

— Vous avez, dit-il avec une nuance d'embarras, écrit à votre frère ce matin ?

— Oui, répondit-elle, et toujours du même ton, sans prendre l'offensive, comme une plus habile n'y eût point manqué, en lui reprochant un odieux espionnage.

Elle le regarda en face, mais sans provocation, et elle ajouta docilement :

— C'est demain l'anniversaire de sa naissance. Je lui ai écrit.

Il était clair qu'elle disait vrai, et qu'y avait-il de si mal? Mercœur se vit en mauvaise posture pour attaquer: il ne pouvait plus, cependant, et il ne voulait plus reculer. Mais il fut gêné, et son attaque ne fut ni franche ni directe. Il se perdit en circonlocutions, au lieu de qualifier avec la netteté convenable le rôle à peu près infâme de Michel; et c'est en s'excusant presque qu'il signifia sa volonté que tous rapports, de correspondance ou autres, fussent désormais supprimés entre la sœur et le frère.

Il attendait, il espérait peut-être une révolte, des cris. Mais Hélène continuait de le regarder fixement. Ce n'était plus la stupeur des derniers jours, mais plutôt un effort d'attention extrême pour ne rien laisser échapper des paroles inconcevables qu'il prononçait, pour tout bien comprendre. Elle répéta, sans apparence d'émotion, et comme une élève qui interroge :

— Vous ne voulez plus que je voie Michel ni que je lui écrive?

Il n'eut pas le courage de lui faire la cruelle réponse monosyllabique qu'elle demandait. Il la regarda seulement.

— Oh! mon Dieu! dit-elle tout d'un coup, et elle eut à l'instant même les yeux si noyés d'eau que toutes ces larmes débordèrent, inondèrent le visage qu'elle ne dérobait pas: car elle fixait toujours son regard inexpressif sur Mercœur, qu'elle

voyait loin, à travers le brouillard et l'abondance de ses larmes.

A ce spectacle inattendu, Mercœur sentit une émotion poignante, et aussitôt une délirante joie : ce n'était donc plus d'un duel qu'il s'agissait et du froissement de deux volontés hostiles, puisque Hélène avait pleuré, puisqu'elle l'attendrissait enfin ! Il tressaillit d'espérance. Son amour allait-il renaître? Ah! s'il avait manqué tant de fois d'énergie, d'autorité, de conduite, c'est qu'il n'agissait que par devoir, il n'aimait pas! Mais pour un instant d'émotion, comme il se sentait déjà fort, ardent à disputer Hélène à elle-même, invincible!

Il s'approcha d'elle plus impérieusement. Il lui prit les mains. « Hélène ! » murmura-t-il, et le son de sa propre voix le pénétra, car jamais il ne s'était entendu lui parler ainsi. Elle ne lui retira pas ses mains. Elle se pencha même et s'appuya contre lui. Elle se mit à parler d'une voix monotone et continuelle. Ses paroles coulaient comme des larmes et avec ses larmes. Elle expliquait, elle racontait naïvement sa tendresse fraternelle, et cette tendresse vaincue dépouillait toute arrogance, tout orgueil, ne plaidait plus que par sa grâce caressante et par son innocence exaltée. Elle évoquait les souvenirs d'ailleurs et d'autrefois, et Mercœur la voyait transfigurée : il reconnaissait la jeune fille du jardin de Vladimir-Troïtza. Pour la première fois, en écoutant l'étrangère, il subissait

le charme qu'il avait désiré, et il ne désespérait plus de ressusciter son amour, puisqu'il recommençait à comprendre comment naguère il avait pu aimer.

C'est alors qu'elle entreprit de disculper Michel : Mercœur avait parlé de sa conduite presque infâme ! Pour bien lui faire comprendre comment s'étaient passées les choses et qu'elle avait toute la responsabilité, elle était obligée de rappeler sa propre faute irréparable, son adultère : elle le fit avec une humilité douce et digne. Mais plus que cette humilité, plus que du repentir même, la sincère, la manifeste indifférence de ses allusions commandait le pardon et l'oubli. Comme il était sensible que l'affection coupable avait peu compté au prix de l'autre affection, et déjà ne comptait plus ! Qui sait même si la cause unique de cet égarement sans lendemain n'était point qu'Hélène avait la tête perdue d'être séparée de son frère, de ne pouvoir plus le recevoir chez elle, d'être obligée de ne le voir qu'en secret, en se risquant chez lui comme dans un mauvais lieu ? Ah ! que Mercœur eût été mieux avisé s'il eût partagé, s'il eût exploité cette affection fraternelle au lieu de la combattre ! Mais du premier jour, il s'était posé en ennemi !

Il protesta. Il affirma sa sympathie ancienne pour Michel : sa faiblesse plutôt, car maintenant encore, n'avait-il pas la tentation, le désir de lui pardonner aussi ?

— Vrai ? s'écria-t-elle avec une expression ambiguë de méfiance et de joie.

Et c'est ainsi que le débat engagé par Mercœur pour signifier sa volonté d'une rupture entre la sœur et le frère, se termina par une solennelle promesse de se réconcilier lui-même avec Michel ! Hélène poussa la coquetterie de son triomphe jusqu'à obtenir que ce fût Mercœur qui écrirait à Michel pour l'inviter au Plessis. Elle ajouta que d'autres invitations étaient nécessaires pour donner le change à l'opinion : car l'on devait trop s'occuper d'eux depuis leur départ précipité. Elle écrivit au marquis d'Effiat. Elle ne songea pas une minute à Bob, de toute la soirée.

Michel reçut en même temps la première lettre de sa sœur, et une deuxième qui accompagnait celle de César. Ces trois épîtres étaient si contradictoires et de styles si différents, qu'un plus malin que Michel n'y eût apparemment compris goutte. Il ne se donna point la peine d'y rêver. Il n'était point du tout en disposition de quitter Paris, où jamais il n'avait trouvé la vie plus aimable que ce jour-là précisément.

D'abord, il avait reçu de Bob ce matin-là, pour sa naissance, une épingle de cravate dont il n'était pas encore las à midi. Il avait, en outre, l'expectative d'une soirée tout entière de liberté et de délicieuse veulerie : le duc de Nevers, dont celles des visites qui n'étaient point paternelles deve-

naient de plus en plus rares, s'était annoncé à Catherine Beaujeu pour ce soir. Catherine en pleura. Elle s'était faite à l'idée de dîner ce soir avec Michel, au bord du lit. Son Altesse tombait mal; mais on n'avait pas l'habitude de la faire poser. On remit à célébrer la fête de Michel au lendemain. Il n'en pleura pas. Il n'aimait rien tant que les journées qui commençaient tard, qui finissaient tôt, et qu'il pouvait passer entre son divan et son lit, en pyjama, sans bottines : il avait une vieille haine héréditaire de Levantin pour les bottines, et la folie des babouches sans quartiers.

Il était de si bonne humeur, qu'il se mit en frais d'amitié pour Sebescù, lorsque celui-ci daigna rentrer, à plus de six heures.

— Tu dîneras avec moi, dit-il. Tu mangeras la part de Catherine.

Grégory monta un instant à sa chambre pour revêtir un costume de sieste. Dans l'intervalle, le marquis d'Effiat vint à l'improviste. Il avait une drôle de figure, et le teint livide.

— Partez-vous demain pour le Plessis? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Jamais de la vie, dit Michel, dans une attitude de statue tombale, avec un coussin aux pieds en guise de lévrier.

— C'est que... murmura d'Effiat, qui chevrotait décidément, et dont les mains tremblaient, j'ai reçu... aussi... une invitation... Je comptais en

profiter, reprit-il, et le diapason de sa voix devint si bas que Michel se sentit tout mal à l'aise.

Il y eut un silence. D'Effiat reprit :

— Je ne serais pas fâché... de m'éloigner quelques jours... en ce moment.

Il regarda Michel de façon significative. Mais Michel ne comprenait que les points sur les *i*. La rentrée de Sebescù interrompit ce bizarre entretien. Sebescù eut un saisissement à la vue du marquis, et devint aussi affreusement pâle. Mais d'Effiat fit aussitôt ses adieux. Michel lui tendit la main sans se lever.

— Si vous changez d'avis d'ici à demain, vous me ferez avertir au cercle, dit encore d'Effiat.

— Entendu.

Il ferma la porte lentement, sans faire aucun bruit.

— Raseur! grommela Michel, qui était loin de professer une telle opinion à l'endroit du marquis, mais furieux de vaguement sentir sa chère quiétude troublée.

— Qu'est-ce qu'il venait te dire? demanda Grégory, du ton d'un monomane qui a le délire de la persécution.

Michel se contenta de hausser les épaules. Ils restèrent mornes, sur le divan, fumant d'innombrables cigarettes. La fumée du dubèque s'échappait par la fenêtre ouverte, en nuages blancs qu'irisaient les derniers rayons du soleil couchant. Le crépuscule attristait Grégory et Michel, comme

il attriste dans la campagne les bêtes qui reviennent du pâturage.

Ils reprirent leurs sens lorsque Marie Nicolaïevna leur apporta le dîner tout servi, sur une petite table. Elle en avait modifié le menu à leur goût, supprimant les viandes et multipliant les sucreries. Ils n'aimaient que les sucreries et le champagne, triviale formule d'hérédité où leur origine double se marquait encore : mangeurs de confitures comme des Valaques et buveurs de vin mousseux comme des Slaves. Ils continuèrent de fumer tout en dînant.

Comme ils avaient la tête faible, ils furent étourdis au premier verre. La griserie de Sebescù était muette, celle de Michel était loquace. Michel prit donc le dé de la conversation. Il chercha querelle, affectueusement, à Sebescù. On avait beau coucher sous le même toit, on ne se voyait plus. Que signifie? Michel n'était pas assez sur l'œil pour se méfier de complicités possibles entre son ami et Lanspessade. Mais il reprochait à son ami de ne plus décoller d'avec Lanspessade. Il en était jaloux, oui. Grégory eut des souvenirs d'enfance, de jeunesse, de Quartier latin, de noce commune. Il se rappela tous les bienfaits de Michel, et il eut une crise de reconnaissance comme il avait des crises de haine. Il faillit, dans un élan, tout avouer : l'enquête policière organisée à Ville-d'Avray par lui et Lanspessade, la surveil-

lance quotidienne, une lettre anonyme de menaces écrite hier même à d'Effiat pour tâter le terrain et vérifier certaines hypothèses. Mais les mots lui venaient de moins en moins à mesure qu'il se grisait davantage; et puis, à dire vrai, il ne comprenait absolument rien à cette affaire, où il jouait pourtant un rôle utile. Il était bien l'instrument le plus aveugle que pût souhaiter Lanspessade. Il savait seulement, suivant les propres expressions du vicomte, que la fantaisie de Ville-d'Avray était une machine à couler simultanément, et le marquis d'Effiat qui y fréquentait, et notre bon ami le prince Badisteano, qui avait mis son noble nom dans le bail.

Quand même, il allait dire quelque chose : « Veille... Ouvre l'œil... » lorsque Marie Nicolaïevna, en apportant un dernier dessert, annonça au prince qu'une dame le demandait.

— Que le diable la balance ! dit-il. Il est écrit que je ne ferai pas mon lézard en paix aujourd'hui.

Il regarda son lit, dont la courte-pointe était déjà retirée, avec un œil de concupiscence. Mais comme la personne insistait, il dit à Sebescù : « Eh bien ! file, toi, mon vieux. » Sebescù fila. Mais ce congé sans cérémonie retourna encore toutes ses bonnes dispositions. La première chose qu'il fit, une fois dans sa chambre, fut de prendre son poste d'observation, l'oreille contre le parquet. Pendant plus d'une demi-heure, il n'entendit que

des paroles indistinctes et ne reconnut pas les voix. Cela le dégoûta, et il se fourra entre les toiles.

La personne introduite chez Michel était Mme de Culpe. Il était à cent lieues d'y penser. Il commença par manifester son étonnement. Ensuite il s'excusa.

— Sapristi! dit-il avec bonhomie, pourquoi n'avez-vous pas dit votre nom? Je ne me serais pas permis de vous recevoir en négligé.

Mais elle n'avait garde de s'en plaindre, et si négligé qu'il fût, elle ne s'assit pas à distance. Ce n'est qu'en le voyant dans ces vêtements lâches qu'elle comprit bien quel homme c'était, sans initiative mais sans résistance, qui, en dépit de toutes les coquetteries, ne l'eût pas attaquée, mais qui était en proie, comme certaines femmes, dès qu'il y avait un divan : et il y en avait un, ils y étaient même assis tous les deux.

Mme de Culpe fut vite déterminée. Voilà suffisamment de semaines et de mois qu'elle avait envie de se passer Michel : mais elle était gardée à vue par Lanspessade. Elle l'était moins depuis que Lanspessade faisait toutes ses mystérieuses allées et venues. C'est à ce propos qu'elle visitait Michel en secret et à une heure indue. Elle ne savait rien de précis, sauf le but des promenades, et la complicité avec Sebescù. Elle avait flairé que la chose se tramait contre Michel, et elle venait, pour le mettre en garde. Maintenant elle l'interrogeait.

Le prince ne répondait rien. Il ne prêtait qu'une

attention médiocre, et il se sentait simplement mal à son aise comme tout à l'heure, quand d'Effiat était venu. On s'acharnait à lui gâter sa soirée! Mme de Culpe le rasait, comme d'Effiat! Il ne songeait qu'à se débarrasser d'elle aussi vite.

Mais cela était moins commode. Elle ne lâchait pas pied. Elle trouvait d'admirables phrases de transition. Elle lui faisait observer qu'elle n'avait pas hésité une minute à se compromettre en venant chez lui. Son intérêt avant tout. C'est qu'elle lui était profondément dévouée. Elle aimait tant sa sœur : pouvait-elle ne pas l'aimer aussi un peu? C'était presque la même chose, et même c'était mieux. Elle lui en donna la preuve avec tant de rapidité et d'imprévu qu'il ne revint de son ahurissement qu'en même temps que de son plaisir.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, j'ai oublié de retirer mes médailles! Pourvu que ça ne me porte pas malheur!

Il ne savait pas si bien dire! Car au même instant où Mme de Culpe, entièrement abandonnée entre ses bras, détachait la chaîne d'or de son cou, la porte s'ouvrit, Catherine Beaujeu parut, souriante, un peu essoufflée, comme quand elle avait monté vite.

Elle poussa un cri déchirant. Michel resta écrasé. Mme de Culpe fut seule à hauteur, et fit une retraite instantanée sans aucune apparence de fuite.

Catherine tremblait de tout son corps. « Va-t'en », dit-elle enfin. Il ne bougea pas, elle répéta : « Tu es chez moi, n'est-ce pas? eh bien! va-t'en. »

Michel reprit un peu d'assurance.

— Voyons, fit-il, d'un ton demi-narquois, je ne peux pas m'en aller comme ça, tout de suite. Reviens demain matin, après le lever du soleil : on s'expliquera.

Il fermait les yeux. Elle aimait tant ses cils retroussés et ses longues paupières hypocrites! Mais elle ne voyait plus rien, et elle était folle de ce qu'elle avait vu.

— Tout de suite, cria-t-elle avec une joie sauvage. — Les portes étaient ouvertes et sa voix claire faisait résonner l'escalier de bois.

— Catherine !...

— Tout de suite! répéta-t-elle encore plus haut. — Et elle se mit à fouiller elle-même dans les armoires, à en tirer le linge et les vêtements dont il avait besoin. « Habille-toi !... Plus vite !... » Et elle l'aidait. Il fut prêt en un tour de main. Il l'implora d'un dernier regard, mais elle le mit dehors par les épaules et verrouilla derrière lui la porte de la rue.

Elle resta seule, dans le vestibule noir, confondue. Et elle souffrit horriblement. Elle était si contente, si folle, si jeune tout à l'heure, quand elle avait reçu la lettre qui décommandait l'autre

qui lui permettait d'aimer ce soir! Elle avait couru si vite, enlevée par un si puissant souffle de désir! Elle savait bien qu'elle allait le trouver dans son lit, dormant peut-être, et elle était venue sur la pointe du pied pour ne pas lui faire peur et le réveiller en sursaut... Ah!... Elle le voyait... Le cœur lui manqua... Et elle l'avait exécuté sans merci! Mais comment? Comment avait-elle pu le manier sans lui pardonner, comment lui faire cette toilette de condamné, le jeter dehors et mettre le verrou?... Son dernier amant!... Elle eut un vertige de lâcheté. Elle se mit à pleurer et à crier comme une folle. Elle se sauva chez elle.

Cette fois, Grégory avait tout entendu. Au premier bruit, il était sorti de sa chambre, en chemise, jambes nues. Il se penchait anxieusement par-dessus la rampe et plongeait dans la nuit de l'escalier. Il avait vu partir Mme de Culpe, qu'il ne connaissait pas. Il avait entendu le reste, vu déguerpir Michel. La porte de la rue s'était fermée, et ensuite celle du jardin.

Marie Nicolaïevna, qui logeait sur le même palier, était venue aussi, sans rien dire, et, accoudée près de lui, écoutait, regardait.

— Où va-t-il coucher cette nuit? murmura-t-elle.

Grégory la tranquillisa :

— Pas sous les ponts, pour sûr.

Et il lui conseilla de regagner son lit, tout bête-

ment : ce qu'il fit lui-même. Mais quand il eut lieu de croire que Marie Nicolaïevna avait suivi son conseil, il se releva. Sans lumière, pieds nus, il descendit. Il s'introduisit comme un voleur dans la chambre de Michel. La lampe et deux candélabres étaient allumés. Il emporta dans le cabinet de toilette la table, avec les restes du dîner, afin que nul désordre ne déparât ce somptueux nid. Il remit les chaises à leur place, ferma la fenêtre, drapa les rideaux : et il prit possession du lit tout en or où Marie-Antoinette avait dormi.

Lorsque le prince Michel Badisteano se réveilla dans son ancienne chambre du *Charley's*, il considéra les événements d'un autre œil que cette nuit. Il n'avait plus la sensation pénible d'être sans domicile, ne se sentant nulle part mieux *at home* que dans un hôtel. Et puis il pouvait mettre la clef en dedans, ici ! Il entonna le chant de la délivrance. Il pensa irrévérencieusement à Catherine Beaujeu. « M'a-t-elle assez cramponné ! » dit-il tout haut. Il supputa pour la première fois la différence de leurs âges.

Sans domicile? Mais il n'avait que l'embarras du choix. Vie d'hôtel ou vie de château. Et il était seul maître de décider. Il se promena dans sa chambre, du pas relevé d'un homme libre. Il résolut de partir pour le Plessis-Bourbon, par raison d'économie. Il fit avertir le marquis d'Effiat au

Blue-Club. Sur les onze heures, ils déjeunaient ensemble, sommairement, à l'anglaise, et ils s'embarquaient après les œufs bacon. Michel avait dépêché à Marie Nicolaïevna un des petits chasseurs à dolman rouge de Charley, pour l'inviter à faire les paquets, à expédier la garde-robe, et à s'expédier elle-même.

Bien que le train de jour n'arrivât que fort tard au Plessis, Michel fut surpris de ne pas trouver sa sœur à la gare. Elle était un peu souffrante, lui dit Mercœur, venu seul au-devant de ses hôtes. Il n'y eut point, vu la présence du marquis, d'explication ni de cérémonie de réconciliation entre les deux beaux-frères. Ils s'abordèrent avec ces façons naturelles des gens qui ne se sont pas rencontrés depuis des mois, mais qui auraient tout aussi bien pu dîner ensemble la veille. La princesse étant au lit, Michel fut seul admis à la voir. Mercœur s'occupa d'installer le marquis.

— Qu'as-tu, ma petite âme? dit le prince en s'asseyant au bord du lit, où sa sœur paraissait tout à coup raidie et paralysée.

Elle fut incapable d'articuler un seul mot; mais elle noua ses bras autour du cou de Michel. Il étouffait, il était aveuglé, le visage écrasé contre la poitrine d'Hélène, qu'il sentit secouée de mouvements convulsifs comme des sanglots : mais elle ne pleurait pas. Il étouffait. Elle lui faisait mal : il se secoua pour se dégager. Elle poussa un gro-

gnement sourd et serra plus fort. Il lui attrapa les deux poignets et la força de lâcher en lui froissant les os.

— Tu es folle! dit-il.

Mais la crise nerveuse se déclarait. Elle arracha les draps du lit, jeta les oreillers, se roula en grinçant des dents. Michel lutta d'abord seul contre elle, malgré la force musculaire qu'elle déployait. Mais quand elle se mit à « sonner » sa tête sur le bois du lit comme font les assassins des boulevards extérieurs à leurs victimes sur le coin des trottoirs, il prit peur. Il ouvrit la porte qui était perdue sous tenture à la tête du lit, et appela Mercœur, qu'il supposait être dans le corps de logis réservé habituellement aux hôtes de passage. Mercœur, en effet, y était avec d'Effiat, dont la chambre était voisine de celle destinée à Michel. Dès que le duc parut, Hélène se rendit. « C'est fini, » dit-elle d'une voix faible, et elle resta comme morte. Après un assez long temps de silence, Mercœur fit un signe à Michel, qui se retira. Hélène entr'ouvrit les yeux et murmura : « Bonsoir. »

Elle fut pourtant, le lendemain, réveillée dès huit heures par le désir d'aller elle-même réveiller Michel. Cette crise avait suffi pour lui tirer les traits, pour lui faire perdre l'apparence de son embonpoint commençant et pour lui rendre, avec sa physionomie des jours de rendez-vous à l'Aquarium, son âme d'alors, lentement modifiée depuis par une

transplantation bienfaisante et par la torpeur de l'oubli. Le souvenir, le désir de Bob venait de ressusciter en elle tout d'un coup, à l'instant même où, semblait-il, l'arrivée du frère qu'elle chérissait mille fois davantage l'en devait distraire plus que jamais.

Elle bouscula Michel, qui ne s'habillait pas assez vite. Elle l'entraîna dans la campagne, comme l'an dernier. Mais elle ne lui chantait plus sa joie de le voir, et elle ne causait plus avec abandon. Toute à l'idée fixe, elle devenait sèche, brève, pratique. Elle dit sans phrases ce qu'elle voulait : elle voulait Bob. Elle ne pouvait plus se passer de lui. Elle voulait le faire venir, dans les trois jours.

Michel, effaré, souleva des objections. Il prévoyait des difficultés, dont il avait horreur. Hélène ne s'y arrêta pas. Rien ne lui paraissait facile comme de faire venir Bob au Plessis-Bourbon. Si elle s'en était privée jusque-là, c'est qu'elle n'avait pas de moyen de lui écrire : on la gardait à vue. Aujourd'hui, cet obstacle était levé. Elle se promenait avec Michel. Qui les empêchait de pousser jusqu'au village, à peine distant de deux kilomètres? Ils entraient à l'auberge pour se rafraîchir, ils y écrivaient et mettaient eux-mêmes la lettre à la poste. C'est à cette même auberge que Bob devrait descendre. Il y resterait enfermé le jour, sortirait à la nuit tombante et s'introduirait dans le château, qui n'avait point de clôture, soit à l'heure du dîner,

soit après l'extinction des feux. Il entrerait par la tourelle qui établissait la communication entre l'appartement d'Hélène et les corridors des chambres d'amis. Il en sortirait au point du jour par la même voie.

— C'est absolument grotesque, dit Michel.

Mais ils poursuivirent leur chemin, entrèrent dans la salle basse de l'auberge. Michel demanda un madère, et la princesse de quoi écrire. On lui apporta un *nécessaire de correspondance*, au prix de dix centimes, c'est-à-dire, dans une enveloppe bleue décorée de vignettes patriotiques, un cahier de papier à lettres de cuisine avec les cinq enveloppes assorties. La lettre fut écrite, jetée à la boîte. Cinq minutes plus tard, tout le village savait que la princesse, duchesse de Mercœur, était entrée à l'auberge et y avait écrit. Mme Ledru en informa son mari en revenant du marché. Joseph Ledru n'eut garde d'en faire part au duc, mais il pensa bien que cela n'irait pas sans de prochaines conséquences, et il se promit de veiller pour son compte.

En rentrant au château, Hélène eut la surprise fâcheuse d'y trouver sa belle-mère, arrivée par le train de nuit, et pour une huitaine. Mais la duchesse de Vendôme avait un logement trop éloigné du sien pour qu'Hélène s'inquiétât fort de cette présence. La fièvre de l'aventure lui donnait un brillant singulier. Elle fut d'humeur charmante et vive, d'autant que cette invasion d'étrangers sup-

primait de nouveau toute intimité entre elle et son mari.

Marie Nicolaïevna arriva le lendemain, et reprit son service de chambre auprès de la princesse, chez qui elle fut désormais seule admise. Le matin d'après, Michel fut seul au village, et trouva Bob à l'auberge. Par surcroît de précautions, Bob était descendu à l'avant-dernière station et avait terminé le trajet sur sa bicyclette : il n'y avait qu'un bicycliste en tournée qui pût avoir la fantaisie de faire séjour dans un pareil trou. Sa présence ne fut donc point d'abord trop suspecte, mais le devint dès qu'il fut avéré que le voyageur connaissait Michel, l'avait reçu dans sa chambre, ne se montrait pas de toute l'après-midi, sortait à la tombée de la nuit, et s'en allait dans la direction du château.

Ce même jour, à dîner, la duchesse de Vendôme eut un télégramme de Montréjeau, qui annonçait son arrivée pour le soir. « Eh bien! pensa Hélène, mais c'est un rendez-vous. » Elle n'était pas loin de la vérité. Voici, en effet, ce qui s'était passé à Paris. Lanspessade avait appris à deux heures la scène de la nuit et le déménagement de Michel. Il sut à cinq heures, au club, que le prince Badisteano et le marquis d'Effiat étaient partis ensemble pour le Plessis-Bourbon. Ce double départ ne lui laissant plus personne à filer, il prit vingt-quatre heures de congé; mais ensuite il eut l'inspiration

d'épier Bob, dont il apprit le départ soudain, pour une destination inconnue. Il devina sans peine la combinaison, il se faisait au métier. Il connaissait, au moins, aussi bien qu'Hélène les êtres et les facilités d'accès du château. A tout hasard, il employa le même canal qu'une première fois pour avertir Montréjeau sans se compromettre personnellement. Il raconta à Catherine Beaujeu, comme une amusante aventure parisienne, l'hypothétique roman de la princesse. Catherine, qui en était à l'exaspération, écrivit à Montréjeau. Montréjeau envoya son télégramme et prit le train.

Ce contretemps obligea Michel de courir au village aussitôt après le dîner, pour faire rebrousser chemin à Bob, qui ne devait plus se risquer aux abords du château avant une heure du matin. Le prince pestait contre sa sœur, n'ayant point de goût pour ces alertes et ces dérangements. Il rencontra Bob, par bonheur, à moitié route. La rentrée inopinée de Bob à l'auberge et sa nouvelle sortie à minuit et demi intriguèrent fort les populations. Il avait gardé sa tenue de bicyclette, avec des souliers de tennis à semelle de caoutchouc quadrillé.

Il est à croire que rarement un héros d'amour partit pour le bonheur avec aussi peu d'enthousiasme. A vrai dire, il n'était aiguillonné par aucun désir, et même il n'éprouvait rien de sentimental. Cette histoire de mélodrame et de mauvais feuille-

ton le gênait, le déconcertait comme s'il avait eu de la littérature. Cela lui paraissait de mauvais goût, et pas moderne. Il n'avait pas hésité cependant à suivre les instructions d'Hélène, mais il continuait à subir les péripéties de cet excentrique adultère avec un passif ahurissement.

Le danger même ne lui procurait aucun *excitement*. Il n'avait pas froid aux yeux, et cela ne l'intéressait pas. Il s'en allait sur la grand'route, à travers la campagne obscure, de la même démarche correcte qu'aux Acacias. Il entendit des aboiements lointains, mais il ne rencontra ni bêtes ni gens aux environs du château. Toutes les lumières étaient éteintes. Il eut quelque peine à se reconnaître, n'ayant pour guide que des indications fort inexactes données par Michel. Enfin il trouva la tourelle d'angle, l'escalier; une petite porte s'ouvrit, et il pénétra dans la chambre meublée en style de décor pour tragédies historiques.

Ses façons de voir changèrent subitement. Il n'eût pas été bon Français, s'il n'eût passé vite de l'impression tragique à celle de vaudeville : il était enfermé avec la femme, et le mari dormait à quatre pas ! Il n'eût pas été non plus le Bob, le fameux Bob, dont les records n'étaient pas seulement de bicyclette, si les impressions réalistes n'eussent dominé à la fin. Elles dominaient si bien quand il s'esquiva, et il était si persuadé de la commodité comme de l'agrément de cette entrevue, qu'il promit

de revenir le soir même. Cinq heures sonnaient. Il descendit l'escalier en spirale, avec la désinvolture d'un homme qui est chez soi.

Mais il avait compté sans Joseph Ledru. Ce brave Joseph avait, comme Parisien, la passion de la campagne, et comme valet de chambre, celle du jardinage. Le jardinier-chef lui avait concédé le privilège de ratisser aux abords du château, et il se levait chaque matin, pour cette besogne, à cinq heures. Au moment d'ouvrir la porte, Bob entendit le bruit du râteau. Il resta plus d'une demi-heure à l'affût. Enfin, il entendit des pas qui s'éloignaient : Ledru s'en allait déjeuner avec la mère Ledru, en leur pavillon particulier. Bob sortit précipitamment de sa cachette et se jeta dans un petit bois qui, de ce côté, touchait presque au mur du château.

Le parterre à la française, dessiné devant la façade principale, était sablé de gravier, mais par derrière il n'y avait qu'un sable jaune, où les semelles quadrillées de Bob s'imprimèrent parfaitement : et lorsque César, qui était aussi fort matineux, sortit peu après, il trouva Ledru le nez à terre, en train d'observer cette piste comme un Peau-Rouge de Fenimore Cooper.

Il l'interrogea.

— Monsieur le duc, répondit Joseph, il y a un homme qui s'est introduit cette nuit au château, et qui vient de sortir.

Mercœur demeurait incrédule. Joseph parla du

bicycliste inconnu. Le duc feignit de n'attacher aucune importance à cette révélation; mais, tout en se promenant, il poussa jusqu'au village. Par une assez plaisante coïncidence, il éprouvait justement le même malaise que Bob la veille, et cette péripétie de roman-feuilleton le déconcertait plus qu'elle ne l'affectait. Il entra dans l'auberge, mais ne put jamais se résoudre à interroger. Il nota seulement que les paysans, qui le saluaient, observaient sa mine avec une manière de compassion gouailleuse. Il se résigna donc à établir une surveillance, et il se coucha fort tard ce soir-là, sans avoir rien vu ni entendu de suspect. Ledru monta la garde toute la nuit.

Ces précautions ne servirent de rien pour le soir. Bob s'était glissé avant sept heures dans la chambre même d'Hélène, où Marie Nicolaïevna le tenait enfermé. Mais le lendemain matin, quand il ouvrit sans défiance la porte pour s'évader, il se trouva nez à nez avec Ledru. Il rentra au plus vite, sans d'ailleurs s'inquiéter aucunement : ce jardinier n'avait pas, à coup sûr, eu le temps de le dévisager, et devait le prendre pour Michel ou un autre. « Voilà notre homme, » se dit Ledru, qui fit si bonne garde que Bob ne réussit point à décamper avant l'heure du réveil général. Il se réfugia dans la chambre du prince Michel, qui le reçut avec peu d'empressement, mais lui fit quand même l'aumône d'une tasse de thé et d'un reste de gâteau.

A midi, Bob, qui avait un appétit formidable, mourait littéralement de faim. Michel se dévoua encore, prétexta une migraine, et se fit servir à déjeuner dans sa chambre après avoir enfermé Bob dans le cabinet de toilette. Ledru, qui servait, s'égaya fort de voir combien un seul homme, qui a la migraine, peut absorber de nourriture et de boisson. Il fit une garde plus sévère. Bob comptait se glisser dehors à la même heure qu'hier il s'était glissé dedans. Mais en ouvrant la porte de la tourelle, il se trouva encore nez à nez avec cette sentinelle infatigable. Il n'eut que le temps de remonter quatre à quatre jusqu'à la chambre d'Hélène, où il fut de nouveau emprisonné.

Ledru n'osait point déserter son poste, et ce fut Mme Ledru qui alla informer le duc, avec d'interminables lamentations, des précautions oratoires et des excuses, que « l'homme » était là, qu'il n'avait pas bougé du château depuis vingt-quatre heures, qu'il se trouvait présentement dans la chambre même de madame.

— C'est bien, dit César, avec plus d'impatience que d'émotion.

Il se leva, sans réfléchir ni hésiter. Il eut un petit battement de cœur, mais il reprit tout de suite son sang-froid. Il ouvrit la porte de communication, traversa le boudoir, et s'arrêta un instant dans la nuit du cabinet de toilette. Il alluma sans nécessité un des becs de gaz, et ensuite poussa la

porte de la chambre, qui était, comme il pensait bien, verrouillée à l'intérieur. Il heurta.

— Hélène, dit-il d'une voix brève, ouvrez-moi.

Il ne reçut aucune réponse, mais il n'entendit pas non plus le remue-ménage classique des flagrants délits. « Elle dort, » fit-il, tout haut, et il se retourna, d'un air menaçant, vers la mère Ledru qui regardait de côté, le cou allongé, comme une poule. Mais il se détendit brusquement les nerfs en frappant la porte d'un coup de poing, dont le bruit l'empêcha d'entendre celui de l'autre porte qu'on refermait.

Hélène ouvrit aussitôt et se dressa devant lui, toute pâle, et insolente.

— Que voulez-vous? dit-elle.

Ledru s'était lancé à la poursuite de Bob qui fuyait par le corridor. Il ouvrit en passant la porte perdue sous tenture à la tête du lit, et cria : « Par ici, monsieur le duc, par ici! »

Mercœur poussa rudement Hélène et traversa la chambre comme un fou. Mais Bob avait de l'avance. Il entrait chez le prince Michel. D'Effiat ouvrit sa porte furtivement et l'attira. « Cachez-vous ici, grand serin! C'est la seule chambre où on n'osera pas vous chercher. » Ils entendirent en effet que l'on fouillait à côté celle de Michel, qui protestait avec indignation. Alors d'Effiat rouvrit sa porte, et demanda, de l'air le plus tranquille du monde :

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ?

— Il y a un cambrioleur dans le château, dit Mercœur embarrassé.

Montréjeau, qui logeait en face, parut, dans un déshabillé imposant.

— Cela est exact, déclara-t-il avec solennité : je l'ai entendu fuir par ici.

— Ne mentez pas, monsieur! cria Michel à son beau-frère. Il ne s'agit pas de cambrioleur. Vous accusez...

Il posa les deux mains sur les épaules du marquis d'Effiat, et s'adressant à lui :

— Monsieur accuse ma sœur d'avoir caché un amant dans sa chambre!... Comme c'est vraisemblable ! ajouta-t-il d'un ton moins tragique.

— César... dit le marquis avec une expression d'affectueux reproche, et comme pour le rappeler à ses devoirs de chevalier français.

— Nous savons ce qui nous reste à faire, cria encore Michel.

Hélène accourut aux cris de son frère, véritablement persuadée qu'on le lui égorgeait. Elle était montée si vite qu'elle suffoquait. Elle eut une faiblesse. D'Effiat la soutint.

— Ce n'est pas la peine de vous trouver mal, lui dit-il à l'oreille. Bob est chez moi, en sûreté.

— Nous savons ce qui nous reste à faire, répéta Michel.

— Oui, dit Hélène. Nous partirons demain, mon frère et moi.

— Mercœur, retirez-vous, dit le marquis d'Effiat, triste comme un témoin qui a épuisé toutes les tentatives de conciliation.

Hélène se retira d'abord dans sa chambre. Comme César n'y voulait plus passer, il dut faire le tour du château et rentrer par la grande porte. Ledru l'accompagna : les issues n'étant plus gardées, Bob put s'échapper aussitôt sans difficulté aucune. Le lendemain, à la première heure, la princesse Hélène partit avec son frère, comme elle avait déclaré qu'elle ferait. C'est elle qui prit l'initiative de la procédure en divorce, pour injures graves, et le duc en fut réduit à la demande reconventionnelle.

XI

— Eh bien! c'est de la Reine, dit Michel, impatienté : Hélène retournait l'enveloppe et interrogeait l'écriture, au lieu de faire sauter les cachets.

Elle ne reconnaissait plus cette grande écriture, toute pareille à la sienne... Une seconde, l'auguste image, le fantôme plutôt de la reine Elsa flotta devant ses yeux, dans le fantôme du décor de Vladimir-Troïtza ; et les neiges éternelles, les sapins noirs, le ravin où mugit un torrent captif, remplacèrent par une hallucination fugitive le décor actuel qu'elle contemplait, accoudée à l'appuie-main d'une fenêtre ouverte, à côté de son frère Michel. L'analogie d'un vaste cadre, d'un ciel libre, de cimes d'arbres moutonnantes à ses pieds, favorisait ce rappel de l'ancienne vision familière. Elle dominait des jardins successifs, celui d'un vieil hôtel transformé en couvent, celui de l'Abbaye-aux-Bois, dont la haute et monotone façade grise bornait enfin la vue, au fond.

Le marquis d'Effiat, qui s'était déclaré pour elle

et qui l'aidait de ses conseils, l'avait engagée à faire retraite dans un établissement religieux, jusqu'à l'issue de son procès. Elle s'y était refusée, par scrupule d'orthodoxe. Du moins, il l'avait mise en garde contre la maladresse d'un choix de logement peu respectable, dans quelque rue bruyante et mal famée, sur la rive droite. Ici, elle demeurait dans l'atmosphère du couvent, sinon au couvent même. Elle voyait toute la journée circuler des robes noires, des guimpes et des cornettes, parmi les verdures que l'automne faisait moins discrètes et qui s'éclaircissaient en se rouillant. Elle pouvait régler sa vie d'après les sonneries des cloches. La maison, qui avait son entrée rue de la Chaise, était habitée par des dames âgées et par un vicaire de Saint-Thomas d'Aquin. L'appartement du troisième, loué meublé à la duchesse de Mercœur et au prince Badisteano, venait d'être abandonné par un autre jeune ménage, également en instance de divorce.

Hélène déchiffra lentement la lettre, tandis que Michel faisait des ronds de fumée. « Tiens, » dit-elle ensuite. Michel prit le papier, de la même main que sa cigarette, et le parcourut négligemment.

— Cette brave reine !... dit-il.

Elle replia la feuille, la remit sous enveloppe, la glissa dans le tiroir d'un secrétaire acajou et cuivre, où la précédente locataire avait naguère entassé

de si volumineuses correspondances de flirt que les joints en bâillaient encore et que les serrures ne fermaient plus.

Partir?... C'est cela que la Reine, au cours de douze pages éplorées, maternelles, et surtout littéraires, lui inspirait, lui demandait humblement, lui ordonnait impérieusement! Mise au fait de « l'accident », Sa Majesté en prenait occasion pour dire du mal, moins de Mercœur en particulier que de tous les hommes et du mariage. Et sous les lamentations de circonstance, Hélène sentait la joie mal dissimulée, l'âpre joie, la joie triomphale. Sa Reine lui tendait les bras. Pourquoi tarder? Le procès? Absente, elle serait condamnée à coup sûr? Qu'importe? Sa Reine lui restait et lui proposait les douceurs d'une vie commune, intime, nomade : car, présentement, Elsa névrosée, atteinte de manie errante, s'était affranchie de la cour et de l'étiquette par ordonnance des médecins, elle voyageait, et ne cohabitait plus, que de loin en loin quelques jours, avec Frédéric-Guillaume Ier, son époux.

Cette promesse d'une intimité vagabonde avec sa chère Souveraine aurait eu de quoi séduire Hélène Badisteano si elle n'eût joui pour l'heure d'une intimité qui lui était autrement précieuse, celle de son frère bien-aimé. Car Michel lui appartenait enfin, et elle ne prenait garde qu'à cet avantage de son divorce. Michel, devenu son cavalier,

son porte-respect, ne la quittait plus, logeait avec elle : ou mieux, elle le logeait, elle le nourrissait, elle l'entretenait de tout, et en retour elle l'avait sous les yeux et sous la main du matin au soir, et elle pouvait le voir ou l'entendre dormir la nuit.

Pour la première fois depuis les temps de leurs promiscuités enfantines, elle retrouvait, par l'effet de cette réunion, le sentiment du foyer, en ce garni de hasard où elle était campée pour quelques mois. Comme elle le préférait, soit aux résidences royales, soit à son hôtel de Vendôme, soit à son château du Plessis-Bourbon, cet appartement petit, incommode et mal distribué! L'antichambre n'était qu'un couloir, la salle à manger, avec un poêle en faïence, était simplement ornée de nattes et meublée de paillages, le salon restait sous les housses et les jalousies baissées. Mais entre la salle et le salon se trouvait un réduit étroit, habillé en boudoir oriental. C'est là, sur un divan qui prenait tout le travers de la pièce, qu'on faisait le soir un lit à Michel, là qu'on se tenait volontiers l'après-midi : et voici que l'orient de pacotille prenait une apparence inattendue de naturel, d'authenticité, à l'usage de ces nouveaux hôtes qui étaient aussi de là-bas, voici que Michel donnait le pli aux portières, à force de les draper machinalement quand il passait, qu'il appropriait la place des meubles à ses attitudes et à ses gestes de Lev ntin, qu'il s'accroupissait sur les sièges au lieu

de s'y asseoir et les déformait en conséquence, qu'il jetait les coussins à la bonne place. Et surtout il rendait à ces choses leur parfum de bazar turc, ce parfum combiné d'eau de rose et de géranium qui émane des hommes comme des objets, et que Michel combattait sur lui-même, mais toujours en vain, par des flots d'héliotrope blanc.

Hélène aimait ce parfum obsédant qui se glissait sous les portes jusqu'à sa chambre, séparée du boudoir par le salon. Le décor y était plus parisien, acajou Louis XVI et toiles de Jouy; et cependant, quel nid pour elle! Comme on sentait bien qu'une détraquée de ses pareilles, une de ses sœurs inconnues avait respiré là, bourré ce bahut boiteux de dessous luxueux et mal tenus, piqué ses épingles à chapeau dans les bras de fauteuils, et, en se balançant sur cette chaise désarticulée, fait de l'adultère par écrit! Tant de lettres avaient été déchirées, déchiquetées dans cette chambre, qu'on en retrouvait encore partout des petits morceaux, comme des confetti du carnaval après plus de trois semaines de carême. La cuisine était mitoyenne; à travers la mince cloison, Hélène entendait, dès le matin, Marie Nicolaïevna fourgonner le fourneau, avec des férocités de bourreau qui fait rougir son pal avant d'y asseoir le condamné ; et rien ne lui manquait pour être heureuse, puisqu'elle avait son frère et son esclave.

Rien ? Et Bob ? — Est-ce que Bob comptait dans

[illegible] d'Effiat lui avait fait comprendre qu'elle ne pourrait le recevoir chez elle, et qu'elle devait user des plus grandes précautions pour le rencontrer au dehors : elle s'était résignée à ne point le recevoir, et elle avait bien autre chose à penser qu'à lui donner des rendez-vous. Elle ne désirait rien tant que de ne voir personne. Elle était servie à souhait. D'Effiat même, après l'avoir mise aux mains d'un avoué très recommandable et d'un avocat éminent, ne donnait plus signe de vie. Elle avait retrouvé cette faculté, qui est de son pays, de ne rien faire et de ne s'occuper à rien. Le principal événement de chaque jour était le premier déjeuner, que Michel venait prendre dans sa chambre. On bavardait avec Marie Nicolaïevna. Les autres repas, on les faisait plutôt sur le divan de Michel que dans la salle à manger. Le reste de la journée, ils fumaient des cigarettes et ils écoutaient sonner les cloches.

Quant au procès, Hélène n'avait point à s'entremettre : il se déroulait en dehors d'elle et presque à son insu. Un divorce est le genre d'affaire où les intéressés réels ont le moins de part active. La princesse n'avait été dérangée que pour une conférence préliminaire avec l'avoué et l'avocat, où d'Effiat, qui assistait, avait dit tout ce qu'il fallait dire. Ensuite, on s'était inquiété de lui assurer des ressources provisoires; mais cela n'avait point donné lieu à contestation, Mercœur ayant sponta-

nément accordé une pension très confortable. Puis, comme on était encore en pleines vacances des tribunaux, plusieurs semaines s'écoulèrent avant le premier épisode utile de la comédie : les appels en conciliation.

Cette cérémonie ne fit pas grande impression sur Hélène. Elle se rendit au Palais accompagnée de son frère, qui ne put se défendre d'y avoir des allures d'habitué. Elle vit sans curiosité la foule des deux sexes qui se pressait dans les couloirs. Son avocat se trouva à point nommé pour la faire passer dans une salle déserte et lui éviter cette scandaleuse attente parmi des cinquantaines de couples divorçables, dont quelques-uns s'oublient jusqu'aux injures et parfois aux coups. Elle dut néanmoins, après l'appel de son nom, faire queue avec cinq ou six femmes, à la porte du juge commis pour concilier. Mercœur faisait queue à gauche parmi les cinq ou six hommes, les femmes à droite. Elle eut de l'étonnement de le voir, elle le reconnut à peine. Michel, qui rôdait aux environs, prit son air le plus agréable quand il aperçut son beau-frère. Mercœur les salua tous deux gravement. La conciliation, qui ne provoqua aucune scène ni commentaire, dura exactement deux minutes. Hélène, en ressortant du cabinet, prit aussitôt congé de son avocat et repartit au bras de Michel.

Le monde étant fort dispersé à cette époque,

ce début de procès ne put faire le sujet d'aucune conversation, et resta même généralement ignoré. Pourtant, le lendemain, un journal du matin publia une note énigmatique, courtoise et même sympathique pour la duchesse, qui était désignée par ses initiales; encore plus sympathique pour le prince Michel, que l'auteur anonyme félicitait de remplir si dignement son devoir de frère. Michel reçut le journal à son adresse, avec la note encadrée au crayon bleu. Il en fut touché. Il la lut tout haut. Il l'apprit par cœur. Cette note ne trouva point d'écho dans la presse, et Montréjeau même jugea superflu de la relever.

Le soir, Hélène reçut une lettre de son avocat, lequel lui envoyait la note découpée, et lui demandait si elle avait des relations de journalistes. Il ajoutait qu'avec toute la diligence et les influences possibles, l'affaire ne pourrait guère venir en première instance qu'au mois de février, que le jugement de divorce ne serait point rendu *de plano*, et que le tribunal ordonnerait vraisemblablement une enquête, qui n'aurait pas lieu avant le mois de juin.

Hélène se sentit à son aise d'avoir tout ce temps devant elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire : *de plano*, ma petite âme? dit-elle à son frère.

Michel l'ignorait.

Elle ne s'en soucia pas davantage. Au courrier

suivant, elle reçut une coupure en épreuve du *Tout-Paris*, avec prière de mentionner d'urgence ses changements d'adresse et de qualités. Michel rédigea la réponse. Après ces menus faits, leur vie reprit le cours habituel, sauf un changement : ils s'engouèrent du patinage et se mirent à fréquenter le *Palais de Glace*, mais dans la matinée, à l'heure des petits jeunes gens, des petites jeunes filles et des mamans. Ils n'y rencontrèrent personne de connaissance.

A la fin de janvier, la princesse eut la corvée d'une longue conférence avec son avocat. Il mettait la dernière main à sa plaidoirie. Il fut sévère, indiscret et psychologue comme un juge d'instruction. Elle répondit fort mal à l'interrogatoire. Elle avait perdu la mémoire des faits, à tel point qu'elle était maintenant sincère quand elle niait l'invraisemblable équipée de Bob et l'adultère par effraction. Elle était également incapable de formuler aucun grief sérieux contre son mari. L'avocat lui en proposa quelques-uns.

Il lui donna ensuite l'assurance qu'elle n'entendrait plus parler de rien jusqu'aux débats, qui étaient d'ailleurs de peu de conséquence, vu que le jugement ne serait pas rendu *de plano*. Elle fut si contente de se sentir délivrée qu'elle s'esquiva sans profiter de l'occasion pour se faire expliquer ces deux mots latins.

Bien que l'affaire fût inscrite au rôle, la presse

continuait de n'y faire aucune allusion : elle souffle où elle veut. Mais quelques jours à peine avant les plaidoiries, comme Hélène et Michel prenaient le café dans la chambre orientale, l'on sonna. Marie Nicolaïevna leur présenta une carte du goût le plus correct, où ils lurent : Octave Chatriot.

Ils l'examinèrent tour à tour, firent le même geste d'ignorance, et comme ils étaient déterminés à ne point laisser envahir leur retraite, comme tous les coups de sonnette leur causaient une angoisse indéfinissable et une sorte de peur superstitieuse, ils ordonnèrent à Marie Nicolaïevna de répondre qu'ils étaient sortis. Mais Marie ne revint point aussitôt, et ils entendirent une conversation infinie dans l'antichambre.

— Va donc voir, dit Hélène.

Michel alla se postor dans la salle, et fut suffoqué d'entendre l'inconnu, le nommé Chatriot, qui posait à la servante les questions les plus précises touchant les êtres du logis et les habitudes de la princesse. Et la méfiante Marie Nicolaïevna, fort habilement retournée, répondait sans se faire prier aucunement! « C'est un agent de police, » murmura Michel, avec une sueur froide. Il examina sa conscience, et il eut la naïveté de la trouver nette. Cela lui inspira un acte de témérité, pour lui incroyable. Il ouvrit la porte brusquement et se montra, irrité, majestueux, impertinent; mais ses

jambes tremblaient sous lui, et il clignait si nerveusement des paupières qu'il n'y voyait plus.

Quand il recouvra l'usage de ses sens, il vit, dans la projection lumineuse de la porte ouverte, un homme assez vulgaire, très gros, de grande taille, bien que bas sur pattes, et tout gonflé d'importance, mais gonflé à la lettre, tant il avait une ample poitrine. Sa jaquette étriquée, boutonnée trop haut, bridait sur ce large coffre et bâillait ensuite, accusant le ventre, qu'elle encadrait, et soulignant de ses pans trop courts le développement disproportionné du torse. La tête chevelue était rejetée en arrière, dans une attitude d'orateur en cire au musée Grévin, la physionomie présentait tous les caractères d'une ambition immense et d'une volonté nulle. Le sourcil froncé, le regard perçant étaient d'un général sur le champ de bataille, à l'instant précis du coup d'œil qui va décider de la victoire; et l'ensemble était d'un Napoléon sans ressort, en baudruche. Les joues ravinées, canalisées, indiquaient la sensibilité banale et la larme facile. Le menton n'était qu'une ébauche de menton, et la bouche veule avait des lèvres sans dessin, des lèvres à la débandade. La main droite faisait des gestes arrondis, la gauche se promenait de haut en bas et de bas en haut, tantôt s'appuyant ouverte sur le cœur, tantôt pointant de l'index et du médius jusqu'au fond du gousset vide.

Michel examinait ce personnage sans rien dire, mais avec une terreur si manifeste que le gros homme débonnaire ne put garder son sang-froid. Son visage se décomposa tout d'un coup, et exprima une terreur identique, par un effet d'imitation simiesque.

— Prince!... s'écria-t-il avec élan.

— Monsieur? dit Michel, reprenant assurance.

Mais comme il s'effaçait, d'un mouvement involontaire, le Chatriot en profita pour se glisser dans la salle à manger avec une prestesse merveilleuse ; et, choisissant bien son point de vue, il vint se camper devant le poêle de faïence, d'où il fit un inventaire des lieux. Ses mains croisées derrière son dos relevaient les petits pans ridicules de sa jaquette, et il promenait sur toutes choses un regard martial.

— Monsieur? répéta Michel, tout interdit.

— Octave Chatriot, fit l'intrus en se rengorgeant.

Il ajouta, d'une voix mouillée :

— Prince, voulez-vous me permettre de serrer la main d'un homme de cœur?

Michel ne s'emballant point, Octave lui empoigna la main d'autorité, pétrit cette main molle et grasse, et, en fait de cœur, l'approcha de sa gigantesque poitrine, où Michel sentit quelque chose battre.

— Que désirez-vous? dit le prince.

— Mon nom ne vous répond-il pas ? dit Chatriot avec emphase.

Il était inouï, en effet, que le prince Michel Badisteano ne reconnût point le nom justement populaire du plus célèbre reporter d'un grand quotidien. C'est à ce titre que Chatriot venait puiser aux sources quelques renseignements touchant la princesse Badisteano, duchesse de Mercœur. La loi interdit le compte rendu des procès de divorce ; mais elle n'interdit pas, elle ne saurait interdire le reportage, surtout avant la lettre. Que si la princesse ne daignait pas consentir à le recevoir, Chatriot ne s'en féliciterait pas moins de sa téméraire démarche : il n'aurait pas entièrement perdu sa journée, puisqu'il voyait de ses yeux le sympathique prince Michel, puisqu'il avait eu l'honneur de lui serrer la main.

— C'est moi, dit-il, qui, voilà quelques semaines, ai pris la liberté de vous consacrer un écho.

— Ah ! dit Michel aussitôt gagné.

La porte du boudoir était restée ouverte. On entendit la voix grave et timbrée d'Hélène qui disait : « Michel, fais donc entrer monsieur. »

Jamais un marquis de Molière, venant « gratter du peigne à la porte du Roi », ne s'avança d'une démarche plus imposante et mieux cadencée. Mais la chambre orientale était si étroite qu'il n'eut pas l'espace de bien saluer, et il se trouva soudain sur Hélène, qui venait à lui. Il recula d'un pas.

« Sublime beauté ! » murmura-t-il. Hélène le fit asseoir, et il avoua son désir de l'interviewer ; mais au lieu de s'en ouvrir à elle tout bonnement, il enveloppa cette déclaration d'un compliment de style romantique, et il lui assura qu'elle portait au front une triple couronne : celle de ses pères, celle de la beauté, celle de l'infortune et de l'exil. Michel approuvait de la tête.

— Voulez-vous une cigarette ? dit-il.

Chatriot accepta. Il choisit avec émotion dans le porte-cigarettes orné d'un rébus émail et roses, un des tubes à bout d'or timbrés de la couronne princière. Il goûta silencieusement la fumée exotique. Il semblait égaré dans un lointain voyage d'imagination, il souriait aux portières de Karamanie. Enfin il recouvra la parole, il évoqua mélancoliquement le souvenir de la patrie absente. Il se fit donner, sans avoir l'air d'y toucher, quelques détails typiques sur la reine Elsa. Il croqua, d'après les indications de ses hôtes, une délicieuse princesse Badisteano douairière. Il n'interrogeait point : il causait, avec un apparent abandon, mais avec une habileté suprême et un véritable génie professionnel.

Quand il sentit ses gens en main, il changea soudain de posture et de visage. Il ne cacha plus son jeu. Il posa des questions directes, nettes. Il les secoua tous les deux, il les éperonna, il les mena où il voulut. Il exigea un minutieux histo-

rique du mariage, des brouilles, du roman final; et la princesse, de qui son avocat moins retors n'avait pu tirer un seul mot, sentait sa mémoire s'éclaircir, sa langue se délier comme par miracle. Même, elle s'amusait, elle prenait plaisir à cette gymnastique. Elle y mettait de la bonne humeur et de la bonne volonté, sans ombre de réserve, lâchant ce qu'on ne dirait ni à un confident ni à un confesseur : mais un reporter dans l'exercice de ses fonctions, est-ce un homme? Chatriot mettait à nu tous les secrets du ménage Mercœur, avec un sans-gêne de garçon de bains : et il n'était que des âmes mâtinées de valaque et de slave pour tolérer ce massage impudent.

Lorsqu'il prit congé, ses interlocuteurs se récrièrent de surprise : l'interview avait duré deux heures d'horloge ! Chatriot voulut bien déclarer qu'il « n'avait eu besoin que de voir la princesse » pour être convaincu de son innocence. Cela était vrai. Il en était convaincu, sincèrement. Et de plus, il s'en allait amoureux d'Hélène, — amoureux sans mauvais dessein, sans espoir pratique, chevalier français, don Quichotte, ver de terre amoureux d'une étoile, ne désirant rien que se dévouer pour elle, se battre, oui se battre, répandre tout son sang. Tel était l'homme, excellent père de famille avec cela, honnête bourgeois, mari fidèle et travailleur consciencieux.

— Princesse, dit-il, à la porte, jusqu'où Hélène

voulut bien le reconduire, croyez que jamais je n'oublierai ce jour. Je vous suis acquis. Me permettrez-vous de revenir ?

Elle permit. Il revint le lendemain même. Il n'avait pas voulu envoyer son article par la poste : il l'apportait. Il le lut à haute voix avec les gestes appropriés. C'était un chef-d'œuvre en son genre, un de ces morceaux pompeux qui vont à l'universalité du public, parce que les uns le tournent en caricature et s'en pâment, les autres admirent, tout le monde lit : au reste, d'un métier grossier mais irréprochable, avec des instantanés de vérité saisissante, une description de l'appartement conventuel, à donner envie de s'y retirer pour le reste de ses jours. Ce n'était pas qu'un reportage vivant : il y avait aussi le plaidoyer, un plaidoyer enfantin, simpliste, mais admirable pour entraîner l'opinion. Et des fleurs pour tout le monde ! Pour Michel, le noble frère ! Pour le marquis d'Effiat, le soldat de la vieille armée, le loyal, l'inattaquable marquis d'Effiat ! Pour Bob lui-même, dont l'éloge, grâce à une adroite prétérition, perdait tout caractère compromettant ! Et pour cette fidèle servante : Marie Nicolaïevna !

Hélène et Michel furent les premières dupes de cette rhétorique. Ils se sentirent innocents, réhabilités, vengés ! Les exclamations du chroniqueur, éclatant dans le silence de leur retraite, leur donnèrent l'illusion d'une triomphale rentrée dans le

milieu parisien, saluée par les hurrahs d'une foule enthousiaste. Ils frissonnèrent. Le frisson de Paris ! Ce n'était qu'un prélude. Le troisième jour, Chatriot revint encore : il apportait une volumineuse enveloppe jaune, ornée de vignettes. Dans la prévision que son article serait reproduit, commenté, critiqué, ferait naître un mouvement, une polémique, il avait abonné la princesse Hélène au *Courrier de la Presse*. Il lui expliqua le fonctionnement de cette agence, où l'on lit et découpe tous les journaux du monde. Il venait de prendre chez le concierge les premières coupures expédiées. Hélène en reçut trois nouveaux paquets, dans l'après-midi et le soir. Le lendemain, elle reçut soixante-trois numéros. Ce n'était encore que des échos, mais unanimes. Le quatrième jour, les échos arrivèrent de province. En même temps, les journaux de Paris faisaient passer le divorce Mercœur-Badisteano de la rubrique des échotiers à celle des chroniqueurs. Tous les moralistes hebdomadaires traitèrent le sujet et resservirent à cette occasion leurs clichés inaltérables — on les conserve — sur le mariage libre, le mariage chrétien, l'éducation des jeunes filles, la société cosmopolite et l'âme étrangère. Enfin, un des coupeurs de l'agence, né malin, s'avisa d'envoyer à la princesse tous les échos ou fragments d'articles concernant Bob : car il avait aussi, par contre-coup, une presse énorme, et il devait à l'affaire Mercœur un regain de popularité.

L'opinion, toujours logique, n'admettait pas que la princesse eût un amant, mais elle faisait un succès à Bob pour avoir été l'amant de la princesse.

Hélène et Michel, ignorants des caprices de la publicité, étaient débordés, ahuris. Ils étaient les rois de la Capitale, et ils vivaient dans la solitude ! Ils étaient tels que des despotes asiatiques, qui règnent mais ne se montrent pas ! Cette sensation leur parut voluptueuse.

Parmi tout ce tapage, les plaidoiries passèrent inaperçues. Octave Chatriot avait rêvé une mise en scène, une arrivée en cortège au Palais, la princesse, non plus au bras de Michel, mais au bras de lui, Chatriot. Ne l'avait-il pas adoptée ? Elle était sa chose, officiellement. Il n'eût pas été fâché de l'exhiber un peu. Mais la présence d'Hélène n'étant point requise, son avocat l'avait invitée à s'abstenir, et ce n'est que le soir qu'on apprit rue de la Chaise les résultats complets : comme il était prévu, le tribunal n'avait point rendu de jugement *de plano*, l'enquête était ordonnée. Il fallait maintenant dresser une liste de témoins ; mais, d'ici au mois de juin, on avait le loisir.

Le lendemain des plaidoiries, Octave fit sa visite à l'heure du déjeuner. On l'invita. Il avait monté, comme d'habitude, l'enveloppe du *Courrier de la Presse*. Elle ne parut d'abord rien contenir que d'indifférent. Le compte rendu des débats n'étant point autorisé, aucune feuille parisienne ne men-

tionnait le jugement d'enquête, et il n'y avait que des notes retardataires ou inexactes, de la province. Mais le coupeur malin avait placé sous le paquet, et pour la bonne bouche, une note bien sèche, bien perfide, de Montréjeau. L'ex-secrétaire de Catherine Beaujeu parlait pour la première fois du divorce Mercœur dans son journal. Encore cela n'était-il pas en vedette. Cela était noyé dans les elzévirs de la gazette mondaine, à la deuxième page. Mais Montréjeau savait que c'était cette partie-là de son journal qu'on lisait avec plus d'attention.

Après un bref énoncé et une citation des personnages, désignés par leurs titres et initiales, Montréjeau faisait le commentaire ci-dessous :

« On nous approuvera, sans doute, de ne pas prendre parti, et d'user de même réserve que le tribunal, qui a cru devoir ordonner une enquête. Nous ferons simplement observer qu'il est étrange que le duc de V... et M... ait été, comme à l'envi, malmené par tous nos confrères, quand on aurait pu considérer l'honorabilité de son nom, de sa personne et de son entourage. Nous sommes également surpris qu'on ait décerné un brevet d'héroïsme aux deux champions obstinés de la princesse. L'un d'eux, que nous pouvons nommer sans scrupule, son frère, ne fait, semble-t-il, que ce qu'il doit. L'autre est une personnalité parisienne — la plus parisienne des personnalités. Nul, assurément, n'a droit de révoquer en doute la loyauté

du marquis d'E... Ses plus déterminés détracteurs ne trouvent à lui reprocher qu'une bienveillance peu explicable, disons : aveugle, pour le frère de la princesse justement. Ignore-t-il que le jeune prince a été condamné, voilà environ deux ans, à six mois de prison pour escroquerie — hâtons-nous de le dire : avec application de la loi Bérenger. »

— Quelle infamie ! s'écria Hélène.

— C'est ignoble, dit Chatriot, dont la bonne grosse face exprima sur-le-champ le plus violent dégoût.

Il déplia sa serviette, car l'on s'était mis à table dans l'intervalle. Michel avait la gorge serrée : il sentit qu'il ne pourrait pas avaler une seule bouchée.

— Qu'avez-vous donc, prince? dit Chatriot, la bouche pleine.

Michel, qui était, à l'occasion, très théâtral, prit le parti de s'arracher les cheveux et de pousser des gémissements.

— Hélène, cria-t-il, ma sœur ! mon âme ! ma petite colombe ! Je suis un misérable ! Tout est perdu par ma faute.

— Il est fou, dit-elle. — Elle courut à lui : Tu n'as pas...

— Si ! dit-il tragiquement. — Ses joues furent, à l'instant même, inondées de larmes.

Il fit alors un récit, mais tellement filandreux qu'il y employa une bonne moitié du déjeuner. Son estomac se dégageait d'ailleurs en même temps

que sa conscience, et il finit par manger d'un excellent appétit.

— N'est-ce que cela? dit Chatriot, quand il sut l'histoire.

Il remit les choses au point. Il professait des idées larges. Peccadille de jeunesse! « Qui n'a eu ses petits ennuis pécuniaires? Moi-même... » Il se calomniait... Il avait eu lui-même ses petits ennuis, et des gros, et des démêlés avec les huissiers de son pays : mais il était resté un brave homme, délicat et scrupuleux.

L'important était de découvrir d'où venait le coup.

— Votre condamnation, dit Chatriot, est un fait-divers, et il serait tout naturel que Montréjeau en eût été informé à l'époque même du procès. Je ne le pense pas néanmoins, puisqu'il n'en a pas tiré parti en temps utile pour s'opposer au mariage de la princesse...

Octave ignorait que Montréjeau eût joué de cette corde lors des fiançailles, mais son induction, pour être en fait inexacte, n'était pas moins sagace et vraisemblable. Il conclut qu'un traître venait de révéler à Montréjeau tout à l'heure cette fâcheuse condamnation.

— Sebescù! s'écria Michel. C'est lui! Il n'y a que lui qui soit dans le secret. C'était mon ami le plus intime. Il m'a conduit jusqu'à la barre.

— Qu'est devenu, dit Chatriot, ce monsieur Sebescù?

Michel s'aperçut avec étonnement que depuis son brusque départ de l'Aquarium, fin août, c'est-à-dire depuis six mois, il n'avait reçu aucune nouvelle de Grégory, et ne s'en était pas autrement soucié.

Mais alors Marie Nicolaïevna se mit à la conversation. Elle était restée en relations d'amitié avec l'ancien groom du prince. Elle savait que Grégory Sebescù demeurait toujours à l'Aquarium, qu'il couchait dans le lit de Marie-Antoinette, et que Catherine Beaujeu avait toujours la clef.

— Les canailles ! dit Michel, qui depuis six mois n'avait pas plus pensé à Catherine Beaujeu qu'à Grégory Sebescù.

Marie Nicolaïevna fit ensuite connaître que le vicomte de Lanspessade semblait plus que jamais lié avec Sebescù, et continuait ses visites quotidiennes à l'Aquarium.

— Lanspessade? murmura Chatriot. L'inséparable du marquis !...

Il se mit à relire la prose de Montréjeau avec attention, pesant chaque mot.

— Est-ce que par hasard, dit-il, on aurait quelque chose en réserve contre d'Effiat?... La note est bien ambiguë.

Michel pâlit. L'œil de Chatriot devint inquisiteur. Mais le prince ne desserra plus les dents.

Hélène eut un accès de colère qui fit diversion.

— Ah! cria-t-elle, je vois ce que c'est : on va

contester l'honorabilité de mes témoins ! Et ceux de Mercœur ! Je pourrais dire de jolies choses sur leur compte, si je voulais !

— Mais parlez donc, princesse, parlez donc !

— J'imagine qu'il va citer le prince Pierre. Citera-t-il aussi sa maîtresse, leur maîtresse ?...

Et elle réédita, inventant, complétant à mesure, l'abominable calomnie touchant Mercœur, la Samori et le prince, qu'elle avait déjà esquissée jadis, avec la collaboration de Mme de Culpe.

Aussitôt après le café, Michel disparut et sortit, laissant Hélène en tête à tête avec Chatriot, qui ne demeura d'ailleurs que peu d'instants.

— Princesse, je vais travailler pour vous, dit le reporter en prenant son air le plus don Quichotte, bien qu'il eût plutôt le physique de Sancho Pança.

Hélène resta seule toute l'après-midi, et mal en train. Michel ne revint que pour dîner, en retard.

— Enfin ! dit-elle. Je ne vivais plus ! Qu'y a-t-il ?

— Mais il n'y a rien. Je suis allé me promener, tout bonnement.

Le réveil fut meilleur. Il parut, dans le journal de Chatriot, deux articles. L'un, soufflé par Chatriot à celui de ses collaborateurs qui avait le plus d'esprit parisien, était une fantaisie très transparente sur le prétendu ménage à trois. L'autre, sous la la signature même de Chatriot, était une attaque

directe et violente à Montréjeau, et un memento impitoyable de ses ignobles origines.

Le même jour, les feuilles de trois heures annonçaient le très prochain départ du prince Pierre pour un nouveau voyage d'exploration. Le vieux duc de Nevers avait exigé la rupture et l'éloignement. Quant à l'article signé sur Montréjeau, il eut ses conséquences naturelles : deux balles furent échangées sans résultat.

Chatriot vint, en tenue de duel, présenter ses hommages à la princesse. Elle lui donna sa main à baiser. Michel était très ému. Il fumait des cigarettes coup sur coup pour se donner du ton. Chatriot déjeuna encore rue de la Chaise; mais cette fois le concierge ne lui avait pas remis d'enveloppe du *Courrier de la Presse*, et à dater de ce jour-là le *Courrier* interrompit ses communications, attendu que la presse fit le silence brusquement. Personne ne parla plus du duc de Mercœur ni de la princesse Badisteano, personne ne pensa plus à eux : et ce fut comme s'ils n'existaient pas, comme si on n'avait pas sur la planche un divorce très parisien.

Ce silence toutefois ne dura point jusqu'au jour même fixé pour l'enquête. Dans la semaine précédente, la pauvre petite Samori se tua, au charbon, comme une simple grisette. Elle n'eut pas le bénéfice de la sensibilité publique et anonyme qui habituellement s'exerce en pareil cas. Son suicide ne fut que le prétexte d'allusions, de commentaires à

peine convenables, et remit d'actualité, très opportunément pour la princesse, le scandale du prétendu ménage à trois. Il ne se trouva personne pour observer que ce désespoir et cette mort prouvaient notamment l'absurdité de la calomnie : et ce fut encore un bel exemple de la logique des foules.

Mercœur éprouva un vif chagrin. Il voulut voir son amie morte. Mais à la vue de ce visage qui, malgré l'altération de l'asphyxie, présentait encore des ressemblances frappantes avec la beauté d'Hélène, il ne put songer qu'à Hélène, il eut l'hallucination d'Hélène morte. Il eut l'affreux désir... Ah! peut-on souhaiter la mort d'un être humain sans connaître le vertige du meurtre et déjà l'avant-goût des remords?

Cela lui fut insupportable. Il avait besoin de fuir devant lui-même. Il était complètement désemparé; et c'est alors qu'il décida de rejoindre, dans le plus bref délai, le prince Pierre, qui venait d'envoyer ses premières dépêches d'Alexandrie.

Il était déjà en route lors de l'enquête, où son avoué le représenta. Hélène se dispensa également d'y comparaître en personne, sur le conseil de son avocat. Mais elle en devait avoir le compte rendu par Michel, qu'elle avait fait citer comme témoin.

Cette fois, Michel ne fit point si bonne figure en gravissant l'escalier du Palais. Il était hanté de souvenirs désagréables. Il s'embrouilla dans les

couloirs et eut grand'peine à découvrir la chambre des délibérations, où se faisait l'enquête. Dans sa course, il rencontra Sebescù, puis Lanspessade, qui pourtant n'avaient point affaire ici. Il alla au-devant de Grégory, qu'il aperçut d'abord, et lui donna la main sans rancune. Grégory se laissa prendre la main, mais se déroba le plus vite qu'il put et s'en alla rejoindre Lanspessade, qui ne fit au prince qu'un petit signe de tête impertinent.

Ensuite, Michel se trouva, sans savoir comment, nez à nez avec le principal clerc de l'avoué d'Hélène, qui lui cria : « Mais arrivez donc ! » en faisant les grands bras. Alors il se rappela que le jour de la correctionnelle, il était de même arrivé en retard, que son avocat, maître Petitpierre lui avait crié : « Mais arrivez donc ! » et avait fait le même geste. Juste comme il y pensait, il vit maître Petitpierre à deux pas. Il allait se précipiter : on ne lui en laissa pas le temps, on le poussa dans la salle des délibérations, où il se trouva en présence d'un juge maigre et triste, assisté de son greffier. Il se troubla. Il n'entendait que confusément les questions, et quand il cherchait à répondre, une seule phrase lui venait : « Faudra que j'engueule Sebescù... »

Mais il s'avisa d'un expédient. Comme il glissait deux doigts de sa main droite entre son cou et son col de chemise pour l'écarter, car il étouffait, il sentit sa chaîne. Il eut l'inspiration de toucher ses

médailles bénites. Cela lui rendit les idées, et une courte prière mentale qu'il fit lui donna la force nécessaire pour mentir effrontément, pour nier que son appartement eût jamais servi de rendez-vous à sa sœur et à Robert Michaux, que jamais Robert Michaux fût venu la nuit au Plessis-Bourbon.

Il fut invité à se retirer, et d'Effiat fut introduit. Quelques instants plus tard, d'Effiat sortit à son tour, toucha la main de Michel, qui avait cru devoir l'attendre, sourit distraitement, dit : « Tout va bien », et s'éclipsa. Ensuite, l'avoué quitta la salle des délibérations.

— Je suis heureux de vous trouver encore là, dit-il à Michel... Le démenti de monsieur le marquis d'Effiat a été formulé en termes si nets qu'il ne saurait manquer d'avoir la plus grande influence sur les sentiments du tribunal.

Michel s'en alla porter ces bonnes nouvelles à sa sœur. Elle les reçut avec indifférence, et il fut convenu que l'on parlerait dorénavant d'autre chose : la lecture et la discussion du procès-verbal d'enquête ne pouvaient guère avoir lieu que dans trois mois.

Hélène reçut le lendemain un numéro du journal de Montréjeau, avec des marques au crayon bleu; mais il n'était nullement question de son procès dans le passage visé. C'était une note énigmatique, à propos d'une « triste affaire », dont le

rédacteur affirmait que l'on parlait « dans certains cercles ». Il ne voulait pas d'ailleurs, jusqu'à plus ample informé, contribuer à « ébruiter un scandale où sombrerait l'honneur d'une personnalité parisienne jusqu'ici sans tache et fort en vue ».

— En quoi cela me concerne-t-il ? dit Hélène.

Michel haussa les épaules : il ignorait.

Elle reçut encore une lettre de son avocat, qui la priait de vouloir bien prendre un rendez-vous chez lui avec d'Effiat. Après déjeuner, Michel sortit. Octave Chatriot arriva, il était ému.

— Avez-vous lu, dit-il, le filet sur d'Effiat?

— Non. Quel filet ?

Il voulait parler de la note Montréjeau. Il était persuadé, bien qu'il n'eût aucun indice, que la personnalité parisienne était d'Effiat; il jura de déjouer ces noirs complots. Quels complots ? Il n'en savait rien du tout, mais il était principalement don Quichotte quand il se trouvait en face de moulins à vent : « Prenons l'offensive! » dit-il, et il annonça le dessein de soigner une presse préventive, si l'on peut dire, au marquis. Il souhaita de l'interviewer. Hélène pria Chatriot à déjeuner pour le lendemain, et promit d'avoir d'Effiat.

En l'absence de Michel, elle résolut d'aller elle-même inviter le marquis, et s'entendre aussi avec lui pour le rendez-vous chez l'avocat. Sans réfléchir que la démarche était peu convenable, elle s'en alla au Blue-Club, où on lui répondit que monsieur

le marquis n'avait pas couché au cercle. Il n'y avait fait hier qu'une brève apparition, et n'avait point assuré qu'il y viendrait d'aujourd'hui. Sans doute qu'il était à la campagne, mais on n'avait pas son adresse, ni d'ordres pour les lettres. Elle rentra inquiète, troublée par des pressentiments de mystère.

Février, comme il arrive souvent, finissait par une crise de printemps. Hélène qui avait peu le goût du plein air et qui volontiers, même en été, vivait calfeutrée, étouffa dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre pour respirer plus librement, pour jouir de cette tiédeur douteuse qui était presque mordante comme un froid. Elle contempla les vieux arbres ragaillardis qui bourgeonnaient déjà, dupes de cette avant-saison mensongère. Elle avait le cœur serré. Elle était triste. Une peur soudaine, inexpliquée, brève, la traversa, comme un oiseau qui vient on ne sait d'où tache le ciel et passe, en déchirant le silence d'un cri unique et sans écho. Elle regardait les jardins, elle songeait aux campagnes mélancoliques, à son frère, au marquis, à la note ambiguë du journal. Marie Nicolaïevna faisait des rangements dans la chambre.

— Je ne me rappelle plus, lui dit Hélène, mais sans tourner la tête, où se trouve cette maison... tu sais, cette maison que Michel a louée à la campagne?

Marie Nicolaïevna, sans défiance, lui donna l'adresse. Ce nom — inoffensif, de Ville-d'Avray, résonna étrangement à ses oreilles, comme celui d'une localité qu'eût diffamée un crime récent. Mais elle ne tourna pas la tête. Elle resta une demi-heure encore à la fenêtre ouverte, avec le sentiment qu'elle dissimulait quelque chose. Puis elle demanda un chapeau, et sortit sans dire où elle allait.

Elle prit un fiacre et se fit conduire à la gare Saint-Lazare. Elle n'arriva guère à Ville-d'Avray avant quatre heures. L'air était déjà plus vif, le jour moins clair. Elle hésita d'abord à demander son chemin; puis, un cantonnier qu'elle rencontra, lui inspira confiance. Elle prononça, d'une voix timide, le nom de l'avenue.

— Eh bien ! vous y êtes, dit l'homme.

Elle tressaillit.

Elle n'avait plus que quelques pas à faire. Les premières maisons occupaient si peu de place, les numéros se succédaient si rapidement! Toutes les maisons étaient inhabitées, les volets clos. Personne ne passait sur la route, le sol était défoncé par les pluies de l'hiver. Elle s'embarrassait dans la boue. Le petit bois qui était à gauche de la route, l'effrayait. Elle était lasse. Quand elle arriva au grand mur, elle fut découragée, mais elle n'osait pas non plus retourner en arrière. Le jour baissait.

Elle suivit le mur. Elle était brisée de fatigue, alourdie de toute la boue qu'elle emportait à ses

talons. Quand elle passa devant la petite porte, elle s'arrêta, elle y frappa du poing, mais en vain, elle chercha une sonnette. « C'est ici, murmura-t-elle, mais l'entrée est ailleurs. » Elle continua son chemin, jusqu'à l'endroit où la route va se perdre dans la campagne et où le mur du parc se retourne à angle droit. Elle suivit le mur, elle monta vers le village qu'elle apercevait à l'extrémité, dans le crépuscule, vers le grand bâtiment d'école, où il y avait déjà deux ou trois lumières aux fenêtres.

Et enfin elle arriva devant la grille. Elle s'y arrêta. « C'est ici, » murmura-t-elle encore, et elle attendit, comme si quelqu'un allait venir lui ouvrir. Comme un des volets de la grille était écarté, elle voyait par là le jardin, la pelouse, et derrière, la maison, qui avait toutes ses persiennes closes comme toutes les autres maisons; mais au rez-de-chaussée, dans une pièce à gauche du couloir d'entrée, une lampe était allumée, pâle comme une veilleuse.

Hélène tira le fil de fer de la sonnette, qui tinta deux fois, trois fois, à de longs intervalles. Et elle attendit. Puis elle repartit vers le village, vers cette grande bâtisse d'école qui l'attirait par ses lumières maintenant plus nombreuses. Il était cinq heures, le ciel s'était couvert, la nuit venait.

Elle entendit rire tout près d'elle. Elle fit halte. C'était un groupe de petites filles qui sortaient de l'école, avec les grands tabliers à manches, formant

robe, le carton sous le bras, les cheveux relevés par un ruban. Les enfants passèrent à côté d'elle sans la regarder. Elle se retourna, mais sans les suivre, elle ne se mit à les suivre qu'au moment où elle allait les perdre de vue. Elle les entendit de loin babiller, mais sans rien distinguer de leurs paroles. Les écolières s'arrêtèrent devant la grille, et alors elles parlèrent plus fort, elles rirent plus haut. Hélène les rejoignit.

Une de ces gamines était beaucoup plus grande que les autres. Hélène choisit celle-ci pour l'interroger. « Est-ce que c'est ici... » dit-elle, mais d'une voix si étranglée, sourde et sifflante, qu'elle en fut elle-même effrayée, elle s'interrompit, les enfants affolées s'enfuirent, disparurent dans la nuit en appelant la grande : « Viens, viens !... » Mais la grande restait tout près d'Hélène, face à face. Hélène voyait mal le visage, mais elle voyait dans les ténèbres la phosphorescence des yeux, et ses lèvres froides, paralysées, n'achevaient pas la question... Elle reçut quand même la réponse. « Oui, » répondit l'enfant, comme un souffle, un souffle d'aveu. Les yeux s'éteignirent. Hélène était seule.

Elle mit ses deux mains aux barreaux de la grille. Elle entendit des voix dans le jardin, des voix qui venaient, des pas qui faisaient grincer le gravier. Elle se gara précipitamment. La grille fut ouverte d'une poussée brutale et trois ombres passèrent, s'en allèrent vers le village. Il y avait un

homme, une femme, une fille. Aucun des trois ne parlait. On n'entendait qu'un bruit de gifles, les pleurnicheries de la fille et un ricanement imbécile de l'homme.

Comme ils n'avaient pas refermé la grille, Hélène entra. Elle fut tout d'un coup prise de peur, et elle courut vers la lumière, elle se jeta dans la maison. Elle ouvrit à tâtons une porte, et elle vit le marquis d'Effiat.

Il ne cria pas : il n'avait plus la force. Il ne se leva pas. Il était sur une petite chaise, le buste droit, les jambes cassées aux genoux, dans l'attitude raidie des statues égyptiennes, mais il n'en avait pas l'immobilité. Tout son corps tremblait d'une manière affreuse. Ses deux mains posées sur ses cuisses y rebondissaient. Ses dents claquaient. Ses yeux grands ouverts regardaient comme ceux d'un mort, dont il avait le teint. Il avait l'air d'un mort dont les dents claqueraient.

Hélène tomba assise sur une chaise pareille, dans une attitude identique, et se mit à trembler comme lui. Ils ne se posèrent pas de question. Ils ne se donnèrent pas d'explication. Ils se regardaient. Ils ne semblaient pas étonnés de se voir. Ils étaient incapables l'un comme l'autre d'articuler un mot.

Enfin, d'Effiat fit un effort surhumain, atroce. Sa bouche se tordit comme celle d'un hémiplégique qui essaie de parler. Un son rauque s'en échappa d'abord, et ensuite une voix, si faible! Il dit :

— Cent mille francs! Ils me demandent cent mille francs!

Hélène souleva et laissa retomber ses deux mains.

Alors, comme un monomane qui ne sait qu'une phrase et qui la répète éternellement, il se mit à dire vingt fois, trente fois, du même ton grelottant et sourd : « Je suis foutu... Je suis foutu... » Hélène, hébétée, le regardait. Il se tut. Elle demanda :

— Qu'y a-t-il?

D'Effiat eut une sorte de convulsion et cria :

— Cent mille francs! Ils me demandent cent mille francs!

Il ajouta, plus calme :

— Ils voulaient cent vingt. J'ai transigé à cent.

Puis il fondit en larmes.

— Mon Dieu! reprit-il, demain ils viendront me chercher. J'irai en prison.

Hélène le regardait toujours, et avec une si parfaite insensibilité qu'il se révolta.

— Michel aussi, dit-il.

Sa face vieille et ravagée grimaça de satisfaction. Le bout de sa langue goûta ses lèvres pâles. Hélène ouvrit la bouche pour crier.

— Michel aussi, répéta le marquis d'Effiat.

— Non, cria-t-elle, ce n'est pas vrai! — Elle se jeta sur lui. — Pourquoi?

Mais il ne voulait rien expliquer. Il répéta :

— Michel aussi.

— Taisez-vous, dit-elle. J'aurai l'argent.

Il suffoqua.

— Vrai? dit-il.

Quelques larmes encore jaillirent de ses yeux mornes. Hélène tira son mouchoir et lui essuya les joues.

— Comment... comment ferez-vous? sanglota-t-il.

— Chut! dit-elle. Venez.

Il obéit, prit son manteau qu'il boutonna de travers, noua un foulard autour de son cou. Il oubliait son chapeau. Hélène le trouva sur une table. Ils traversèrent le jardin, sortirent par la petite porte, marchèrent longtemps, et arrivèrent à la gare sans avoir prononcé un mot. Et ce fut ainsi jusqu'à Paris, dans le wagon où ils étaient seuls. Ils restèrent en tout plus d'une heure ensemble, sans dire une parole, sans faire un signe. A l'arrivée, d'Effiat dit seulement :

— Quand?

Elle répondit :

— Ce soir.

Et ils s'en allèrent chacun de leur côté, sans se regarder.

Il était près de sept heures. Hélène prit un fiacre et se fit conduire chez Bob. Elle n'était jamais allée chez lui. L'hôtel était très éloigné de la gare, tout au bout de la rue Galilée. Bob avait des gens à

dîner, et il était à sa toilette lorsque la princesse arriva, à près de sept heures et demie. Elle écrivit sur sa carte : « *Il faut* que je vous voie tout de suite. »

On la fit monter aussitôt dans la chambre à coucher, où elle trouva Bob en pantalon d'habit et veston du matin, sans cravate. Des vêtements étaient sur le lit, du linge... Elle baissa les yeux, elle sentit qu'elle n'avait plus aucun titre à réclamer des services de lui.

Il ne joua aucune comédie de tendresse, ni elle : elle restait assez loin, elle cherchait que dire. Ses yeux s'emplirent de larmes, ses mains incertaines faillirent se joindre. Bob fut touché, il fit un pas, elle eut peur qu'il avançât jusqu'à elle, qu'il la prît entre ses bras qu'elle ne connaissait plus.

— Non, dit-elle vivement, non...

— Que voulez-vous ? dit Bob après un silence douloureux.

Elle écarta, pour s'asseoir, des objets que ses yeux en larmes ne voyaient pas, mais d'où ses doigts se dégagèrent vite, honteux... Sa jupe se retroussa, découvrant ses bottines, pareilles à celles d'un fantassin après l'étape. Cette misère émut Bob plus que les larmes. Il sentit de la pitié, un peu de répugnance. Hélène se cacha tout le visage dans son mouchoir, et alors elle trouva la force de dire, d'une haleine :

— Je viens vous demander un service consi-

dérable, insensé. Je suis perdue si je n'ai pas immédiatement cent mille francs.

— C'est chaud, pensa Bob.

Il faut lui rendre cette justice, que pas une seconde il ne rêva aux moyens possibles de se dérober.

— Voulez-vous venir par ici? dit-il avec une certaine solennité.

Elle l'accompagna dans la pièce voisine, qui était déguisée en bibliothèque, avec un coffre-fort déguisé en bahut. Il s'assit, fit des combinaisons de lettres, ouvrit la porte de fer doublée de bois, tout cela très posément, et assez longuement. La princesse était debout près de lui et le regardait faire.

— C'est tout de suite? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle.

Il prit alors une feuille de papier, inscrivit des chiffres, fit deux ou trois opérations d'arithmétique. Ensuite il ouvrit un tiroir où étaient des espèces, et y prit deux liasses de billets de mille francs, une de dix et une de cinq, plus trois rouleaux de chacun cinquante louis. Il signa un ordre de cinquante-deux mille francs à son banquier. Enfin il compléta la somme en deux chèques sur le Comptoir d'escompte et le Crédit Lyonnais.

Il mit pêle-mêle toutes ces espèces ou valeurs, dans une double enveloppe qu'il cacheta. Hélène s'en saisit d'un geste si hautain et si âpre qu'enfin

il la reconnut, sous la robe fripée et crottée. Il sourit silencieusement. Il n'avait rien à regretter. Elle valait plus. Mais quand il osa la regarder en face, il sentit son cœur chavirer : alors il ferma les yeux.

— Je suis heureux, dit-il avec une grande froideur, d'avoir pu vous rendre ce léger service avant de vous faire mes adieux... Je vais quitter Paris, pour quelques mois...

Elle comprit, et elle approuva.

— Oui, dit-elle simplement.

Leurs mains se touchèrent à peine. Mais Bob reconduisit la princesse très respectueusement jusqu'au bas de l'escalier. Il retourna ensuite à sa toilette.

Ce n'est qu'une fois remontée dans son fiacre qu'Hélène sentit bien qu'elle était sauvée. Elle perdit la tête, de joie, et donna au cocher l'adresse de la rue de la Chaise, oubliant d'Effiat. Elle se ravisa en arrivant aux quais, et se fit conduire rue Saint-Florentin.

Sans doute que le marquis avait donné des ordres aux valets de pied, car ils la firent monter, en dépit de tous les règlements du cercle. Elle trouva d'Effiat dans sa chambre, assis sur une chaise comme à Ville-d'Avray, repris de son tremblement.

— Voici, dit-elle.

Il prit l'enveloppe, fit sauter les cachets. Il se

mit à trembler plus pitoyablement à la vue des rouleaux, des billets et des chèques.

— Voulez-vous, balbutia-t-il, voulez-vous... poser, poser... sur la cheminée?...

Il ne se leva pas. Il essaya de baiser les mains d'Hélène, mais il ne pouvait pas y fixer ses lèvres. Il gémissait tout doucement. Elle n'éprouva aucune émotion.

— Laissez-moi, dit-elle. Il faut que je parte. On m'attend.

Elle ne rentra rue de la Chaise qu'à neuf heures. Marie Nicolaïevna la guettait du haut de l'escalier.

— Sainte mère de Dieu ! cria-t-elle. Ma colombe ! D'où viens-tu? Et dans quel état! Tu dois mourir de faim !

Elle n'avait pas faim.

— J'ai dîné, fit-elle. Ne crie pas si fort. Et Michel?

Michel, las d'attendre, avait dîné, sur le divan. Ensuite il avait fumé des cigarettes. Et puis, comme il ne faisait rien, il s'était endormi. Elle jeta son chapeau à Marie Nicolaïevna, et elle s'en alla le voir dormir. Elle n'osa pas se poser auprès de lui sur le divan. Elle prit une chaise, à quelque distance, mais elle le voyait bien. Elle le regardait. Il était souriant, beau, la bouche entr'ouverte. Elle se rappela Bob, qu'un jour, autrefois, elle avait ainsi regardé dormir. Elle ne regrettait pas : elle se rappelait seulement, et c'était le dernier

souvenir. Maintenant, elle était lasse et pacifiée. Les cloches de l'Abbaye-aux-Bois sonnaient pour la prière du soir.

Après longtemps, elle se leva. Elle s'approcha de Michel pour l'embrasser. Mais quand elle sentit son souffle, une frénésie de tendresse la prit, elle n'y tint plus, elle l'étreignit violemment, elle cria comme une folle :

— Tu n'iras pas en prison, ma petite âme ! Tu n'iras pas en prison !

— Hein ? Quoi? râla Michel, réveillé en sursaut. Es-tu bête ! Est-ce bête de réveiller les gens comme ça !

Les cloches de l'Abbaye-aux-Bois sonnaient pour la prière du soir...

XII

Le marquis se fit réveiller de bonne heure. Il avait fort à faire, devant, premièrement, réaliser les sommes, et ensuite les porter à Ville-d'Avray, où il avait rendez-vous avec le mâle des trois personnages surpris par Hélène à leur sortie de scène.

Il n'en procéda pas moins à sa toilette avec la minutie quotidienne. Au bout de deux heures de recrépissage, le fantôme de cour d'assises qui grelottait la veille dans l'humide et infâme bicoque, à la petite clarté perverse de la lampe, était redevenu l'Arbitre. Le moral était raffermi, comme le physique. Les sentiments actuels du marquis d'Effiat présentaient quelque ressemblance avec ceux d'un ponte qui a pris la forte culotte, mais qui est en mesure. Il s'en allait chanter comme on s'en va solder ses différences, et il se disait : « Ce n'est pas encore à ce coup-ci qu'on affichera le beau nom de mes aïeux. » Il avait mieux que du sang-froid, le sang-froid n'étant pas un état d'âme de lendemain de crise : la réaction ne s'arrête pas au point mort. A l'extrême dépression succédait

une tonification anormale. Il se sentait vivre de façon inusitée, ce qui est proprement la définition de la joie. Il avait un entrain de jeune loup. Il ne restait pas non plus insensible à ce joli printemps de février.

C'est à pied qu'il fit ses courses. Il s'était muni d'un veston suffisamment chaud pour ne pas s'embarrasser d'un pardessus. Quand il eut accompli sa tournée de recettes, il déjeuna, de bonne heure et vite, dans un cabaret à proximité de la gare Saint-Lazare. L'argument de ses réflexions, au cours de ce repas sommaire, fut ceci : « Les gens qui consomment autour de moi ne se doutent guère que j'ai, dans ce portefeuille de collégien, une somme de cent mille francs liquide. » Il prit le train, alla, d'un pas toujours alerte, de la station au lieu du crime, qu'il revit sans battement de cœur. La scène du paiement fut dépourvue d'épisodes pittoresques. Elle se joua dans le jardin ; et contrairement à ce qui se passe dans celles des histoires de chantage que la Préfecture publie, aucun policier providentiel ne surgit des massifs à l'instant suprême, pour empêcher le maître-chanteur de palper sa monnaie. D'Effiat repartit, sans avoir jugé à propos de pénétrer dans la maison. Il s'était promis d'en finir entre deux trains. En wagon, il fit une petite sieste.

A l'arrivée, en traversant la salle des pas-perdus, il remarqua, aux devantures des bibliothèques,

plusieurs exemplaires d'un journal du matin, pliés de façon que l'on voyait le haut des majuscules d'un gros titre en vedette qu'on ne pouvait pas lire. Il y prit garde, sans doute parce que c'est aux journaux de trois heures qu'il avait plutôt l'habitude de voir des vedettes. Dans la cour, il se mit machinalement à regarder de côté et d'autre s'il n'apercevait point des crieurs de journaux. Puis il se demanda, non sans un peu d'étonnement, ce que cela pouvait bien lui faire; mais il retrouva dans sa mémoire l'image exacte des hauts de majuscules qu'il avait vus sur le journal plié, et il fit des efforts d'induction pour reconstituer les lettres entières.

Du bout de la rue du Havre, il avisa, au coin de la rue de l'Isly, un camelot qui portait un paquet de numéros, cette fois tout dépliés. Il reconnut de loin le gros titre, sans pouvoir le déchiffrer encore, mais il reçut comme un coup de bélier dans la poitrine, et il sentit une angoisse extraordinaire.

Il pressa le pas. Il frôla le camelot en passant. Il détourna la tête; mais, par un phénomène d'optique inexplicable, il eut quand même les yeux tirés, crevés par cette vedette. Il lut, malgré lui, ces trois mots énigmatiques :

LE DIVIN MARQUIS

Sa vue se brouilla, mais ce *mané-thécel-pharès* ne s'effaça point. Il le vit en rouge, et tout de suite après en vert, comme après qu'on a fixé le soleil.

Apparemment, il tendit la main, car le camelot s'approcha. D'Effiat vit tout d'un coup cette tête émerger du brouillard, et le fixer avec effarement : il comprit que c'était l'altération subite de ses traits qui effarait cet homme. Il fit un effort. Il comprit aussi qu'il ne pouvait risquer d'être vu achetant cette feuille. Il repoussa le vendeur, d'un de ces gestes tâtonnants d'aveugle qu'on dessine dans l'espace vague quand on est sur le point de se trouver mal. Et il repartit, d'abord en titubant, en faisant un grand circuit comme un ivrogne ; puis il piqua droit, comme un hypnotisé, vers un kiosque, de l'autre côté de la rue.

A deux pas du kiosque, sa vision redevint lucide, et même d'une lucidité plus que normale. Il tourna la tête à gauche, à droite, trouva moyen de dévisager en une seconde tous les gens qui étaient à portée, et de constater qu'il n'y avait personne qui le connût. Il déboutonna son veston, prépara sa monnaie d'avance, et enfin, vivement, furtivement, paya de la main gauche, tout en escamotant, de la main droite, la feuille qu'il glissa dans sa poche intérieure. Il s'éloigna en se reboutonnant.

Alors il voulut se hâter ; mais ses jambes pouvaient à peine le porter. Il marchait le buste en avant, presque dans l'attitude de la chute, pour ne pas trop peser sur ses jambes molles, et pour aller plus vite. Ses forces diminuaient à chaque pas. Son désir même d'arriver semblait les user, et il était

si abruti que l'idée ne lui venait même pas de prendre une voiture ! Il n'y songea que rue Richepanse, à deux pas du cercle. Ce n'était plus la peine. Rue Saint-Florentin, il se ressaisit un peu. Il raisonna. Il ne s'avisa point de ce qui était simple et vraisemblable : que ce divin marquis n'avait sans doute avec lui-même pas la moindre parenté ; mais il fit une hypothèse compliquée, bizarre : qu'il avait eu une hallucination, qu'il n'avait pas lu ces mots en vedette à la manchette d'un journal, qu'il n'avait pas le journal dans sa poche ; et il évitait de trop se dilater la poitrine en respirant, pour ne pas sentir la saillie du papier. Il se suggestionna si bien cette absurdité qu'il eut une crise d'espérance. Il lui parut qu'il buvait une grande gorgée d'espérance, comme d'un cordial. Il put défiler convenablement devant les valets de pied du vestibule.

En arrivant à sa chambre, son angoisse devint insupportable ; mais il n'était pas au bout : un valet de chambre était là qui faisait le ménage. Au lieu de le renvoyer sans prétexte, comme c'était bien naturel, d'Effiat se mit à chercher des prétextes pour le renvoyer. N'en trouvant point, il imagina un expédient ridicule et lamentable : il s'en alla lire son journal là où les collégiens vont fumer leur cigarette.

Il revit la fatale vedette. Il n'eut pas de choc et d'éblouissement comme à la première vue, mais

plutôt une déception. Il contempla les trois mots longtemps, d'un regard navré ; puis il chercha l'article correspondant, qu'il eut quelque peine à découvrir. Ce n'était que quatre lignes tout en bas de la page, un démarquage de la note publiée la veille par Montréjeau, et que d'Effiat n'avait point sue. Il n'y avait que ceci d'ajouté, que les gens au courant des choses appelaient déjà le héros de cette histoire : *le divin marquis.*

D'Effiat fut tout réconforté. Il jugeait cette note inintelligible pour tout autre que lui-même. Quant au surnom de divin marquis, il s'y résignait bien volontiers. Il n'était pas exigeant et ne désirait que d'en être quitte à si bon marché. Il eut encore un éclair de révolte. « Puisque j'ai payé, murmura-t-il, que me veut-on de plus ? » Mais il en revint à la résignation, par lassitude et par veulerie. Il sortit de sa retraite de Vitellius. Il ne trouva plus le domestique dans sa chambre. Alors il s'enferma, déplia de nouveau le journal, et se remit à méditer la note anonyme.

Ses réflexions étaient incohérentes et ne pouvaient aboutir à rien conclure : mais le bilan final en fut si désastreux qu'il prit le parti de se rendre aussitôt chez la princesse. Il ne se gênait plus avec elle. Elle avait déjà vu assez de son ignominie pour qu'il pût bien lui montrer le reste à nu, et il goûtait une sorte de crapuleux plaisir à penser que, devant elle du moins, il pouvait se détendre et se lâcher.

En chemin, il acheta le journal de Montréjeau. Il y trouva une nouvelle note, très brève, encore énigmatique, mais provocante.

« Certaine histoire malpropre, disait Montréjeau, à laquelle nous faisions hier discrètement allusion, n'aura point, paraît-il, son dénouement en cour d'assises. Pourquoi ? On prétend que le coupable a chanté, ou qu'il va chanter, et que les victimes ne déposeront pas de plainte. Mais depuis quand est-ce que le Parquet ne poursuit plus d'office? A défaut du Parquet, il reste la Presse, qui a charge de la conscience publique. Elle connaît son devoir et elle le remplira. »

Cette menace donna un nouvel étourdissement au marquis. Il s'essuya le visage. Sa bouche s'ouvrit toute grande, et il eut le sentiment qu'il allait jeter un cri involontaire. Cela s'acheva en bâillement. Il tordait ses mains moites et froides au fond des poches de son veston.

— Je n'y comprends rien ! murmura-t-il désespérément. Comment ce Montréjeau a-t-il pu savoir, dès hier soir, que je chanterais cette après-midi ?

Il traversait la Seine, au pont de la Concorde. Il regarda l'eau, de côté. Il eut une si soudaine et si précise hallucination de culbute, de chute, d'asphyxie, qu'il suffoqua, à la lettre. Il reprit haleine. Il fut tout étonné de se sentir vivre — non : ressusciter. Il rendit grâce, comme après un péril de mort. Il poursuivit. Il arriva enfin rue de la Chaise.

Chatriot y était venu déjeuner. Depuis deux heures, la princesse lui faisait un récit fantastique de l'excursion d'hier à Ville-d'Avray.

— Je comprends le divin marquis ! s'écria Octave. Et les insinuations ! Et la tactique de Montréjeau !

— Marie Nicolaïevna, on a sonné, cria Hélène.

— On y va, ma petite âme, répondit de loin la servante, qui mêlait assez plaisamment l'argot parisien à l'argot slave.

— Montréjeau sait tout, c'est évident, reprit Chatriot d'une voix plus basse. Comment sait-il ? *That is the question.*

Michel fit un geste d'ignorance, pour prendre part à la conversation.

— Ce matin, dit Chatriot, il menace. Demain, il éclatera. Ici, princesse, je vais vous faire toucher du doigt la gravité de votre situation. Il ne s'agit plus, comme je croyais, de discréditer par un scandale votre principal témoin, c'est vous-même qu'on veut atteindre, ou plutôt votre frère. (Il se tourna vers Michel, qui pâlissait.) Et prenez-y garde, on ne veut pas seulement vous éclabousser... Ah ! ah ! c'est bien pis !... Vous pouvez être poursuivi vous-même. Quelle inconséquence, d'avoir laissé mettre cette location à votre nom ! (Il s'éventa.) Sans compter les six mois de prison que vous avez déjà. Vous les avez : il ne faut pas confondre, le sursis n'est pas un acquittement.

— Partons, dit Hélène épouvantée, partons ce soir. La Reine...

— Déserter ! cria Chatriot, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un poste d'honneur et de combat.

C'est sur ce mot-là que d'Effiat fit son entrée. Il fut accueilli plutôt mal. Hélène le foudroya d'un furieux regard. Octave Chatriot fut merveilleux de tact, à son ordinaire. Il sut faire au marquis un salut pour marquis, et conforme à l'étiquette ; mais il parut tout d'un coup accablé de douleur et de pitié, avec un petit mélange de dégoût, et il garda ce silence qui est aussi bien la leçon des marquis que des rois. Quant à Michel, il était affalé sur le divan, dans une attitude d'enfant qui boude parce qu'on l'a mis en pénitence, plutôt que de récidiviste qui flaire la prison.

D'Effiat vit par ces physionomies que tout le monde savait tout, et qu'il n'était pas besoin de pénibles explications. Il respira. Il prit une chaise qu'on ne lui offrait point.

— Déserter, reprit Chatriot, non : la partie n'est peut-être pas perdue.

Et il dégagea la question. L'intervention de la justice n'était à craindre que si la presse dénonçait. Or, Montréjeau seul avait intérêt à dénoncer, et seul paraissait documenté à fond. Il importait donc de savoir : premier point, quels étaient ses indicateurs ; et, deuxième point, si l'on pouvait agir, soit sur eux, soit sur lui.

— Si j'allais moi-même chez lui? dit Hélène, avec une expression qui ne pouvait point laisser de doutes sur son idée.

Octave Chatriot baissa les yeux, puis la tête, avec accablement.

— Revenons, dit-il, après une pause, à la première subdivision de la question. Vous m'avez dit, mon cher prince, que votre ami d'enfance, le nommé Sebescù, pouvait seul avoir fait connaître à Montréjeau votre condamnation antérieure, par le canal de Catherine Beaujeu. Je vous demande : est-il vraisemblable que, cette fois encore...

Un coup de sonnette l'interrompit. Michel et d'Effiat se regardèrent avec terreur. Puis d'Effiat se leva brusquement.

— Je ne voudrais pas... voir, voir... être... être vu, balbutia-t-il.

— Venez, dit Hélène, qui l'emmena dans sa chambre.

Octave les suivit.

— Et moi, moi !... dit Michel, qui ne se souciait pas davantage de recevoir un visiteur inconnu.

Il essaya de déguerpir, mais il fut si long à se dépêtrer de ses coussins et à descendre de son divan, qu'il n'était qu'à moitié de cet exercice quand Marie Nicolaïevna ouvrit la porte et introduisit M[me] de Culpe.

— Tiens, bonjour, dit-il en se rasseyant. Il ne témoigna pas d'étonnement de cette visite inatten-

due, après une éclipse totale de six mois. Il sourit bien gentiment, mais point comme à une femme qu'on a eue, la dernière fois qu'on l'a vue. Il n'y pensait plus. Elle était venue pour des motifs bien différents; mais dès qu'elle le vit, et seul, elle ne pensa plus à autre chose. Elle se plaça contre lui, sans hésiter. Elle prit sa jolie tête, et se mit à le baiser âprement, sur les yeux, d'abord, et puis sur les lèvres.

— Ah ! non... ah ! non, dit Michel mollement, avec ennui.

Il se rappelait maintenant, et moins le plaisir que l'accident : l'apparition inopinée et inopportune de Catherine. Il eut le pressentiment d'une répétition de cette aventure : c'était, à ce qu'il paraît, une destinée, car Hélène fit irruption dans la chambre au moment où Mme de Culpe, entourant Michel de ses bras, l'obligeait à une reproduction assez exacte du joli buste double de Clodion. Michel se délivra, de mauvaise humeur. La princesse ne se porta pas aux violences de Catherine Beaujeu, mais elle témoigna, rien que par son regard, presque autant de haine et de jalousie concentrée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle à brûle-pourpoint.

Mme de Culpe ne se troubla pas pour si peu, étant de ces femmes qui nieraient en flagrant délit. Sa physionomie de folle se modifia soudainement. Ses petits yeux sensuels, perçants et méchants s'é-

teignirent. Ses cheveux fouettés en mousse devinrent plus sages que des bandeaux plats. Enfin, l'être pratique et sec qu'elle était dans la réalité, apparut, en place de la détraquée qu'elle affectait d'être la plupart du temps. Elle déclara, sans paroles préliminaires, qu'elle venait au sujet de l'affaire de mœurs du marquis.

— Attendez... dit la princesse. — Elle fit renrentrer Octave Chatriot, son conseil, et même d'Effiat : ce n'était plus l'heure des réticences et des fausses hontes.

Nettement, brièvement, Mme de Culpe donna la réponse aux deux questions posées par Chatriot. Montréjeau, Sebescù et Lanspessade étaient bien les organisateurs du complot, et les seuls dépositaires du secret. Outre que Grégory et le vicomte avaient mené l'enquête, ils avaient aussi inspiré le chantage : Mme de Culpe les soupçonnait même de toucher leur tant pour cent.

— C'est du propre ! interrompit d'Effiat avec une désarmante naïveté.

Montréjeau ignorait ce trafic ; il ne s'était fait payer, lui, qu'en matière première de chronique. Il élaborait depuis trois jours son article, terriblement documenté, à ce qu'on disait, et qu'il comptait faire passer ce soir même. C'est donc sur le Montréjeau seul que l'effort devait porter. Il fallait obtenir que le premier-Paris, qu'il caressait depuis trois jours, sautât du numéro de

demain. Mais comment obtenir quelque chose de Montréjeau ?

La princesse Hélène, le prince Michel, Mme de Culpe, le marquis d'Effiat, Octave Chatriot, se constituèrent en conseil de famille, et délibérèrent. Mais aucun des cinq membres ne put accoucher d'un avis. Chatriot même, le bouillant Octave, ne dissimula point son découragement.

— Jamais, dit-il, vous ne fléchirez Montréjeau. Montréjeau est un convaincu, un homme de foi. Il se croit une mission. Il est le champion de la noblesse française. Il a juré de vous en exclure, parce que vous mêlez un sang étranger au pur sang des Vendôme. Ça dérange son stud-book, vous comprenez ?

Cette comparaison sportive parut si concluante, que le marquis, le prince et Mme de Culpe renoncèrent à tout espoir de fléchir en effet Montréjeau. Hélène seule ne se laissait pas aller, et c'est elle qui trouva le biais. Elle fixa Mme de Culpe, à qui elle avait lieu de croire que sa proposition allait être particulièrement désagréable (au reste c'est bien pour ce motif qu'elle s'en était avisée) et elle dit :

— Nous autres, nous n'obtiendrons rien de Montréjeau directement, c'est clair; mais je connais une certaine personne qui a toute autorité sur lui.

— Parbleu ! Catherine ! dit Chatriot illuminé.

D'Effiat poussa un cri de naufragé à la vue des côtes.

— Catherine Beaujeu ! dit-il. Si j'allais... si j'allais...

Hélène haussa dédaigneusement les épaules. Elle marcha vers son frère, lui prit le bras, et sans quitter des yeux Mme de Culpe dont elle voyait les lèvres blêmir :

— Vas-y, dit-elle.

— Ça, non, répondit Michel, avec autant de résolution que de tranquillité.

Et il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre. Il ne voulait pas. Pourquoi ? Il n'aurait pu dire. Ça ne lui allait pas, voilà. Oui, il savait très bien qu'il n'avait qu'à prendre son chapeau, sa canne et ses gants, et à faire la petite course. Il voyait la scène d'ici : les larmes, après quoi le grand jeu, en suite de quoi l'obéissance passive, et il lançait Catherine sur le Montréjeau, et il sauvait la société, y compris lui-même, Michel. Seulement, le cheveu c'est que ça ne lui disait rien. Il ne voulait pas, et il ne voulait pas : pur caprice.

Il subit pendant plus d'une demi-heure les assauts combinés ou alternatifs de sa sœur, du marquis et de Chatriot. Rien ne l'ébranla, ni personne. Hélène retrouvait, pour le convaincre, pour le flatter, ces jolis mots de leur pays, cette poésie ambiguë de cantique des cantiques ; Octave s'attachait principalement au côté moral de la question, il balayait d'un souffle les scrupules hypothétiques de Michel, il résolvait le cas de conscience avec

un tour de main de jésuite. Mais l'éloquence la plus persuasive était celle de d'Effiat, qui ne savait dire qu'une phrase larmoyante et piteuse : « Mon petit Michel, faites-le pour moi. » On lui donnait des tas de bonnes raisons. Il ne prenait pas la peine de les discuter. Il n'en alléguait lui-même aucune. Il n'avait pas de motif pour ne pas vouloir : il ne voulait pas, là. « Et qu'on me fiche la paix! »

A la fin, on se lassa, on se tut. Mme de Culpe, debout devant la fenêtre, avait soulevé un coin du rideau. Elle regardait les sœurs se promener dans le jardin. A ce moment, Marie Nicolaïevna, qui n'avait pas perdu un mot de cette édifiante conversation, entra sans être appelée. Elle s'assit sur le divan à côté de son nourrisson Michel Mavrikiévitch. Elle l'attira contre elle, le berça et le cajola comme quand il était tout petit, et lui parla bas, si bas que les autres, qui tendaient l'oreille avec anxiété, ne saisissaient rien du tout.

Soudain il se redressa, il sauta à bas du divan.

— Eh bien! en voilà assez! cria-t-il. J'y vais. Êtes-vous contents?

Il sortit, sans dire adieu à personne; mais en passant devant le marquis, il grommela : « Canaille! »

Pour le retourner si bien, Marie Nicolaïevna, qui le connaissait, n'avait eu qu'à piquer sa jalousie : « La nuit même où cette femme t'a chassé, Grégory Sebescù est venu coucher dans ton lit en

or! Tu ne vas pas le chasser à son tour, Michel Mavrikiévitch? » Ah! que si! Et comme il ne pensait plus qu'à cette expulsion, le reste étant par-dessus le marché, il y alla de bon cœur, payant double course au cocher pour arriver plus vite. Il ne sonna point chez Catherine, mais à l'Aquarium.

Son plan de campagne était d'une louable simplicité : aussitôt la porte ouverte, il se précipitait dans l'escalier, il grimpait, et raide, quatre à quatre; il fonçait dans sa chambre, dans sa chambre à lui, Michel, et il y trouvait Sebescù; alors il tombait dessus à bras raccourcis. Il était sûr de ne pas flancher, de bien taper, avec entrain, sans froid aux yeux, parce qu'il savait aussi que, malgré tout, Grégory le respectait encore trop pour rendre les coups de poing. Ah! qu'il allait donc le rosser, bon Dieu de bon Dieu! Il en trépignait.

Malheureusement, tout ce beau plan fut contrarié par l'absence de Sebescù. Lanspessade, qui ne voulait pas lui laisser le temps de la réflexion, l'occupait et l'étourdissait toute la journée. Aujourd'hui, pour profiter du joli printemps, il l'avait emmené dès le matin pédaler dans la campagne.

Michel fut décontenancé lorsqu'il apprit ce contretemps de la bouche du groom, son ancien groom. Il entra quand même, il tourna dans le vestibule, puis il monta sans dessein dans la chambre, où la vue de vêtements de Grégory qui traînaient sur la couche historique le rejeta dans

un accès de fureur. Il empoigna ces frusques, les fourra pêle-mêle dans un bas d'armoire, fit place nette. Ensuite il sonna le groom.

— Madame doit être chez elle à cette heure-ci, dit-il. Va-t'en la prier de venir ici dare-dare, et surtout ne l'avertis pas que c'est moi qui te dépêche.

Quelques minutes plus tard, il vit, à travers les guipures de la fenêtre, Catherine qui franchissait la brèche de la haie, et qui gravissait le perron. Il se jeta sur le divan, d'un mouvement presque professionnel. Et cette fois il n'eut garde d'oublier ses médailles : il les retira d'avance, il suspendit la chaîne au petit panache d'angle d'une des chaises Louis XVI à la lyre.

La chose ne fut point pourtant aussi instantanée qu'il avait cru. Catherine Beaujeu avait beaucoup vieilli depuis six mois. Elle s'essoufflait encore plus quand elle montait un escalier, ce qui lui interdisait de tomber sans transition entre les bras d'un homme quand elle arrivait en haut. Le temps de reprendre son souffle, elle pouvait reprendre son sang-froid.

— C'est vous? dit-elle sans exclamation, sans étonnement véritable.

— Comme vous voyez, fit-il.

— Que désirez-vous?

Il n'était pas fort sur le dialogue. Il préféra ne rien répondre. Il baissa les yeux. Il sourit, de

façon si ingénue et si gourmande que, cette fois, elle subit l'émotion différée. Elle replaça vivement sa main contre sa poitrine, comme si elle reperdait le souffle.

Elle s'assit enfin, moins par désir de se sentir près de lui que par nécessité : ses jambes faiblissaient. Lui s'accoudait, demi-couché. Qu'il était beau ! Mais elle ne le regardait pas plus qu'elle ne le touchait. Elle regardait en face, dans le vide, avec une expression de bête rêveuse. Michel comprit que la première attaque lui incombait. Il n'avait pas l'habitude de l'initiative, et c'était presque une virginité. Elle avait fort épaissi, et elle semblait peu maniable. Il ne possédait point des biceps de lutteur. Il se sentit gauche, incapable, il désespéra, et, encore à rebours de ce qu'il avait prévu, c'est lui-même qui perdit la tête et se mit à pleurer.

— Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle, avec si peu d'accent qu'il la crut insensible. — Pourtant, elle l'avait tutoyé.

Ne sachant dire au juste pour quel motif il pleurait, Michel fit une allusion honteuse à l'affaire où il se trouvait compromis.

— C'est pour cela que tu es venu ! dit Catherine en colère.

Il vit bien qu'elle avait compté que ce fût pour autre chose. Il sécha ses larmes, il reprit sa figure de malice et de gourmandise. Après un silence

très long, il s'arrêta au parti de reposer sa tête sur cette poitrine toujours belle, mais dont l'ampleur majestueuse l'avait d'abord effarouché.

Quand la réconciliation fut accomplie, Catherine Beaujeu continua de démentir les pronostics de Michel : elle ne montra point d'attendrissement, mais une joie saine et juvénile, une activité de femme svelte. Elle ne s'étendit point en considérations sur l'affaire, qui était un sujet pénible. Elle affirma, sans phrases, qu'elle obtiendrait le silence de Montréjeau. Mais il n'y avait rien à tenter qu'au dernier moment. Ce n'est qu'à onze heures, ce soir, à l'heure où l'on commence de mettre en pages, qu'elle irait à la rédaction, où elle se faisait fort de tout arranger en cinq minutes.

Cette affirmation tranquillisa Michel, au point qu'il n'y pensa plus. Il goûtait maintenant, sans mélange d'inquiétude, le plaisir de reconnaître son vieux chez-soi. Il flânait, touchait et regardait les bibelots, et les remettait aux anciennes places. Il ouvrit l'armoire où il avait jeté en tas les vêtements de Sebescù. Il fut pris du fou rire à cette vue. Il se mit à tirer des meubles tout ce qui appartenait à l'envahisseur. Catherine, en gaîté, l'aidait à ce déménagement. On faisait des tas au beau milieu de la pièce, et l'on sonnait ensuite le groom, qui transportait les objets dans l'ancienne chambre de Grégory. Michel oublia parfaitement que sa sœur et le marquis l'attendaient, dans l'angoisse.

Rue de la Chaise, en effet, on attendait, sans rien dire, sans bouger. Vers trois heures, Chatriot fut obligé de quitter la place et s'en alla travailler de son métier. On se demandait ce que faisait toujours là Mme de Culpe, qui, en somme, n'était point partie dans l'affaire. A quatre heures, la princesse eut un accès de fièvre, et n'y put tenir : elle passa dans sa chambre, et en revint presque aussitôt habillée pour sortir.

— Où allez-vous ? dit le marquis.

— Je vais vous sauver une seconde fois, répondit-elle, en lui lançant un regard plus insultant que le « Canaille ! » dont Michel l'avait souffleté.

Mme de Culpe devina le plan d'Hélène, et se sentit vengée. Les deux amies se dévisagèrent, et ne se dissimulèrent point la haine féroce qui était l'aboutissement naturel de leur ancienne intimité. Elles s'en allèrent à deux minutes l'une de l'autre, laissant d'Effiat terriblement seul. La princesse se rendait chez Montréjeau, comme Mme de Culpe avait deviné, et avec le ferme propos d'y faire ce qu'il faudrait. Elle ignorait l'adresse du journal : mais à Paris, les cochers de fiacres connaissent les bureaux de rédaction comme les théâtres. Elle ignorait les heures de Montréjeau : mais le hasard la servit encore, Montréjeau recevait de quatre à six. Aujourd'hui toutefois il laissait poser ses visiteurs, et avant d'ouvrir sa porte, il retouchait la fameuse chronique annoncée pour le lendemain, qui portait ce

même titre lu par d'Effiat en vedette d'une autre feuille : *Le divin Marquis*.

On lui remit la carte de la princesse. Il donna ordre qu'on la fît passer la première, mais pas avant qu'il eût sonné. Il se remit à sa correction. Dans son cabinet très vaste, tendu de drap vert à larges passementeries, meublé de fauteuils et canapés de cuir avec une table de style pour lui-même, Montréjeau faisait bien la charge de M. de Buffon en gala de travail. Il relisait ses épreuves, tout en se soignant les mains. Il limait simultanément sa copie et ses ongles. Les médecins prétendent que la manie de les ronger est une névrose, et le symptôme de quantité de perversions : il est à croire que la manie de les polir n'est pas moins une névrose, ni moins révélatrice.

La chronique était du reste fort belle. Ce snob exaspéré avait un talent littéraire hargneux et violent, une éloquence de pamphlétaire jaillie des sources plébéiennes. Il n'avait point reculé devant les peintures à la boue que son acte d'accusation comportait, mais il ne s'y était pas attardé : il savait s'élever jusqu'aux généralités transcendantes, et c'est toujours les hautes questions sociales ou religieuses qu'il traitait, à propos des ordures individuelles.

Cette fois, il s'était efforcé de mettre en lumière que d'Effiat, dans sa chute comme à son apogée, restait le type de l'homme du monde, et n'avait fait

qu'en pousser les principes jusqu'à leurs conséquences extrêmes mais rigoureuses. Quelle est la morale du monde? Une espèce d'hygiène matérialiste. Et par une contradiction providentielle, les hommes, qui n'ont accepté pour lois morales que celles mêmes de la nature, ont toujours été conduits fatalement à les outrager ! Le plus naturaliste des siècles, le dix-huitième, aboutit au culte de l'anti-nature et tombe d'*Emile* à *Justine*. Montréjeau haussait d'Effiat jusqu'à être un Sade contemporain, et c'est pourquoi il l'appelait le divin Marquis.

Tout en relisant, d'une voix sottement emphatique, ses dernières phrases, qui étaient superbes et tumultueuses comme du Drumont ou du Veuillot, Montréjeau approchait lentement sa belle main de la sonnette électrique posée sur la table. Le garçon entra.

— Reportez ces épreuves à la composition, dit-il, et faites entrer la princesse Badisteano.

Il vint la recevoir au seuil même de son cabinet, comme il devait par égard pour une origine royale, et il avança un fauteuil, en témoignant d'un respect que ne pouvaient point altérer ses sentiments particulièrement hostiles à l'égard de la princesse. Il osa enfin demander à quelle bonne fortune il devait l'honneur de la visite qu'elle daignait lui faire.

Cette réception rendit Hélène au sentiment de sa dignité. Elle affecta la condescendance d'une sou-

veraine qui veut bien avoir une conférence avec un chef de révoltés.

— Je viens, dit-elle, vous demander une explication loyale et franche.

— A moi? fit Montréjeau, comme écrasé de cette distinction.

Hélène le regarda en face, mais sans pouvoir rencontrer son regard. Elle poursuivit :

— Depuis le début de mon procès, vous vous êtes déclaré contre moi et les miens. Je le comprends. Vos attaches avec ma belle-mère vous y obligeaient. Du moins, vous pouviez user de modération à mon égard, comme M. de Mercœur vous en a lui-même donné l'exemple. Mais vous vous êtes acharné, à ce qu'on dirait, pour votre compte personnel. Vous ne m'attaquez pas directement, mais vous allez jusqu'à déshonorer, pour me perdre, un homme de votre milieu et de votre parti. Je sais que vous lui porterez le dernier coup demain matin ; et comme j'en suis cause, je viens vous demander avant qu'il soit trop tard : « Est-ce que vous avez quelque chose contre moi ? »

— Contre vous !... répéta-t-il avec un geste de protestation si onctueux et si humble qu'Hélène sentit le laquais.

« Il ne se fera pas prier, » pensa-t-elle. Elle le jugeait superficiellement. — « Contre vous... » répéta-t-il encore, et déjà il était redevenu le solennel Montréjeau, il la regarda en face, il

avait une pose d'orateur à la tribune. — « Je n'ai rien contre vous, contre votre personne même... votre personne séduisante et adorable, » ajouta-t-il avec une galanterie sans portée, qui dupa encore, un instant, la princesse.

Mais il étendit la main droite, et il débita sa profession de foi, que Chatriot avait fait prévoir et résumée d'avance. Ensuite il se mit à déclamer son article. Hélène, qui ne pouvait placer un mot, l'écoutait bouche béante, dans l'attitude d'admiration stupéfaite qu'ont les enfants, devant les gens qui parlent d'abondance, très facilement et très bien. Elle se sentit perdue, impuissante contre cet apôtre factice, qui était tout de même un apôtre, et incorruptible, contre ce mannequin, qui était un mannequin de bronze. Elle l'interrompit d'un cri : « Sauvez mon frère ! » et elle lui prit la main.

Il ne fallait que ce geste excessif pour faire entendre à Montréjeau quel genre de marché elle proposait. L'homme de foi fut inébranlable. Il se refusa sans vergogne, et il coupa court.

— Princesse, dit-il d'un ton aussi sévère que respectueux, vous vous égarez.

Il avait fait une retraite savante jusqu'à la table. En y posant le coude, il toucha deux fois le bouton électrique. C'était un signal convenu : le garçon rentra sans frapper, présentant une carte sur un plateau.

— Faites attendre, dit Montréjeau, négligemment.

Le garçon se retira. Hélène s'était levée. Montréjeau l'accompagna jusqu'à l'antichambre, sans ajouter une parole.

Elle remonta dans son fiacre, tout étourdie de ce nouvel échec. Le cocher lui demanda où la conduire. Elle n'avait aucune idée. A tout hasard, elle donna l'adresse de l'Aquarium.

— Mon frère? dit-elle au groom qui lui ouvrit la porte.

— Il est là-haut, répondit le gamin, avec cet air de joie hypocrite et niaise que prennent les gens quand leurs maîtres reviennent de voyage.

Dans la chambre, Hélène trouva Catherine Beaujeu assise sur le divan, et Michel, en manches de chemise, qui achevait les préparatifs de sa nouvelle installation.

— Mais qu'est-ce que tu fais? cria-t-elle.

— Paix ! dit-il. Tout est réglé.

Ce n'est qu'alors qu'il s'avisa de la fâcheuse rencontre. Sa sœur, sa maîtresse. Le voilà, le carambolage jadis redouté! Mais il y a un tact supérieur à éluder, en certains cas, les conventions mondaines. Michel éluda les conventions, toutefois il n'oublia pas les formes. Il présenta :

— Ma sœur, la baronne Beaujeu.

Catherine fut correcte, un peu théâtrale, avec de la modestie et de l'empressement, comme c'est

[illegible] bien élevées, quand un [illegible] en contact avec une [illegible]

[illegible] les intéressait tous les [illegible] Catherine répéta son [illegible] l'article, ce soir, à [illegible] congé ; mais sa [illegible] par un incident, d'ailleurs assez [illegible]

[illegible] Langlé de Lanspes-[illegible]

— [illegible] légèrement [illegible]

— [illegible] Lanspessade.

— [illegible] Michel.

[illegible] préférable de se retirer ; mais [illegible] pénétrât chez [illegible]

[illegible] comme la feuille. [illegible] trouver la princesse en [illegible] Comme il n'était accueilli par [illegible] même, il crut bien faire de [illegible] politesse, et il alla de l'un à [illegible] les poignées de main.

[illegible] dit Michel.

[illegible] un regard piteux sur sa [illegible]

[illegible] verte.

On l'entendit remonter dans sa chambre, et ouvrir les persiennes.

Au même instant, le groom annonça le marquis d'Effiat. Il n'avait pu supporter plus longtemps la solitude et l'incertitude. Il venait aux nouvelles. Après l'avoir reçu, Catherine se retira chez elle, où elle désira dîner seule. Michel, Hélène et d'Effiat furent servis à part, dans la salle à manger du petit hôtel, à sept heures et demie. Ils ne firent pas honneur au dîner.

A moins de huit heures un quart, ils sortirent de table, et c'est alors que n'ayant plus rien à faire, rien à dire, ils connurent véritablement l'agonie de l'attente. D'Effiat mâchonnait un cigare. Michel brûlait des cigarettes brèves, très chaudes et très parfumées. Hélène, le front aux vitres, en arrêt devant la nuit impénétrable, concentrait toute l'activité de son être à percer du regard les ténèbres. Les journées étaient printanières, mais l'hiver revenait avec l'obscurité de chaque soir, et malgré la température intime de cette chambre où ils étaient tous les trois calfeutrés, la conscience du froid extérieur leur suggérait une torpeur factice, engourdissait leurs membres las, et les endormait invinciblement.

Ils eurent un réveil en sursaut à onze heures moins vingt. Le groom ouvrit la porte à l'improviste et dit : « La voiture est avancée. » Ils soupirèrent. Catherine avait fait atteler le landau. Ils

y prirent place avec elle. L'allure des chevaux était très rapide. Personne ne parlait. Boulevard Malesherbes, Michel s'aperçut qu'il avait laissé éteindre sa cigarette.

— Voulez-vous faire arrêter un instant? dit-il, comme on passait devant le bureau de tabac.

Catherine pressa la poire de caoutchouc. Le prince descendit, s'en alla chercher du feu, et revint tout tranquillement. Le reste du trajet s'accomplit sans rien autre chose de notable, dans un silence morne, dans une somnolence désolée.

A l'arrivée, d'Effiat dit timidement :

— Nous restons dans la voiture, n'est-ce pas !

— Vous, oui, c'est préférable, répondit Catherine ; mais la princesse et le prince peuvent monter avec moi.

Le marquis se rencoigna dans le fond de la voiture et ferma les yeux. Hélène et Michel suivirent Catherine. Elle les abandonna au premier étage, dans un petit salon réservé, où ils ne couraient point risque d'être vus ni importunés; elle monta jusqu'à l'étage supérieur, où était le cabinet de Montréjeau.

Le réduit où Hélène et Michel étaient enfermés se trouvait au-dessus de la composition. Une chaleur suffocante, une chaleur d'incendie montait du sol et les enveloppait. Michel entr'ouvrit la fenêtre. Il aperçut en se retournant un porte-allumettes sur la table. Alors il alluma une cigarette,

puis une autre. Hélène ne disait rien. Elle ne pensait à rien. Elle était farouche. Son cœur battait avec force, et régulièrement. Elle entendait battre synchroniquement les pistons sourds de la machine. Le temps lui paraissait très long, mais elle n'avait pas l'idée de regarder l'heure à la pendule, et elle n'entendit pas sonner minuit.....

— Voilà, c'est fait, dit Catherine reparaissant tout d'un coup, souriante, à peine essoufflée.

Elle avait dit cela tout simplement, comme la moindre chose ! Ils n'osèrent comprendre.

— Qu'est-ce qui est fait? dit Michel, qui se mit soudain à avoir la fièvre et à grelotter.

Catherine repéta du même ton, en personne modeste, qui ne veut pas se faire valoir :

— C'est fait, l'article ne passera pas.

Hélène et Michel se regardèrent avec plus de stupeur que de joie. Ils oublièrent de dire merci. Le prince ralluma une cigarette.

— Vite! dit Catherine. Allons rassurer ce pauvre marquis.

Ils n'y pensaient plus! On descendit, vite. Le landau n'était pas là.

— Qu'est-ce que ça veut dire? murmura Catherine, anxieuse.

Elle n'eut pas le loisir de la réflexion, car la voiture reparut presque aussitôt.

— D'où venez-vous? dit-elle au valet de pied, qui sautait du siège. Et le marquis?

— Monsieur le marquis s'est senti indisposé subitement. Il s'est fait reconduire au cercle, rue Saint-Florentin.

— Retournez rue Saint-Florentin, dit Catherine.

Elle ne desserra plus les dents et n'expliqua même point à ses compagnons de route, qui ne l'interrogeaient pas, comment elle avait fléchi Montréjeau. D'ailleurs ce n'était qu'une course de cinq minutes. Un des petits chasseurs rouges du *Charley's* se précipita pour ouvrir la portière.

Qui allait monter chez « le divin » ? Ce ne pouvait être que Michel. Mais Hélène ne voulut pas qu'il montât seul. Elle courut derrière lui, le rattrapa. Ils frappèrent à la porte. Point de réponse. Le valet de pied qui les conduisait ouvrit la porte; mais il faisait nuit noire. Michel, en tâtonnant trouva le commutateur. La chambre s'illumina; et alors, ils virent le marquis.

Il était assis au milieu de la chambre, sur une chaise, le dos à la cheminée, dans la même attitude où Hélène l'avait vu à Ville-d'Avray, sauf que le buste était moins rigide et plus de biais. Il avait un revolver sur les genoux, et, aux pieds, une petite flaque rouge.

Michel s'affaissa, évanoui. Sa cigarette grésilla et s'éteignit dans la flaque de sang.

XIII

Durant les quatre jours de navigation entre Marseille et Alexandrie, Mercœur éprouva tous les sentiments d'un retour, plutôt que d'un départ. Ce n'est pas maintenant qu'il partait en voyage: c'est à Paris qu'il avait fait un voyage de deux années, marqué d'aventures, d'imprévu, et de douloureux accidents ; et maintenant il en revenait, et tout cela était déjà loin, de toute la route parcourue, le passé d'hier était à perte de vue, derrière la courbure de l'horizon. Il se réveillait de ce rêve en sa petite cabine de paquebot, pour lui plus peuplée de souvenirs qu'une chambrette natale. Il recouvrait l'équilibre et il goûtait la sécurité. Il aimait la mer loyale, et il écoutait, avec une reconnaissance attendrie, le frisement continuel de l'eau calme au ras de son hublot entr'ouvert.

Ces heures égales fuyaient trop vite ! Le vendredi matin, dès l'aube, l'arrêt de l'hélice éveilla Mercœur : son premier sentiment lucide fut un regret d'être arrivé. Cependant il sauta d'abord à bas de

sa couchette, il ouvrit le hublot, il voulait respirer tout de suite et reconnaître la lumière vibrante d'un matin d'Orient. L'eau était glacée de pâle soleil, elle n'était point translucide à cette heure jusqu'aux profondeurs infinies : elle reflétait les objets comme une glace, et comme une glace qu'une haleine ternirait. Elle n'était troublée que par la grande moire que laissait derrière lui le canot détaché du bord, pour aller à la *Santé* demander la libre pratique. La côte, encore loin, basse, ne dessinait qu'une ligne blanche imperceptible, qui séparait la limpidité du ciel d'avec la masse opaque et huileuse de l'eau. L'immense rade paraissait déserte, le silence était pénétrant.

Il faisait chaud ; mais la brise vivifiante du matin combattait l'affadissement et l'accablement de la température africaine, qui ne donnait qu'une sensation printanière, bien qu'elle dépassât dès lors celle des étés de nos climats. Ranimé par ce puissant souffle, qui brusque les convalescences trop lentes et qui accomplit le miracle des guérisons instantanées, Mercœur eut toutes les impatiences puériles d'une première sortie. Il se hâta de s'habiller, de monter sur le pont, pour mieux revoir cette chère côte égyptienne, si humble, si dénuée de séduction qu'il l'aimait avec un peu de pitié, avec d'autant plus de passion, comme on aime les choses laides et les êtres déshérités. Il reconnut la colline monotone, pelée, les rares palmiers, dont

il savait déjà le nombre, les distances et les attitudes, rigides ou élancées.

L'affairement des autres passagers l'amusa. Ils se précipitaient déjà vers la coupée, avec leurs colis à la main. Mercœur suivit le mouvement, mais en désœuvré. Comme il traversait la batterie, il entendit des exclamations indignées. L'officier dépêché à terre venait d'en rapporter une désastreuse nouvelle. Depuis deux mois, en conséquence d'une épidémie bénigne de choléra, tous les arrivants de France avaient subi une quarantaine de plusieurs jours : la quarantaine était levée de ce matin même, et le temps réglementaire de la traversée jugé suffisant désormais pour l'observation des voyageurs ; néanmoins, comme le présent courrier avait gagné une avance de douze heures, le débarquement n'était pas autorisé qu'il n'y eût cinq jours pleins à compter de la mise en route, soit ce même jour, à cinq heures de l'après-midi.

Mercœur accepta ce retard avec une entière philosophie. Il s'étendit au gaillard d'arrière, sur une des chaises longues de rotin. La rade se peuplait et s'animait comme par enchantement. D'innombrables barques accostèrent, amenant des drogmans d'hôtel, des portefaix, des marchands de fruits et de chibouques. Mais tout contact leur étant défendu avec les pestiférés hypothétiques du bord, ils hissaient leurs marchandises au moyen de cordes qu'on leur jetait. Ils discutaient les prix

à tue-tête, en arabe, en français ou en italien. Ils recevaient les pièces blanches à la volée. Des poignées de monnaie, manquant le but, tombaient à la mer, des couffes de dattes ou d'oranges chaviraient et se renversaient, de fragiles pipes filigrannées à bouquin d'ambre se brisaient contre les flancs rugueux du bateau.

Après déjeuner, Mercœur revint à la même place. Il vit alors approcher une autre barque plus élégante où, sous la tente de coutil rayé, il eut la surprise de reconnaître le prince Pierre. Arrivé au Caire depuis une semaine, Pierre avait voulu rebrousser chemin pour venir à la rencontre de son ami. Ils se firent de loin un grand signe, mais ils ne pouvaient pas crier les choses intimes qu'ils avaient à se dire, et ils n'eurent que le plaisir de se voir. Ils se regardaient, Pierre assis dans sa barque, bercé, renversant la tête, César accoudé au bastingage, penché, souriant.

Une autre barque vint accoster peu après. C'était celle de la poste. Les dépêches de l'agence Havas furent remises au commandant, qui les fit afficher au haut de l'escalier des premières, à côté du cadre où l'on marque le point.

Les passagers inoccupés y coururent encore, avides de savoir ce qui avait bien pu se passer dans leur pays, depuis cinq jours qu'ils en étaient retranchés. Mercœur, s'excusant d'un geste, cria : « Je vais voir la feuille Havas », et il s'éloigna lentement.

Le groupe des curieux se dispersait déjà. La dépêche n'était guère importante : trois paragraphes de deux lignes chacun. Le premier était ainsi conçu :

Paris, 8 heures m.

« Un Parisien bien connu, le marquis d'Effiat, s'est tué hier soir vers minuit, dans l'appartement qu'il occupait au *Blue-Club.* »

Cette nouvelle ne fit d'abord aucune impression sur Mercœur : à la lettre, aucune. Il en prit connaissance comme d'une variation barométrique. Il ne sentit d'étonnement qu'après un temps appréciable, comme s'il fallait quelques secondes de plus pour être touché par une nouvelle partie de si loin. Puis il éprouva une sorte de consternation physique, qui ne se traduisit guère que par une expression de physionomie. Ce n'est qu'ensuite qu'il associa des idées, qu'il se rappela que le marquis d'Effiat jouait un rôle dans ses propres affaires, qu'Hélène l'avait cité comme témoin à cette enquête qui devait avoir eu lieu l'avant-veille du suicide. Il relut la dépêche, dont il fit machinalement et sur-le-champ la critique : observant, d'une part, qu'elle ne comportait aucune explication, et d'autre part, que, vu la précision des termes, elle ne pouvait laisser place à aucun doute.

Il parcourut les autres dépêches, simplement pour constater qu'elles ne faisaient plus mention

du marquis, puis il retourna lentement à son poste, d'où il cria au prince Pierre :

— Le marquis d'Effiat s'est tué hier soir.

— Oh ! répondit le prince en levant les bras.

Mercœur répliqua par un geste d'ignorance à un coup d'œil d'interrogation. Mais les deux amis se détournèrent l'un de l'autre, tout pâles : ils venaient de penser ensemble à la pauvre petite Samori, morte d'une mort pareille, et ils n'osaient plus se regarder. Ils recommencèrent d'attendre, sans rien se dire, qu'il fût l'heure de la délivrance.

Grâce à la barque du prince Pierre, Mercœur put aborder et passer à la douane, alors que les autres voyageurs se débattaient encore avec les drogmans et les commissionnaires. Un quart d'heure plus tard, ils étaient à l'hôtel Abbat, dans une chambre à deux lits qui leur rappela, comme un très lointain souvenir, leur dernière chambre commune, de l'hôtel du Cygne, à Vladimir-Troïtza.

Ils pouvaient enfin parler à cœur ouvert, parler de celle qui était morte là-bas, et que seul Mercœur avait vue; leur entretien pourtant fut sans violence ni effusion de larmes. Pendant ces longues heures qu'ils avaient passées à se regarder de loin et dans un silence unanime, l'émotion de leur rencontre s'était usée. Ce n'est plus les premières paroles qu'ils avaient maintenant à se dire, et les premières seules sont déchirantes à entendre comme à prononcer.

Voilà deux jours seulement que Pierre avait reçu la fatale nouvelle ; mais son chagrin était leurré par le mirage de l'éloignement ; pour lui comme pour Mercœur, les distances parcourues multipliaient les heures écoulées. Inconsolable, il souffrait de cette mort récente comme d'un deuil ancien déjà. Et puis, même le premier jour, il en avait souffert autrement qu'il n'eût fait ailleurs : il était sur la terre d'Egypte où l'idée de la mort est plus prochaine, où la mort est familière, où ceux qui vivent cohabitent avec le peuple antique des morts, où l'éternité est une chose que l'on touche et que l'on voit. Ici, *elle* ne lui paraissait pas aussi absolument morte. Elle n'avait fait que se retirer de l'autre côté du fleuve, disparue plutôt que détruite, absente, séparée. Elle n'était point ce qui n'a de nom dans aucune langue, et il pouvait s'entretenir d'elle avec son ami sans les arrière-pensées d'horreur et de dégoût qui sont le fond de nos douleurs septentrionales. Mélancolique entretien, mais dans ces régions la mélancolie naît de l'obsession de la lumière et non de l'oppression des brumes.

Leur conversation, d'un lit à l'autre, se prolongea fort avant dans la nuit. Ils se racontaient leurs histoires avec calme, en longs récits méticuleux. Ils ne hasardèrent point de conjectures sur le suicide du marquis d'Effiat. Ce fait-divers ne les intriguait pas non plus comme il les eût

intrigués sous une autre latitude, dans une atmosphère de fièvre et de curiosité. Ils imitaient déjà cette patience intellectuelle des indigènes, qui est une des formes de leur fatalisme. Ils n'éprouvaient pas le besoin de deviner ce qu'ils sauraient bientôt.

Quatre jours en effet plus tard, Mercœur reçut au Caire une lettre de la duchesse de Vendôme, qui lui confirmait le suicide, en indiquait les motifs brièvement, et chantait victoire. La triste fin du marquis ne le toucha guère, mais la férocité de sa mère lui fut odieuse, et il sentit une grande pitié pour Hélène, pour Michel même. Qu'allaient-ils devenir, une fois vaincus et méprisés, non sans ressources pécuniaires, mais sans protection ni surveillance? Mercœur ne se croyait point délivré de ses devoirs ni de ses charges morales par un artifice de la légalité. Mais qui pouvait-il prier, en son absence, de veiller secrètement sur cette femme? Ni sa mère, ni aucun de ses mandataires ne lui inspiraient assez de confiance. Il ne connaissait qu'un seul homme qui lui inspirât véritablement confiance : c'était ce vieux serviteur dévoué, qui naguère, pour l'amour de lui, avait si patiemment épié, si impitoyablement dénoncé Hélène. Joseph Ledru s'était retiré du service. Il vivait avec sa femme, presque bourgeoisement, de ses économies placées en viager, et d'une petite rente que lui servaient ses anciens maîtres. Mais

de quelle utilité pouvait être à la princesse Badisteano un vieux domestique perclus et retraité? Mercœur lui écrivit cependant, avec un pressentiment confus que cet instinct de sa générosité ne se trompait point.

Après cette lettre, ses souvenirs qui s'étaient ravivés, s'éteignirent, sa conscience s'apaisa. Il goûta sans mélange le plaisir d'être à l'abri et d'être loin. Le lendemain, il apprit par une nouvelle correspondance de sa mère que la princesse Hélène et le prince Michel avaient disparu. Cette nouvelle, qui la veille encore l'aurait troublé, ne l'affecta plus aucunement. Le surlendemain, il quitta l'Egypte.

Au cours de son expédition qui dura plus de quinze mois, il ne reçut presque point de lettres d'Europe. Il n'apprit son divorce que quatre mois après le prononcé du jugement, qui était à son profit et sur défaut. Lorsqu'il rentra enfin dans Paris, il était assurément l'un des hommes les moins informés du dénouement de sa propre aventure.

Les épanchements du retour eurent lieu dans le cabinet de la duchesse sa mère. Il se trouvait donc tout porté pour une conversation d'affaires. Il pria Mme de Vendôme de vouloir bien le mettre, en quelques mots, au fait des derniers événements. Elle lui en présenta le résumé :

Hélène avait jugé prudent de s'éclipser, en com-

pagnie de son honorable frère, avant même que le suicide du marquis fût ébruité ; mais elle n'était pas partie sans laisser d'adresse, elle ne se souciait point de rompre avec le notaire de la famille, qui lui servait ses mensualités. Elle avait prié celui-ci de vouloir bien la créditer désormais sur une banque de Venise, où elle se rendait auprès de sa Souveraine : la reine Elsa séjournait alors dans cette ville pour raisons de santé.

Le jugement de divorce ne stipulant aucune pension au bénéfice de l'absente, l'on avait néanmoins cru devoir lui continuer les mêmes libéralités, mais sous la condition expresse qu'elle s'engageait à ne jamais remettre les pieds en France. Or elle n'avait rien eu de plus chaud, une fois certaine que son frère n'y courait plus risque de se chamailler avec la police. Un beau jour, elle s'était présentée en personne, à l'étude, pour toucher. Le notaire en avait référé à la duchesse, qui s'était empressée de supprimer la pension, dans l'espoir qu'on prendrait cette gueuse par la famine et qu'on la forcerait de capituler. Mais sans doute qu'elle n'était pas encore aux abois, car l'on n'entendait plus parler d'elle depuis six mois ou peu s'en faut.

Mercœur fit une légère inclination, comme s'il approuvait sans réserve, mais sans plus d'enthousiasme. Il sortit. « Qu'est-elle devenue? » pensait-il. Il montait vers Batignolles, à pied. Mais quelle vraisemblance que Ledru pût lui donner des ren-

seignements? et pourquoi ne pas s'adresser plutôt à la police? ou même à Montréjeau? Si quelqu'un à Paris connaissait la retraite de la princesse, à coup sûr c'était Montréjeau. Mais il poursuivait son chemin, et il s'en allait chez Ledru. Il fit cette réflexion saugrenue : « Si l'on me rencontre dans ce quartier, que va-t-on penser que j'y viens faire? » Alors, il se rappela une gêne pareille qu'il avait sentie, et une crainte d'être rencontré par des importuns ou des curieux, quand il cherchait à découvrir, voilà trois ans, le domicile des princesses Badisteano dans Paris, et qu'il hésitait entre s'adresser au ministre de Bessarabie ou au bien informé Montréjeau.

Le miraculeux de la chose, c'est que son investigation d'aujourd'hui se termina justement par la même péripétie que sa battue d'il y a trois ans. Au moment qu'il traversait le boulevard de Batignolles devant le collège Chaptal — comme en ce temps-là, au moment qu'il traversait la place Vendôme vis-à-vis de l'hôtel Bristol — une main se posa sur son épaule, il tressaillit, il se retourna, il se trouva nez à nez avec le prince Michel Badisteano.

Ils se contemplèrent d'abord, d'un regard également stupide. Mais le visage de Michel s'éclaira. Il se réjouissait de voir son beau-frère. Il sourit agréablement.

— Je suis renversé, dit-il.

Il prit la main de Mercœur et la secoua. Ensuite il lui prit le bras. Mercœur défaillait. Il n'avait point la force de résister ni de rien dire. « Nous allons chez elle ensemble comme la première fois, » pensait-il. Le boulevard, avec ses quatre rangées d'arbres en pleine végétation d'été, semblait une avenue de square. On y vendait des pots de fleurs. Des enfants jouaient, des femmes assises sur les bancs, travaillaient ou lisaient des journaux d'un sou, des gens flânaient, comme chez eux : et Michel aussi avait l'air d'être chez lui, à cause d'un certain négligé de sa toilette (malgré l'élégance toujours outrée), d'un certain déshabillé, d'un certain débraillé, à cause d'un traînement de sa démarche qui eût fait croire qu'il était en pantoufles.

— Où... allez-vous... où... où demeurez-vous donc? demanda enfin Mercœur.

— Mais à quatre pas ! Chez Ledru ! Ce bon Ledru ! Comment? Vous ne saviez pas?

— J'arrive... dit Mercœur ahuri.

— Eh bien ! dit le prince Michel, il s'en est passé des choses depuis la dernière fois !

Il lâcha le bras de César, pour prendre le ciel à témoin.

— On peut le dire ! reprit-il en ressaisissant le bras de son ex-beau-frère, qui se laissait manier, inerte. Il entreprit de résumer, autant qu'il pouvait résumer. Il ne fut point prodigue de détails

touchant la fâcheuse affaire. Non que sa pudeur s'alarmât. Il rejetait tout sur le marquis. « Canaille ! Enfin ne disons rien : il s'est fait sauter. Il n'avait que ça, eh ? »

D'Effiat réglé, départ. De Paris à Venise, première étape. « Ah ! Venise... pas gai !... Mon cher, je passais des journées totales à émietter des pains place Saint-Marc, pour séduire les pigeons... Est-ce une vie, je vous le demande, est-ce une vie ?... Je sais, vous me direz : le grand canal !... Mais le boulevard, hein ? le boulevard ? Et le perron des *Variétés !* »

Et on avait filé du quai des Esclavons, ni plus ni moins que de la rue de la Chaise. Sans trompettes. « Pensez, mon cher, ce lapin à la Reine ! » Et on était revenu ici, respirer le bon air. Mais hélas !... jours tristes. Dèche, la noire dèche... Et enfin la Providence avait souri. Un jour qu'on allait risquer la suprême démarche auprès du notaire inflexible, taper le méchant notaire sérieusement, on avait rencontré à l'étude ce vieux Ledru qui venait palper son trimestre. Et le vieux Ledru avait dit : « Venez sous mon toit. » C'est le mot propre, l'appartement dudit étant perché au cinquième. Modeste et simple asile. « On est, comme qui dirait, les uns sur les autres, mais on a une belle vue. Je plonge dans la tranchée du chemin de fer. Je contemple les toits de l'Opéra. Et puis c'est toujours Paris, le frisson ! »

Michel tira de sa poche un magnifique porte-cigarettes, dernière épave. Son dernier luxe était de fumer des tubes à bout d'or, timbrés de sa couronne. Il en offrit à César.

— Vous les reconnaissez?... pas?... dit-il en clignant des yeux.

Il s'arrêta. C'était ici... « Ici », dit le prince en tendant le bras comme pour atteindre jusque tout en haut de la haute maison grise, et il entra dans le vestibule où il faisait nuit en plein jour. Mercœur ne le suivit pas.

— Vous ne voulez pas monter? demanda Michel, gentiment.

— Non, dit Mercœur, d'une voix sourde.

— A votre idée, mon cher!

Ils se donnèrent la main tout de même, sans rancune réciproque. Le duc s'éloigna, fumant la cigarette de son beau-frère.

« Pourquoi n'ai-je pas voulu la voir? se disait-il. Pourquoi n'ai-je pas eu le courage? C'est mon ouvrage, si elle est venue échouer ici. Je suis la cause première. Je suis responsable. Et jusqu'où a-t-elle roulé? Quelle vie peut-elle bien mener? Quelle indigne et crapuleuse vie? »

C'est le soir même qu'il devait avoir la réponse à cette question.

En rentrant à l'hôtel de Vendôme, il trouva le prince Pierre qui venait le prendre pour dîner, et assister ensuite à une représentation du Théâtre-

Libre. Cela ne le tentait guère, mais il céda, par lassitude de refuser.

On jouait une comédie romantique en vers. Le principal rôle était tenu par un vieux ténor, jadis à bonnes fortunes, présentement au rancart et la voix perdue, réduit à des engagements de hasard et à des rôles déclamés.

Le prince Pierre et le duc de Mercœur étaient seuls dans la première baignoire du côté droit, à l'entrée même des coulisses. Mercœur était assis tout au fond. Il sortit après le premier acte, dès que la toile tomba. Au même instant, une femme traversait, en courant comme une folle, le couloir encore vide. Il la reconnut, du plus loin qu'il la vit, à la splendeur de ses cheveux.

Elle passa près de lui, contre lui, sans le voir. Elle le repoussa de la main pour passer plus vite. Elle le toucha. Il sentit sa main... Elle escalada, d'une enjambée, trois marches qu'il fallait monter pour arriver aux coulisses. Elle donna un coup de poing dans la porte, qui fut ouverte de l'intérieur, elle se jeta sur le théâtre. Il monta les trois marches, et il se pencha pour la voir...

Et il la vit, debout, très grande, derrière un portant, presque en scène, battant des mains d'un geste lent, tandis que le vieux ténor faisait des révérences de cour au public emballé. Son visage pâli et ravagé se ranimait. Elle humait Paris, elle était ivre. Et elle lui parut aussi belle dans sa

déchéance et dans sa ruine que le premier jour qu'il l'avait vue, au seuil de la chapelle royale, à Vladimir-Troïtza, parmi les vapeurs de l'encens, les vols de colombes sacrées, les extases de voix enfantines, la magnificence des fresques et les rayonnements de l'iconostase.

Janvier 1894 — Mars 1895

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



